

CLÉS ET LIENS

Vincent-Paul TOCCOLI

Catholique romain
entre
clé(s) & lien(s)

...Y a-t-il une vie après Jean-Paul II?...

Essai sur les deux pouvoirs

[De Ratzinger III à Benoît XVI: les 100 jours: 19 avril-27 juillet 2005]

Éditions Bénévent

© Éditions Bénévent, 2005

Envois de manuscrits :
Éditions Bénévent — B.P. 4049 — 06301 Nice Cedex 4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je te donne les clés du Royaume...
...tu lieras... tu délieras...*
Jésus à Pierre, Mt 16,16

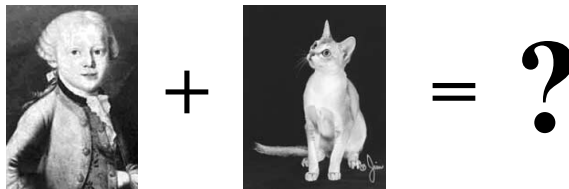
La théologie, c'est simple comme Dieu et dieux font trois!
Jacques Prévert

*Tendez l'oreille. On n'entend que ce mot : morts, morts, morts.
Le monde moderne ne parle que de ça
parce qu'il est polythéiste et sacrificiel.
La résurrection du Christ signifie :
nous tournerons désormais le dos à la mort.
Lorsque les saintes femmes montent vers le tombeau du Christ,
elles portent des aromates pour momifier le Christ.
Or le tombeau est vide.
Nous vivons actuellement dans une période polythéiste,
non chrétienne parce que nous ne parlons que de cadavres.
Des tombeaux pleins...
Or le Christianisme est exactement à l'inverse :
la religion du tombeau vide...*

Michel Serres

Sommaire

Ouverture: Faisons sauter les verrous et les écrous...	13
1. Sens Statique et Flux du Sens	29
2. L'Église n'est pas/ne serait pas une société comme les autres...	43
3. La femme, les femmes; l'homme, les hommes	67
4. Appel et Décision	83
5. Célibat et Chasteté: Affaire de Vocation.	117
6. Relativité culturelle et Relativisme éthique	133
7. La formation du « personnel » ecclésiastique: un coaching spirituel?	157
8. Vision/Action	183
9. Triomphe de la spiritualité	199
10. La sécurité et la peur	237
11. « Tenant-lieu »/« lieu-tenant » de l'Église?	277
12. Le cahier des charges	291
Postface	323
Annexe	329



Ouverture



D'un pape,



l'autre...

Clé(s) & Lien(s)

De gueules chappé d'or, au 1 à la tête de maure brunâtre coiffée de sable, les lèvres, la couronne et le collier de gueules, et portant à l'oreille un anneau d'or, qui est de Freising, au 2 à la coquille d'or qui est de Saint Jacques, au 3 à l'ours brunâtre lampassé de gueules portant un bât de gueules croisé de sable, qui est de Saint Corbinian, posé sur deux clés passées en sautoir, l'une d'or, l'autre d'argent, qui sont de Saint Pierre, liées par un cordon de gueules et sur le pallium, et surmonté d'une mitre pontificale d'argent bordée d'or frappée d'une croix de même.

Le blason figurant sur les nouvelles armoiries papales, rendues publiques le 26 avril 2005, est une simplification de celui qu'il utilisait en tant qu'archevêque de Munich-Freising, puis de préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi. Le reste du dessin présente cependant **une innovation** :

- **la tiare** qui, en signe d'humilité, n'était plus portée par les papes depuis Jean-Paul I^{er}, mais qui restait représentée sur les armoiries papales, est désormais **remplacée par une simple mitre d'évêque**.

- **La dignité papale est maintenant représentée par le pallium** pendant sous le blason.

Le blason est de type « à calice », d'un écu de gueules chapé d'or, portant **les emblèmes du Maure, de la coquille et de l'ours**. Ces trois symboles signifient :

- « L'universalité » de l'Église, « sans acception de personne » ;
- La « marche permanente » du chrétien ;
- Et la « bête de trait », au « service » de Dieu.

À gauche se trouve le « Maure de Freising », une tête d'Éthiopien couronnée qui figure depuis l'évêque Conrad III en 1316 sur les blasons de l'évêché-principauté de Freising.

Au centre du blason, une coquille Saint-Jacques évoque notamment le monastère Saint-Jacques de Ratisbonne où se trouve le séminaire de prêtres du diocèse où Joseph Ratzinger a enseigné la théologie. Elle évoque également, entre autre, les pèlerinages de Saint-Jacques-de-Compostelle.

À droite figure « l'ours de Saint Corbinien VIII, l'évêque de Freising (680-730 après J.-C.) qui a converti la Bavière païenne à la religion catholique au VIII^e siècle. L'ours fait référence à celui qui tua la monture de Saint Corbinian lors d'un voyage à Rome, et auquel Corbinian ordonna de le porter jusqu'à la ville sainte, avant de lui rendre sa liberté une fois arrivé à destination. L'ours de Saint Corbinian symbolise ainsi la « domestication de la sauvagerie païenne » par la foi catholique et en même temps « le fardeau de la fonction » en tant que « porteur de Dieu ».

Clé(s) & Lien(s)

Lors de la messe inaugurale du 24 avril 2005, Benoît XVI insista longuement sur le rôle donné au pallium :

« Le pallium, tissu en pure laine placé sur mes épaules (...) peut être considéré comme une image du joug du Christ. (...) Et cette volonté n'est pas pour moi un poids extérieur, qui nous opprime et nous enlève notre liberté. (...) En réalité le symbolisme du pallium est encore plus concret : la laine d'agneau entend représenter la brebis perdue ou celle qui est malade ou celle qui est faible, que le pasteur met sur ses épaules et qu'il conduit aux sources de vie. (...) Le fils de Dieu (...) ne peut abandonner l'humanité à une telle condition misérable. Il se met debout, il abandonne la gloire du ciel, pour retrouver la brebis et pour la suivre, jusque sur la croix. Il la charge sur ses épaules, il porte notre humanité, il nous porte nous-même ».

La devise est une extraite de la troisième lettre de Saint Jean :

« Coopérateurs de la vérité ».

Faisons sauter les verrous et les écrous...

*Être Français (être catholique)
c'est prendre en considération autre chose que la France (l'Église).*
Witold Gombrowisz (Vincent-Paul Toccoli)

L'inévitable ne survient jamais, l'inattendu toujours!
J.M. Keynes

Ceci est une déclaration d'amour, même si cette déclaration et cet amour claquent comme une volée de bois vert, à la Juvénal! Cela se passe d'abord entre l'avant et l'après Jean-Paul II: pendant que j'écrivais, notre pape est entré en agonie, puis il est mort, et l'orbis terrarum est venue l'enterrer! En fait donc, entre Gemelli et la crypte vaticane!

Et depuis, il est venu au nom du Seigneur, celui qui (ne) devait (pas) venir! De Germanie, de Bavière! Benoît, l'apôtre de l'Europe, comme Paul le fut de la Mer Égée. Seizième du nom: fendant l'histoire de l'Europe déchirée, non plus par la Première Guerre Mondiale (le quinzième du nom), mais par un « essoufflement » de ses propres nations, que provoquent à la fois l'Organisation Mondiale du Commerce et une démographie dangereusement décroissante.

J'aime l'Église, je l'ai toujours aimée. Certes, en enfant « récalcitrant et insupportable », mais fidèle. J'y suis né, je veux y vivre, avant d'y mourir. En ces jours, pourtant, je ne renonce pas à exercer le droit

Clé(s) & Lien(s)

fondamental de toute personne normale qui se sent et se sait en danger : je crie au secours, à l'aide, SOS, May Day!

Alors j'entends déjà un écho, style « témoin de Jéhovah », ayant toujours une munition scripturaire à disposition pour armer une kalachnikov pastorale et tirer :

– Seigneur, sauve-moi, je coule !

– Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? (Mt 14, 30-31).

Je ne doute pas : je crève de faim et de soif de temps nouveaux !

Je ne suis pas né d'hier, je n'ai pas été inactif « chez moi », je suis religieux depuis trente-cinq ans, et prêtre depuis trente : je ne vais pas me la jouer genre Paul de la deuxième Lettre aux Corinthiens, chapitres 11 & 12, et décliner ma propre apologie, en « insensé ». C'est recru de fatigues apostoliques, cueillies sur tous les chemins du monde, dans les mondes premier et second, et le tiers-monde..., oui, c'est fier d'avoir « combattu le bon combat » jusqu'ici, que je ne veux pas quitter le théâtre des opérations sans apporter encore, tant qu'il me restera du « souffle », ma pierre vivante pour l'édification de ce corps mystique du Christ, qui est l'Église !

Comme Catherine de Sienne – et comme tant d'autres de mes contemporains – j'ai mal à cette Église, à tous ses membres, puisque, « quand un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ». Je sais aussi que j'en fais souffrir d'autres, sans savoir qui, parce que, toujours comme l'Apôtre, « je fais le mal que je veux éviter, et le bien que je veux faire, je n'arrive pas à le faire ! » Catherine, elle aussi, avait pris l'habitude paulinienne d'écrire aux responsables de son temps, qu'ils fussent ou non gens d'Église, mais en particulier aux légats du pape sur les affaires ecclésiastiques. C'est ainsi qu'avec une insolente insistance elle harcela Grégoire XI de quitter Avignon pour réformer le clergé et l'administration de l'Église, et elle passa ensuite le reste de sa vie à imaginer et à proposer des solutions pour son aggiornamento. Je ne fais donc rien d'inédit ! Paul, Catherine, Vincent-Paul : même combat !

Ce livre est le troisième que j'écris *dans la foulée sur une problématique analogue*. « *Missionnaire pour des temps nouveaux* » (hiver

Clé(s) & Lien(s)

2005) traite de la présence et de l'action du chrétien, prêtre, religieux, missionnaire dans les mondes de la pré croyance et de l'incroyance. « Un monde para chrétien » (printemps 2006) traite de l'évangélisation là où l'on pourrait croire que se pratique la religion catholique romaine, mais dont une simple analyse de l'action pastorale a vite fait de révéler le vide vertigineux ! Comme pour la pub de Canada Dry, jadis : ça a la couleur du whisky, ça a le goût du whisky, ça coule comme du whisky, mais ça n'est pas du whisky !

Cette fois, la décision de m'asseoir à mon ordinateur pour écrire, je l'ai prise dans un accès de triple fureur :

1. Fureur, d'abord, de voir mon pape souffrir atrocement et en spectacle : avant, pendant et après Gemelli ;
2. Fureur de constater l'exploitation éhontée qu'en retirait l'ensemble des media, Vatican en tête ;
3. Fureur enfin – et non la moindre – devant le cynisme ridicule et paranoïaque de la « bande », s'arrogeant la gestion exclusive de « cette abominable agonie », depuis le chef « opusdésien » du bureau de presse du Vatican, distillant des écrans de fumée papolâtrique (voir encore plus bas), en passant par Stanislas, l'archevêque secrétaire particulier du « lobby polonais », interprétant seul les pauvres borborygmes VO d'un grand malade trachéotomisé, et le cardinal substitut « italien », affirmant de tout bois que « tutto a posto », *tout va bien dans le meilleur des mondes !*

Les « apparitions miraculeuses » à la fenêtre du Gemelli atteignirent le comble l'autre jour : était-ce du direct ou un play-back ; pour-quoi ce papier blanc entre le micro et le visage tordu du pauvre Karol ; image en contre-plongée, ne laissant rien voir de la (sainte) face de notre serviteur souffrant version « Paris Match » !

Nous en avons assez, j'en avais assez de ce midrash obsessionnel « style Mel Gibson, version soft », qui se veut édifiant, de « l'athlète de Dieu terrassé par la maladie », servi épisodiquement plein écran depuis trop longtemps, pour démontrer, inutilement désormais, que « c'est quand je suis faible, qu'alors je suis fort ». Nous connaissons la belle leçon par cœur. (Ce même Gibson nous promet maintenant un film sur

Clé(s) & Lien(s)

le pape défunt. Combien de minutes sado-maso va-t-il cette fois-ci consacrer au Parkinson, et à ce visage et à cette voix et à ce corps tout entier, volontairement offert en pâture à la souffrance médiatisée?... On peut craindre ! Que dira le vieux Joseph au morbide Gibson ?

Mais le vrai problème, politique celui-là, est le suivant : ce n'est ni le bureau de presse, ni le camerlingue personnel, ni enfin la secrétairerie d'état qui ont été élus par le conclave en novembre 1978 comme Pape de l'Église Catholique Romaine, dépositaire à la fois de la primauté et de l'infailibilité pontificales. C'est l'homme Karol Wojtyła, incapable physiquement (seulement ?) en ces heures dernières, de mener par la parole et le mouvement, la barque de Pierre : le Saint-Esprit n'agit que par l'intermédiaire des hommes, c'est ça l'Incarnation. Voici, de ces heures, les « réflexions d'un chrétien sur la maladie du pape » (Le Monde 4 mars 2005). Il s'agit de Philippe Cibois, sociologue, professeur à l'Université de Versailles-Saint-Quentin : *Il y a une manière évangélique d'être un homme de pouvoir, en acceptant, au temps voulu, de le perdre*. Tout est dit !

Pendant que j'écrivais ce matin-là, LCI (La Chaîne Information) me serinait depuis six heures du matin – il était huit heures – la grande attente du jour : le Pape allait-il ou non apparaître à la fenêtre de Gemelli ? Voilà, c'était devenu désormais la « bonne » (!) nouvelle quotidienne et hebdomadaire d'une Église, considérée et traitée comme une source inépuisable de scoops, de « news » et d'images sensationnelles, susceptibles de remplir les flashes d'actualités de tous les media du monde ! J'avais honte, en ces instants, d'être Catholique Romain, quand je considérais que la hiérarchie dotée du pouvoir institutionnel se contentait de satisfaire à cette attente vid/le et avilissante, soit en se taisant (par complicité objective ?), soit en ayant mieux fait de se taire (que de dire n'importe quoi). « Il n'y a plus dans le pays ni prêtre ni prophète ». Pourquoi ? Qu'av(i)ons-nous fait pour mériter ça ?

Le billet de Dominique Dhombres dans Le Monde du 16 mars 2005 venait malheureusement confirmer cette vaste manipulation – que je dénonce et qui m'a incité à écrire – de l'opinion catholique et universelle (tautologie voulue). Sous le titre : « Les sorties du pape se suivent mais ne se ressemblent pas », il analysait : « Le retour du pape au

Clé(s) & Lien(s)

Vatican faisait l'objet d'un intéressant reportage, lundi 14 mars, dans le journal de 13 heures, sur France 2. On voyait, comme sur toutes les autres chaînes, Jean Paul II quitter dimanche la polyclinique Gemelli, assis à l'avant d'une voiture à côté du chauffeur, et la fenêtre entrouverte.

Mais le correspondant de France 2 à Rome, Gérard Grizbec, s'interrogeait sur ce nouvel épisode, venant après beaucoup d'autres : *Il y a eu plusieurs phases dans la communication pour essayer de nous faire croire que tout allait bien.*

- *Avant l'opération, le pape avait du mal à parler pour la prière de l'Angélu. Le Vatican a donc organisé un play-back ;*
- *Et puis, il y a eu le défilé des hommes politiques et des cardinaux, nous donnant de bonnes nouvelles du Saint-Père, qu'ils n'avaient pas vu ;*
- *Enfin, on a voulu donner beaucoup d'éclat aux sorties de l'hôpital :*
 - *la première fois dans sa « papamobile »,*
 - *et dimanche en fixant une caméra de télévision à l'arrière du véhicule disait-il.*

Le metteur en scène de ce feuilleton planétaire – indice d'écoute hors toutes catégories – est facile à identifier : il s'agit de Joaquin Navarro-Valls, porte-parole du Vatican, un ancien médecin espagnol devenu journaliste, (super)numéraire de l'Opus Dei et auteur d'une thèse sur la manipulation des médias (la réalité dépassant toujours la fiction !). À chaque fois, ou presque, un élément de surprise est inclus, pour retenir l'attention, ou faire passer le message, immuable celui-là, selon lequel le pape, malgré sa maladie et son grand âge, est en état de diriger l'Église.

Alors qu'on ne l'attendait pas, Jean Paul II est ainsi apparu à deux reprises, à la fenêtre du 10^e étage de l'hôpital Gemelli.

Et les sorties se suivent mais ne se ressemblent pas :

- La première, plus solennelle, en papamobile ;
- La seconde, plus familière, à l'avant d'un véhicule ordinaire, pour signifier un retour à la vie normale plus tôt que prévu. Avec cette innovation, qui consiste à placer une caméra dans la voiture

Clé(s) & Lien(s)

elle-même, afin de donner au téléspectateur un sentiment de proximité avec le pape.

Le risque, évidemment, est qu'un incident vienne perturber cette belle mécanique. Ce fut le cas lorsque l'enregistrement de la prière de l'angélus, destiné à remplacer la voix défaillante du pape, le 6 février, se révéla défectueux. Qu'à cela ne tienne. Joaquin Navarro-Valls, qui est vraisemblablement l'organisateur de toutes ces merveilles, se contenta alors d'opposer le plus indigné des démentis.

Julia Kristéva écrivait dans *La Croix* du 8 avril 2005 : *On l'a (Jean Paul II) pris pour un manipulateur de la société du spectacle, et il le fut, en s'amusant. Plus profondément encore, il révéla que le catholicisme est le précurseur, et peut-être même la logique profonde, le pôle secrètement envié de cet empire du spectacle qui nous domine aujourd'hui, et dans lequel un vrai catholique, comme ce phénoménologue à la recherche de la Vierge Marie et de Saint Jean de la Croix, est parfaitement à l'aise.*

Terminons cette affaire par le terrible et magnifique article de Dominique Chivot, dans la livraison de mai 2005 d'*Études*, p 688-690. Le texte entier est à lire et à méditer. Je n'en donnerai que deux phrases : « Face à cette surenchère médiatique, le piège se referme. Dès lors, la communication est tentée de se substituer [voir mon chapitre II, sur 'lieu-tenant' et 'tenant-lieu'] à l'évangélisation (p. 689, avant-dernier §)... Les télévisions du monde entier ont emmagasiné des reportages et des documentaires dont Jean-Paul II a longtemps été l'in-fatigable héros. Par un paradoxe pénible, ces mêmes caméras tentent aujourd'hui de décrypter les signes d'un grabataire aphasique (p. 690, avant-dernier §). »

En son temps, Paul VI proclama l'Église « Mater et Magistra », *Ma mère restera ma mère*. Toujours. Et d'abord pour la simple raison qu'on ne choisit pas sa famille, a fortiori sa mère ! Moi, je suis chrétien catholique romain de naissance. Je dois aussi dire ici que je suis intimement persuadé – c'est ma foi et ma conviction – que « ce n'est pas moi qui L'ai choisi, c'est Lui qui m'a choisi ! ». Donc je n'y peux rien, d'un côté comme de l'autre ! Je me suis mis à Sa suite (la sequela Christi) et je ne l'ai jamais regretté ni mis en doute ! *So far, so good !* Et puis je l'aime, moi,

Clé(s) & Lien(s)

cette Église ! Je l'aime à la fois telle que les siècles, anciens et vénérables, l'ont admirablement modelée, mais aussi – voilà mon « problème » – telle que je voudrais la voir modeler par mon siècle et les siècles à venir. « Celui qui regarde en arrière, n'est pas digne de moi ! » Il faut « avancer en eau profonde ! » C'est en tant que fils de marin que je parle !

Quant à « magistra »... J'avoue que j'ai du mal depuis quelque temps. Depuis cet attelage Wojtyla/Ratzinger, depuis vingt-cinq ans ! J'ai eu toutes sortes de maîtres dans ma vie : de professeurs, de « formateurs » : mais jamais de gourous. Encore maintenant, je continue d'apprendre auprès de chercheurs et mystiques contemporains comme Edgar Morin, Paul Virillo, Pierre Legendre, Pierre Lévy ou Fernand Braudel, François Jullien, Paul Valadier, François Varillon... Je fréquente toujours assidûment Eschyle, Platon, Épicure, Confucius, le Bouddha et Augustin, Maître Eckhart, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Ignace de Loyola et François de Sales. Mais je me reconnais en définitive seulement comme l'un des innombrables Aliocha du Rabbi Jeshouah ben Yossef, je ne suis que l'un parmi les pléiades de disciples du starets de Nazareth. L'Église institutionnelle, par la voix de son pape et de ses évêques, « ne me dit plus grande chose » depuis trop longtemps ! Plus rien qui m'aide à vivre et à faire vivre ceux que mon obéissance a confiés à ma pastorale. L'astronomique littérature ecclésiastique – je ne parle pas des publications théologiques ou exégétiques, éthiques ou pastorales, etc..., je veux dire les encycliques ou autres rapports synodaux, lettres et déclarations – m'est d'autant plus difficile à lire qu'elle est hypertrophiée et que je n'en comprends souvent ni le lexique ni la syntaxe choisis, qui obéissent l'un et l'autre à des structures mentales archaïques sans plus de rapport aucun avec « les façons de dire et les façons de faire » d'un être humain du XXI^e siècle, sauvé certes par la mort et la résurrection du Christ, mais passé par le browsing culturel des technologies de la communication et de l'information, en route depuis les années cinquante ! (voir mon chapitre sur la « médiamorphose », dans « Un monde para chrétien », encore à paraître)

L'Église, de façon générale, parle une langue étrangère, une langue muséographique : elle ne sait pas/plus parler aux hommes concrets – en tout cas pas à la majorité de ceux que je fréquente – ou alors à certains

Clé(s) & Lien(s)

seulement qui ont les clés et les codes (Da Vinci ou autres !), ou encore à ceux qui se fichent pas mal de « ce que dit la chanson, pourvu qu'ils voient et entendent le chanteur ». Je viens de décrire – j'en ai bien peur – ce qui se passait le plus souvent aux JMJ, qui mourront peut-être (certainement ?) de leur belle mort avec celle de leur instigateur, le pape polonais, adroit acteur médiatique. Le pape allemand pourra-t-il, saura-t-il, voudra-t-il seulement ? Son attitude était plus clairvoyante que critique, quand il déclarait – citation rapportée par András Sztanköczy, dans le journal de Budapest Magyar Hirlap, repris dans Le Courrier International, (N° 756, des 28/04-03/05 2005) – *L'Église a très peu profité de la popularité de Jean-Paul II qui est une icône pour les jeunes, qui a conquis les cœurs des jeunes, mais non leurs têtes*. Benoît ne peut pas ne pas aller à Cologne : mais ira-t-il à Sydney ? Quelle démarcation définitive ce serait, s'il se contentait d'y envoyer un légat. Stanislas, par exemple, actuellement sur le trône épiscopal de Cracovie : juste en souvenir. Lui, c'est lui, Moi, c'est moi !

Voici un exemple de communication « romaine ».

« Rome, lundi 7 mars 2005 : À la question que lui pose Zenit, l'Agence d'Information Catholique Internationale on line, González Gaitano, doyen de communication à l'Université Pontificale de la Sainte-Croix, Faculté de Communication Institutionnelle, (fief de l'Opus Dei) répond :

- Zénit : Dans votre faculté vous préparez l'Église à affronter des crises médiatiques. La situation actuelle peut-elle être considérée comme une crise ?

- Gonzalez Gaitano : *Nous tentons de préparer les personnes qui gèrent la communication des institutions ecclésiastiques pour affronter du point de vue de l'information les crises qui surgissent de l'intérieur et pour susciter la crise à l'extérieur, dans la société : celles que le message chrétien doit créer, et crée, lorsque l'on essaie de le vivre et de le présenter dans toute sa plénitude*. ZF05030707. « Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses ! » (Racine)

Et à titre d'autre nouvelle importante, voici ce que Zenit encore, nous livrait le mercredi 9 mars : « *Titre : Chasuble violette du pape bénissant les fidèles après avoir célébré la messe* ».

Clé(s) & Lien(s)

Cité du Vatican, 9 mars 2005 : *Ce n'est pas la silhouette en soutane blanche qui est apparue à la fenêtre de l'appartement pontifical du 10^e étage du Gemelli un peu avant midi, mais Jean-Paul II revêtu de la chasuble violette, couleur liturgique du temps de carême, et portant sa croix pectorale : le pape, assis dans son fauteuil, venait de célébrer la messe lorsqu'il a voulu saluer les fidèles présents sous ses fenêtres.*

Et L'Osservatore Romano en italien du 10 mars de renchérir à la Une : « *Un mercredi extraordinaire* », en nous « révélant » la (miraculeuse?) salutation et la bénédiction de Jean-Paul II de la fenêtre du Gemelli ! C'est ce qu'on appelle de l'« information » ! ?

Voici ce qu'en pensent deux chrétiennes *ordinaires*, abonnées à La Croix (15/03/05) :

- « Quelle image donne l'Église en *exposant* le Pape souffrant, très malade, à la vue du monde. Quelle indécence, quel manque de dignité, et quel manque de respect pour le Pape et les fidèles. L'Église, la loi, la charité, l'espérance même sont tout autre chose. L'Église pense-t-elle être comprise, respectée en agissant ainsi, en utilisant de tels moyens à des fins médiatiques ».
- « Sous le titre *Jean-Paul II, l'image qui rassure*, on voit notre pauvre Pape effondré, le visage figé par la souffrance et la maladie, le regard las et vide et en contrepoint Mgr Leonardo Sandri à la santé triomphante lire le soi-disant message dominical de Jean-Paul II. Mais pour qui prend-on les catholiques ? Dieu merci, nous sommes devenus adultes et nous n'admettons pas qu'on nous manque de respect ainsi et aussi... qu'on manque de respect à notre Saint-Père qui mérite bien de rentrer dans son éternité sans être ainsi martyrisé au nom du symbole du Serviteur. Mais ce qui me choque aussi c'est ce que je vois plus comme du fétichisme que de l'amour de la part de tous ceux qui prient pour la santé de leur Pape et applaudissent et sont *rassurés* quand ils le voient paraître, peu importe dans quel état, peu importe dans quelle souffrance et dans quelle incapacité à être Pape mais... il est là, enfin physiquement. Mais c'est quoi cet attachement excessif à la vie terrestre ? N'est-ce pas oublier dans quelle espérance nous vivons tous de l'Au-delà en Dieu ? »...

Clé(s) & Lien(s)

Ne revenons pas sur les chiffres : on leur fait dire ce que l'on veut, c'est vrai ! Il demeure pourtant obvie :

- Que les messes dominicales, anticipées ou non, ne rassemblent que les « habitués » (tout commerce à les siens) ;
- Que les prêtres « survivants » ne suffisent plus à célébrer le dimanche dans (toutes) les églises (encore fonctionnelles, car entretenues par les municipalités comme biens publics et destinations touristiques) :
 - bien qu'on les ait regroupées en « paroisses nouvelles » (avec lieux de culte principal et annexes),
 - et que les sacrements qui « font le plein » sont ceux des initiations sociales (baptême, [première] communion, mariage) :
 - la confirmation, trop tardive étant de plus en plus oubliée (« par omission »),
 - et les « passages par l'église » des enterrements étant encore les manifestations qui connaissent le plus d'affluence !

C'est-à-dire brutalement et sans provocation : avec de « bonnes » obsèques hebdomadaires, on pourrait s'offrir des catéchèses « obligées » tout au long de l'année, la solidarité de proximité poussant à la participation sociale ! Quelles paroisses « vivantes » cela ferait !

Il est inadmissible que l'Église Catholique Romaine en soit réduite à n'être qu'une institution sociale comme toutes les autres institutions sociales, et qu'elle soit consultée éventuellement à titre de source d'information sensationnelle quand « l'actualité est à la religion ». De foi, il n'en est jamais question, sauf dans les enquêtes de magazines chrétiens ou d'instituts spécialisés. En fait, on se contente d'ausculter le malade, mais sans pouvoir donner de diagnostic ni oser prescrire traitement ou médication, régime, amputation, greffe ou autre. Le rabbin itinérant Jeshouah était aussi un thaumaturge : qu'en sera-t-il de son représentant, de son « lieu-tenant » Joseph Ratzinger, Pape Benoît XVI ?

Cette banalisation touche tout ce qui a fait et devrait faire l'irréductibilité du message chrétien :

Clé(s) & Lien(s)

- Non pas une parole de consolation pour l'autre monde ;
- Non pas un ukase d'interdiction de tout et de n'importe de quoi ;
- Non pas une condamnation de la plupart des nouveaux comportements sociologiques ;
- Non pas des généralités généreuses mais faciles lors des grands « événements », catastrophes en tout genre ;
- Non pas de sempiternels et théoriques rappels à l'ordre, depuis les droits de l'homme jusqu'au respect des ressources naturelles ou du développement durable (*quoique cela ne fasse pas de mal!*) ;
- Non pas des répétitions, des répétitions, encore des répétitions obsessionnelles...

Mais un discours positif:

- Un petit mot d'amour et de sympathie pour cette « vallée de larmes » qu'est notre monde ;
- Un petit mot de compréhension et d'empathie pour des « pauvres gens qui ne distinguent pas leur droite de leur gauche » (nous sommes tous des Ninivites, aux yeux de Yahvé) ;
- Un petit mot d'ouverture et de congruence sur d'autres façons de considérer la vie quotidienne des gens « ordinaires » ;
- Un petit mot pertinent et adéquat qui colle à ce que les gens attendent de ceux qui les « gouvernent » et sont censés les guider au nom du Bon Pasteur qui se préoccupe de la centième brebis perdue plus que des 99 autres, qui ne quittent pas le bercail ;
- Un petit mot d'invention, de chaleur, voire d'« intelligence » des choses et des êtres, dans le monde de ce temps (Gaudium et Spes et pas seulement Lumen Gentium) ;
- Un petit mot neuf, quoi ! encore neuf et toujours neuf... chaque fois que c'est possible (*Voici que je fais toutes choses nouvelles, À vin nouveau, outres neuves*).

... alors que les porte-parole officiels s'en vont répétant à qui (ne) veut (plus) l'entendre :

Clé(s) & Lien(s)

- Que la doctrine de Notre Sainte Mère l'Église est immuable dans le temps comme dans l'espace ;
- Qu'elle doit être en continuité avec une tradition vieille de 2000 ans ;
- Que la loi de la majorité et de la démocratie n'est pas la garantie de la vérité ;
- Que nous devons prier pour que Dieu envoie des ouvriers à sa moisson (ou à sa vigne, suivant la région ou la saison) ;
- Que jamais les femmes ne..., etc. ;
- Que jamais le célibat ne..., etc. ;
- Que jamais le préservatif ne..., etc. ;
- Que jamais le divorce ne..., etc. ;
- Que jamais les divorcés remariés ne..., etc. ;
- Que jamais « l'ordo studiorum » de la formation dans les séminaires ne pourra..., ne sera... etc.

et on parvient comme ça à désespérer (Billancourt et) jusqu'aux athées et aux agnostiques (sic !), après avoir désespéré tous ceux qui vivent comme ils peuvent, faute de pouvoir vivre comme ils doivent, et qui se sont retirés sur la pointe des pieds, par la porte de derrière. Ce fut la tâche ingrate certainement, mais pas nécessairement nécessaire que le cardinal bavarois a remplie depuis plus de vingt ans. Il y eut un Ratzinger 1, celui que j'ai écouté à Tübingen et à Munich ; nous avons connu pendant plus de deux décennies le Ratzinger 2, impitoyable cerbère des vérités du dogme. Le Ratzinger 3, notre pape actuel, saura-t-il sans se trahir pratiquer l'*Aufhebung*, la synthèse chère à son compatriote de Trèves, un certain Karl Marx ?

- Car la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ – du moins celle que j'ai apprise de ma mère, de mon curé et de St Jean Bosco – ne parle que de miséricorde, de pardon, d'espérance, et qu'elle pousse irrésistiblement à aller de l'avant, de commencement en commencement ! Sans se retourner sur le passé, et en « laissant les morts enterrer les morts » ;
- Car Jésus ne fréquente apparemment et n'attire à lui que les non pratiquants, les gabelous, les prostituées, les ouvriers analpha-

Clé(s) & Lien(s)

bêtes, la lie, quoi, les non fréquentables, les impurs, les intouchables, les moins que rien, les parias... ;

- Car pour ces gens-là, la morale, comme on dit – c'est-à-dire les mœurs, la façon de vivre, les principes, les valeurs, etc. – la morale doit être compréhensive, progressive, adaptée; elle doit être patiente, généreuse, tolérante; elle doit redonner du courage, remettre debout : ressusciter, quoi ! (1 Co 13) C'est ça la charité, ce n'est que ça... l'amour de Dieu !

L'essentiel de ce qui précède était écrit au moment où est tombé sur mon bureau le livre de Michel Onfray (*Traité d'athéologie, physique de la métaphysique*). Quand ce « jeune », brouillon et brillant philosophe caennais s'évertue à échafauder son plan destructeur des religions, il ne fait que réagir, exagérément certainement, à partir d'une exaspération existentielle qu'il a peut-être stockée au cours des quatre années passées dans un collège normand des Pères Salésiens de Don Bosco – dont je suis ! J'ai déjà rencontré quelque chose d'analogue – avec plus de classe, je dois dire – chez Umberto Eco, un autre de nos anciens élèves de l'Italie du Nord, dans « *Le Pendule de Foucauld* :

- « *Déconstruire les monothéismes*, écrit Onfray :
 - > démystifier le judéo-christianisme – mais aussi l'Islam, bien sûr,
 - > puis démonter la démocratie : voilà trois chantiers inauguraux pour l'athéologie ! (*cela sent son idéologie...*);
- De quoi travailler ensuite à une nouvelle donne éthique et produire en Occident les conditions d'une véritable morale post-chrétienne où :
 - > le corps cesse d'être une punition,
 - > la terre une vallée de larmes,
 - > la vie une catastrophe,
 - > le plaisir un péché,
 - > les femmes une malédiction,
 - > l'intelligence une présomption,
 - > la volupté une damnation. (*il y a de quoi travailler ici...*)
- À quoi pourrait dès lors s'ajouter une politique moins fascinée par la pulsion de mort que par la pulsion de vie.

Clé(s) & Lien(s)

L'autre ne s'y penserait pas comme un ennemi, un adversaire, une différence à supprimer, réduire et soumettre, mais comme la chance d'une intersubjectivité à construire ici et maintenant, non pas sous le regard de Dieu et ou des dieux, mais sous celui des seuls protagonistes. » (*cet athéisme-là peut rejoindre la foi très facilement!*)

Fallait-il que l'on n'en puisse mais, pour vitupérer ainsi. Et je n'en suis pas loin, moi non plus à certains moments, si l'on relit ce qui précède immédiatement, et ce qui va suivre encore... Avec la différence que pour ma part, je n'ai toujours pas dit mon dernier mot pour relever le défi, partout où je me trouve et me trouverai !

« Que Dieu m'y garde ! », selon le mot de la Pucelle d'Orléans en réponse à l'évêque Cauchon, qui lui demandait si elle pensait être en « amitié avec Dieu » :

— *Si je n'y suis, qu'il m'y mette ! Si j'y suis, que Dieu m'y garde !*

Alors voilà : j'ai tout simplement pensé à appeler Jésus à l'aide, comme les apôtres sur le lac de toutes les tempêtes. Jésus et son esprit : l'Esprit Saint, le Paraclet, le Conseiller. C'est ça la prière, non ? J'ai eu envie de déverser sur son cœur tout ce que j'ai sur le mien, comme le jeune Jean, le dernier soir, au Cénacle. Puisqu'il est doux et humble de cœur, et qu'il appelle à lui tous ceux qui ploient sous le fardeau. Moi, mon fardeau aujourd'hui, c'est ma mère, l'Église, son corps mystique. De scanner en scanner, je ne sais plus que faire. Et comme je ne suis pas seul dans ce cas, j'ai demandé à mes compagnons, à mes amis, à mes proches, à des évêques même, de m'aider à rédiger ce document des doléances, ce cahier des charges, cette main courante des ras-le-bol ! Je voudrais déposer ces feuilles dans la boîte aux lettres de notre nouveau Pape, je voudrais que nous soyons des centaines, des milliers, des centaines de milliers... à le faire.

Les Évangiles, ceux du Canon de Muratori, et tous les autres que l'Église naissante n'a pas retenus – et c'était son droit – ne sont au fond rien d'autre que le témoignage inspiré de l'expérience du Ressuscité qu'ont faite les générations de l'Église Première. De même, il nous faut écrire l'expérience que nous en faisons à notre tour dans le monde d'aujourd'hui, dans le monde tel qu'il est, dans le monde de la globalisation et des diverses transversalités.

Clé(s) & Lien(s)

Bien sûr, il faut laisser sa chance au pape bavarois. Bien sûr, il n'est plus le cardinal Joseph Ratzinger: il ne peut que changer d'attitude mentale, maintenant qu'il est en charge non plus seulement d'un diocèse ou d'un dicastère, si importants furent-ils, mais de l'Église Universelle, du peuple chrétien et du royaume de Dieu. D'« attitude » mentale, oui, peut-être, mais de « structures mentales »? Hic jacet lepus!

Je n'ai jamais perdu confiance en l'Église. Ce n'est pas demain l'avant-veille où je vais me laisser aller à la désespérance. Pourvu que ça dure!

Chapitre 1

Sens Statique & Flux du Sens

Être moderne, c'est être de son temps !
Robert Mallet-Stevens, architecte
(1886-1945).



*Le pont de Néron au premier plan, relie la partie ouest du **Champ de Mars**, à droite, et la route qui mène à la vallée du **Vatican** où se trouvaient une nécropole (lieu de sépultures) et le cirque de **Caligula** et **Néron**, le futur site du **Vatican**.*

Clé(s) & Lien(s)

Π A N T A P E I

Néron, Champ de Mars, Caligula, Vatican. La seule séquence de ces quatre noms, empereurs aussi sanguinaires que persécuteurs, nécropole et cirque... est une parfaite illustration que le Tibre continue de couler vers la mer, et de baigner ses rives quels que soient leurs occupants et leurs vacances.

*Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas !*

*Sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface !*

(Lamartine, Golfe de Baïa, 1824)

L'Histoire, les cultures, les civilisations, les idées, les religions, tout coule, tout. Le sens coule, sinon il se perd dans les sables du désert de l'esprit, comme ces fleuves d'Asie Centrale autour de la Mer d'Aral qui s'évaporent en plein parcours, ou bien certains affluents de nos rivières nationales qui s'évanouissent sans crier gare entre deux rochers du Massif Central, et réapparaissent à l'improviste des kilomètres plus loin, là où personne ne les attendait : pas les hommes, mais la nature. Le sens, de même, ne peut rester statique, sous peine de se dessécher et de s'éteindre à son tour. Il doit circuler, il se doit d'être mobile, pour signifier. Un jour quelqu'un a dit la même chose du sel : s'il s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ? Si le sens ne signifie plus rien, comment lui redonner de quoi nourrir la vie des hommes et étancher leur soif d'éternité ? Le sens doit couler comme le Tibre, entre Rome et la mer, et revêtir tous les costumes d'époque au long de la route, sans n'en retenir aucun une fois pour toutes. Mais le Tibre vient de plus loin que Rome et va plus loin que la mer. Il ne fait que traverser Rome, il ne s'y cantonne pas. Sinon il ne serait pour le mieux qu'un beau lac, qui se transformerait vite en retenue étanche (c'est tout dire), puis en étang pour des parties de baignade adolescente, et finir en mare pestilentielle pour canards plus ou

Clé(s) & Lien(s)

moins boiteux ! Les traces que cette barque – notre barque, celle de Pierre – doit laisser dans le flux vital des voies humaines ne peut être qu’une mémoire vive (cette même mémoire de Lui dont Il nous parle la veille de sa mort), et non l’héritage mangé aux mites d’un rafiot et de sa cargaison de souvenirs divers, qui se révèlent vite n’être, en fin de compte, qu’une triviale esthétique du voyage exotique. Nous (re)tomberions alors (y aurions-nous déjà glissé ?) dans le grand marché du tourisme religieux, grâce (?) aux plus belles mises en scène et au plus grand nombre de figurants (le souvenir de ces dernières vingt-sept années jusqu’à sa double apothéose romaine des dernières ides d’avril), oui, grâce à l’expérience de deux millénaires en matière de puissance et de gloire.

Pastiche 1

Je me suis livré à la composition de deux pastiches, réalisés en toute conscience et respect, sur le modèle de deux articles récents avec lesquels je me suis senti en parfaite harmonie, même si cette harmonie reste un but à atteindre et n’est pas encore un accomplissement.

Le premier pastiche prend forme sur une déclaration de Carlos Ghosn au journal *Le Monde*, à l’occasion de son prochain départ de Tokyo pour Paris, de la présidence de Renault-Nissan-Tokyo à celle de Renault-Paris. Je le/me laisse parler...

« Dépassons nos frontières !

C’est avec confiance et enthousiasme que j’aborde ce troisième triennat, avec la venue du nouvel évêque, Mgr Louis Sankalé, car je crois en nos capacités, celles de notre diocèse et de ses entreprises, à s’adapter aux exigences du monde d’aujourd’hui comme de demain. J’aborde également cette nouvelle étape avec un certain nombre de convictions. Plusieurs années d’expérience en France, en Amérique Latine, et en Extrême-Orient, l’intensité de l’action comme la diversité des réflexions échangées avec les acteurs pastoraux à travers la planète ont conforté mon approche et forgent ma vision de l’Église du XXI^e siècle. Notre époque porte une marque de fabrique qui s’impose aux entreprises de toute Église locale, comme à notre pays : le dépassement des frontières.

Clé(s) & Lien(s)

Le monde ancien avait pour principe d'organisation la frontière, séparant :

- Le dedans du dehors ;
 - Le connu de l'inconnu ;
- avec la force des simplicités binaires.

Nationales, linguistiques, culturelles, les frontières fonctionnent à la manière de fractales : on en découvre de nouvelles à mesure que l'on regarde de plus près. Ainsi apparaissent les frontières opérationnelles et fonctionnelles, celles qui séparent les savoirs, les métiers, les approches.

Mais le monde actuel se construit sur le dépassement de ces frontières. Désormais :

- Le contact est plus important que la séparation ;
- L'échange, plus enrichissant que la juxtaposition ;
- La confrontation, un moindre risque que l'indifférence et l'isolement.

Dans le monde qui s'ouvre à nous,

- Les frontières nationales sont remises en question par la mondialisation ;
- Les frontières culturelles transcendées par le multiculturalisme
- Et, au sein de toute entreprise, les frontières fonctionnelles et opérationnelles s'effacent devant la transversalité des méthodes.

Ces dépassements de frontières comportent naturellement des conséquences pour l'Église de demain : le franchissement des frontières devient une condition du succès. L'Église locale doit agir à l'échelle de la planète en s'appuyant sur des collaborateurs issus de multiples cultures, et gagne à être décroïsonnée pour réunir des talents complémentaires et assembler des intelligences de tous horizons. Dans ce monde ouvert, je suis convaincu que la diversité des cultures est une dimension essentielle pour toute entreprise, et en particulier dans un diocèse comme celui de Nice. Choisissez la diversité, elle vous le rendra au centuple. Dès lors que l'Église conduit ses opérations sur les terrains mondiaux, et que le monde entier se retrouve sur un même territoire, il est indispensable de tenir compte des besoins et des valeurs

Clé(s) & Lien(s)

de cultures variées. C'est une question de compréhension, d'efficacité, de vitesse et, finalement, de performance. Il s'agit d'utiliser les différences et de jouer des complémentarités pour apprendre et grandir, tout en renforçant sa propre identité. Garder ses racines tout en ouvrant la porte à un changement constructif grâce à un échange réciproque : voilà ce que la mondialisation doit permettre ici comme ailleurs.

La diversité des cultures ne signifie pas :

- La confusion ;
- La dilution de l'identité ;
- Le règne de l'uniformité ;

Au contraire, elle est :

- Inséparable du respect des différences ;
- Et constitue une source infinie d'enrichissement mutuel.

Au sein des Églises locales, ce sont également les cloisonnements fonctionnels qui peuvent être abolis grâce à une plus grande transversalité :

- > Elle invite à regarder au-delà de son périmètre opérationnel et suppose de se défaire de ses idées préconçues pour confronter les approches et multiplier les angles de vue ; plus que d'un concept, il s'agit d'une attitude qui requiert de l'écoute, de la curiosité et de l'imagination ;
- > La transversalité renvoie aussi à la vision d'une société moins verticale et hiérarchisée, plus horizontale et réticulaire. Une société où la distance diminue entre ceux qui décident et ceux qui exécutent ;
- > Parce qu'elle responsabilise davantage les acteurs, la transversalité est un élément puissant d'implication, de motivation et donc de performance.

Dans ce monde où les frontières s'estompent, un impératif émerge avec toujours plus de force, identique en tout point de la planète, la performance :

- C'est une langue universelle. Qualité, coûts, délais : elle se parle de la même manière au Japon, en Europe ou en France ;
- La performance est un devoir. Un devoir vis-à-vis des chrétiens, qui attendent de nous le meilleur :

Clé(s) & Lien(s)

- un devoir vis-à-vis des femmes et des hommes – collaborateurs, partenaires, tous agents – qui font vivre les Églises et en partagent les fruits spirituels ;
- un devoir enfin vis-à-vis de l'Église universelle, dès lors que la compétitivité de ses entreprises lui permet de relever le défi de la mondialisation.

Créatrice de valeur, ouverte à la diversité culturelle et transversale dans ses approches, c'est ainsi que je vois l'Église performante du XXI^e siècle.

Quel doit être, en son sein, le rôle d'un dirigeant ?

Qu'est-on en droit d'attendre de lui ?

Trois choses principalement : l'engagement sur des objectifs, la transparence dans l'action et la responsabilité des résultats. Telles sont, à mes yeux, les conditions de son autorité et de sa légitimité.

L'engagement d'un dirigeant se fonde sur des objectifs. Ambitieux en même temps que réalistes, ils doivent traduire une stratégie de long terme en leviers de mise en œuvre opérationnelle. Ainsi, les plans successifs doivent tous s'articuler autour d'objectifs clairs, quantifiables, mesurables et échelonnés dans le temps.

1. Ces objectifs doivent être exposés à toutes les parties prenantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'engagement requiert un ingrédient supplémentaire : la volonté de transparence. À une époque où l'information ne connaît plus de frontières, où elle est virtuellement accessible à tous, à tout moment et en tous lieux, il est indispensable d'en assurer l'authenticité et la fiabilité. Ce n'est pas qu'une question d'éthique. Le secret et la dissimulation peuvent se révéler dévastateurs. Diriger toute entreprise impose un devoir de vérité et de transparence. Les vérités sont parfois brutales, mais ce n'est pas être brutal que de les révéler. Il est même de la responsabilité d'un « patron » d'avoir le courage et l'honnêteté de les affronter, de prendre les décisions qui s'imposent et de les expliquer. Partir d'une feuille blanche, observer sans a priori et écouter les différents acteurs dans tous les secteurs et à tous les niveaux. Puis, sur la base d'un diagnostic partagé, des solutions pragmatiques peuvent être élaborées en commun, décidées et mises en œuvre.

Clé(s) & Lien(s)

2. Un dirigeant est enfin personnellement et totalement responsable des résultats. Il assume à la fois le passé, le présent et l'avenir de son entreprise : s'engager puis rendre compte. Il n'y a pas d'échappatoire, il faut dire ce que l'on va faire et faire ce que l'on a dit.

Ce sont d'abord les femmes et les hommes qui font la valeur d'une entreprise : leur talent, leurs compétences, leur engagement, leur passion. Ni la performance ni l'efficacité ne sont possibles sans une vision et une volonté partagées par tous, sans un consensus actif sur son devenir. Rien n'arrête des femmes et des hommes motivés et performants. Performants, parce que motivés par un défi commun.

L'alliance est à réinventer sans cesse. Sa réussite apportera la démonstration de l'intérêt d'une stratégie mondiale fondée sur un partenariat respectueux de l'identité et de la culture de chaque entité et favorisant les synergies par-delà les frontières.

C'est en perpétuant cet équilibre dynamique, avec tous les collaborateurs de l'Église locale que peut être poursuivie la croissance d'une alliance résolument tournée vers l'avenir. »

Pastiche 2

Le second pastiche s'inspire, lui, d'une sorte d'épithaphe consacrée à Raymond Aron, et que j'aimerai bien – en toute simplicité – me voir consacrer à l'occasion du dixième anniversaire de ma mort, si je n'ai pas encore tout à fait disparu de la mémoire de mes amis et lecteurs... Je les laisse parler par anticipation.

« Notre contemporain.

VINCENT-PAUL TOCCOLI (1942 -?), prêtre et salésien de Don Bosco, missionnaire des temps nouveaux et prêtre dans un monde para chrétien avait-il coutume de dire ! fut avant tout un apôtre de la lucidité. À l'occasion du dixième anniversaire de sa mort beaucoup découvrent ou redécouvrent la qualité de ses analyses et la maîtrise avec laquelle il arrivait à s'abstraire des combats subalternes pour définir les enjeux majeurs.

Clé(s) & Lien(s)

Confronté aux délires ecclésiastiques, plus catholiques romains que chrétiens, de la fin d'un siècle et du début de l'autre, de la condamnation de la *théologie des pauvres* à la tolérance d'un *pseudo pentecôtisme* à l'européenne, il aura été l'un des très rares prêtres de terrain français – en élève éclairé et critique des Allemands Karl Rahner, de Hans Küng, de Jean-Baptiste Metz et de Eugène Drewermann – à ne pas céder aux dérapages partisans et à conserver le regard froid, comme un *spectateur professionnel* des configurations institutionnelles. Pour avoir étudié les sciences humaines et religieuses, en passant par les mondes ancien et nouveau, et dans l'Asie mystérieuse et sans fin, entre le sursaut de 1968 et le réveil de la Chine, il avait mesuré très tôt la perversité de tous les systèmes, quand ils se prétendent éternels et au-dessus des hommes.

- Pour avoir lu et décortiqué les textes fondateurs de toutes les religions et ceux du patrimoine mondial de l'humanité, il s'était affranchi avant l'heure de la vulgate de toutes les restaurations ;
- Pour avoir su se garder de l'institution, il avait pris goût à la résistance, sinon au schisme ;
- Le guidait le seul souci de la liberté de l'esprit et de ses garanties. Sa vision transcendait largement les traditionnels clivages entre conservateurs et progressistes, entre romains et les autres, entre résignation et révolte.

Il portait en lui la double idée de réforme et de fidélité, au point d'effrayer ses amis comme ses ennemis : *Ecclesia semper reformanda*, allait-il répétant.

Sa force, ce fut sa plume, son site et son blog sur le web, sans oublier sa parole publique. Les mots d'un essayiste clairvoyant, d'un vulgarisateur hors pair, d'un prédicateur apprécié. On le critiquait, on le couvrait de sarcasmes, mais on le lisait et on le pillait.

Et il parvint finalement à vacciner des cohortes de jeunes, intellectuels ou non, prêtres et évêques, contre un prêt à penser déshumanisant, à l'heure où l'Église (de France seulement ?) était dominée par les clichés d'une pseudo fidélité au passé et la peur entretenue d'entreprendre.

Ignoré par le pouvoir institutionnel pour ses prises de position contestatrices, voire provocatrices, il œuvra ainsi avec (im)patience à la

Clé(s) & Lien(s)

désintoxication, proche et lointaine, des esprits et des cœurs, des croyants et des non croyants.

Son scepticisme n'était pas du fatalisme.

Son apparente froideur n'équivalait pas à du cynisme. Il était anxieux d'approcher au plus près le noyau du réel.

Le point de vue, c'est le point de vie!, aimait-il à dire, et cela devint une sorte de maxime personnelle, qui aurait plu autant à Maurice Merleau-Ponty, à la parole coupée trop tôt, qu'au Cardinal Carlo Maria Martini, ancien archevêque de Milan, le plus gros diocèse du monde catholique, qui finit par s'auto réduire lui-même au silence, en présentant sa démission et en s'en retournant vite à ses chères études bibliques à Jérusalem.

Mais on manquerait l'essentiel si l'on ne soulignait pas en quoi Toccoli reste d'actualité.

En réfléchissant à la stratégie ecclésiastique et à la dissuasion charismatique, en insistant sur le primat de la culture et de la foi – dans leur mutuelle interaction dialectique s'informant l'une l'autre – en invoquant la permanence de l'espérance tragique dans l'histoire du salut, ce témoin de son temps a réuni préventivement les éléments pour penser l'après Jean-Paul II et l'amorce Benoît XVI, à l'aube du XXI^e siècle.

S'il ne laisse derrière lui aucune théorie systématique, et encore moins d'assertion dogmatique, il a confié à ses pairs et à ses élèves de par le monde une méthode reposant tout à la fois sur la rigueur et le scrupule. Il n'existe aucune chapelle composée de ses disciples. Il existe en revanche un état d'esprit, une ouverture et une tolérance, c'est-à-dire la fine pointe de l'intelligence.

Une nouvelle génération de chrétiens toccoliens, en somme! »

Le sens est circulation

Le pourquoi de la vie, donc de la mort, est fluctuant, non pas dans le sens d'un changement relativiste, dénué de fondement donc de solidité (le roc et le sable), mais dans le sens de la vie elle-même qui ne cesse jamais d'être croissance (autre et la même à la fois), et de la mort

Clé(s) & Lien(s)

qui ouvre sur des perspectives insoupçonnées et infinies... Le sens est un flux : non seulement, il se déplace, mais il évolue au rythme et à la mesure des événements qui en révèlent la physionomie et les dimensions. Le sens, mais aussi la foi, qui est le sens de la vie qui va jusqu'au bout et rejoint son commencement par la fin.

Je vois quatre exemples que nous fournissent les Écritures, de cette circulation fluide du sens et de la foi. Il y en a d'autres, sûrement, mais en ce matin des Rameaux – à Saint Germain en Laye – je m'/nous invite à voyager toute une vie avec Jacob, puis quarante ans avec les Hébreux dans le désert, quelque trois ans avec les disciples du rabbi galiléen, et une bonne matinée avec l'aveugle-né. Ces traditions nous présentent la foi comme autant d'aventures individuelles et collectives : ce qui se passe dans l'existence d'une personne ou d'un groupe donné, ne cesse d'évoluer et de se métamorphoser en fonction de tous les éléments et circonstances qui l'ont mis en route et qui en entretiennent le fonctionnement.

Le Cardinal Ratzinger commençait ainsi sa conférence sur le thème de la nouvelle évangélisation, le dimanche 10 décembre 2000 : *La vie humaine ne se réalise pas d'elle-même. Notre vie est une question ouverte, un projet incomplet qu'il nous reste à achever et à réaliser. La question fondamentale de tout homme est : comment cela se réalise-t-il – devenir un homme ? Comment apprend-on l'art de vivre ? Quel est le chemin du bonheur ?*

Jacob mettra toute une vie pour devenir Israël, noms qui (lui/nous) indiquent d'où il vient et où il va. Cette direction n'a cessé de louvoyer entre ses comportements d'imposture, de fuite, d'opportunisme, de vol, pour aboutir au Yabok à la pleine révélation de son élection et, en définitive, de sa vraie nature d'avoir à être l'athlète de Dieu. Ce qui n'empêchera pas la vie de continuer son cours, avec force vicissitudes (la perte de Joseph, la mort de Rachel sa bien-aimée, la descente en Égypte...)

Après la sortie d'Égypte, tout n'était pas joué pour ces gens qui trois siècles durant avaient été contaminés par leur incontournable commerce avec l'empirée égyptienne de dieux et déesses à têtes d'animaux. D'ailleurs un veau d'or va réapparaître au pied même du Sinaï.

Clé(s) & Lien(s)

Il faudra liquider dans le sang les irréductibles de l'idolâtrie (comme la révolution devra réduire par le massacre les prêtres non assermentés en septembre 1793, à Paris!). Moïse lui-même se mettra à douter de la miséricorde de Dieu: il n'entrera donc pas dans la Terre Promise, se contentant de l'apercevoir depuis le Mont Nébo, de l'autre côté de la Mer Morte. Et une fois Jéricho prise par Josué, il faudra attendre juges, royauté, prophètes, déportation, hellénisme, empire romain, solution finale de Massada et diaspora pour faire comprendre que *Dieu seul est Dieu!* La foi juive au Dieu unique fut et ne cesse d'être une ascèse permanente de la dérive atavique des hommes vers l'idolâtrie et la superstition!

Le recrutement, la formation, l'*endoctrinement* des apôtres ne fut pas une mince affaire pour le rabbi galiléen: exemples, leçons, stages pratiques, miracles. Tout cela pour arriver seul devant Pilate et sur la croix. Quel lamentable échec pour le Maître. Ils s'en retournèrent même à leurs affaires. Il lui fallut aller les rechercher de nouveau sur leur lieu de travail, et ils ne le reconnurent qu'à peine. Il pensa heureusement à susciter Paul, un juif hellénisé, entendez quelqu'un qui venait d'un *ailleurs mental*, pour comprendre celui qui venait de l'*ailleurs divin*. Et tandis qu'il expliquait, eux se mirent à raconter: lettres puis évangiles.

La journée de l'aveugle-né est l'illustration de tout une pédagogie: celle de la découverte progressive de quelqu'un qui sauve le corps et l'âme, un salut global, holistique. Une démarche mystagogique: question, réponse, matière et forme du sacrement, action symbolique, assumption, révélation, acte de foi.

Jacob/Israël, les Hébreux, les Douze, le Jérusalémite, pour ne citer qu'eux, illustrent l'essence même de la foi, qui est processus, explicitation, flux. La foi est expérience, au-delà de toutes les règles de fonctionnement définies, et en dépit de tous les canons comportementaux. Faut-il encore citer Paul, Augustin, François, Ignace et de Foucauld, pour parler des plus grands? Ce qu'une certaine façon de parler appelle *relâchement des mœurs, recul de la morale, fin des tabous, etc.*, n'est rien d'autre qu'une situation historique où les règles ne conviennent plus et doivent être reformulées. Car il en faut, des règles, tout le monde

Clé(s) & Lien(s)

en convient. Mais quand les règles deviennent des barrages, elles sautent si l'eau devient trop haute ou le courant trop fort.

Oui, les barrages sautent quand la pression l'emporte : c'est la nature de l'eau et des barrages !

L'homme et le sabbat

Les règles nous en apprennent plus sur le *Zeitgeist*, sur l'esprit du temps qui les a formulées, que sur la valeur de leur contenu. Ce fut le combat permanent de l'homme de Nazareth, avec son histoire du sabbat et de l'homme : c'est l'homme qui prime et non la règle, fût-elle celle du sacro-saint sabbat ! Aucune règle n'est plus importante que l'homme, d'après le fils de Dieu, venu sauver ce qui peut l'être et non le détruire, raviver et non éteindre la mèche qui fume encore.

Il en va de même pour le sens des choses de la foi et de la religion. Chacun est sujet à l'obscurcir, la hiérarchie comme les fidèles. L'infaillibilité touche le sens final, ultime, et non sa formulation ni les décisions nécessaires mais grevées de l'état de culture ! On ne peut jamais dire les choses une fois pour toutes, il ne peut y avoir de décision comportementale immuable : cela n'existe que dans les mentalités totalitaires, qui, par nature, sont psychorigides.

On en revient au flux. C'est comme la santé ! Elle n'est que le flux de ce qu'il y a (encore) de sain en nous ; mais quand le malsain l'emporte, alors on est en mauvaise santé... pour un temps, le temps que passe la mauvaise santé, pour faire place à la bonne, de nouveau. On aura beau définir ce qu'il faut croire et comment il faut le croire : si cela ne *convient* pas, c'est-à-dire n'est pas adapté, formaté à la capacité de réceptivité de ceux pour lesquels ces définitions sont censées être faites, elles ne serviront de rien. Elles seront vite obsolètes et, n'étant plus pratiquées, elles resteront lettre morte.

Le flux n'est pas le laisser-aller que l'on croit : il n'est pas la voie de la facilité ou de la permissivité. Il faut avoir eu comme élèves des enfants qui ne « *veulent* » rien apprendre, et être passé par l'ascèse de la *pédagogie spécialisée pour saisir que cette soi-disant non-volonté d'apprendre n'a rien à voir avec la mauvaise volonté ou la paresse, mais*

Clé(s) & Lien(s)

avec une incapacité momentanée due à une éducation ou à un environnement qui a proprement handicapé ces enfants et les a rendus incapables d'apprendre quoi que ce soit.

La puce et le savant

Il y avait une fois un entomologiste qui travaillait sur les comportements des puces. Un jour il eut l'idée (?) de soumettre les puces à un test très particulier : il leur arracherait les pattes une à une et noterait leur réaction ! Il choisit la puce la plus fidèle, celle avec laquelle il avait réalisé ses expériences les plus célèbres : elle se réjouissait déjà d'être l'élue de ce programme exceptionnel. Le premier matin de l'expérience, l'entomologiste déposa mollement sa puce préférée sur la paillasse de son laboratoire, et, avec un drôle de sourire, lui arracha, oui tout simplement, il lui arracha une patte. Et chose étrange, il lui demanda de bien vouloir sauter. Surmontant sa douleur et son étonnement, ou bien son étonnement et sa douleur, la puce, pour le satisfaire, fit un effort, et elle sauta ! Radieux déjà, le savant nota : « Quand on arrache une patte à une puce, elle saute quand même ! » Alors, avec plus d'entrain, il lui arracha une seconde patte ! La puce n'en croyait pas sa douleur, et se demanda avec effroi ce que signifiait ce protocole ! D'autant plus que la voix de son maître résonna à nouveau : « Veux-tu bien sauter, s'il te plaît ! » La puce lui fit confiance, bien que... et sans comprendre ce qui se passait ni pourquoi on lui faisait subir un tel traitement, la puce donc s'exécuta à nouveau, et dans un effort un peu plus astreignant que la première fois, sauta ! Le savant, plus réjoui encore, écrivit dans son bloc-notes : « Quand on arrache deux pattes à une puce, elle saute encor ! » Et elle le regarda ! Elle le regarda, attendant dans l'horreur une suite qu'elle prévoyait sans vouloir y croire ! Et en effet, il lui arracha une troisième patte et retentit le troisième ordre : « Veux-tu bien sauter pour moi ? » Cette monstrueuse façon de l'inviter à sauter par cette troisième torture lui fit bien voir qu'elle ne comprenait pas la manœuvre, mais qu'aveuglément, elle devait s'y soumettre, si c'était son savant préféré, et si elle était vraiment sa puce préférée ! Dans un effort (sur-pucien) inouï, et avec les contorsions les plus douloureuses, elle réussit en soupirant à

faire un petit, mais alors vraiment un tout petit saut ! Le savant, pas tout à fait content, se satisfait de ce mini-saut, et écrit consciencieusement dans son cahier d'expérience : « Quand on arrache trois pattes à une puce, elle a quelque difficulté à sauter, mais elle saute quand même ». La pauvre puce pensait que son savant en avait fini avec elle ! Mais elle se trompait ! En effet, cet homme était un jusqu'au boutiste ! Avec détermination, il arracha la quatrième et dernière patte de (ce qui restait de) la (pauvre) puce ! Elle pleurait de douleur et d'incompréhension, mais un homme, tout savant qu'il était, n'entend pas le cri d'une puce ! Et, comme à l'accoutumée, demanda à la puce de bien vouloir lui faire ce plaisir de sauter encore une (dernière) fois pour lui ! Mais la puce eut beau se damner par amour pour lui : n'ayant plus d'appui, elle ne put sauter. Il la regarda avec dépit, comme si elle l'avait trahi !

Et puis ne pouvant se résoudre à cette trahison, il l'observa encore quelque temps et écrivit mécontent dans son cahier : « Quand on arrache les quatre pattes à une puce, elle vient sourde ! »

Chapitre 2

L'Église n'est/ne serait pas une société comme les autres...

*L'art de faire Église (semper reformanda),
c'est rompre constamment avec la pré interprétation que véhicule la
pensée commune
et puiser hardiment dans ses provisions d'altérité.*
Vincent-Paul Toccoli

Les bonnes idées sont celles qui viennent en marchant.
Frédéric Nietzsche



The Vatican Limited

Commençons par nous incliner devant les grands hommes: et Benoît XVI est indéniablement un grand homme, vilipendé par certains

Clé(s) & Lien(s)

qui ont oublié que *je* est toujours un autre, et que l'être humain connaît des saisons. L'on pourrait même oser dire, en plagiant un célèbre aviateur, grand homme lui aussi : le cœur a ses saisons que la raison ne connaît pas !

Dans l'éditorial de Paris-Match du 25 avril 2005, Alain Génestar écrit :

– *Conservateur. Et alors?... Ainsi, dire que le choix de ce cardinal n'est pas une surprise, c'est réduire l'Église à une entreprise normale où, pour attirer l'attention, séduire la clientèle, décrocher de nouveaux marchés à l'exportation, il faudrait décider et gouverner à grand renfort de coups médiatiques, d'opérations marketing, de happenings qui déstabiliseraient la concurrence. Un pape noir ou jaune, un pape brésilien ou indien aurait sans doute provoqué un effet comparable à celui, formidable, produit par l'élection, en 1978, d'un pape polonais. Mais la religion est porteuse d'un message qui va au-delà, loin au-delà, de l'origine, de l'âge, de la couleur de la peau d'un nouveau pape. Le Vatican n'est pas Hollywood, ni l'élu du conclave le vainqueur des Oscars... Conservateur ? Peut-être le cardinal Ratzinger l'était-il, ce qui ne signifie pas que Benoît XVI le sera. La fonction change les hommes, même les papes... Une religion veille à 'conserver' les repères. Elle se caractérise par le dogme et les règles qui traversent les siècles en se préservant de la plus risquée des tentations : la mode. Les exemples foisonnent dans l'Histoire de religions ou de sectes qui, à force de coller à la société et de suivre l'évolution galopante des mœurs, ont perdu leur âme. Et d'autres religions ou sectes qui, en réaction contraire, pour se protéger à outrance des assauts de la modernité, se sont enfermées dans l'intégrisme, le fondamentalisme, voire le fanatisme. La religion catholique, de toute évidence, est davantage menacée par le premier danger : la dilution des valeurs.*

Ne prenons pas ce qui suit comme un blasphème, voire une désacralisation, ou même une insulte. Je ne peux m'empêcher de deviner dans deux événements planétaires actuels – chacun à son échelle et dans son domaine – des traits d'une étonnante analogie structurelle. Je parle des destins croisés de Carlos Ghosn et de Joseph Ratzinger qui ne se sont, à ma connaissance, jamais rencontrés. Je me demande même si Joseph sait que Carlos existe, ne s'intéressant, que je sache, ni à Renault, ni à Nissan.

Clé(s) & Lien(s)

Examinons rapidement les parcours de nos deux promus et promis concomitamment à des destinées – je le répète – significativement diverses, mais structurellement analogues. C’est dans la mise en perspective que les chemins de vie apprennent les uns des autres.

Courte biographie de Joseph Ratzinger, nouveau Pape Benoît XVI de l’Église Catholique Romaine

L’enfance de Joseph Ratzinger s’enracine dans l’Allemagne de l’entre-deux-guerres. Il est né le 16 avril 1927 dans un village de Bavière, Marktl am Inn, au sein d’une famille de trois enfants. Son père était un modeste gendarme et Joseph fut élevé, au gré de ses affectations, dans plusieurs bourgades proches de la frontière autrichienne, notamment à Tittmoning. Il a grandi non loin du sanctuaire marial d’Altötting, lieu de pèlerinage depuis la fin du Moyen Âge.

Joseph Ratzinger est issu d’un monde rural imprégné du catholicisme baroque de cette région qui fut évangélisée dès les premiers temps de la chrétienté. Ce fils de petit fonctionnaire sera confronté tout jeune à la propagation de l’idéologie nazie dans la société allemande. Chez les catholiques, l’idéologie hitlérienne, exaltant les forces obscures du sang et du sol, est vite perçue comme un dangereux retour au paganisme. À l’inverse, l’Église, avec ses paroisses et ses mouvements, apparaît comme un rempart. Plus tard, Joseph Ratzinger témoignera que c’est l’étude des auteurs grecs et latins au petit séminaire, où il est entré en 1939, à 12 ans donc, qui lui sert d’antidote aux slogans du régime.

En 1940, la guerre éclate, apparemment victorieuse pour la Wehrmacht. Dans la famille Ratzinger, nul ne cède à la fièvre nationaliste. En 1944 – il a 17 ans – enrôlé dans le service du travail obligatoire, comme tous les garçons de son âge, Joseph subit des pressions pour s’engager dans les Waffen SS. Certains cèdent, lui, non.

Au grand séminaire de Freising, puis à Munich, Joseph Ratzinger se découvre un goût pour les études et la lecture : les œuvres de Dostoïevski, Bernanos, Mauriac, Gertrud von Le Fort lui servent de romans de formation. En philosophie, c’est Nietzsche, Bergson et

Clé(s) & Lien(s)

Heidegger qui ont ses faveurs. Mais c'est surtout en théologie que l'étudiant se révèle : il se passionne pour la pensée de Saint Augustin, de Romano Guardini mais aussi du penseur juif Martin Buber.

Ordonné prêtre à 24 ans, en 1951, trois ans après son frère aîné Georg, il est en phase avec la génération (dominée par les Français) qui inspirera intellectuellement Vatican II : de Lubac, Congar et un certain Karol Wojtyła, alors archevêque de Cracovie. À l'ouverture des travaux conciliaires, en 1962, l'abbé Ratzinger, à 35 ans, est invité par l'archevêque de Cologne, Mgr Frings, à se joindre à lui comme expert. Pourtant complètement inconnu, il intervient au côté de Karl Rahner dans les débats portant sur la réforme liturgique. Sa contribution lui vaudra d'être nommé en 1969, par Paul VI, membre de la Commission pontificale internationale de théologie : il a 42 ans.

Il perçoit les dangers de l'entreprise audacieusement lancée par Jean XXIII : celle d'une Église sans autorité, où les pasteurs seraient destitués au profit des *exégètes* et des *sociologues*. Une Église d'intellectuels méprisants la piété populaire. À l'époque, pourtant, sa pensée lui vaut les faveurs des esprits les plus avancés de l'Église. On la croit *moderniste* alors que c'est sa vigueur et son originalité qui font sa nouveauté. En 1959, Hans Küng (théologien alors en vogue, à qui ses excès vaudront vingt ans plus tard d'être sanctionné par Jean-Paul II) pousse sa candidature – Ratzinger n'a que 32 ans – à la chaire de dogmatique de l'université de Tübingen. Ratzinger devient l'un des piliers de la revue internationale progressiste *Concilium*, qui ambitionne d'infléchir la doctrine romaine. Les temps sont à la remise en cause. Mais lui ne cède pas au chant des sirènes.

En 1960, le jeune professeur a rencontré un théologien dont il connaît l'œuvre depuis longtemps, Urs von Balthasar, à l'égard duquel il se reconnaîtra une dette intellectuelle : c'est lui qui l'enracine dans une philosophie qui se veut non partisane mais au service de toute l'Église. Entre eux naîtra très vite l'idée d'une revue *alternative* *Communio*.

En 1981, le jeune pape Jean-Paul II appelle à Rome le cardinal archevêque de Munich pour occuper une fonction capitale, celle de préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Il a alors 54 ans. Ils

Clé(s) & Lien(s)

ont en commun d'avoir lu et médité les mêmes auteurs (les phénoménologues allemands) et de les avoir amarrés à la théologie la plus classique (comme celle de saint Thomas d'Aquin), où la théologie finit par l'emporter sur la philosophie. Et en commun aussi l'expérience du totalitarisme nazi, mais pas du même côté.

Voici l'amateur de figures théologiques audacieuses promu gardien du dogme catholique. Tournant dans sa pensée? Repentir? *Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont eux*, confiera-t-il. Ainsi le cardinal Ratzinger avouera-t-il son effroi devant le relativisme grandissant issu de la pensée de mai 1968 (il a 41 ans à l'époque) dans toute l'Europe. Faire tomber les masques sera l'un des premiers chantiers du nouveau préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, n'excluant pas sur certains points (liturgiques notamment) une *réforme de la réforme*. Aux yeux de certains il devient le symbole de la « réaffirmation identitaire », du retour d'une Église « triomphaliste ».

Je ne suis pas « le Grand Inquisiteur », s'amuse-t-il à dire. En réalité, Ratzinger joue auprès de Jean-Paul II le rôle de paratonnerre. Entre les deux amis, la complémentarité est parfaite. À celui-ci les voyages, le contact avec les foules, le verbe prophétique. À celui-là l'indispensable travail de clarification et de recherche. *De ce point de vue*, explique Jean Duchesne, *Ratzinger est l'opposé de Jean-Paul II: timide, introverti, alors que Wojtyla était un acteur né*. Prestige international du « gardien de la foi ». Sa réception, en 1992 (il a 65 ans), à l'Académie des sciences morales et politiques (comme membre associé, succédant à Andreï Sakharov), et sa présence, en l'an 2000 (il a 73 ans), dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour un colloque intitulé « 2000 ans, après quoi? » prouvent l'incontestable réputation d'un homme qui est docteur honoris causa de sept universités à travers le monde.

Ces dernières années, le cardinal Ratzinger a plus que jamais secondé un Jean-Paul II affaibli par la maladie. Ce rôle fidèle et discret a peut-être empêché les observateurs de prendre l'exacte mesure de la place qu'il occupait au Vatican. À la mort du souverain pontife, celui à qui son ancienneté et la confiance de ses pairs avaient valu d'être élu

Clé(s) & Lien(s)

doyen du Sacré Collège s'est imposé comme un personnage clé de la succession.

Homélie aux obsèques de Jean-Paul II, puis à la messe qui a précédé l'ouverture du conclave: *Une dictature du relativisme est en train de se constituer, a-t-il déclaré, qui ne reconnaît rien comme définitif et qui ne retient comme ultime critère que son propre ego et ses désirs. Nous, en revanche, nous avons une autre mesure: le Fils de Dieu, l'homme véritable. C'est lui la mesure du véritable humanisme. Une foi qui suit les vagues de la mode n'est pas adulte. Une foi adulte et mûre est profondément enracinée dans l'amitié avec le Christ. Et c'est cette foi - seulement la foi - qui crée l'Unité et se réalise dans la charité.*

Son autorité naturelle, mariée à une grande douceur, a séduit les cardinaux électeurs: polyglotte, doté d'une grande expérience du gouvernement de l'Église, Joseph Ratzinger possédait la carrure pour succéder à Jean-Paul II.

Seule interrogation pour l'heure: ce cérébral saura-t-il se faire aimer des foules à l'instar de son prédécesseur? Après la génération Jean-Paul II, la génération Benoît XVI?

Courte biographie de Carlos Ghosn, nouveau citoyen mondial et PDG de Renault-Billancourt

Une chose est certaine: l'homme dispose d'une étonnante capacité d'adaptation. Dès son arrivée chez Renault, en 1996, à 42 ans, Louis Schweitzer, qui songeait déjà à en faire son successeur, lui conseilla de prendre la nationalité française. Un patron de Renault libanais, né au Brésil, c'était trop atypique. M. Ghosn s'exécutera sans hésiter.

Partout où il passe, l'homme se coule dans les cultures, tente de laisser de côté les préjugés, avec un objectif: la performance. Ses origines y sont sans doute pour beaucoup. Son grand-père, un Libanais maronite, était allé chercher fortune au Brésil au début du XX^e siècle. C'est là que Carlos Ghosn naît, en 1954. Passé par le moule des jésuites au Liban, il fait ensuite Polytechnique à Paris.

Michelin lui offre son premier emploi. Commence une ascension fulgurante. Directeur d'usine à 27 ans, patron de la filiale brésilienne à

Clé(s) & Lien(s)

33 ans, numéro un pour l'Amérique du Nord à 37 ans. Du jamais vu. François Michelin l'a très vite repéré et lui accorde sa confiance, au point d'envoyer à ses côtés son fils Édouard pour faire ses armes de patron. De là naît un malentendu entre les deux hommes : la direction de la branche pneu tourisme, la plus importante chez Michelin, ne réussira pas à retenir l'ambitieux manager.

Louis Schweitzer cherche un numéro deux pour remettre de l'ordre chez Renault, qui perd de l'argent. Un cabinet de chasseur de têtes lui présente deux candidats, un normalien qui a fait depuis une belle carrière et M. Ghosn. *Je ne l'avais jamais vu aussi enthousiaste sur quelqu'un*, se souvient un proche de M. Schweitzer. Les deux hommes se complètent à merveille. Schweitzer fixe le cap, Ghosn taille la route.

Alors que tout le monde prévoit l'échec, le Franco-Libanais trouve les méthodes. Lorsque l'opportunité de prendre le contrôle de Nissan se présente, le PDG de Renault sait que M. Ghosn est l'homme de la situation pour galvaniser les Japonais. *Pour être performante, une entreprise doit être sur la pointe des pieds*, répète-t-il souvent. Une fois les objectifs fixés et acceptés, la marge de tolérance pour l'échec est extrêmement réduite. *J'aime bien les engagements clairs, ça pousse les gens à donner le meilleur d'eux-mêmes parce qu'ils n'ont pas d'échappatoire*, dit-il.

Boulimique de communication, M. Ghosn utilise sa personnalité atypique comme une image de marque. Lorsqu'il arrive chez Nissan, le constructeur japonais n'a pas grand-chose à « vendre ». Les résultats sont catastrophiques, les lignes des voitures banales. Il choisit alors d'incarner à lui seul l'identité du groupe. Une personnalisation à double tranchant, car le jour où le patron trébuche, c'est toute l'entreprise qui tombe par terre.

En tout cas, la méthode fonctionne chez Nissan. En l'espace de quelques années, il fait de « l'homme malade » de l'automobile nipponne le constructeur le plus rentable de la planète. Avec ses solutions nouvelles, M. Ghosn arrive à point dans un Japon en proie au doute, après dix ans de crise. Le patron suscite une adulation des Japonais... et agace Billancourt.

Qu'importe, il estime qu'il n'a plus de comptes à rendre à Renault. Sur la façon de mener l'alliance, il n'hésite plus, à partir de 2001, à

Clé(s) & Lien(s)

prendre le contre-pied de M. Schweitzer. S'il revient en France, ce sera bien comme numéro un. Le talon d'Achille de M. Ghosn est certainement son ego. Mais l'homme est habile et pragmatique. Il a déjà laissé entendre, à la veille de son arrivée à Billancourt, qu'il se médiatiserait moins qu'au Japon. (d'après Stéphane Lauer)

Les deux moutons à cinq pattes.

Si l'on pouvait oser établir maintenant la même analogie structurale entre les cinq défis qui attendent Carlos Ghosn – successeur de Louis Schweitzer, patron héritier d'une entité bicéphale à plus de 10 000 km de distance (Paris – Tokyo), avec plus de 270 000 employés, distribués sur plus de 42 sites dans le monde – et 'quelques tâches' (voir dernier chapitre) qui s'imposent au niveau 'catholique' (universel, donc) au Pontife Romain – successeur de Karol le Grand (comme on commence à dire, accompagné d'un retentissant 'Santo subito'...) – voici ce que cela pourrait donner :

Carlos GHOSN	BENOÎT XVI
Rassurer les troupes.	Rassurer beaucoup de catholiques qui espéraient un pontife, guidé par une « idéologie » autre que celle qui semble avoir été le moteur de plus de 26 ans passés à la tête du Dicastère pour la Doctrine : ceci n'est pas gagné.
Restructurer l'international.	Restructurer le management d'une Église dont les constituants continentaux ne peuvent plus et n'acceptent plus d'être traités de la même façon : 44 % de sud américains, une Europe déclinante, une Afrique malade de toutes sortes de maux et une Asie qui fera la surprise (comme actuellement la Chine, avec sa façon d'interpréter le WTO (World Trade Organisation)
Repenser la gamme.	Repenser la gamme des troupes préférentielles. Les choix opérés, pour toutes sortes de raisons par le pape précédent, des groupes dits « charis-

Clé(s) & Lien(s)

<p>Améliorer la performance industrielle.</p> <p>Consolider l'alliance.</p>	<p>matiques », Opus Dei, Légionnaires du Christ, etc., comme fers de lance de la soi-disant « Nouvelle Évangélisation »... doivent-ils être poursuivis? Au détriment, entre autres :</p> <ul style="list-style-type: none">- D'une Théologie de la Libération mal interprétée, par crainte du marxisme, par un pape polonais traumatisé;- D'une Théologie « orientale » qui essaie d'inculturer des pans entiers d'expressions culturelles ignorés, au profit de la seule européocentriste;- D'une Nouvelle Éthique, basée sur une nouvelle anthropologie, rendant justice à un homme « mondialisé », sorti des énormes transformations mentales et technologiques du xx^e siècle;- D'une ecclésiologie des personnels, touchant en particulier et de façon urgente, les prêtres surtout, et les femmes. <p>Améliorer la performance pastorale, qui dépend de l'harmonisation de la formation des « troupes » aux terrains spécifiques dans lesquels elle doit faire ses preuves. La triple formation : spirituelle, intellectuelle et humaine ne peut plus « refuser » d'intégrer dans les curricula les conditionnements nouveaux que constituent la mondialisation (délocalisation y compris), les technologies de la communication et de l'information, une anthropologie et une philosophie inculturées.</p> <p>Consolider la catholicité, c'est-à-dire l'universalité, non pas par des voyages à répétition, mais en respectant la spécificité irréductible des nations et des cultures, voire des civilisations, sans les réduire à des manifestations folkloriques, mais en leur reconnaissant une valeur en soit, celle de l'originalité d'une foi universelle qui ne peut être vécue que dans la diversité de l'expérience unique de Jésus-Christ (incarné dans un temps et un lieu particuliers).</p>
---	---

Clé(s) & Lien(s)

De même qu'il y a trois Ghosn, il y a donc trois Ratzinger :

<i>Carlos Ghosn</i>	<i>Joseph Ratzinger</i>
1. Jusqu'à l'arrivée à Paris-Renault	1. Jusqu'à l'évêché de Munich
2. Renault-Nissan à Tokyo	2. Dicastère 'Doctrines de la foi', Rome
3. Renault & Nissan pour le monde	3. Pape de l'Église Catholique Romaine

Une synthèse s'imposera d'elle-même : on ne peut être et avoir été. Comme un olivier multi centenaire conserve toutes les « résiliences » dendroniques qui le constituent, nos deux héros doivent devenir ce qu'ils sont, à cette étape de leur mue. La métamorphose n'est pas une trahison, mais, à l'image même du mystère eucharistique, une transsubstantiation.

Une entreprise comme une autre ? Pas tout à fait, mais...

Le cahier hebdomadaire du Financial Times du week-end des 7-9 mai 2005 publiait, sous le titre *God's line manager*, le cyber manager de Dieu, une étude très sérieuse de Frank W. Gluck, ancien Managing Director de McKinsey & Co. et membre fondateur du National Leadership Roundtable on Church Management. McKinsey et Church : deux références au-dessus de tout soupçon. Que dit à peu près Fr.W.Gluck (dans ma traduction) ? :

L'Église connaît une crise managériale. Elle restera incapable d'en confier la gestion effective que ce soit aux fidèles ou au clergé tant qu'elle n'aura pas reconnu le défi que représente la direction et la gestion d'une organisation à l'échelle du monde ni rejeté son prurit pour un système féodal qui s'est développé à une époque où les hommes étaient incultes, l'existence locale et les communications primitives...

La tâche ne sera pas facile, vu l'ampleur de l'Église et la complexité unique de son organisation, sans compter le peu de préparation (voire le peu d'intérêt) de ses membres pour le management. Ajoutons les complications du Droit Canon et de la Tradition. Pourtant la difficulté de la tâche ne peut servir d'excuse pour l'écarter.

Clé(s) & Lien(s)

Le plus important est que le Pape reconnaisse que l'Église est sérieusement « sous managée » et que ceci constitue un handicap dirimant dans le monde d'aujourd'hui. À ce point d'évolution, beaucoup de choses peuvent être entreprises pour initier les changements qui s'imposent. Le Pape peut dire clairement, pour aider les membres de l'Église, qu'il n'y a aucune contradiction entre la mission de l'Église et un sain management, et qu'il attend que les personnels à tout niveau gèrent leurs ressources professionnellement et efficacement :

- 1. Prendre conseil auprès de gens de confiance et d'expérience dans les entreprises commerciales et industrielles de grande envergure ;*
- 2. Faire rechercher systématiquement les exemples de meilleures pratiques de management dans l'Église et encourager leur développement ;*
- 3. Se mettre avec ses staffs et autres à réfléchir aux problèmes organisationnels les plus difficiles, par exemple à la question de savoir comment professionnaliser le management de l'Église et capitaliser sur ses économies d'échelle, sans déterminer l'autonomie des évêques ;*
- 4. Commencer à considérer les différences entre les régions les plus et les moins développées du monde et comment cela devrait affecter son approche et sa stratégie organisationnelles pour promouvoir le changement ;*
- 5. Entreprendre, enfin, une sérieuse étude sur la mise au point d'une structure managériale générale efficace à l'intérieur de l'Église*

Ceci n'est pas un projet à court terme et requerra de réels changements d'attitudes dans l'Église, et des années, sinon des décennies, pour porter des fruits. Mais ceci est essentiel pour que l'Église réussisse à renverser un déclin à long terme de sa stature, de son influence et de sa qualification.

Le Pape Benoît a un passé extraordinaire de défenseur de la foi et d'estime de ses collègues. Il a consacré des décennies à défendre la foi contre l'expansion du relativisme et il en connaît les conséquences mieux que quiconque. Il pourrait être la personne idéale pour faire

Clé(s) & Lien(s)

accéder la gouvernance et la structure managériale de l'Église jusqu'à un degré de qualité consistant avec le pouvoir et la beauté sublime du message fondamental qu'elle épouse.

Pourquoi Ratzinger est le pape qu'il fallait : c'est le marché qui le dit !

... titre Golias dans sa dernière livraison (Golias, N° 102 bis, Juillet/août 2005), sous la responsabilité de Sandro Magister, vaticanologue, en laissant deux économistes : *Luigi Zingales*, et *Ettore Gotti Tedeschi* disputer du thème : *Les lois de l'économie appliquées à l'élection de Benoît XVI, analyses contradictoires.*

Les lois de l'économie de marché peuvent aussi expliquer l'élection d'un pape comme Benoît XVI. Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est ce qu'ont tenté deux économistes de renommée internationale : Luigi Zingales, et Ettore Gotti Tedeschi. Zingales est professeur d'économie à l'université de Chicago. En 2004, il a publié aux États-Unis avec Raghuram G. Rajan un essai qui a fait beaucoup de bruit : *Saving capitalisme from capitalists*, sauver le capitalisme des capitalistes. Tout un programme.

Ettore Gotti Tedeschi est président pour l'Italie de la Banque Santander (première banque d'Espagne), il est membre du conseil d'administration de la San Paolo Fmi, la seule banque italienne installée à côté de Wall Street, il est aussi au conseil d'administration de la Caisse des dépôts, la banque du gouvernement italien. Enfin, il est professeur à l'université catholique de Milan. Son dernier livre a pour titre *Argent et Paroles - L'économie mondiale et le monde catholique*. Dans son analyse, Zingales fait une large référence aux critères proposés par Rodney Stark et Laurence Lannaccone, sociologues reconnus aux États-Unis, et appliquent au phénomène religieux les lois du marché. Considérant que « l'objectif de l'Église est de maximiser le nombre de ses fidèles ». Zingales fait remarquer que le nouveau pape « trouve aujourd'hui une situation critique ». En effet, l'Église catholique enregistre plus d'un milliard de fidèles ou « consommateurs », « sa part de marché » en revanche ne cesse de diminuer, observe Zingales. Alors

qu'au début du pontificat de Jean Paul II, 20 % de la population mondiale se déclarait catholique, on ne compte plus qu'aujourd'hui 17 %.

Par ailleurs, on observe une baisse de la pratique religieuse des fidèles, ce qui nuit à la vitalité de l'Église catholique. Surtout en Europe. *Pour faire face à un tel déclin de son premier marché*, analyse Zingales, une entreprise répond généralement de trois manières : elle cherche de nouveaux marchés ; elle diversifie son offre ; elle change quelques-unes de ses caractéristiques fondamentales. Pour l'Église catholique « les nouveaux marchés sont l'Afrique et l'Asie ». Aussi « devrait-elle fortement investir dans ces régions. Le choix d'un pape africain ou asiatique aurait certainement beaucoup aidé à développer le prosélytisme dans ces deux grands continents. Un pape européen semble plus « profilé » pour récupérer les « anciens marchés ».

Quant à la diversification de l'Église, Zingales note que l'Église catholique « a une longue tradition de diversification à travers ses nombreux ordres religieux », comme les jésuites ou les dominicains. Cependant, objecte notre expert : *Jean Paul II, préoccupé de la réaffirmation du primat de l'Église de Rome, a fortement freiné ce processus de diversification. Le nouveau pape Ratzinger devra être plus ouvert sur cette question en particulier.*

Idem pour le troisième mode de réactivité, l'adaptation des principes au marché. *Il est vrai*, souligne Zingales, *que dans un marché religieux compétitif les religions qui attirent le plus sont celles qui sont conservatrices. Aussi, d'un point de vue stratégique, une Église « plus tolérante et libérale » serait un mauvais calcul. De même une position intransigeante dans bien des domaines ne serait pas non la formule parfaite. Concrètement : l'interdiction des relations avant le mariage est sensée d'un point de vue économique. Elle aide à sélectionner les fidèles et le coût occasionné est compensé en partie par de meilleures conditions de mariage (moins de divorces, une meilleure fidélité, par exemple) offertes par la communauté catholique elle-même. En revanche d'autres valeurs ne semblent pas satisfaire aux mêmes préjugés. Le coût imposé aux fidèles pour l'interdiction de l'usage des contraceptifs, par exemple, n'est pas compensé par les services rendus*

Clé(s) & Lien(s)

à la communauté et par là provoque un effet profond négatif sur le prosélytisme. Aussi, pour accroître l'influence de l'Église catholique, l'analyse économique doit, d'un côté suggérer un important retour aux origines et d'un autre côté indiquer, la nécessité d'une ouverture sur un certain nombre de sujets controversés, conclut Zingales.

Stratégie du Marché et stratégie de la Foi ! *Faire l'analyse stratégique de la position concurrentielle de l'Église catholique afin d'évaluer l'opportunité de l'élection du nouveau pape exige une certaine rigueur*, indique de son côté Ettore Gotti Tedeschi et de poursuivre : *Les conclusions de l'analyse stratégique se fondent sur le syllogisme aristotélicien selon lequel la conclusion doit émaner des considérations avancées au départ. Ainsi si le démarrage est erroné ou confus, la conclusion, à savoir que le pape Ratzinger n'est pas le bon choix pour relancer l'Église catholique dans le monde, la conclusion donc ne peut-être qu'arbitraire.*

Zingales, partant du principe que l'objectif stratégique de l'Église est de maximaliser le nombre de fidèles, fait observer que celle-ci est plutôt mal positionnée sur un marché commun, moins attractif et où elle ne possède pas de stratégie gagnante. Il relève que sa part de marché (c'est-à-dire le poids des catholiques dans la population mondiale) continue à se réduire, qu'elle est présente surtout en Europe (marchés anciens).

Les analyses débouchent sur le fait que l'Église catholique doit opérer une mutation : elle doit se rendre sur de nouveaux marchés, moins traditionnels, avec des produits plus adaptés aux nouveaux desseins de la clientèle, et naturellement, doit se doter d'une structure organisationnelle adéquate, moins concentrée sur Rome, et un pontife aux marges et à l'expérience plus éprouvée sur les nouveaux marchés à plus forte croissance : africain, asiatique, latino-américain. Et de conclure que le pape Ratzinger est trop européen, c'est-à-dire expert d'un marché ancien dont il doit sortir, car beaucoup trop romain pour apporter la mondialisation des produits de la foi. En réalité, le postulat de Zingales est erroné : pour l'Église, l'objectif stratégique n'est pas la maximalisation de nombre de fidèles.

C'est un moyen, l'objectif est le salut des personnes, parce que la foi n'est pas un « business », même s'il y a toujours moins de pratiquants. Cependant, si le vrai problème, c'est l'Europe, et le véritable

Clé(s) & Lien(s)

objectif, les âmes à conquérir une par une, c'est en Europe même que l'Église doit investir pour atteindre ses objectifs stratégiques. D'où la conséquence suivante : le choix d'un pape européen et conservateur, plutôt qu'innovateur. D'où aussi la conclusion que la stratégie de l'Église nécessite un « frame work » différent de celui d'une entreprise. Pour l'Église, les indicateurs de succès sont différents. *Ils ne concernent pas la segmentation et l'innovation des produits, mais la foi et la grâce*, conclut Ettore Gotti Tedeschi.

État des troupes, en France en particulier

Mais quel est l'état de l'internationale Église Catholique Romaine Limited, sur laquelle règne désormais le pape germain ? Et en particulier chez son ex-fille aînée ?

Les Français semblent se méfier de la religion. Un sondage a été réalisé dans dix pays à travers la planète sur le sentiment religieux et ses implications politiques (conduit auprès d'un millier d'adultes dans chacun des dix pays étudiés entre le 12 et le 26 mai 2005).

Seuls 37 % des Français interrogés considèrent que la religion est importante dans leur propre vie. C'est une autre exception française : le rapport à la religion. Dans ce domaine, le sondage que vient de réaliser Ipsos pour l'agence de presse américaine Associated Press montre des Français bien différents des habitants des neuf autres pays pris en compte par cette étude : Australie, Canada, Allemagne, Italie, Mexique, Corée du Sud, Espagne, Royaume-Uni et États-Unis. Bien différents, c'est-à-dire d'abord globalement plus distants avec la religion. Plusieurs résultats l'attestent avec évidence. Ainsi, d'après ce sondage, seuls 37 % des Français interrogés considèrent que la religion est importante dans leur propre vie. Chiffre le plus bas parmi ceux des dix pays concernés par l'étude... S'il est un peu plus élevé au Royaume-Uni (43 %) et en Espagne (46 %), il atteint ou dépasse franchement la majorité dans tous les autres pays. La « ferveur » atteint des sommets aux États-Unis : 84 % des citoyens des États-Unis confient que la religion est importante pour leur propre vie. Suivis des Mexicains (86 %), des Italiens (80 %) et du Canada (64 %).

Clé(s) & Lien(s)

D'une certaine manière, les autres données viennent corroborer cette spécificité française. Par exemple, c'est encore auprès des Français que l'on trouve :

- Le taux le plus important de personnes qui « ne croient pas en Dieu », soit 19 %. Chiffre le plus élevé, avec celui de la Corée du Sud, suivi par le Royaume-Uni (16 %), l'Allemagne (12 %) puis l'Australie (11 %). Notons également – là encore, en cohérence avec les données précédentes – que :
 - C'est aux États-Unis qu'on trouve le taux d'athéisme le plus bas : seuls 2 % estiment ne pas croire en Dieu ! Quand ils sont, dans ce même pays, 70 % à affirmer que :
 - > « Dieu existe » et qu'ils n'ont « aucun doute là-dessus ». Alors qu'en France, cette dernière catégorie représente 24 % des personnes interrogées, ce qui cependant ne constitue pas la plus basse donnée – on la trouve en Allemagne (22 %). Hormis cette dernière nuance, il ressort globalement que :
 - > les Français sont moins croyants qu'ailleurs.

Quant à la conception française de la laïcité, elle se laisse appréhender comme suit :

1. D'après ce sondage, la très grande majorité des Français (85 %) s'oppose à ce que l'institution religieuse cherche à influencer les décisions du gouvernement. Viennent le Mexique et le Royaume-Uni (77 % tous les deux), suivis de l'Espagne (76 %) et de l'Allemagne (75 %);
2. Et c'est aux États-Unis que ce taux est le plus faible : 61 %. Un pays où 37 % des personnes interrogées estiment que les « leaders religieux doivent essayer d'influencer les décisions du gouvernement », ce qui est un record mondial selon ce sondage et pour ces pays. Avec des différences politiques notables, les républicains y étant plus favorables que les démocrates;
3. Pour autant, les Français affirment assez clairement une identité catholique pour une grande majorité des sondés : 71 %. Alors

Clé(s) & Lien(s)

qu'ils déclarent, pour près de la moitié d'entre eux, ne pas croire en Dieu ou être agnostique... Et d'ailleurs :

- le taux des Français interrogés qui se disent « sans religion » n'est de loin pas le plus important des pays étudiés ici : on trouve d'abord la Corée du Sud (41 %), l'Allemagne (31 %), l'Australie (24 %) et le Royaume-Uni (19 %), autant qu'en France. Après l'Italie (92 %) et le Mexique (83 %),
- la France est même le troisième des pays à s'affirmer, ici, catholique. Et si l'on prend en compte la totalité des confessions chrétiennes, on constate que
- les Français s'affirment plus chrétiens (74 %) que les Allemands (64 %), les Anglais (70 %), les Canadiens (53 %), les Australiens, les Coréens du Sud... et même les habitants des États-Unis (56 %), où la part des « autres religions » est importante (35 %). Alors que cette dernière est très limitée en France, soit 7 %.

Par ailleurs, une autre spécificité est ici mise en exergue. Bien connue et inverse de la tendance française, il s'agit de celle que constitue l'Italie. Un pays à la forte identité catholique :

92 % des Italiens affirment appartenir à cette religion — le plus fort taux des dix pays interrogés. Dans l'ensemble de l'Europe de l'Ouest, les Italiens semblent bien tenir une place à part : 92 % d'entre eux s'affirment donc catholiques,

- 79 % estiment que la religion est importante dans leur vie,
- 51 % disent n'avoir aucun doute quant à l'existence de Dieu, et
- 30 % d'entre eux sont favorables à ce que le religieux « essaie d'influencer les décisions du gouvernement ». Soit le chiffre le plus élevé après celui des États-Unis.

Religions et développement

Xavier Couplet, qui participe à des opérations de planification économique et spatiale dans de nombreux pays, ainsi qu'à des missions en matière

Clé(s) & Lien(s)

d'enseignement pour le compte d'organismes internationaux., rend compte du livre déjà ancien (1998) de Daniel Heuchenne (*Religions et Développement, paru chez Économica*), et qui conclut que :

- *Les religions freinent le développement économique et social.* L'auteur s'explique: Pas toutes les religions. Nos études montrent que seules les religions engendrant plus de facteurs positifs que négatifs permettent un réel développement. Par exemple, le confucianisme, morale plutôt que religion, ne contient aucun dogme figé et permet la liberté de penser, de critiquer, de créer. Les Japonais de l'ère Meiji – qui appartiennent au confucianisme – ont pu visiter l'Europe, y prendre le meilleur des sciences et techniques et les acclimater chez eux sans qu'aucun homme d'Église ne vienne leur dire que ces innovations étaient interdites parce qu'elles remettaient en cause tel dogme ou tel rituel. Les textes sacrés eux-mêmes peuvent être lus et interprétés très différemment: supports pour ouvrir l'esprit ou pour le fermer. Les commentaires du Talmud ont contribué à former l'esprit critique des juifs: je rappellerai que ceux-ci (0, 34 % de la population mondiale) reçoivent 20 % des prix Nobel.
- *L'échec économique du marxisme qui n'est pas une religion,* s'explique par le fait que le système de planification était plus complexe que la réalité elle-même! Et le marxisme était devenu une religion. Regardez les prophètes du marxisme, ses martyrs, ses textes sacrés, sa liturgie et même son paradis socialiste. C'est sans douleur que bien des catholiques sont devenus marxistes: un dogme remplaçait un autre.
- *Comment une religion peut-elle influencer la croissance?* Elle l'influence en stimulant ou en bloquant la créativité, la liberté, en favorisant ou en freinant la confiance entre ses membres, en développant ou non l'égalité entre hommes et femmes. Comment voulez-vous qu'une religion qui se prive de la moitié de l'humanité en mettant de côté les femmes, n'en paie pas le prix fort? Le drame de l'Église catholique est qu'aucune femme ne figure dans sa hiérarchie. Des préceptes, comme autrefois le carême ou aujourd'hui le ramadan, peuvent avoir un impact. Certaines

Clé(s) & Lien(s)

études montrent que le ramadan amputerait la croissance annuelle d'environ 3 % par an. Vrai ou faux, au cours de la dernière décennie, l'aire musulmane n'a connu qu'une croissance de 9 % contre 15 % à 25 % dans les autres aires religieuses, malgré sa rente pétrolière.

- *Oui, nos études montrent que le catholicisme est moins favorable que le protestantisme au développement.* Et cela est même vérifié à l'échelle mondiale, comme à celle d'un continent ou même d'un pays. Nous avons comparé l'Amérique latine très catholique où les coups d'État, les dictatures, les iniquités et les drames économiques abondent, avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande, colonisées par des forçats et des prostituées, mais protestants et riches, égalitaires, pacifiques. L'Afrique en guerre est animiste et catholique : Rwanda, Burundi, Congo notamment. L'Afrique en paix et en développement est protestante : Afrique du Sud ou Botswana. Élina Marie Dévoué, maître de conférences à l'Université des Antilles, a étudié vingt et un pays des Caraïbes pour aboutir au même résultat : ce sont les pays protestants qui connaissent le moins de divorces, de décès par empoisonnement, d'actes de violence et la population la plus alphabétisée. L'Italie du Nord a été imprégnée de protestantisme et s'est développée ; l'Italie du Sud est demeurée sous l'emprise de Rome et a végété, etc.
- *En revanche je n'adhère pas à l'explication de Max Weber qui voit dans la prédestination le moteur économique des protestants.* Beaucoup d'entre eux ne croient pas à la prédestination, mais Max Weber a fourni d'autres explications. Les protestants baignent dans un univers qui fait une place majeure au travail, à la responsabilité, à l'autonomie, au respect de l'autre. Cette éthique a des conséquences : les pays protestants enregistrent deux fois moins de tués de la route par million d'habitants que les catholiques. Si l'on pousse l'analyse, on constate que les pasteurs protestants gagnent leur vie, alors que les curés catholiques sont rémunérés par une communauté. Ces derniers mettront en avant les valeurs de partage. Les pasteurs, eux,

Clé(s) & Lien(s)

savent d'expérience que le partage ne peut supprimer la misère et qu'il faut aider les pauvres à créer leur propre « richesse ».

- *Il est indéniable que Jean Paul II a fait preuve d'ouverture dans son encyclique Centesimus annus*, en écrivant par exemple que les ressources naturelles comptaient moins dans le développement que les forces intellectuelles. Mais quel conservatisme et quels dégâts en matière de contrôle des naissances ! Tous les spécialistes savent qu'un pays dont la population croît de 3 % par an verra le nombre de ses habitants multipliés par vingt en un siècle. Autant dire une impasse économique et sociale assurée.
- *Quant à savoir si l'Église catholique est capable d'évolutions sous un autre pontificat*, je pense plutôt qu'elle y sera contrainte en raison du choc de la modernité, comme elle l'a fait en matière de prêt avec intérêt qu'elle condamnait absolument ; ce qui était un enfantillage ou une hypocrisie, car il suffisait d'acheter un immeuble et de le louer pour tirer de son capital l'équivalent d'un intérêt. Au XIX^e siècle, l'Église ne modifia pas sa doctrine officielle, mais ne parla plus de ce « péché »... L'évolution se répétera en matière de contraception : en 1930, Rome condamnait celle-ci, quelle que soit la méthode, comme « intrinsèquement déshonnête » ; en 1968, Paul VI est revenu sur cette folie en autorisant de façon très alambiquée une régulation des naissances recourant à des procédés « naturels ». Il ne faudra pas quarante ans pour que la doctrine bouge encore.
- Je suis né moi-même dans une famille catholique, mais la plongée dans les autres religions et philosophies met beaucoup d'idées reçues en question...
- Rien n'est figé. Dans la vie comme dans les religions. Chaque être évolue. Les religions évoluent elles aussi, comme le montre entre autre l'histoire de l'islam qui a connu l'*itijihad* (l'ouverture), puis le *taqliq* (la fermeture) ; le catholicisme a connu une évolution inverse, et une ouverture difficile, mais réelle, a succédé à l'Inquisition. Je peux dire, à ce point de ma réflexion et de mon étude, ce qui suit :

Clé(s) & Lien(s)

- > Actuellement, les sociétés juives, confucianistes et protestantes semblent plus aptes que les autres à générer les facteurs nécessaires au développement.
- > Viennent ensuite les pays catholiques et orthodoxes dont les doctrines sont proches, mais qui sont toujours à la recherche d'un type de société réellement démocratique, et dont le niveau de développement demeure très moyen.
- > Dans un dernier groupe qui a du mal à suivre le courant du développement, figurent les pays musulmans, bouddhistes, hindous et animistes.

Mais il faut reconnaître que ce classement aurait été tout autre, il y a un siècle, car le développement est éminemment instable ! (*largement inspirés de propos recueillis par Alain Faujas*)

Que penser ?

Eh bien, d'abord, bien comprendre :

L'« être dans le monde sans être du monde » d'une part, et d'autre part,

le « cultiver la simplicité de la colombe et la ruse du serpent ».

Ensuite, reconnaître tout simplement que « nous » sommes une société internationale, et que les exemples comme ceux :

- du scandale du Banco Ambrosiano (avec la LP2, un suicide [assisté ?] sur le pont des Black Friars de Londres, et la disparition du Cardinal Marcinkus),
- du renflouement des caisses de Solidarnosc avec la « cavalerie » vaticane (ceci expliquant peut-être cela), pour la lutte anticommuniste,
- des affaires de la pilule abortive avec Bayer comme partenaire d'investissement,
- du seul Exocet de la guerre des Malouines anglo-argentine, acheté avec de l'argent « catho » placé aux Îles Caïmans ou Bahamas, je ne sais plus, pour couler le « Général Delgado »,
- des banqueroutes en cascade de diocèses entiers aux USA, à l'image de celui de Boston, à cause des compensations du tsunami pédophile...

Clé(s) & Lien(s)

- sans citer la situation diplomatique du Vatican avec représentation officielle, via les légats, dans tous les pays et aux sièges des principales institutions internationales, et sans compter les ingérences dans la vie nationale des autres pays, comme dimanche 12 juin 2005, à propos du référendum italien sur quelques questions de bioéthique...

montrent simplement que nous sommes dans le monde et que nous ne pouvons qu'en porter les lourdeurs et supporter les vicissitudes.

« Être dans le monde » est un package, « sans en être » est un acte permanent d'équilibriste, qui exige tout un art et beaucoup de grâce.

- > Puisque l'Église, comme son Seigneur et Maître, est incarnée ;
- > Puisqu'il est né, a vécu, a souffert, est mort pour finalement ressusciter d'entre les morts ;
- > Puisque cette Église se déclare « experte en humanité » ;
- > Et que son précédent chef n'a pas cessé de voyager sur cette planète (plus de 130 déplacements), de s'adresser au monde entier, et d'écrire (aidé de ses lobbies divers) plus de 100 000 pages (dit-on) sur tous les sujets possibles et imaginables ;
- > Puisqu'elle a toujours fondé toutes sortes d'organismes, académies, universités, écoles, instituts, (par elle-même ou par SJ et SDB interposés) ;
- > Puisque ses puissants ordres religieux « noyautent » en permanence les coins les plus reculés et les plus inaccessibles de planète ;
- > Puisque ses RG sont plus puissants, parce que plus expérimentés, que toutes les CIA, FBI, Services Secrets et autres Sûretés Nationales de tous les pays... et la diplomatie vaticane n'a d'équivalent que la chinoise, car toutes deux « travaillent » dans la durée...

personne, dans et à l'extérieur de l'*Institution Église*, ne peut (plus) soutenir que l'Église ne soit AUCSI une société comme une autre, et que dans les domaines qui relèvent du simple bon sens humain ou de la simple compétence humaine : organisation générale et efficacité (ergo-

Clé(s) & Lien(s)

nomie), banque (avoirs et investissements), formation (humaine et psychologique); ou bien dans les domaines évolutifs des sciences de la nature et des sciences de l'homme (actuellement surtout biologie et anthropologie), elle ne doive en conscience « remettre en questions » les solutions que l'état des connaissances des siècles précédents ont formulées de la façon à la fois la plus adéquate, et en même temps la plus « datée », pour répondre le mieux aux interrogations du monde... de leur temps !

Sinon le Tibre finira en marécages !

Chapitre 3

La femme, les femmes, L'homme, les hommes...

*Éva, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature?
Sais-tu quel est ici ton rôle et ton devoir?*

Alfred de Vigny

*Dieu créa l'homme, et, ne le trouvant pas assez seul,
il lui donna une compagne pour lui faire mieux sentir sa solitude.*

Paul Valéry

La femme est l'avenir de l'homme...

Aragon



*Albrecht Dürer, Homme dessinant une femme couchée, gravure sur bois,
Graphische Sammlung, Albertina, Vienne*

Les femmes vont-elles changer le monde ?

Il faut commencer à se poser vraiment cette question, au-delà des questions de sexe – de « gender », *genre*, comme on dit dans le monde anglo-saxon – de tradition, de mœurs, d’habitudes et de statu quo. La situation économique des femmes est devenue une véritable puissance, donc, un véritable pouvoir. Et qui compte depuis un certain temps, déjà, ici, et ailleurs. Partout ! Sauf, dans l’Église.

Les femmes sont soutenues par leur propre vision de la gestion et des relations humaines, surtout dans les domaines où il faut pallier toutes sortes d’insuffisances, depuis la transmission du savoir et de l’éducation jusqu’à l’urgente nécessité de protéger la planète, d’ouvrir l’esprit des enfants à davantage de tolérance et de respect des autres.

Il est vraiment temps de les écouter : les femmes transforment déjà nos sociétés en profondeur. Avec leur conscience de la précarité du monde dans lequel nous vivons. Avec pragmatisme : elles inventent des solutions nouvelles et pratiques pour réconcilier l’économique et le social. Chacune à leur façon, quel que soit le pays ! Elles s’inscrivent dans la durée avec la certitude et l’énergie tranquille qui savent ce que donner la vie veut dire, et combien il est difficile de la conserver !

La réalité demeure pourtant très contrastée, et ce, sur toute la surface de la planète. Parfois même en recul. Et surtout ce décalage important par rapport à leurs homologues masculins : évolution des salaires ralentie, postes de responsabilité et donc de direction moins accessibles. Tout cela à cause de la survivance de coutumes ancestrales, qui multiplient les formes d’oppression dont elles sont victimes. Mais en revanche les voilà obligées ainsi de faire toutes les expériences, tous les métiers. Aucun domaine ne leur est plus étranger. Leurs compétences et leur efficacité ne sont plus à prouver. La question doit être désormais : les femmes ont-elles une autre vision de la société ? Quels sont les moteurs de leur action ? Et la réponse doit consister à promouvoir leur vision pour le monde de demain. L’objectif est de leur permettre d’exprimer leur vision du monde, d’affirmer leurs idées et leurs opinions, afin que la construction de l’avenir n’incombe pas qu’à la moitié de l’humanité.

Clé(s) & Lien(s)

Elles ne sauraient en effet être moins habiles que les hommes à réformer les sociétés et à restaurer la confiance entre les humains qu'elles mettent au monde et les instances qu'ils se donnent pour vivre en société. Jusqu'à présent les plus grandes erreurs de l'humanité ont été commises par les mâles et pour cause ! Laissons les femmes prendre le relais : elles ne pourront pas se tromper plus qu'eux !

La collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde ? !

« La femme est-elle l'avenir de l'homme ? » s'interroge de son côté Sophie de Ravinel dans le rapport qu'elle publie d'un texte de Ratzinger 2, [dans *Le Figaro* du 2 août 2004] : « Elle est en tout cas celui (l'avenir) de l'humanité selon le cardinal Joseph Ratzinger qui vient de publier une lettre de 37 pages adressée aux évêques sur « *la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde* ». L'ex-préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'ex-gardien de la doctrine catholique, a souhaité aborder à nouveau ce thème, non plus tant sous l'angle de la guerre des sexes, dont le débat était au sommet de la vague dans les années 1970, mais sous celui de la différence fondamentale des genres, remise en cause actuellement, en particulier aux États-Unis. C'est toute la structure traditionnelle de la famille fondée par un homme et une femme qui est ainsi remise en cause si l'on accepte l'idée que la différence des genres est un acquis culturel et non pas naturel. Une théorie que rejette le Vatican à l'heure des mariages homosexuels.

Revenant aux sources bibliques qui affirment que la convoitise, le désir et l'orgueil, qui « défigurent » la relation entre l'homme et la femme, sont une conséquence du péché originel, le cardinal Ratzinger réaffirme que *la lutte des sexes n'est qu'un leurre et qu'un piège*. Mais ce qui l'inquiète le plus dans son document, c'est l'apparition d'un *modèle nouveau de sexualité polymorphe*. Il rejette ainsi avec fermeté la solution qui tend à *gommer leurs différences, considérées comme de simples effets d'un conditionnement historique et culturel*, en vue d'*éviter toute suprématie de l'un ou l'autre sexe*. Selon lui, elle inspi-

Clé(s) & Lien(s)

rerait des idéologies qui promeuvent, par exemple, la mise en question de la famille, de par nature biparentale, c'est-à-dire composée d'un père et d'une mère, ainsi que la mise sur le même plan de l'homosexualité et de l'hétérosexualité.

Parallèlement à cette dénonciation, le document validé par Jean-Paul II le 31 mai 2005 s'est donné pour objectif de promouvoir la grandeur de la vision chrétienne de la femme et la valeur d'une collaboration active avec l'homme, dans l'Église et dans la société, fondée sur la complémentarité plus que sur la compétition. Il est inutile d'y chercher des éléments novateurs sur la place de la femme dans l'Église. Pas question, par exemple, de revenir sur des questions comme celle du sacerdoce réservé aux hommes, tout juste évoquée. Il s'agit avant tout d'un exposé synthétique de la doctrine de Jean-Paul II sur la femme, déjà exprimée dans de nombreux documents pontificaux, en particulier dans une Lettre apostolique sur « la dignité de la femme », publiée en 1988.

Le cardinal souligne ainsi que la femme est caractérisée par sa *disponibilité à l'écoute, à l'accueil, à l'humilité, à la fidélité, à la louange et à l'attente*, basée sur la figure de Marie, la mère du Christ. Des valeurs, explique-t-il, *sans lesquelles l'humanité se fermerait sur elle-même dans une autosuffisance, dans des rêves de pouvoir et dans le piège de la violence*. Refusant de considérer la femme dans une perspective unique de procréation, le document – dans lequel on attend vainement des considérations sur l'homme et son caractère propre – rappelle par ailleurs les valeurs de la virginité et du célibat consacré, destinées à manifester la grandeur d'une maternité qui est aussi spirituelle.

Le temps est révolu où l'Église demandait exclusivement aux femmes de rester dans leur foyer. Il s'agit désormais de les inviter à être *présentes dans le monde du travail et dans les instances de la société* et de souhaiter qu'elles aient accès à des postes de responsabilité qui leur donnent la possibilité d'inspirer les politiques des nations et de promouvoir des solutions nouvelles pour les problèmes économiques et sociaux. Conscient cependant de la difficulté du cumul des charges, la Congrégation pour la doctrine de la foi demande donc aux gouvernements de s'activer pour trouver des solutions permettant aux femmes de ne pas sacrifier leur vie de famille et de ne pas être soumises *au stress*,

Clé(s) & Lien(s)

qui ne favorise *ni l'équilibre personnel ni l'harmonie familiale*. Elle demande aussi une juste valorisation de l'activité des mères ayant fait le choix de rester au foyer.

Répondant aux accusations de « machisme » d'une Église « patriarcale » où le fils de Dieu a assumé la nature humaine dans sa forme masculine, le cardinal Ratzinger met en valeur le célèbre « Cantique des Cantiques » qui chante l'amour charnel et spirituel, le « bonheur de la recherche réciproque » entre l'homme et la femme, identique à celui qui unit Dieu aux Hommes.

Mais qu'est-ce que le sexe ?

Et quel est le genre de chacun ?

Au fond, et après trente siècles de Bible...

Le temps du flou est arrivé : les années à venir seront « *queer* » (*traduction libre* : « *sexuellement flottantes* »). Il y a quinze ans, justement, la philosophe Judith Butler bouleversait les sciences sociales en déclarant que *les « genres », gender, comme on dit aux États-Unis, ne seraient pas déterminés : on ne naîtrait pas femme (ni homme), et on ne le deviendrait pas non plus tout à fait (Trouble dans le genre, La Découverte, Ed. Amsterdam)*. C'est exactement aux recherches et aux développements de ce livre que se référait Ratzinger 2, dans la Lettre évoquée et commentée par Sophie de Ravinel.

La meilleure façon d'apprendre étant d'écouter attentivement ceux qui bouleversent notre « vue des choses », demandons-nous ici :

Que dit ce livre ?

Une évidence devient trouble : dans l'espèce humaine, les individus de sexe « mâle » sont masculins, les personnes de sexe « femelle » sont féminines...

Pourtant le « genre » (anglo-américain : *gender*), serait une donnée beaucoup plus floue.

Althusser a beau dire : *Il faut questionner ce qui semble évident*, nous avons une difficulté particulière en France à admettre cette réflexion en raison même du vocabulaire. Le français ne dispose que d'un seul mot, « sexe », pour désigner à la fois une réalité anatomique

Clé(s) & Lien(s)

et une réalité sociale : quand nous parlons de « différence des sexes », nous considérons qu'il s'agit d'une donnée naturelle et universelle, nous mélangerions ainsi la biologie et la culture. L'anglo-américain fait la distinction et emploie le mot « gender », genre pour caractériser le vécu culturel et sociologique de chacun [la masculinité et la féminité]. Celui-ci peut ne pas correspondre au sexe physiologique de la personne (mâle ou femelle). Cette distinction entre sexe et genre est une spécificité importante de la sociologie anglo-américaine, mais aussi de l'anthropologie vue du côté de la femme : si on naît « female » (de sexe féminin), cela n'impliquerait pas nécessairement une destinée sociologique de femme. Celle-ci résulterait d'une acquisition progressive. *On ne naît pas femme, on le devient*, écrivait justement Simone de Beauvoir (une « femelle » de langue française).

Est-ce à dire que la masculinité et la féminité seraient avant tout une construction sociale ? La simple observation socio psychologique montre effectivement que beaucoup de jeunes garçons, en grandissant, trouvent très difficile d'assumer pleinement le genre masculin, ils ne savent pas ce que cela signifie vraiment, ni comment y parvenir : la majorité des prêtres pédophiles relèvent de cette catégorie. Beaucoup de jeunes filles se sentent aussi l'obligation culturelle de devenir des femmes sans savoir précisément de quoi il s'agit. Pour tous, l'idée prévaut que le genre, masculin ou féminin, est « quelque chose » auquel il est nécessaire d'accéder en maîtrisant des savoirs, des rituels, des comportements, une manière de parler, un mode de relation avec les autres... Cette quête est source d'anxiété : on a peur de ne pas atteindre ce but ou d'adopter des conduites appartenant à l'autre genre qui provoqueraient alors une exclusion de sa famille ou de son groupe, ou tout au moins un douloureux sentiment de honte. On est angoissé à l'idée de ne pas correspondre à l'idéal de masculinité ou de féminité.

Et pourtant à supposer que la masculinité et la féminité ne soient pas fixées par le sexe, nous essayons cependant de les faire coïncider avec lui, par atavisme, car tout nous y oblige. Dès la naissance du bébé, la première question est : garçon ou fille ? Si c'est une fille, on l'habille en rose. « En grandissant, lui dit-on, tu deviendras une belle jeune femme, tu auras un bon mari, et un jour tu auras toi aussi des

Clé(s) & Lien(s)

enfants... » Dès le début, nous fixons le scénario. L'école, l'Église, la famille, toutes les institutions le renforcent. L'enfant apprend à percevoir ce qui est acceptable en société. Une transmission de rôles, ou mieux, de mise en représentation. Car nous ne sommes pas des acteurs volontaires. Dans cette histoire, nous n'avons pas vraiment la liberté de jouer ou non un personnage. Nous sommes obligés de nous conformer à la norme, masculine ou féminine, pour obtenir une identité reconnue par les autres, pour agir, pour penser, bref pour faire partie des humains. Ensuite, il nous reste une marge de manœuvre, une capacité d'agir dans le cadre de cette contrainte, en incarnant les caractéristiques de la norme ou en jouant avec elles. Mais cette norme varie selon l'histoire et les cultures. Un des buts de « Trouble dans le genre » est justement de se demander comment nous pourrions reformuler chaque genre, donner à « masculin » un sens que ce terme n'avait jamais eu auparavant, ou inclure dans « féminin » des éléments qui lui étaient étrangers.

Pas question d'une identité androgyne ni même d'une continuité entre le masculin et le féminin, mais plutôt d'une juxtaposition du féminin et du masculin dans différentes combinaisons qui ne permettent pas de dire d'un individu s'il est « masculin » ou « féminin ». Par exemple, on peut trouver des hommes très virils, « militaires » dans leurs manières, qui sont néanmoins gays, passifs sexuellement, et développent toutes sortes de goûts qui ne font pas partie de la norme masculine. Depuis longtemps d'ailleurs, Carl Gustav Jung avait trouvé une façon de le dire avec son *animus et anima*, qui renvoient de façon très subtile au « yin et yang » de la tradition chinoise !

C'est effectivement cela « le trouble dans le genre ». Ce flou s'applique en premier lieu au comportement sexuel. Il n'y aurait donc pas – simple hypothèse – de déterminisme qui ferait que les femmes soient attirées par les hommes et vice versa ? Le monde serait-il beaucoup plus simple si c'était le cas ? Même les hétérosexuels les plus enracinés dans leur genre ne font pas l'expérience du désir comme d'une chose « naturellement » déterminée. Sinon, nous ne passerions pas autant de temps à nous demander si nous éprouvons du désir ou non, que nous désirons, si ce désir va durer... Le désir, c'est précisément ce qui perturbe tous les déterminismes, ce qui « trouble le genre » !

Clé(s) & Lien(s)

Même si, et surtout parce qu'il y a la biologie! On sait bien que certaines hormones, comme la testostérone pour les mâles, jouent un rôle dans le désir, et que les animaux ont des orientations sexuelles très marquées qui ne leur ont pas été inculquées culturellement. Bien sûr qu'il y a des différences biologiques. Mais quel rôle leur assignons-nous? Quelle est la relation entre biologie et culture? Un corps de garçon est-il vraiment programmé pour la vie à avoir des rapports sexuels avec des filles? Est-ce une donnée naturelle, déterminée nécessairement? Ou pourrait-il être attiré éventuellement aussi par des hommes? Il est prouvé que beaucoup d'homosexuels sont stimulés par la testostérone et que cette hormone ne garantit pas l'hétérosexualité! La culture et la biologie interagissent en fait de manière complexe: c'est çà encore le « trouble dans le genre ».

Il existe cependant dans l'espèce humaine des comportements très sexués. Ce sont par exemple plutôt les Homo Sapiens mâles qui font la guerre, violent, pénètrent les territoires et les corps. Rarement les femmes. Pourtant, pensons à Margaret Thatcher, qui était un faucon, ou à Condoleezza Rice, artisan de la guerre d'Irak: dirions-nous qu'elles sont masculines? Et Lynndie England, cette femme qui s'est illustrée en torturant les prisonniers d'Abou Ghraib? Nous avons tendance à penser qu'il s'agit là d'une perversion du genre féminin, car nous entretenons l'idée que les femmes sont généreuses, bonnes, aimantes, pacifiques, alors que les hommes sont agressifs et prompts à faire la guerre. Admettons une fois pour toutes qu'il existe aussi de l'agressivité chez les femmes! Et que dire des hommes pacifistes? Dirions-nous que Gandhi était féminin car il n'était pas belliqueux? Il ne faisait que reformuler son genre, en manifestant sa force par la résistance morale. Il s'agit certainement là d'une configuration de la masculinité différente de celle de George W. Bush.

Le fait de porter un enfant induirait-il certains comportements spécifiques? Porter un enfant peut certainement susciter un attachement intense de la mère. Les femmes qui l'éprouvent deviennent sûrement plus compatissantes, plus généreuses, plus sensibles à la fragilité de la vie. Mais il serait optimiste, et simpliste, de dire que c'est toujours le cas. Il existe aussi des mères qui battent leurs enfants ou les

Clé(s) & Lien(s)

abandonnent à la naissance, des femmes enceintes, par ailleurs, très aimantes qui décident d'avorter, des mères qui prostituent leurs filles et leurs garçons et en font commerce... Nous voulons toujours nous abriter derrière des généralités, mais, chaque fois que nous pensons en tenir une, surgit un groupe d'individus qui n'en fait pas partie. Demandons-nous plutôt si la réalité n'est pas plus complexe que nous nous plaisons à le penser, et pourquoi nous tenons à nous accrocher coûte que coûte à des normes. À qui profitent-elles ? À qui font-elles du mal ? Un grand nombre de gens en ressentent la violence et en souffrent. Une athlète femme, par exemple, est souvent accusée de ne pas être « féminine » parce qu'elle développe sa force et ses muscles. En fait, elle tente elle aussi d'accomplir quelque chose de nouveau avec son genre.

Si nous étions dégagés, ou du moins assez libres de ces normes sociales, les homosexuels seraient-ils alors aussi nombreux que les hétérosexuels, ou serions-nous tous bisexuels ? Il ne nous est pas possible de nous dégager vraiment des normes. Nous sommes tous profondément structurés, mais pas déterminés, c'est la distinction à faire. La sexualité n'est pas inscrite dans notre moi profond. Elle naît de l'expérience, de nos relations avec les autres, sous l'influence de mécanismes psychiques complexes. Aujourd'hui, un nombre croissant de gens sont prêts à admettre que leur identité n'est pas aussi simple et définitive qu'ils le croyaient. On voit des femmes hétéros s'enflammer pour d'autres femmes, des hommes hétéros pour d'autres hommes, des homosexuels tomber soudain amoureux de quelqu'un de l'autre genre... Se demander s'ils sont homosexuels, hétérosexuels ou bisexuels n'a guère de sens.

De même, la levée de la loi du célibat pour les prêtres catholiques romains, ne ferait pas varier sensiblement ni significativement leur nombre : cela est sûr ! Comme est sûr le fait qu'il n'y a aucune relation théologique, ni nécessaire ni suffisante, entre sacerdoce et célibat. Car même si nous sommes tous structurés par notre « genre », nous ne sommes pas déterminés par lui, au point qu'il s'agirait de n'éprouver aucun désir d'ordre sexuel pour être apte à être ordonné prêtre catholique romain. Alors que c'est à l'intérieur même de cette structuration

Clé(s) & Lien(s)

sexuée, vécue comme un conditionnement, que doit être prise la décision : une décision qui est toujours de préférer un plus grand bonheur et non de se condamner à n'en vivre aucun. Et Dieu sait combien la tâche du prêtre, homme de Dieu, est pleine d'actions, d'attitudes et de comportements relevant plus de qualités communément qualifiées de féminines : de toutes celles que « La Lettre » reconnaît à « la femme » !

Nous le savons bien aussi, de par notre vie quotidienne, l'idée que les genres soient aussi troubles que cela, est bien loin d'être admise. Non seulement la psychanalyse et une grande partie de la psychologie s'y opposent, mais l'Église, la première. Et pourtant, ici comme ailleurs, il faut continuer à questionner les pseudo-évidences. Soutenir un tel point de vue, c'est considérer que la norme sociale, certes dominante, mais contingente, est une vérité éternelle. Elle semble bien souvent n'être qu'une croyance qui ne correspond pas toujours à la réalité vécue. Par exemple, affirmer qu'un enfant souffrira nécessairement de ne pas avoir de mère ou de père est une insulte à toutes les familles recomposées et à tous ceux, mères ou pères, qui élèvent seuls leurs enfants, quelles qu'en soient les raisons. La loi française impose le maintien du « couple parental » bien au-delà du divorce et quelle que soit la situation de l'enfant.

Mais on peut se demander ce qu'elle défend en réalité ?

L'enfant ou l'institution du couple hétérosexuel ?

Reconnaître que l'enfant peut s'épanouir dans une famille recomposée ou avec des parents homosexuels ?

Alors l'hétérosexualité perdrait sa mission naturelle et sacrée, elle deviendrait une forme de sexualité parmi d'autres. Et c'est ce que la loi redoute, la profane et l'ecclésiastique. Aujourd'hui, en France, le taux de « démariage » est énorme et un grand nombre d'enfants (près d'un sur trois) vivent dans des familles monoparentales, preuve qu'il existe déjà une énorme différence entre, d'un côté, les croyances symboliques et les lois et, de l'autre, le mode réel de vie des gens. Ne pourrait-on pas dire que toutes les formes de parenté sont légitimes, dès lors que l'enfant est bien soigné, éduqué et aimé ? Ou serait-ce déjà une hérésie ? Plus qu'en France, la question est avancée avec une grande violence aux États-Unis par la droite religieuse, qui se pose en défenseur de la

Clé(s) & Lien(s)

« culture de la vie » et du couple naturel, avec l'argument qu'il existe une loi divine se manifestant dans la division entre les sexes et que l'institution sociale du mariage doit s'y conformer. Cela dit, aux États-Unis, nombre de chrétiens sont progressistes et ne veulent pas de cette intransigeance. Et la gauche ferait mieux de leur tendre la main plutôt que d'accuser en bloc la religion de conservatisme.

En tout cas, cette « déconstruction » du genre suggère entre autre de repenser un féminisme qui ne serait pas fondé sur « l'identité féminine » et s'opposerait en tout cas aux politiques identitaires. Toutes les expériences humaines ne peuvent être réduites au seul statut de femme, ou d'homme d'ailleurs, d'autant que cette identité se révèle existentiellement floue et instable.

Il s'agit de n'être pas dupe : il faut tenter d'analyser avec discernement les divers processus à travers lesquels notre genre et notre sexualité nous sont imposés. L'idée est-elle si fausse que cela, que l'homosexualité et l'hétérosexualité ne sont peut-être pas si différentes, que les deux peuvent se croiser et qu'une certaine diversité devrait être reconnue et pensée. Ma pratique du cabinet et du confessionnal m'en donne chaque jour des exemples de plus en plus nombreux. Comment construire un monde où il y ait moins de honte, où les gens seraient moins enclins à coller une étiquette sur les autres, et où chacun serait respecté et libre de vivre sa propre complexité. (Ces réflexions s'inspirent de l'interview de Judith Butler, dans L'Express 6/6/2005)

La « controverse de Valladolid » revisitée

Le téléfilm, 1991, de Jean-Daniel Verhaeghe, sur un scénario original de Jean-Claude Carrière (Le livre, 1992, Jean-Claude Carrière) avec Jean Carmet (le prélat ou légat), Jean-Pierre Marielle (Las Casas) et Jean-Louis Trintignant (Sépulvéda)

1550, dans un couvent de Valladolid en Espagne. Le Pape a envoyé un de ses cardinaux pour trancher le débat qui oppose le philosophe Sépulvéda au dominicain Bartholomé de Las Casas. Le dominicain se pose en défenseur des Indiens et soutient qu'ils sont des hommes à l'égal des habitants de l'Europe. Sépulvéda affirme le contraire en

Clé(s) & Lien(s)

disant que les Indiens sont nés pour être esclaves. Dans cet extrait, c'est au cardinal, légat du pape, que Sépulvéda s'adresse au début de L'entretien. Chacun se souvient : cette rencontre imaginée doit trancher ; sinon, comment faire sans les esclaves nécessaires à la culture du sucre et du coton aux Amériques, denrées devenues nécessaires à la consommation de toutes les Espagnes (et au commerce international, déjà!).

Voici comment le légat ouvre les débats.

Mes chers frères, depuis que, par la grâce de Dieu, le royaume d'Espagne a découvert et conquis les Indes de l'Ouest, que certains appellent déjà le Nouveau Monde, nous avons vu s'élever un nombre de questions difficiles que rien, dans l'histoire des hommes, ne laissait prévoir. Une de ces questions, qui est de première importance, n'a jamais reçu de réponse claire et complète. C'est elle qui nous réunit ici. (Après une très courte pause, le légat reprend, dans le plus grand silence) Ces terres nouvelles ont des habitants, qui ont été vaincus et soumis au nom du vrai Dieu. Cependant, depuis une trentaine d'années, des rumeurs se sont répandues en Europe disant que les indigènes de Mexico et des îles de la Nouvelle Espagne ont été très injustement maltraités par les conquérants espagnols. (Le dominicain, Las Casas, hoche la tête à ces mots.) (...) Aujourd'hui, le Saint-Père m'a envoyé jusqu'à vous pour décider une fois pour toutes, avec votre aide, si ces indigènes sont des êtres humains achevés et véritables, des créatures de Dieu et nos frères dans la descendance d'Adam. Ou si au contraire, comme on l'a soutenu (il se tourne vers Sépulvéda), ils sont des êtres d'une catégorie distincte, ou même les sujets de l'empire du diable. (Un bref et mince sourire traverse le visage de Sépulvéda.) À la fin de notre débat, la décision que je prendrai sera « ipso facto » confirmée par Rome.

Lisons encore les premiers échanges :

– Éminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote.

– Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat.

Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet.

– D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à

Clé(s) & Lien(s)

copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation est le caractère même de l'âme esclave. Âme d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire.

– Mais on nous chante une vieille chanson! s'écrie Las Casas. De tout temps les envahisseurs, pour se justifier de leur mainmise, ont déclaré les peuples conquis indolents, dépourvus, mais très capables d'imiter! César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait! Ils montraient, disait-il, une étonnante habileté pour copier les techniques romaines! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument! César s'aveuglait volontairement sur la vie véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes, leurs langages, leurs croyances et même leurs outils! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même: nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous! Le reste, nous l'effaçons, nous le détruisons à jamais, pour dire ensuite: ça n'a pas existé!

Le cardinal, qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle, qui s'intéresse aux coutumes des peuples. Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats, où nous risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres.

– Sauf quand il s'agit d'esclaves-nés, dit le philosophe. Car on voit bien que les Indiens ont voulu presque aussitôt acquérir nos armes et nos vêtements.

– Certains d'entre eux, oui sans doute, répond le cardinal. Encore qu'il soit malaisé de distinguer, dans leurs motifs, ce qui relève d'une admiration sincère ou de la simple flagornerie! Quelles autres marques d'esclavage avez-vous relevées chez eux?

Sépulvéda prend une liasse de feuillets et commence une lecture faite à voix plate, comme un compte rendu précis, indiscutable:

– Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. Je ne reviens pas sur les sacrifices humains, qui sont la marque la plus haïssable, et la plus offensante à Dieu, de leur état.

Las Casas ne parle pas pour le moment. Il se contente de prendre quelques notes. Tout cela ne le surprend pas.

– J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots. Ils changent très fréquemment de femmes, ce qui est un signe très vrai de sauva-

Clé(s) & Lien(s)

gerie. Ils ignorent de toute évidence la noblesse et l'élévation du beau sacrement du mariage. Ils sont timides et lâches à la guerre. Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils.

– Eh bien ? s'écrie Las Casas. Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âme, est-ce une raison pour les traiter de bêtes ? N'est-ce pas plutôt le contraire ?

– Vous déviez ma pensée, répond le philosophe.

– Et pourquoi jugez-vous leur nourriture détestable ? Y avez-vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre, doit-on la trouver répugnante ?

– Ils mangent des œufs de fourmi, des tripes d'oiseau...

– Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots !

– Ils se sont jetés sur le vin, dit Sépulvéda, au point, dans bien des cas, d'y laisser leur peu de raison.

– Et nous avons tout fait pour les y encourager ! Mais ne vous a-t-on pas appris, d'un autre côté, qu'ils cultivent des fruits et des légumes qui jusqu'ici nous étaient inconnus ? Et que certains de leurs tubercules sont délicieux ? Vous dites qu'ils portent leurs fardeaux sur le dos : Ignorez-vous que la nature ne leur a donné aucun animal qui pût le faire à leur place ? Quant à se peindre grossièrement le corps, qu'en savez-vous ? Que signifie le mot « grossier » ?

– Frère Bartolomé, dit le légat, vous aurez de nouveau la parole, aussi longtemps que vous voudrez. Rien ne sera laissé dans l'ombre, je vous l'assure. Mais pour le moment, restez silencieux.

Montesquieu (De l'esprit des lois, XV, 5, 1748), n'écrivait-il pas, à propos de l'esclavage des noirs (*Du droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves*), avec l'humour du philosophe, qui, avec Alexis de Tocqueville, devaient devenir les maîtres à penser de la toute jeune démocratie américaine : *Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Afrique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.* D'ailleurs la dernière image du téléfilm de la Controverse de Valladolid, après que les Indiens aient été déclarés « hommes à part entière », et que tout le

Clé(s) & Lien(s)

monde ait déserté les assises, montre un noir entrer dans la salle pour balayer...

Indiens, Noirs, Femmes... même combat

La gravure de Dürer en tête de chapitre en dit beaucoup plus qu'elle ne montre, en ce début de XVI^e siècle de la première globalisation intercontinentale et outre atlantique, que Charles Quint tient dans sa seule main impériale, économique-politique. C'est encore un « mâle » (le peintre) qui « donne les mesures » de la femme (le modèle nu). Ce n'est pas (encore) « l'homme » (homo) de Parménide, « mesure de tout », mais « le mâle » (vir) qui mesure tout... Ainsi, le mâle, depuis la Genèse, à travers tous les récits fondateurs, décide de tout pour tout ce qui n'est pas mâle. Sa force physique, et son imposition, lui ont, jusqu'à aujourd'hui encore en partie, permis de faire valoir comme « impératif catégorique » toute décision et toute organisation, toute définition et toute initiative venant de lui. « C'est comme ça, parce que je le veux ! » a dit quelqu'un un jour. Absolutisme. L'Amazone restera donc un mythe, et la femelle sera toujours soumise au beau mâle qui passe : où gronde la tempête, caro Giorgione ? Avant-hier les Indiens, hier les Noirs : mais les femmes sont encore sous le régime de la colonisation, juste avant le cheval, la plus belle conquête du mâle ! Plus pour longtemps, j'en ai la certitude !

Que ce soit les textes de la « Controverse de Valladolid » ou ceux de « La Lettre » du Cardinal, ils fonctionnent tous deux structurellement sur le même mode dans le traitement de la femme (idem pour l'esclave) :

- ils décident de ce qui est différent, donc in-intégrable dans « un monde fait comme les mâles l'ont fait » (la société civile, l'industrie, l'Église), et

- ils décrivent des caractéristiques spécifiques qui ont certes une valeur (intarissable sur LA femme), mais dont la valeur reste inapte à rendre leurs détenteurs égaux aux mâles au pouvoir (nature, conformation, tradition...):

Clé(s) & Lien(s)

il s'ensuit alors un merveilleux panégyrique de toutes les qualités et fonctions que les mâles leur attribuent, celles-là et pas d'autres (catalogue de ce qui lui revient, en fonction de critères établis du côté du sexe fort).

L'impasse s'impose d'elle-même :

- > quand ce qui est (seulement historique), est idéologiquement imposé comme devant continuer d'être (inchangé);
- > quand la nature, par une sorte de détournement pervers, est substituée à la culture et vice-versa;
- > quand l'esprit d'invention est amputé de sa capacité d'imaginer l'avenir autre;
- > quand « la fidélité à la foi » se transforme en « fidéisme à l'habitude » (de la même façon que la relativité des choses peut tourner au relativisme des idées, thème cher à Ratzinger 2).

Et nous sommes dans l'impasse ! Pratiquement sur tous les fronts !

Chapitre 4

Appel et Décision



Caravaggio, La vocation de Matthieu

L'« appel » entre individu et groupe.

La vocation, ce qui veut dire « appel », c'est la manière particulière pour Dieu de rencontrer l'homme, en tout cas certains hommes : à ceux-là, il « donne sa parole », en quelque sorte. Ils font connaissance, un jour, de façon particulière, et il se passe de telles choses entre eux, qu'un dialogue s'établit de l'un à l'autre. On en connaît certains, de ceux que Dieu a un jour personnellement rencontrés : Moïse, Samuel, David, les prophètes, les apôtres. D'un jour à l'autre, ils ont connu une sorte d'éruption de bonheur dans leur existence, un bonheur si inhabituel qu'il en était suffoquant.

Clé(s) & Lien(s)

Pourtant appel et réponse ne sont pas toujours au rendez-vous : l'appel – comme la rencontre, comme le dialogue – est un mystère dans lequel on ne peut qu'accepter d'entrer et qui nous dépasse toujours ; car il s'agit de répondre constamment : « Me voici », dans le silence sonore de la méditation, même quand la nuit est noire, ou parfois « trouée d'étoiles ».

Pour vivre ainsi, il ne peut être question de se prévaloir de soi-même, mais bien plutôt d'être en quête, en demande, en désir. En effet, c'est avant tout l'affaire de l'Esprit dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, mais qui permet de renaître d'en-haut pour une vie toujours recommencée...

L'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps – pas seulement les signes « labellisés catho » : charismatique, opudeisien, emmanueliste, béatitudinaire ou caminoviste, et même JMJ : tous les signes ! – et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes et des femmes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique. (*Vatican II, Gaudium et Spes, 4a*)

Être fidèles au Christ et à l'Église ne peut que consister à vivre pleinement cette vocation, en étant acteur d'une culture de vie et de joie, en menant des vies pleines d'espérance et d'amour, en travaillant pour devenir les saints et les saintes d'aujourd'hui et pour cultiver les saints et les saintes de la génération future. L'avenir de l'homme, en quelque sorte, ne peut être que la sainteté ! Être « appelé », c'est se donner les ressources nécessaires pour pouvoir répondre à cet appel !

L'une des tâches premières consiste à répondre aux questions profondes de son cœur : approfondir et perfectionner l'expérience de la prière, discerner son type de vocation à la manière de l'Homme de Nazareth, intégrer ce qui nous est accessible de la foi de l'Église. Pour ce qui est de témoigner de cette foi, la meilleure attitude est encore la disponibilité du cœur et de l'esprit, l'ouverture critique devant le spectacle de l'Église tel qu'il/elle se présente, et ne jamais confondre l'inter-

Clé(s) & Lien(s)

prétation, le spectacle donc, et la pièce, c'est-à-dire l'Évangile. Enthousiasme, signifie « Dieu en soi » : notre cœur sentira et saura si celui que l'on rencontre est « habité » lui aussi par ce même Dieu.

La conscience de la souffrance des hommes, par leur faute ou non, est une sensibilité que l'on n'acquiert pas si facilement. En être doté, est un signe sûr, parmi d'autres, de cet appel. Un autre, c'est certainement de se sentir capable, en toute clarté et humilité, d'y remédier avec nos propres dons. Un discernement est nécessaire, pour faire le tri des motivations et des objectifs : la « direction spirituelle », le coaching spirituel est un véritable métier, qui, comme la psychanalyse, la confession ou l'accompagnement ignacien, exige une expérience, une formation et une supervision spécifiques. Du défi à la joie, de l'audace à la sagesse, de la générosité à l'efficacité... que de chemins !

Répondre à cet appel, c'est être « quelqu'un », c'est exister, c'est savoir « assez » qui on est : car c'est en tant que « je » que je j'y répondrai. Il s'agit d'acquérir par un long et pénible travail sur soi une identité, faite de qualité et d'exigence, d'excellence même, quand c'est possible ! La vocation de leader n'est pas un « donné » : toutes les nominations donneront du pouvoir, mais jamais la compétence. Prendre des risques suppose la prudence, et la prudence est un training, un exercice, un entretien... C'est ainsi que se découvre progressivement la volonté de Dieu sur soi, et qu'on devient capable, avec sa grâce, de l'assumer. On peut être authentique, et se tromper. Se tromper soi-même, c'est déjà terrible : mais être « authentique » et tromper les autres, est inadmissible !

Un troisième trait de certitude, c'est l'intérêt pour les autres, et celui pour ceux qu'on appelle « les jeunes », sans qui il n'y aura(it) plus d'Église. La grâce de l'invention de voies nouvelles, de lieux nouveaux, d'actions nouvelles. Car être appelé, c'est aussi mettre l'imagination au pouvoir. Prétendre que le monde est affamé de Dieu, et que les jeunes ont soif de spirituel est peut-être correct. Mais il ne sert à rien de répéter le cliché. Jésus a choisi des « non pratiquants » pour premier compagnons : des « blasés » (Nathanaël), des révoltés (les « fils du tonnerre », les frères Jacques et Jean) ou des « collabos » (Matthieu, Judas) de la collusion du Temple et de l'Antonia, ou mieux, le tout-venant. Ce sont eux qui comprennent ceux qui sont comme eux.

Clé(s) & Lien(s)

Mais Yahvé répondit : « Ne dis pas : « Je suis un enfant ! » car vers tous ceux à qui je t'enverrai, tu iras, et tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras. N'aie aucune crainte en leur présence car je suis avec toi pour te délivrer, oracle de Yahvé. » (Jérémie 1, 7-8)

L'Annonciation : vocation et décision ne font qu'un

Lc 1,18: Voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte, par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent habité ensemble.

Texte Luc 1, 26b-38 1 :26... l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, 1:27 auprès d' une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie . 1:28 L'ange entra chez elle, et dit :	Situation - Un envoyé - À une personne précise - Dans une situation sociologique précise - Il arrive	Signification - Un signe (personne, événement) - pour une personne bien déterminée
Je te salue , toi à qui une grâce a été faite; le Seigneur est avec toi.	- Prise de contact	- Circonstances de la prise de contact
1:29 Troublée par cette parole, Marie se demandait ce que pouvait signifier une telle salutation.	- Surprise, troublée, elle ne comprend pas ce qu'on lui veut	- Pourquoi et pour quoi moi ?
1:30 L'ange lui dit: Ne crains point , Marie; car tu as trouvé grâce devant Dieu. 1:31 Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus .	- Il ne faut pas paniquer - On t'a choisie - Voici ta mission - Consignes - l'Avenir	- Sang-froid - Conscience d'élection - Quelle mission? - Conditions

Clé(s) & Lien(s)

<p>1:32 Il sera grand et sera appelé Fils du Très Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. 1:33 Il règnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.</p>		<p>de la mission. - But de la mission</p>
<p>1:34 Marie dit à l'ange: Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? 1:35 L'ange lui répondit: Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. 1:36 Voici, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois.</p>	<p>- Conditions de possibilités? - L'Esprit Saint - Une preuve</p>	<p>- Moyens de toutes sortes pour se préparer à la mission - Foi - Tout devient signe</p>
<p>1:37 Car rien n'est impossible à Dieu.</p>	<p>- Argument impa- rable</p>	<p>- C'est d'abord l'affaire de Dieu</p>
<p>1:38 Marie dit: Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole!</p>	<p>- Engagement</p>	<p>- Les ordres</p>
<p>Et l'ange la quitta.</p>	<p>- Retour à la case départ</p>	<p>- Au travail!</p>

Rappels de quelques statistiques récentes pour recadrer la réflexion : une crise de grande ampleur

- 1969: 88 040 grands séminaristes dans le monde;

Clé(s) & Lien(s)

- 1975 : 60 142 ;
- 2000 : 10 583.

Ces chiffres, qui suffisent à suggérer l'ampleur des fluctuations du mouvement des vocations dans l'Église catholique du pontificat de Paul VI à celui de Jean-Paul II, attirent l'attention des historiens et des sociologues préoccupés d'évaluer la situation du christianisme dans la société contemporaine.

Si la vocation :

- Est d'abord une aventure personnelle ;
- Elle s'enracine aussi dans un terreau ecclésial, familial, social, culturel, politique et revêt dès lors une dimension collective ;
- Les statistiques, par-delà leur aridité ou leur ambivalence, constituent des indicateurs précieux de la vitalité religieuse d'un pays, même si elles ne sauraient la résumer.

Les données font défaut pour tracer, dans la longue durée, la courbe du recrutement du clergé catholique à l'échelle mondiale, mais il est certain que l'évaluation globale du nombre de grands séminaristes en 1969 (88 040) s'insère dans une phase de repli, comme le confirment les indications portant sur les seuls séculiers (prêtres d'un diocèse, n'appartenant pas à un ordre religieux) (61 817 en 1962, 55 255 en 1969) : le processus s'accélère alors pour atteindre l'étiage en 1975 (60 142 grands séminaristes, soit un recul de 31,69 % en sept ans), avec une amplitude plus marquée chez les réguliers (les prêtres appartenant à une congrégation ou un ordre religieux et suivant la « règle » de leur ordre respectif) (21 095 au lieu de 32 785 -35,65 %) que chez les séculiers (39 047 au lieu de 55 255 -29,29 %).

L'évolution de la courbe mondiale est alors largement déterminée par les fluctuations de l'Europe et de l'Amérique du Nord qui donnaient en 1961 environ 80 % des grands séminaristes séculiers et continuaient à jouer un rôle décisif dans les congrégations missionnaires, malgré l'effort de formation du clergé indigène constamment promu par le Saint-Siège. Il est impossible d'évoquer ici en détail l'histoire du recrutement sacerdotal sur le vieux continent, jalonnée par des

Clé(s) & Lien(s)

crises d'ampleur variable, non sans lien avec la conjoncture politique, particulièrement en France où la séparation de l'Église et de l'État provoque un net repli (1 733 ordinations de prêtres séculiers en 1901, 826 en 1913), compensé pour partie après la Grande Guerre (1 355 en 1938). Mais il est indispensable de rappeler que la phase de reflux des années 1965-1975 prolonge une tendance antérieure au concile, plus précoce en France, où les effectifs des séminaires diminuent dès la fin de la décennie 1940 (825 ordinations en 1956), que dans les pays méditerranéens, atteints en 1961, ou aux États-Unis, concernés à partir de 1969 seulement. Les facteurs de ces changements sont multiples, des transformations du système scolaire défavorables aux petits séminaires, vecteurs privilégiés du recrutement, aux aspirations à la réussite matérielle de la société des « Trente Glorieuses », bousculée par l'industrialisation, l'urbanisation, la consommation et les loisirs qui constituent l'horizon profane de l'aggiornamento engagé par Vatican II.

L'amplification de la phase finale des tourbillonnantes sixties n'en est pas moins spectaculaire : la crise de civilisation dont mai 1968 est à la fois le révélateur et l'accélérateur débouche sur une contestation générale des valeurs de la civilisation occidentale qui proclame « l'éclipse du sacré » et la « mort de Dieu »... D'inquiétantes statistiques nous montrent que le nombre des séminaristes en France est aujourd'hui inférieur à mille. C'est la première fois qu'un chiffre aussi bas est avancé. Les autres pays d'Europe occidentale enregistrent la même baisse, tandis que de par le monde, le nombre global des entrées au séminaire et des ordinations est en hausse constante. Peut-on parler de crise des vocations ?

Questions conséquentes

- Cette crise, si elle existe, permet-elle de remettre en question l'organisation, voire la structure de l'Église : existe-t-il vraiment une crise des vocations ?
- Peut-on y voir un « signe des temps » qui inviterait à une nouvelle ecclésiologie dans laquelle les ministères ordonnés, réduits à la portion congrue, voire en voie d'extinction, devraient

Clé(s) & Lien(s)

laisser la place à un engagement de plus en plus important des laïcs dans l'exercice de la charge pastorale ?

- L'appel à consacrer toute sa vie à Dieu au service du Christ et de l'Église ne se ferait-il plus entendre ? Les chiffres semblent être là pour nous montrer que les vocations sacerdotales manquent à l'Église de France ; certains diocèses n'ont pas eu d'ordinations depuis plus de dix ans, des séminaires ferment, partout des initiatives innovantes voient le jour ;
- Les créations de nouvelles paroisses sont-elles le signe d'une vitalité renouvelée de l'Église ou la seule conséquence de la suppression et du regroupement des anciennes, devenues impossibles à desservir ?
- La constitution d'équipes d'animation pastorale (EAP) relève-t-elle de la vigueur d'un jeune laïcat, enfin libéré de la tutelle d'un clergé en fin de course et désireux de prendre à bras-le-corps sa vocation baptismale et sa pleine responsabilité missionnaire dans l'annonce de la Bonne Nouvelle ? La crise de la vocation au ministère ordonné serait alors le signe d'un nouveau printemps pour l'Église ;
- Un nombre encore inférieur de prêtres permettrait-il une plus grande responsabilisation des laïcs se substituant aux clercs, ce qui serait nécessairement bénéfique pour l'avenir de l'Église ?
- Ne serions-nous alors confrontés qu'à un problème d'organisation interne de l'Église, de partage des responsabilités entre clercs et laïcs. Mais soigner, même très énergiquement, les effets d'une maladie n'en supprime pas généralement la cause.

Un évêque faisait le diagnostic suivant dans ses Orientations Pastorales dès l'année 2000 : *L'Église en Europe souffre d'une crise des vocations parce qu'elle souffre d'une démobilisation des adultes et d'une crise de l'évangélisation des enfants et des jeunes*. Dans cette même perspective, Jean-Paul II appelait à une Nouvelle Évangélisation du vieux continent. Il tenait le discours suivant : *Là où des jeunes sont évangélisés, là où une vie spirituelle authentique leur est proposée, là où ils vivent des sacrements, là où ils apprennent à connaître et à aimer*

Clé(s) & Lien(s)

le Christ, cet amour peut devenir prioritaire et constituer le sens de leur vie jusque dans l'engagement le plus radical de leur existence à sa suite. Là où le sens du service et du dépassement de soi est honoré, l'appel à un plus haut service est entendu...

Deux réflexions « intéressantes » sur l'uniforme ecclésiastique et la liturgie

(à partir de réflexions de Raymond Centène)

Oui, elle est vraiment intéressante cette double réflexion, car elle touche à la symbolique, au sacré et aux signes.

Et d'abord celle qui porte « sur le sens et la valeur de l'habit ecclésiastique des clercs (hormis les diacres permanents) et de l'habit religieux des membres des instituts religieux (hommes et femmes). », sur « L'habit du consacré, signe et sceau d'une appartenance » (*selon Benoît Agobard*).

« Le fait qu'un objet matériel qui, par définition, appartient au monde d'ici-bas, puisse constituer une ouverture vers une réalité spirituelle et ainsi aller au-delà de lui-même jusqu'à rejoindre l'infinité de Dieu, est un véritable prodige qui est inscrit dans notre constitution d'êtres incarnés ou mieux, d'êtres symboliques.

Le signe n'a pas seulement pour finalité de nous permettre de nous orienter parmi les objets que nous observons chaque jour ; il n'a pas non plus uniquement pour but de rappeler d'une manière synthétique l'importance d'une réalité déterminée ou de mettre en garde contre le danger d'un certain comportement ; le signe répond aussi à un besoin de transcendance profondément inscrit dans notre nature et dans notre système cognitif.

Le langage des signes contribue à percer la dure écorce de la réalité physique de ce monde ; de fait, tout en se servant d'un élément de ce même monde physique, il permet d'appréhender une réalité qui se situe au-delà de lui, en nous projetant, avec le caractère immédiat de la perception visuelle, dans un domaine constitué de valeurs, de significations et d'ordonnements capables de conférer une nouvelle dimension à notre vie.

Clé(s) & Lien(s)

Il est indéniable que les signes sacrés réalisent en plénitude la capacité évocatrice du symbole, tout en la portant à son extrême limite. Ils peuvent donc être définis comme des éléments de la nature que le langage humain modifie en leur conférant une nouvelle signification. Ils sont de précieux instruments de médiation entre, d'une part, notre expérience humaine en continuelle mutation et, d'autre part, le caractère immuable des valeurs transcendantes et des réalités sacrées vers lesquelles ils portent notre attention jusqu'à pénétrer dans notre existence, en la transfigurant et en l'élevant tout en la ramenant à sa plus secrète origine, comme cela advient durant la célébration des sacrements, qui nous placent face au mystère de Dieu et donc aussi face au surgissement continu de notre être des mains créatrices du Père éternel.

Il est vrai que l'efficacité des sacrements est déterminée, non pas tellement par la quantité et la qualité du langage symbolique que nous sommes en mesure de percevoir et de mettre en acte (lumières, couleurs, sons, objets sacrés, lieux et temps de notre langage culturel), mais avant tout par leur capacité surnaturelle d'actualiser les réalités salvifiques *ex opere operato*. Toutefois, si la grâce sacramentelle n'est pas liée à la sainteté du ministre qui la dispense, l'efficacité de cet univers complexe de signes sensibles et de paroles est inévitablement conditionnée par notre bonne volonté minimale, ou mieux notre docilité, à les accueillir. Leur capacité, de fait, peut être rendue vaine par un accueil apathique de notre part, ou elle peut être atténuée, ou encore déformée, par des erreurs de compréhension ou par une approche qui part de prémisses erronées. Il est donc possible d'affirmer que l'efficacité de ces signes sacramentels est conditionnée par notre désir profond d'entrer dans la sphère du sacré, c'est-à-dire dans ce « temple », dans lequel s'accomplissent les actions culturelles et où sont célébrés les mystères divins.

Clé(s) & Lien(s)

Le vêtement religieux joue comme un signe dans une société sécularisée.

*À côté de la liturgie (nous y viendrons plus bas) qui, on l'a compris, se distingue radicalement de l'action magique, il existe un domaine beaucoup plus humble où la présence du sacré ne provient pas d'une initiation progressive, ou, si l'on préfère, ne s'accomplit pas au moyen d'une introduction mystagogique, mais se réalise au moyen d'une rencontre immédiate, par un contact humain, qui est une perception visible : **il s'agit en l'occurrence de ce signe du sacré qui est constitué par l'habit ecclésiastique ou religieux.** Ce dernier n'a pas d'autre signification que cette référence immédiate à Dieu, une référence telle qu'elle n'a pas besoin pour sa part de prémisses. De fait, et cela est particulièrement vrai dans la société sécularisée, l'habit du consacré, qui peut heurter le regard conformiste et étroit d'une certaine laïcité, brise le tabou d'un monde orphelin de Dieu, clos sur lui-même, puisqu'il évoque immédiatement la Bonne Nouvelle que l'Autre n'a pas définitivement disparu de l'horizon de l'humanité.*

- L'annonce de cette présence, de cette vraie Lumière, qu'on s'est acharné à enfouir sous les lambris des droits de l'Homme et sous les paillettes des biens de la société de consommation, cette irruption inattendue du Vivant, qui ne requiert aucune préparation, se réalise dans la simplicité évangélique d'une rencontre avec celui ou celle qui, d'une manière cohérente et jusqu'au bout, c'est-à-dire aussi à l'extérieur, par son habit, témoigne de sa vocation propre à la « sequela Christi », c'est-à-dire à aimer sans réserve et sans partage Celui qui est Amour.
- Le signe de l'habit ecclésiastique ou religieux (et, singulièrement, le voile de l'épouse pour les religieuses) interpelle, parfois d'une manière énergique, un monde toujours plus distrait et indifférent. Il lance au consommateur anesthésié le défi d'introduire le fondement qui manque trop souvent à la culture des droits de l'homme, celui de la transcendance, en rendant tangible le témoignage de la consécration de ce frère ou de cette sœur si semblable à lui. Il lui rappelle aussi *le caractère unique et irremplaçable de la mission du consacré*, en tant que médiateur et intercesseur, au service de ses semblables, d'une réalité qui

Clé(s) & Lien(s)

échappe au scalpel du « comment », et, en réintroduisant la question du sens de l'existence (le « pour quoi »), il lui permet de mieux saisir la nécessité de la présence du consacré.

- De fait, la survie ou le *dépérissement par asphyxie spirituelle de l'Occident capitaliste, démocratique et libéral dépendent du regard que le citoyen consommateur voudra bien porter sur le consacré*, cet être étrange et non productif, et donc apparemment inutile, qui lui rappelle, au risque de l'agacer, que l'appel de Dieu lui est adressé à lui aussi, que Dieu lui parle chaque jour par son Église et l'invite, par le témoignage concret du prêtre, du religieux et de la religieuse, à un dialogue dont dépend son bonheur, c'est-à-dire le salut de son âme.

Ce vêtement est utile à ceux qui le portent comme à ceux qui le voient. Le signe ou, si l'on préfère, l'instrument de cette interpellation bénéfique de l'homme contemporain est la fidélité de toutes les personnes consacrées, religieux et clercs, à la norme canonique qui leur impose de porter un habit particulier correspondant à leur condition (cf. dans le Code de droit canonique : can. 284 pour les clercs, hormis les diacres permanents (can. 288) et 669 pour les membres des instituts religieux). Une telle norme est justifiée, outre les motifs de nature plus spécifiquement juridique, par la structure symbolique très riche qui caractérise notre vie.

- Pour le clerc – c'est-à-dire l'évêque, le prêtre, et le diacre ordonné en vue du sacerdoce – et pour le membre d'un institut religieux, homme et femme, *l'habit ecclésiastique ou religieux est avant tout une aide et un rappel et aussi une protection et un encouragement ; il est donc le signe tangible d'une appartenance.* L'habit place aussi chaque clerc et religieux dans un juste rapport avec les autres, qu'ils soient croyants ou non ; il est étonnant de constater à cet égard que, dans le cadre d'une rencontre, même brève et fortuite, cette relation se noue immédiatement, sans qu'il soit nécessaire de présenter longuement la personne consacrée, puisque son aspect extérieur vaut tous les préludes. Certes, *la personne consacrée peut être abordée par son interlocuteur avec un préjugé défavorable, mais il demeure toujours*

Clé(s) & Lien(s)

vrai qu'elle constitue pour tous, et spécialement pour celui qui ne pense pas à Dieu ou ne veut pas penser à lui, un rappel, une invitation et surtout un don.

- Oui, un don, spécialement pour les incroyants et les indifférents, plus encore que pour ceux qui perçoivent plus facilement la présence de Dieu ; en portant l'habit de son état, le clerc et le religieux manifestent clairement que Dieu ne se lasse pas d'aller à la rencontre des hommes, qu'il continue à les appeler par leur nom et à les inviter aux noces de l'Agneau et qu'il choisit particulièrement certains hommes et certaines femmes pour être en quelque sorte ses « porte-voix », c'est-à-dire pour transmettre sa parole de Vie, de Vérité et de Salut. »

Voilà une revendication qui en dit long sur l'amalgame des signes et significations en matière de symbolique, et qui rend impossible toute élucidation culturelle sur les fonctions « du costume et de l'uniforme » dans toute société. La réflexion qui suit, sur la liturgie celle-là, tranche avec la première par la triple qualité de son information, de son herméneutique et finalement de sa relevance théologico-anthropologique. Lisons plutôt, et avec délice !

Plaidoyer pour le rite (Albert Jacquemin, prêtre à N-D. de Grâce, à Passy)

« La répétition du rite a pour but de maintenir l'identité et la pérennité d'une société ou d'une religion par le rappel périodique de l'Originaire où elles trouvent leur vérité.

Le rite est inconcevable sans le mythe qui devance et fonde le rite. *C'est le mythe qui fournit au rite son sens et ses figures* jusqu'au détail des gestes à accomplir et des paroles à prononcer.

Le *mythe vivant* ne saurait demeurer inerte. Il lui faut vivre puisqu'il est source de vie et de sens. Voilà pourquoi il doit être sans cesse réitéré et représenté à ceux qui s'y réfèrent. Le mythe, pour être rendu présent, appelle donc *sa célébration en action rituelle*. Il y a un lien structurel entre le mythe et le rite, *le rite actualisant le mythe* au point

Clé(s) & Lien(s)

que, si le rite cesse d'être célébré, il dégénère jusqu'à mourir, pour ne devenir plus qu'une légende.

L'homme qui connaît les mythes et les récite naturellement est ainsi transporté dans une temporalité spécifique et pénètre dans la présence des dieux. *L'expérience du rituel est profondément liée à celle du sacré.* Le rite qui actualise le mythe est donc un moyen par lequel l'homme entre en rapport avec le sacré. C'est à travers l'action des symboles et des rites formant la liturgie que l'homme perçoit le sacré et entre en relation avec Dieu.

Le mystère du Christ, sa vie, sa mort, sa résurrection et son ascension sont le centre du christianisme. Toute la geste divine s'est accomplie dans le temps qui atteint alors à sa plénitude. Mais ce drame joué dans l'histoire a rendu possible dans le temps et l'espace le salut universel : en cela il transcende l'histoire. Parvenir au salut, c'est s'unir aujourd'hui, par-delà le temps, au Christ né, mort et ressuscité « in illo tempore ». Par conséquent, *le seul moyen de toucher ces mystères sauveurs, d'être saisi par eux et de créer leur présence aujourd'hui, c'est de les re-présenter en les réitérant par le rite.*

Ainsi les mystères du Christ sont réactualisés « hic et nunc » par le rite liturgique. À la messe, le prêtre refait rituellement ce que le Christ a institué. Le sacrifice n'est pas raconté (d'où l'erreur d'employer le ton narratif pour prononcer les paroles du récit de l'institution) mais représenté (d'où la nécessité de recourir au ton intimatif).

[Le rite ne relève pas du langage déclaratif qui ne vise qu'à constater ce qui est, mais bien du langage que les linguistes, en particulier J.L. Austin, nomment performatif, c'est-à-dire qui produit l'action qu'il dit. En régime chrétien, c'est le Christ Lui-même qui agit au moyen d'un ministre (dépouillé à cet office et dûment revêtu des pouvoirs nécessaires) célébrant les rites en Son nom, et dont la parole est efficace en tant qu'elle relaie celle du Verbe fait chair. Les dialogues rituels, par le fait même de leur ritualité, sont donc toujours codifiés et révèlent le statut hiérarchique des divers intervenants : évêque, prêtre, diacre, laïc. On qualifie alors ce type de discours d'illocutoire où le locuteur, en les proférant, montre que ce ne sont pas ses paroles à lui qu'il prononce mais celles de l'Église. (Cf. M. Gruau, L'homme rituel, Métailié, Paris, 1999, p. 41-42.)]

Clé(s) & Lien(s)

La mort et la résurrection du Christ sont, par rapport à nous, *des archétypes qui sont reproduits dans l'action liturgique et, en participant à cette action, nous rejoignons les archétypes*. La messe n'est pas une évocation de ces archétypes, qui aurait pour but de nous communiquer les effets du sacrifice du Christ; elle est *une reproduction efficace de l'événement* et nous introduit directement dans celle-ci; elle nous rend *contemporains du Christ, de son action, de sa personne*. Sans la divine liturgie, la rédemption serait du passé; par la liturgie, nous entrons dans le mystère originel. L'officiant reproduit exactement ce que le Christ a fait et dit et, dans ce geste et cette parole, il se passe la même chose qu'à l'origine dans l'événement archétype.

Le mémorial (« zikkaron » en hébreu ou « anamnésis » en grec, qui évoquent « l'actualisation plus que le souvenir » est donc « une institution établie par Dieu, donnée et imposée par Lui à son peuple, pour perpétuer à jamais ses interventions salvatrices. Non seulement le mémorial assurera subjectivement les fidèles de leur efficacité permanente, mais d'abord il assurera celle-ci, comme par un gage qu'ils pourront et devront lui représenter, gage de sa propre fidélité. »

La célébration des mystères du Salut, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, obéit fondamentalement aux mêmes lois que celles des mythes vivants. Ce mode de fonctionnement appartient à la structure même de toute institution religieuse, parce qu'elle répond à l'attente profonde et aux besoins fondamentaux de l'homme qui, à l'état normal, exige une expérience religieuse profonde et totale.

Cependant on ne saurait ignorer l'apport original du christianisme à la notion de sacré. Car le sacré chrétien, dépassant la dialectique sacré-profane, est une immersion, par la médiation du Christ, de la création tout entière dans la sainteté de Dieu vivant et vrai. Ainsi, par le Christ qui inaugure dans le temps une économie nouvelle (l'Histoire sacrée), les hommes sont appelés à entrer dans le mystère du salut.

Au cœur de l'œuvre salvifique du christianisme est le mystère pascal que contient et perpétue la liturgie dans l'acte du sacrifice eucharistique. L'eucharistie est l'action conjointe du Christ qui s'offre au

Clé(s) & Lien(s)

Père pour le salut du monde dans le mystère de sa mort et de sa résurrection, et de l'Église qui, par le rite liturgique, participe à ce mystère et le rend présent à toutes les générations afin d'en perpétuer l'efficacité pour tous les hommes de tous les temps.

Voilà, pourquoi le rituel et le respect rigoureux des rites sont d'une importance essentielle pour la vie du peuple de Dieu. Parce qu'ils sont les vecteurs de notre perception du sacré, de notre union à Dieu et somme toute de notre salut, les rites doivent être célébrés dans un esprit d'adoration, d'amour et de crainte.

Les fantaisies ou les licences graves en ce domaine attentent à l'essence même du mystère célébré, en coupant les hommes de l'événement sacré archétypal que le rite re-présente. Accommoder les rites finit non seulement par transformer l'action liturgique en une pantomime sacrilège mais, plus gravement encore, elle aboutit, en dénaturant les rites, à priver les hommes de participer au mystère du salut. On en arrive alors à une néantisation du sacré. Or, un christianisme d'où tout sacré serait éliminé ne débouche rien moins que sur l'oubli de Dieu et finalement « la mort de Dieu ».

Les enjeux d'une politique ecclésiastique de la formation des clercs.

On ne manquera pas d'objecter que le rituel ne parle pas clairement aux hommes d'aujourd'hui, que bien des paroles, des expressions ou des gestes leur sont devenus un langage incompréhensible. Ne faut-il pas, dans ces conditions, procéder aux adaptations nécessaires ?

Répondons d'abord :

- Que les modifications en liturgie ne relèvent que de l'autorité légitime de l'Église ;
- Quant aux rites, qui sont d'une richesse inépuisable, c'est le rôle des pasteurs d'aider les chrétiens à en approfondir le sens et l'enseignement ;
- Mais comprendra-t-on jamais les mystères qu'ils véhiculent ?

Paul De Clerck: *La liturgie n'est pas d'abord un objet à comprendre intellectuellement, une chose à saisir pour en faire le tour*

Clé(s) & Lien(s)

ou la démontrer, mais bien une source donneuse de sens. L'attitude première ne consiste pas à l'analyser mais à la laisser parler et à l'écouter, avec sympathie.

Et le Cardinal Ratzinger : *On ne personnalise pas la liturgie, on ne la renouvelle pas en banalisant le vocabulaire et en multipliant les activités. Il faut aller « au-delà », pénétrer cette réalité qui, dans le rite, toujours nous devance et qui toujours restera hors de notre portée. La liturgie est par nature mystérieuse.*

Cette question n'est pas purement théorique car elle nous conduit à celle, très concrète et actuellement débattue, de la participation active des fidèles aux mystères sacrés. Le concept de participation active, officialisé par le Concile Vatican II, avait été inauguré par saint Pie X qui, dès 1903, encourageait déjà les catholiques à une *participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique de l'Église.*

Mais cette « *participatio actuosa* » est souvent mal comprise sur le double plan spéculatif et pratique :

- Sur le plan spéculatif où elle est devenue pour beaucoup de prêtres et de laïques indispensable à la raison d'être du rite, comme si l'efficacité du rite se mesurait au degré de la participation visible à la célébration ;
- et sur le plan pratique où elle apparaît désormais « assimilée à une manifestation repérable », au point que beaucoup de chrétiens aujourd'hui ressentent une véritable frustration s'ils ne sont pas conviés à se produire en toutes sortes d'interventions extérieures bruyantes et remuantes, ou même à distribuer la communion quand le nombre de ministres ordinaires de l'Eucharistie est suffisant.

En fait, la participation active s'exprime :

- D'abord par la présence de corps et d'âme des chrétiens, par leur adhésion intérieure pleine et consciente dans la foi, l'espérance et la charité au culte du Christ total, en un mot, par leur union au sacrifice du Christ, du Fils s'offrant à son Père, auquel ils participent par toute leur vie en vertu du sacerdoce commun dont ils sont revêtus par leur baptême ;

Clé(s) & Lien(s)

- C'est l'Église tout entière qui célèbre, et tous y font tout, au sens où les membres du Corps mystique sont qualifiés pour participer activement aux différents ministères et fonctions à travers lesquels l'Éclésià se réalise concrètement et accomplit sa mission. Mais tous ne font pas tout de la même manière et au même titre : il y a une différenciation des vocations et partant des ministères.

Si l'Église est un corps vivant et hiérarchisé, il est donc urgent que les prêtres, « intendants des mystères de Dieu » et instruments vivants du Christ Prêtre et Pasteur, soient formés à célébrer dignement les rites nécessaires à la Tradition du dépôt divin. Le Concile Vatican II avait exigé expressément que l'enseignement de la liturgie dans les séminaires fût *placé parmi les disciplines nécessaires et majeures*.

Quelques questions ne manquent pas de devoir être posées.

- Qu'en est-il, en France du moins, de cette injonction ? ;
- Sans doute les aspirants au presbytérat étudient-ils spéculativement la mystagogie, l'histoire du culte et la théologie de la liturgie, mais apprennent-ils à célébrer concrètement ? Difficulté de l'entreprise car il faut enseigner à la fois le sens du rite qu'on ne peut pas sans cesse inventer et prendre garde toujours de ne pas tomber dans un « certain ritualisme » ;
- Les séminaristes n'auraient-ils donc qu'à observer leurs aînés à l'autel pour les imiter à leur tour sans qu'il leur soit besoin « d'apprendre » à célébrer ? De sorte que les jeunes prêtres, dont la plupart ne demandent qu'à bien faire, pâtissent aujourd'hui d'une rupture tragique de la transmission vivante de l'art de célébrer.

Et là où cette transmission continue fait défaut, surgissent nécessairement des tentatives souvent maladroites et toujours artificielles de reconstitutions qui sont à la liturgie d'aujourd'hui ce que fut parfois la restauration architecturale romantique : on plaque sur des ruines des oripeaux imaginaires ! (On fait du Viollet-Le-Duc liturgique ! Cette réflexion est de l'auteur !)

Clé(s) & Lien(s)

Ars celebrandi

[La liturgie étant un art (ars), ressortit à l'habitus opératif, en l'occurrence acquis, qui est une disposition stable perfectionnant l'exercice de l'intelligence et de la volonté de l'homme afin de lui permettre d'agir en vue de sa fin avec aisance. Pour bien saisir le mode de fonctionnement de l'habitus, il importe de distinguer entre l'acte intérieur et l'acte extérieur qui constituent l'acte humain en sa totalité. L'habitus s'acquiert par une éducation d'abord externe (c'est-à-dire par la répétition d'actes extérieurs) mais qui vise à créer les conditions nécessaires à la fois à l'existence et à l'exercice de l'acte intérieur correspondant à l'acte extérieur posé. Cet acte intérieur s'accomplit par l'action des facultés de l'âme (intelligence et volonté) au sein de la personnalité morale. L'expérience montre qu'il est nécessaire de répéter les actes bons pour apprendre à faire le bien. L'éducation ne consiste pas seulement à parler aux enfants de la manière dont on doit se comporter mais à incliner aussi bien leurs volontés que leurs intelligences vers le bien par la répétition d'actions bonnes. Un artisan qui ne connaît pas bien son art ne réalisera jamais que des œuvres médiocres. On ne doit pas confondre l'habitus avec l'habitude qui, pour cette dernière, bien que résultant elle aussi d'une répétition d'actes extérieurs, ne fait pas intervenir les puissances de l'âme et relève du pur mécanisme. Il est à craindre que ceux qui, en liturgie, estiment ne devoir imposer aucun geste extérieur, craignant que le sujet n'acquiert que des réflexes lui interdisant de comprendre jamais le sens des rites et de les « habiter », ne distinguent pas clairement, sans doute en raison de leur commune origine sémantique, l'habitude et l'habitus.]

Les rites doivent être effectués de manière à signifier ce qu'ils contiennent : la liturgie, qui est un art pratique, comporte des attitudes commandées par des règles, un « art de célébrer » (ars celebrandi) au sens où la liturgie, pour correspondre à sa fin, exige en premier lieu de celui qui a pour tâche de la présider, une manière de se comporter et d'agir qui ne saurait être ni spontanée ni encore moins innée, car *la maîtrise d'un art ne vient toujours qu'au terme d'un laborieux apprentissage*. Où, sinon au séminaire, les futurs prêtres pourront-ils acquérir cet art ? *Les plus hautes manifestations créatrices — celles de l'art — supposent toujours le métier pour que le talent et le génie puissent s'épanouir !* À combien plus forte raison est-ce vrai pour la liturgie !

Clé(s) & Lien(s)

« L'art de célébrer » ne se réduit pas à la simple observance matérielle des rubriques : célébrer, c'est pénétrer un climat que les rubriques protègent mais qu'elles ne créent pas. L'intelligence de la liturgie consiste formellement dans un esprit que les prescriptions normatives révèlent et expriment, mais ce « supplément d'âme » qui doit vivifier les rites ne vient-il pas de la pratique liturgique vivante de l'Église ? Célébrer la messe suppose un savoir-faire qui ne s'apprend pas d'abord dans les livres mais qui se transmet par tradition.

Si « l'homme occidental, tenté par le spiritualisme, a besoin d'incarner sa prière », *les gestes rituels ne parviendront à rejoindre ce but que « dans la mesure où ils seront habités par ceux qui les exécutent »* : c'est poser la question du rapport de l'esprit au corps chez l'homme. Selon la culture et la tradition occidentales, l'homme est un être incarné composé d'une âme spirituelle et d'un corps. Il est un être UN, à la fois spirituel et corporel. Notre faculté de comprendre un geste, c'est-à-dire d'en conceptualiser le sens et de saisir la valeur objective du signe dont il est producteur, fonctionne à partir des diverses sensations que nous éprouvons grâce à nos organes corporels. Selon Aristote, et après lui saint Thomas d'Aquin, l'intelligence agit par le mode d'abstraction : elle extrait les concepts des perceptions qu'elle reçoit des sens. « *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* : Il n'est rien dans l'intellect qui n'ait d'abord été dans les sens. » L'intelligence ne peut s'élever à la connaissance des réalités immatérielles qu'en se fondant sur les données de l'expérience. Sans doute les facultés cognitives du sujet connaissant ne dérivent pas de l'expérience, mais le contenu de la connaissance est toujours donné par l'expérience, ou mieux, tiré d'elle. Cette loi de psychologie fondamentale se vérifie aussi en liturgie : l'homme ne peut saisir pleinement la signification intérieure d'un geste (signes de croix, inclinations, station debout et génuflexions) et en « être habité » que s'il l'accomplit extérieurement et le répète afin de s'en pénétrer. D'où la nécessité de cultiver, par l'éducation et la formation liturgiques, un « *habitus d'art* » affectant son intellect pratique et sa volonté afin de spiritualiser et de surélever ses facultés sensibles directement sollicitées par la liturgie.

Clé(s) & Lien(s)

D'autre part, *adorer « en esprit et en vérité »* ne signifie nullement qu'il faille réduire le culte à la seule adoration intérieure : c'est méconnaître la nature de l'homme. Lorsque le Christ, Verbe fait chair, recommande à ses disciples d'adorer « en esprit et en vérité », Il n'enseigne pas que les actes cultuels extérieurs sont à proscrire, Lui-même s'y étant d'ailleurs toujours conformé, mais que nous devons pratiquer un culte qui ne soit pas mensonger, c'est-à-dire *un culte dont l'acte extérieur procède de l'intérieur et le révèle en vérité.*

Une religion abstraite, cela n'existe pas. Ceux qui entreprennent de pratiquer un culte (à ce qu'ils disent) plus spirituel, aboutissent en fait à ne pratiquer aucun culte du tout. Qui peut, en pratique, séparer ses idées du corps et de l'esprit ? S'abandonner au rite – de la façon décrite plus haut – autorise le célébrant à se concentrer sur le mystère exprimé par le rite, et à de mettre à l'abri de deux écueils qui le menacent trop souvent dans son ministère de présidence :

- Ou occulter le Christ, qui est l'agent principal de l'action liturgique, car le prêtre qui célèbre « in persona Christi » doit s'effacer derrière le Christ : *Le président d'un culte n'est pas d'abord un homme qui s'adresse à un groupe mais un porte-parole, un transmetteur d'une parole qui ne lui appartient pas et qu'il ne fait que transmettre ;*
- Ou peser sur la liberté des chrétiens en leur imposant des choix arbitraires ou idéologiques intolérables.

[Geneviève Trainar a très bien expliqué que c'est moins la liturgie qui est en crise en définitive que le rapport contemporain (y compris les prêtres célébrants) à la liturgie. « Les manquements dans le rite (...) reviennent tous, soit à nier la dimension transcendante de ce qui y est opéré, soit à proposer comme transcendant ce qui n'est qu'humain ou mondain. Dans tous les cas, le rite profané est alors véhicule d'idolâtrie, à moins que ce ne soit l'idolâtrie latente qui ne provoque la profanation des rites par les célébrants et (ou) des participants. » Geneviève Trainar, Transfigurer le temps, Ad solem, Genève, 2003, p. 58-59.]

La liturgie est un don de Dieu à son Église : à ce titre nous devons la recevoir et non pas l'inventer. Si le ritualisme – au même titre que le « spontanéisme » – est une maladie possible du rite, c'est tout de même

Clé(s) & Lien(s)

quelque chose de conserver des formes et des rites car au moins, on ne les détruit pas, et avec eux la notion du sacré sans laquelle toute transmission du mystère devient impossible.

La liturgie n'a pas pour vocation de traduire l'expérience spirituelle du groupe qui célèbre. La négligence du rituel interdit toute célébration liturgique digne de ce nom, car elle exalte une expression particulière de la foi au détriment de celle vécue en Église, or la liturgie est le culte public et collectif de l'Église. La limitation imposée par le rite à l'expérience personnelle n'y est pas une contrainte mais bien plutôt la garantie d'une expression objective conforme à la foi de l'Église.

Tout effort d'apostolat qui constituerait une nouvelle évangélisation sera infructueux s'il ne se fonde pas sur la liturgie qui est *l'organe le plus important du magistère ordinaire de l'Église* (Pie XI). La liturgie de l'Église, célébrée selon les rites codifiés par elle dans l'Esprit reçu du Seigneur, est un *lieu missionnaire incomparable*: confession permanente fondamentale – une catéchèse en acte (faite rite) – de la foi, capable de pénétrer aisément l'esprit de tout homme et d'ouvrir son cœur à Dieu: ces occasions sont devenues désormais les moments rares et privilégiés de transmettre les connaissances du salut à de nombreux baptisés. L'adage classique « *lex orandi lex credendi* » (la loi de la prière règle celle de la foi), trouve ici sa pleine force d'application.

En conclusion, deux options se présentent :

- Si le sacré n'est que la résultante d'une aspiration montée du cœur de l'homme, s'exprimant en des formes purement humaines, alors la liturgie devient un langage immanent à travers lequel l'homme veut traduire, dans *un double mouvement relationnel de convivialité horizontale* avec ses semblables et d'élan ascendant vers Dieu, le produit d'une expérience spirituelle qui l'habite. Dans cette hypothèse, la liturgie qui manifeste cette expérience fondamentale n'est plus pensable autrement que subjective et devant constamment s'adapter à la gamme toujours changeante des sentiments. On risque alors de s'enliser dans un *sentimentalisme moralisant*. Ne constate-t-on pas trop souvent dans nos célébrations que les monitions verbeuses, prenant le pas

Clé(s) & Lien(s)

sur le rituel, ne laissent plus guère au rite la capacité de nous introduire dans le mystère de Dieu et de signifier par lui-même ce que les plus belles paroles humaines ne pourront jamais exprimer ;

- En revanche, si le sacré est rayonnement du Divin, que la liturgie porte jusqu'à nous à travers l'action conjuguée des symboles et des rites afin que nous y entrions et l'expérimentions, il est évident que la liturgie, qui nous y donne accès, nous élevant ainsi au-dessus du monde profane, sera fondamentalement objective. Dans cette perspective, il est absurde de demander à la liturgie de célébrer Dieu dans nos vies. Bien plutôt, il s'agit très exactement du contraire. *La liturgie « célèbre » notre vie en Dieu car, par elle, Il nous élève et nous assume en Lui.*

C'est pourquoi la liturgie est divine et ses rites, qui nous rendent participants et bénéficiaires du mystère du salut, postulent d'être maniés par nous dans un véritable tremblement d'humilité et d'adoration. Toutes ces considérations sont graves car les enjeux qu'elles supposent ne sont rien moins que vitaux : pour une religion, perdre le sens et le respect des rites, n'est-ce pas perdre les rites eux-mêmes, et avec eux le sacré, et ainsi courir à la ruine et disparaître ? » [*Le digest de ces considérations s'inspire de l'article d'Albert Jacquemin, bien sûr, se référant lui-même à Paul de Clerck et au Cardinal Ratzinger, depuis, Pape Benoît XVI, glorieusement régnant*]

Dans le cadre de ce chapitre portant sur « Vocation et Décision », ces deux « lieux géométriques » de la situation du candidat au sacerdoce/presbytérat (uniforme et liturgie) ne semblent pas manquer de relevance, quand ils sont actualisés sous la forme de deux questions :

1. *Comment ce candidat se voit-il vêtu de façon ordinaire, en dehors du service de l'autel ?* Cette question vaut aussi pour les réguliers actifs (les réguliers contemplatifs, eux-mêmes, qui laissent de côté coule, soutane, bure et autre uniforme quand ils vaquent aux champs, à la laiterie ou dans les ateliers du monastère : garage, menuiserie, pharmacie... réservant leurs beaux atours pour le chœur ou le chapitre). On peut y répondre canonicquement ; on peut laisser la réponse ouverte...

Clé(s) & Lien(s)

2. Tout candidat est-il sensible/peut-il être sensibilisé aux multiples altitudes et profondeurs du rite liturgique en général et eucharistique en particulier? Quels types de formateurs faudrait-il « pré formater » pour les rendre aptes à parcourir toute l'envergure de cette tâche (et surtout quand eux-mêmes n'en ont ni le goût ni l'expérience, mal gré qu'ils en aient?)

Que dit M. le Cardinal Préfet de la Congrégation pour le Clergé, Darío Castrillón Hoyos Président de la Commission Ecclesia Dei, à propos de quelques priorités pour une pastorale des vocations ?

Don Dario nous fait passer en revue tous les clichés possibles et imaginables, avec des accents de tendresse contrite, d'espérance exsangue et de conseils aussi éculés qu'inefficaces, parce qu' « il « semble » oublier seulement qu'aujourd'hui, c'est aujourd'hui, hier, c'était hier, et que si nous voulons survivre, il faut déjà anticiper demain ! Inventer, à partir d'une analyse de situation qui ne se contente pas de commisération vaine et de rapide confiance en Dieu. Il faut précisément vouloir vivre soi-même, et compter aussi sur soi.

L'analyse de Don Dario est typique pour la France :

- D'abord la jeunesse était nombreuse et restait dans les zones rurales sous l'influence quotidienne du curé et de ses vicaires,
- Puis les écoles cantonales l'ont soustraite à l'atmosphère chrétienne des paroisses natales, lieu privilégié des vocations,
- Enfin cette population, anciennement rurale et profondément chrétienne a alors fondu comme neige au soleil.

On a envie de répondre au cardinal : et alors ?

Puis il se demande : comment collaborer à l'œuvre de l'Esprit ? Et nous avons les réponses classiques :

- La prière, avec le couplet sur la petite Thérèse ;
- Puis la famille chrétienne, dont il dit d'abord qu'elle était la pépinière des vocations, puis qu'elle ne l'est plus ; il va jusqu'à dire qu'elle ne peut plus l'être, au moins comme elle l'était ;

Clé(s) & Lien(s)

- Enfin, qu'il faut appeler, que les gens en charge doivent appeler, y ajoutant (sans prendre de risque) qu'il y a deux voies : l'intérieure, et l'extérieure ; la grâce et le conditionnement humain.

De nouveau nous prend l'envie de lui rétorquer : et alors, monsieur le Cardinal ?

Quant à l'évocation d'une pastorale des vocations... on atteint des sommets de... pieux souhaits :

- Il importe d'offrir au plus grand nombre possible de jeunes la possibilité d'une rencontre personnelle avec le Christ et de les aider à faire une expérience d'Église (?) ;
- L'expérience de groupe gagne souvent à être complétée par un suivi personnel grâce à la direction spirituelle et la confession régulière (?) ;
- Le contact personnel avec un prêtre aidera un jeune à découvrir le dessein d'amour que le Seigneur a sur lui (?) .

Qui peut dire quoi que ce soit là contre !

Alors viennent :

- Le couplet incontournable sur l'exigence des jeunes *et, lorsqu'ils se sentent appelés à devenir prêtres, ils veulent, dans les domaines humain, spirituel, théologique, pastoral, une formation de qualité qui les prépare à servir le mieux possible une Église et un monde où les difficultés ne manquent pas. (Ils ont une) soif d'exigence et d'absolu, (...) ils sentent également le besoin de recevoir un enseignement qui soit fidèle au Magistère et manifeste la continuité de l'Église à travers les siècles ;*
- Et peut-être la vraie question, enfin, de « l'attrait » qu'un tel idéal de vie doit obligatoirement représenter pour un adolescent à la recherche du bonheur : certains, comme le jeune homme riche ne s'en relevant pas, et peut-être jamais, surtout quand la barre est vraiment trop haute, que le vertige vous prend. Oui, où est-il ce « prêtre heureux, dont l'être, les actes, les paroles, l'habillement, la proximité pastorale des personnes correspondent à l'état de vie qu'il a embrassé, ce prêtre ne donnera-t-il pas envie à des jeunes de devenir comme lui ? ».

Clé(s) & Lien(s)

Oui, comment les prêtres peuvent-ils être rendus capables de « témoigner avec joie du mystère de la consécration qui les habite, de (l') unité de (leur) vie ». Alors, à ce moment, et à ce moment seulement, prendront sens :

- *La prière quotidienne, profonde, prolongée ;*
- *Le ministère vécu – en communion avec l'évêque et le presbytèrium – comme un généreux don de soi à l'Église et aux personnes ;*
- *La fidélité sans cesse renouvelée aux exigences de la vie sacerdotale ;*
- *Bref l'enracinement de tout l'être dans le mystère du Christ bon Pasteur, envoyé par le Père et consacré par l'Esprit Saint.*

Oui, comment (re)donner aux « prêtres en fonction » cette « rage » d'apprendre sans cesse, toutes sortes de choses, dans tous les domaines accessibles à leurs capacités et à leurs possibilités, parce que *les hommes de notre temps*, poursuit le cardinal, *sont, plus qu'autrefois, spécialisés dans leur domaine propre et ils apprécient de trouver ce même niveau de spécialisation chez leurs pasteurs... La perspective d'un ministère qui tienne davantage compte de l'épanouissement de leur intelligence pour une exigeante « intelligence de la foi » devrait rendre plus attrayant le ministère presbytéral et le mode de vie lui-même, pour tous les jeunes qui cherchent à faire de leur vie quelque chose de beau, de grand et d'original !*

Comme le petit Jean, comme le petit Jean-Marc !

Actualité d'Ignace...

Je conseillerais bien à chacun de se soumettre aux Exercices Ignaciens. Mais ils ne sont pas à la portée de chacun. Pour toutes sortes de raisons. Pourtant la fameuse maxime de Hevenesius (*Scintillae Ignatianae*, 1705), faussement attribuée au Basque lui-même, en dit assez sur le thème de la vocation et de la décision, intimement liées, comme elles doivent l'être chez un capitaine d'artillerie tel que el Caballero Vasco Inigo Lopez de Loyola. En effet, cette maxime synthétise admirablement la spiritualité et la théologie ignaciennes.

Clé(s) & Lien(s)

Telle est la première règle de ceux qui agissent :



Crois en Dieu

comme si tout le cours des choses dépendait
de toi, en rien de Dieu.

Cependant mets tout en œuvre en elles,
comme si rien ne devait être fait par toi,
et tout par Dieu seul.

Paul Valadier, sj, dans *La condition chrétienne* (Le Seuil, 2003, p. 43-47), donne un petit commentaire de cette maxime. Le mieux est de lui laisser la parole : tout ceci est une affaire de Jésuites. Mais qui peut servir à d'autres. Même à un Salésien de Don Bosco, comme moi, avant ma mission en Chine.

À première lecture, une telle formule est contradictoire, voire absurde ; elle semble justifier la pire hypocrisie, voire fonder une forme subtile d'athéisme. En effet le premier membre de phrase demande de croire en Dieu, mais de telle sorte que rien ne dépende de lui, et tout du sujet agissant ; si l'on croit en Dieu, n'est-ce pas pour s'en remettre totalement à lui dans un abandon sans réticence ni réserve, et donc nier toute part proprement humaine qui ferait ombre à l'action de Dieu ? La formule ne veut-elle pas dire au fond : crois en Dieu mais n'y crois pas (trop), ou encore fais comme si rien ne dépendait de lui ? On ne peut que voir là une profession d'athéisme, ou pour le moins une défiance en la Toute-Puissance, et une prudente façon de se comporter en mettant toutes les chances de son côté (hypocrisie morale).

Le second membre de la sentence n'est pas moins ambigu, voire à nouveau absurde. Comment tout mettre en œuvre et se mobiliser entièrement, si l'on ne croit pas aux résultats de ses efforts, ou si, dès le principe, on s'abandonne ? D'un côté, on demande de tout faire dépendre de soi et, de l'autre, on suppose que tout dépendra de Dieu, et par conséquent que toutes nos initiatives seront comme nulles et non avenues. N'est-ce pas une autre forme de défiance envers Dieu, voire même à nouveau une subtile négation de Dieu auquel on ne croit finalement pas autant qu'on

Clé(s) & Lien(s)

le prétend, puisqu'on prend soin de tout prévoir, au cas où... On assisterait ainsi à un simulacre d'abandon à Dieu, alors qu'on ordonne tout soi-même et qu'on ne compte que sur soi ou sur ses initiatives.

Ces antinomies témoignent d'une dissociation abstraite des termes : lecture d'« entendement », qui ne voit pas le lien concret qui permet de nouer ensemble une tension apparemment contradictoire. Gaston Fessard a bien montré que cette maxime ne prend sens en réalité que si on la rapporte à « la logique du Verbe incarné dans l'histoire », donc en fonction de l'Incarnation, ou du mouvement par lequel en Christ Dieu assume la condition humaine pour lui conférer la vie divine, sa propre vie. Seule cette perspective permet de lever l'antinomie, et elle suppose en effet qu'on entre dans un mouvement contrasté au sein duquel les termes prennent sens, en respectant la logique et l'articulation. La foi qui est ainsi présupposée est bien évidemment la foi au Dieu de Jésus-Christ, c'est-à-dire à un Dieu qui divinise l'homme (ou l'accueille dans sa vie) quand celui-ci s'humanise, assume sa condition créée, prend à bras-le-corps son humanité pour lui donner toute sa dimension humaine et divine ; car Dieu n'offre à l'homme de le diviniser (pour utiliser les termes chers aux Pères de l'Église) que si l'homme entre hardiment dans les chemins de son humanisation. C'est seulement quand et dans la mesure où l'homme assume les voies de sa finitude, de son historicité, de sa particularité, que Dieu rejoint cet homme pour lui ouvrir sa propre vie. Il n'y a pas ici de « ou bien ou bien », et toute antinomie apparente est levée par le mouvement par lequel l'homme assumant son humanité, Dieu lui ouvre les perspectives de la vie divine. Un tel Dieu ne cherche pas à affirmer sa supériorité dans l'abaissement de sa créature ; il ne se substitue pas à un être incapable ou impuissant, mais il habite la liberté de sa créature quand celle-ci a le courage de s'assumer, non de se renier. Ainsi l'homme chrétien est-il au plus près de Dieu (pour autant que ce vocabulaire spatial ait un sens) quand il décide par lui-même en toute liberté d'homme ; ou Dieu est le plus interne à cette liberté quand celle-ci cherche à se prendre en main ou à ordonner sa vie en vérité.

Ainsi la première phrase de la maxime coupe court à toute fausse affirmation de la transcendance de Dieu qui se paierait d'une démis-

Clé(s) & Lien(s)

sion de l'homme et d'un renoncement à sa condition de créature. Mais le second membre de la phrase rappelle opportunément que, si essentielle soit-elle, la liberté humaine ne fait pas de l'homme le maître et possesseur du cours de l'histoire, ni même de sa propre vie ; elle ne lui garantit pas non plus la pleine valeur assurée de ses décisions ; elle met en garde contre la folie d'une entière maîtrise de l'action qui enferme l'homme dans une suffisance où il se perd, comme il perd le sens du réel. La mobilisation de toutes les énergies humaines que présuppose et appelle la foi en Dieu, selon le premier membre de phrase, passe par un lâcher prise, un renoncement, une négation, une mort à soi-même et à ses initiatives, qui consistent toutes en une confiance totale au seul Dieu. Mais c'est lorsque la liberté a pleinement exercé ses pouvoirs, pour autant qu'elle le peut, qu'il lui est possible de se dépendre de soi et de s'abandonner sans que cet abandon soit une démission ou une lâcheté. Seul peut vraiment se confier à Dieu celui qui a mobilisé toutes ses énergies, seul celui-là sait de quoi il retourne de s'en remettre à plus grand que soi quand il a fait tout ce qui relevait de lui. Une telle liberté ne renonce pas à son plein exercice, simplement elle reconnaît sa limite, et c'est d'ailleurs sagesse, non oukase divin ou hétéronomie injustifiable.

Pour dire les choses autrement, laisser l'avenir entre les mains de Dieu, c'est poser une distance bénéfique entre l'action posée et Dieu, c'est admettre que le succès n'est pas assuré par nos seuls efforts ou nos vertus, mais qu'il est donné par Dieu selon le mode qui est le sien, à condition que l'homme ait fait tout ce qui était à faire. La liberté se trouve ainsi libérée de l'obsession de ses réussites ; elle reste ouverte ici encore à une finitude que toute analyse sérieuse de l'action ne peut que ratifier, tant il est vrai qu'il n'est pire folie que l'illusion de la maîtrise totale de soi ou des conséquences de ses actes. Mais, une fois encore, une telle sagesse n'a de sens que si de principe la liberté n'a pas renoncé à son exercice. Et ici encore il ne s'agit pas de parler d'échec de la liberté, comme si Dieu se manifestait dans les lacunes humaines ; ces échecs ne sont que trop réels, mais la sentence touche, plus profondément, à la finitude même de la liberté, dont elle indique une essentielle limite qui lui est constitutive.

Clé(s) & Lien(s)

Ainsi les deux membres de phrase s'appellent-ils mutuellement dans une tension bénéfique et féconde : la sentence suppose une relation typiquement chrétienne entre Dieu et l'homme, pour parler le langage classique de la théologie entre grâce et volonté.

Cette relation n'est ni d'opposition simple (comme si Dieu était d'autant plus reconnu que l'homme est nié), ni de confusion (comme si tout revenait soit à Dieu, soit à l'homme dans un exclusivisme irrespectueux du Verbe fait chair pour que la chair soit divinisée). Elle ne peut être intelligible que si on la pense et on la vit sur l'horizon de l'économie du salut, telle que la tradition chrétienne, catholique notamment, la lit en Jésus-Christ.

Jésus-Christ n'est pas lui-même d'autant plus Dieu qu'il serait moins homme, et il n'est pas non plus une ombre humaine qui ferait signe vers un Dieu sans visage. Pleinement porteur de la divinité dans son humanité même, c'est cette humanité concrète qui donne la véritable image et ressemblance de Dieu.

La vocation, est-ce un sacrifice ou un don ?

Des jeunes qui se préparent à devenir prêtres ont répondu à cette question. Il vaut mieux les écouter eux, plutôt que de parler à leur place :

– Répondre à l'appel de Dieu n'est pas un « sacrifice » qui nous détruit. La vocation ne nous prend pas quelque chose. Elle est un appel à être, à être davantage, non pas davantage que les autres mais davantage que ce que nous étions jusque-là ;

– Comme dit Jésus : « Ma vie nul ne la prend mais c'est moi qui la donne ». Donner sa vie est un engagement qui comporte des choix et des renoncements ;

– Je crois que, fondamentalement, Dieu a le désir que nous vivions, que nous soyons heureux. Mais il est vrai que choisir telle forme de vie, c'est en exclure d'autres. Si le désir de lui consacrer notre vie en y mettant le prix nous met dans la joie et que l'Église confirme cela, alors c'est qu'il nous faut ;

Clé(s) & Lien(s)

- Pourquoi est-ce que, parfois, c'est compliqué de se décider ?*
- Parce que la lumière ne se fait en nous que lentement.*
- Parce qu'il y a des choses qu'on ne veut pas lâcher (une situation sociale, la perspective d'une vie de famille, etc.)*
- Parce qu'on pense qu'on n'est pas prêt ou pas digne... ou bien qu'on attend d'être sûr à 100 % pour se décider.*
- Parce que ce n'est facile pour personne de s'engager pour la vie dans le mariage, le sacerdoce ou la vie religieuse.*
- Peut-être aussi ne suis-je pas porté par une vraie joie, un dynamisme profond en pensant à cette vocation ? Alors il peut y avoir avantage à envisager d'autres manières de vivre la vie chrétienne. [...] À l'inverse il arrive que ce soit simple et clair, sans douter ni pouvoir douter.*

Ce qui est à faire pour y voir plus clair ?

- Me demander : « Au fond, qu'est-ce que j'ai envie de vivre ? »*
- Est-ce que la manière dont je suis le Christ aujourd'hui est pour moi un chemin de vie ?*
 - Est-ce que je désire davantage ?*
 - En parler à quelqu'un en qui j'ai confiance et qui a suffisamment de liberté à mon égard pour m'aider à avancer et pour respecter mon chemin.*
 - Au point où j'en suis, il peut être trop tôt pour décider mais il n'est peut-être pas trop tôt pour en parler à quelqu'un.*
 - Rencontrer des communautés religieuses, pour mieux les connaître de l'intérieur, me rendre compte par moi-même.*
 - Vivre une retraite à la manière de saint Ignace. Si la Parole du Seigneur réjouit profondément mon cœur, ce sera une confirmation importante pour moi. Et puis elle va aussi clarifier mes intentions profondes.*

Clé(s) & Lien(s)

Voici comment un apprenti jésuite parle de son itinéraire.
Par le truchement d'une charade !



Clément NGUYEN AN DUNG

Qui suis-je ?

Mon premier est un voyage

J'ai quitté le Vietnam pour la première fois à l'âge de neuf ans en 1976. Ce voyage m'a d'abord emmené en France. Il s'est ensuite poursuivi en Côte d'Ivoire, en Tunisie, aux Philippines, puis de retour en France

Mon deuxième est un stéthoscope

J'ai voulu réaliser un rêve : devenir médecin. Bien qu'étant à Paris, je ne connaissais pas (!) le Centre Laennec. Mais c'est bien dans cette vocation qu'est née une autre vocation.

Mon troisième est une question

« Quid agendum » (Récit autobiographique de la vie d'Ignace de Loyola, n° 50), « Que dois-je faire Seigneur ? » (Livre des Actes des Apôtres, 22, 10) Le temps, celui de terminer ma formation médicale, celui de deux JMJ (à Rome puis à Toronto), a permis la question de mûrir en un choix.

Mon tout est un désir : « Aider les âmes » Les deux années de noviciat, les déplacements lors des expériences, ont donné une consistance à ce désir : « Le monde est notre maison. »

Le Livre des Exercices a une particularité : il ne s'agit pas d'un livre qu'il suffirait de lire pour en saisir le contenu ! La Préface rédigée

Clé(s) & Lien(s)

pour la première publication en 1548 précise : *Ce n'est pas pour ceux qui doivent seulement lire les Exercices, mais pour ceux qui doivent les faire, ou plutôt, qui doivent les donner à d'autres, qu'une telle peine et un tel soin ont été dépensés.*

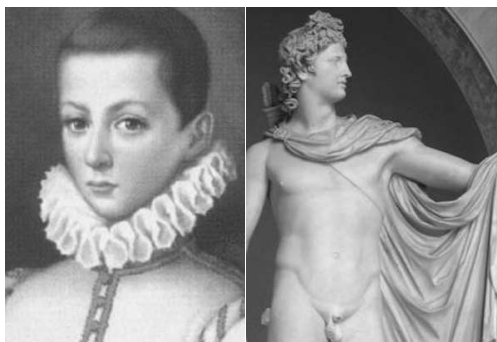
Les Exercices spirituels sont donc un livre d'expérience et de pratique, un livre destiné à un maître d'exercices. Ce livre ne peut donc en aucune façon se comprendre en dehors de la relation singulière qui s'établit entre celui qui donne les exercices et celui qui les reçoit.

Chapitre 5

Célibat et Chasteté : Affaire de Vocation.

On ne choisit pas sa vocation, on la reçoit !

Charles de Foucauld



Saint Louis de Gonzague & L'Apollon du Belvédère

[Je me permettrai de souligner ce qui m'apparaît comme manques pratiques de cette théorie par ailleurs admirable et inattaquable, et d'indiquer entre parenthèses les questions et situations pratiques à résoudre !]

« Déjà au moment de l'admission des jeunes au séminaire, il faut mesurer avec attention :

— Leur aptitude à vivre le célibat (**COMMENT L'ÉTABLIR ?**), afin de parvenir avant l'ordination, à :

Clé(s) & Lien(s)

— une certitude morale en ce qui concerne leur maturité affective et sexuelle (**SUR QUELS CRITÈRES OBJECTIFS BASER CETTE CERTITUDE MORALE ?**), écrit le Saint-Père (Jean-Paul II) dans son message, mettant en garde de manière implicite contre :

— le danger de se concentrer uniquement sur la formation académique des futurs prêtres (**AH! PARCE QU'IL Y A DONC (EU ?) DANGER!**).

— Le « projet éducatif dans les séminaires », a-t-il expliqué, doit tenir compte « de la complémentarité fondamentale des quatre dimensions de la formation : humaine, intellectuelle, spirituelle et pastorale » (**LES FORMATEURS SONT-ILS EUX-MÊMES FORMÉS SELON CETTE COMPLÉMENTARITÉ FONDAMENTALE ?**) comme le souligne l'exhortation apostolique « Pastores dabō vobis » (15 mars 1992) dans laquelle le pape a réuni les propositions du synode mondial sur « la formation des prêtres dans les circonstances actuelles » (30 septembre-28 octobre 1990).

— « À la lumière des changements sociaux et culturels actuels (**QUI S'EST HASARDÉ, AVEC AUTORITÉ ET COMPÉTENCE, À FAIRE LE CATALOGUE DE CES CHANGEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS ACTUELS, ET À EN TIRER LES CONSÉQUENCES PRATIQUES ?**), recommande le pape, il peut parfois être utile que les éducateurs utilisent le travail de spécialistes compétents (**PARFOIS SEULEMENT, APRÈS LE TSUNAMI PÉDOPHILE ?**), pour aider les séminaristes à comprendre plus profondément les exigences du sacerdoce (**VOILA CE QU'IL FAUT RE DÉFINIR AUJOURD'HUI!**), en reconnaissant dans le célibat un don d'amour au Seigneur et aux frères (**EST-CE LE SEUL DON D'AMOUR QU'UN ÊTRE HUMAIN PEUT FAIRE AU SEIGNEUR ET AUX FRÈRES ?**) »

(CITÉ DU VATICAN, mardi 1^{er} février 2005). ZF05020102

Est-ce une simple et pure déclaration d'intention ? Il est en tout cas heureux qu'une telle évidence (complémentarité fondamentale des quatre dimensions de la formation : humaine, intellectuelle, spirituelle et pastorale) soit reconnue ! Et que « les éducateurs utilisent le travail

Clé(s) & Lien(s)

de spécialistes compétents » à l'occasion. La formation des futurs membres du clergé, du gros des troupes, de l'infanterie a viré très souvent à en faire « des enfants perdus » devant les offensives des temps et des lieux. Qu'il soit plus facile (encore que...) d'assurer une formation intellectuelle, tout le monde peut l'admettre, autant à l'université que dans les grandes écoles, et dans notre cas, dans les anciens « grands séminaires », « scolasticats » et autres « centres de formation » : facultés catholiques, écoles supérieures et instituts de théologie. Si problème il y a ici, il est d'ordre idéologique : c'est le conflit qui a fait créer par le cardinal Lustiger, ex-archevêque de Paris, « son séminaire perso » (l'École Cathédrale) en face et contre – il faut le dire – Issy-les-Moulineaux et la rue d'Assas.

Mais dès que sont abordées les questions plus « intimes » ou « spécifiques » de la formation humaine, spirituelle et pastorale, les affirmations tournent dans le vide ! On prétend que c'est d'abord l'affaire de chacun. À la limite pour la question pastorale, on « arrive » à trouver et organiser des « stages » pratiques dans tel ou tel lieu, pour tel ou tel type d'expérience, accompagnée de tel ou tel « superviseur ». La question « spirituelle » demande à être traitée sur plusieurs plans concomitants : les contenus, l'entraînement et le coaching accompagnement. On ne s'improvise pas dans ce genre d'activité. Ce n'est pas un passe-temps. Les « directeurs spirituels » ne sont pas « spirituels » par décret. On va me dire : « Mais on sait tout cela ! » Et pourtant on continue de nommer à ces postes spécialisés des prêtres (pour la plupart) « sans qualité » !

Pour ce qui « touche » à la sexualité, nous tombons alors dans une grande misère où se côtoient ignorance, peur, pudibonderie, mythe et volontarisme. Le célibat et la chasteté sont une vocation en soi, et d'abord indépendamment de l'appel sacerdotal ou/et religieux !

Avant d'aller plus loin, rappelons les points principaux du texte du 1^{er} février 2005 :

1. Comment établir l'aptitude à vivre célibataire ? Et sur quels critères baser la certitude morale qu'un candidat soit déclaré apte à vivre en célibataire ?
2. Pourquoi la seule formation académique peut-elle se révéler un danger ?

Clé(s) & Lien(s)

3. Les formateurs sont-ils eux-mêmes formés selon cette complémentarité fondamentale ?
4. Qui, jusqu'ici, s'est chargé avec autorité (institutionnelle et professionnelle) à faire le catalogue de ces changements sociaux et culturels actuels, et à en tirer les conséquences pratiques ?
5. Pourquoi avoir recours seulement « parfois » aux spécialistes compétents, surtout après le tsunami pédophile qui continue ses ravages et ne s'arrêtera pas de si tôt ?
6. Quand se décidera-t-on enfin à redéfinir sacerdoce et prêtrise : car c'est de ces contenus que dépend la relève ministérielle de l'Église ?
7. La célibat est-il donc le seul don d'amour qu'un être humain puisse faire au Seigneur et eux frères ?

Voilà un programme de travail pour la nouvelle commission de la conférence épiscopale de France, pour les ministères ordonnés. !

Une vocation, des vocations

Toutes les investigations possibles et imaginables ont été réalisées par les personnes et les instituts les plus compétents, selon les Textes bibliques et l'Histoire du Christianisme : rien, absolument rien ne peut permettre d'établir un lien nécessaire, intrinsèque et constitutif entre célibat et sacerdoce/prêtrise – la chasteté, elle, demeurant l'obligation faite à tout être humain de n'instrumentaliser ni le sexe en tant que réalité humaine ni le partenaire en tant que personne humaine en les soumettant à la seule jouissance égoïste, même si cet égoïsme est partagé (?) par les impétrants – a fortiori si ce sont des échangistes, des groupistes ou des pervers sadomasochistes ! Au-delà, nous entrons dans le domaine dangereux et malheureux des régressions, des psychoses et des paranoïas, ou « tout simplement » du crime : compétence de la psychiatrie et de la police !

Nous ne pourrions pas avancer sur ce chemin de clarification tant que nous ne nous livrerons pas à une double démarche :

Clé(s) & Lien(s)

- Tantôt progresser sur la ligne de crête des perspectives altitudinales ;
- Et tantôt nous enfoncer

Et non pas picorer, ni céder à la tentation de croire que ce qui se trouve ailleurs est préférable à la tradition dont nous avons hérité !

Il s'agit bien de remonter avec suffisamment de détermination à ce qui a permis à ces deux grandes traditions, que sont la judéo-chrétienne et la gréco-romaine, de porter leurs fruits de cultures, de civilisations et de religions, en prenant conscience des partis pris de chacune, de leur cohérence, de leurs zones aveugles et leurs limites.

Discerner dans les couples « loi et vocation » et « sacerdoce et prêtrise », ce qui porta, porte et portera de vie éternelle à travers récits, traditions et enseignements, revient à remonter en deçà des séparations âme/corps, des catégories du vital/moral/spirituel ; il s'agit de « flotter », d'évoluer, *tel le poisson dans l'eau, sans tension ni résistance. C'est une autre voie d'intelligibilité, un autre rapport au temps (relativité, et non relativisme, M. le Cardinal !), aux autres (mondialisation et informatisation de la communication), à l'action (pastorale ou autre, proche ou lointaine, médiatisée ou immédiate), à la connaissance (de soi, des autres, du monde, de Dieu : anthropologie d'abord, philosophie et théologie ensuite !)* Ceci sans crispation, sans cristallisation, sans captation non plus. Il n'y a rien à conquérir, nulle bataille à remporter sur nul ennemi : ni la vérité, ni le bien, ni l'au-delà, ni quelque transcendance ou sacralité que ce soit. À notre quête désormais, en ce domaine comme en d'autres, doit se dérober la poursuite de toute finalité permanente, jusqu'à l'aspiration de trouver jamais la solution finale : ce qui ne doit pas, là encore, nous valoir la critique (facile, trop facile !) de relativisme décidément ! Il s'agit de s'« exposer » là où naît un homme 'autre', et qui doit apprendre à définir sa nature culturelle, son essence neuve, en relation avec les nouvelles données de son 'être au monde', son 'dasein', sa 'condition' ! (Je dois ici quelque idée à Françoise Le Corre, dans sa recension, dans *Études* mai 2005 - p.711, du livre de François Jullien, *Nourrir sa vie, À l'écart du bonheur*, Seuil 2005.)

Bref, on ne peut pas faire l'impasse de « *La Généalogie de la sécularisation* » (selon le sous-titre de l'ouvrage de référence de

Clé(s) & Lien(s)

Giacomo Marramao, *Ciel et Terre*, Bayard 2005) dont nous descendons tous, et ignorer ce que nous ont apporté, même à notre insu, à nous et à la conscience contemporaine post moderne, des hommes tels que Hegel, Marx, Freud, Nietzsche, Einstein, mais encore M. Weber, C. Schmitt, E. Voegelin, P. Berger ou C. Lasch, ou enfin d'immenses théologiens comme Gogarten, Bultmann, Barth, Rahner, Küng et Ratzinger lui-même (traduit depuis peu en chinois, le seul, noblesse oblige!)

Parler de loi, même quand elle « régule » un sacrement, ici, l'ordination sacerdotale/presbytérale, c'est à la fois définir et contenir dans un espace-temps culturel, ce qui, vécu dans le hic et nunc d'une vie personnelle (celle de l'« appelé – élu »), la dépasse, la transcende, la traverse et la projette dans l'éternité (selon la foi : sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech) Qu'il le faille nécessairement dans cette « vallée de larmes », nul ne va le contester. Va pour l'éternité du caractère ontologique de l'ordination sacerdotale/presbytérale. Ceci est une affaire de foi que rien ni personne ne peut confirmer ni infirmer : de retour chez Dieu, nous verrons bien. Quant à ce qui ne peut relever de la foi, mais seulement de la conjoncture, de la législation, et d'une certaine tradition (relativement récente d'ailleurs), nul ne peut en aucun cas l'attribuer à la volonté du Dieu Éternel, de Jésus de Nazareth : à la rigueur d'une suggestion de l'Esprit-Saint, dont « on ne sait d'ailleurs, depuis que Jésus nous l'a envoyé d'auprès du Père, ni d'où il souffle ni où il s'en va souffler encore »!

Sacerdoce/Presbytérat

L'imposition canonique du célibat sacerdotal/presbytéral fut une conjoncture socio-juridique, étayée a posteriori théologiquement, mais sans aucun fondement scripturaire sûr ni nécessité pérenne. Cela a pu être considéré comme un don de Dieu, cela a certainement produit des fruits de sainteté de vie : tant mieux pour les âges qui nous ont précédés. C'est fini ! Le Saint-Esprit n'est jamais à court d'inspiration : mettons-nous dans sa mouvance, il nous enverra bien quelque idée.

La langue trahit toujours le propos.

Clé(s) & Lien(s)

- Il n'y a pas de « sacerdote » en français, il n'y que le « prêtre », de même qu'en anglais (« priest ») et en allemand (« Priester », majuscule s'impose pour les substantifs). En revanche, pour l'italien, « prete » est péjoratif, au profit de « sacerdote » qui est noble ;
- En français, pour autant, nous trouvons pour la fonction, et à égale importance usitée, « sacerdoce » et « prêtrise ». Ce qui n'est plus le cas en anglais (« priesthood » seulement) ni en allemand (« Priestertum » seulement). Etc.

Que veux-je dire ? Qu'il existe plus qu'une nuance entre les racines respectives du mot « prêtrise » et du mot « sacerdoce », et que « *ce n'est pas pour rien* » que le génie et le dictionnaire de l'Académie Française ont bien enregistré les mots « prêtre », « prêtrise » et « presbytéral/e », ainsi que les mots « sacerdoce », et « sacerdotal/e », mais pas le substantif correspondant à l'italien usuel « sacerdote » ! En France, il n'y a que des prêtres (plus beaucoup d'ailleurs, et ce n'est pas sans raison).

C'est que :

- Le mot latin « sacer » relève du domaine du sacré (choses à part) : le « sacerdote » est celui qui s'occupe des choses sacrées, ce qui le « coupe », le met à part lui aussi des autres hommes, et en fait un personnage « hors du commun ». On peut comprendre pourquoi les Italiens, etc. ;
- Et que le mot grec « πρεσβυτερος » (presbuter = plus ancien) relève de l'expérience : le « prêtre » originellement : c'est celui qui est plus ancien – non pas plus âgé – que les autres, ici, dans les choses et la pratique de la foi, et donc mérite le label de fiabilité et est susceptible de se voir confier une responsabilité pastorale. On comprend que les peuples du nord, plus portés sur le droit et l'histoire...etc.

C'est pourtant depuis Rome, (centre, urbs), l'Italie, (héritière de l'Empire), le Sud (où se mêlent depuis les origines, mythe et magie) que la dimension païenne de « sacré » s'est imposée, et qu'elle a « consacré » ses « responsables » (?), les instituant en hommes à part, retranchés de la terre des hommes ordinaires, confondant, à cause de son prurit polythéiste, mystère de la foi et culte des mystères. En passant du grec au latin, l'Église romaine a bien retenu les deux appel-

Clé(s) & Lien(s)

lations, mais en les investissant suprêmement de la seule dimension païenne (cultes des mystères d'Isis, Mithra et Déméter), au détriment de la dimension fonctionnelle (ministérielle) de chef de communauté des croyants en Jésus-Christ.

C'est le champ de bataille le plus significatif et le plus lourd de conséquences des visions

- « pétrine » (de Pierre et la Communauté de Jérusalem : créer encore une religion, même si elle est « nouvelle »)
- et « pauline » (de Paul et des communautés missionnaires : *Je n'ai pas été envoyé pour baptiser – c'est-à-dire pour créer une nouvelle religion – mais pour annoncer Jésus-Christ, notre Sauveur, vivant aujourd'hui*)

de l'Église qui se fondait !

La vocation spirituelle de tout homme, et du « ministre » de la foi en particulier

Toute idéologie occulte la vocation spirituelle de l'homme, et du « prêtre » actuel en particulier, qui n'en est pas moins homme ! Les héros et les saints le disent : les vicissitudes de la vie (épreuves, décisions, engagements...) peuvent devenir des chemins de vie, et la déchirure de l'« être engagé » se transformer en ouverture vers l'absolu. Les mystiques chantent la blessure de l'amour dont ils ne veulent guérir, parce qu'elle ouvre à une liberté et à une joie qui rapprochent de Dieu. Or cette blessure est unique, à laquelle toutes les autres renvoient : elle urge l'immense tâche d'une existence totale. Tous les récits et les mythes font vibrer le motif de la blessure. Pour le croyant, elle est inaugurée dès le jardin de la première aube, dans la décision entre « connaître/comprendre » et « aimer/se laisser aimer » ! Consentir à cette blessure originaire, c'est notre façon de revêtir la condition humaine. La blessure est d'amour blessé, où naît la dimension de l'« éveil spirituel », pour un parcours initiatique, une mystagogie : l'échelle de perfection.

Pour autant ils ne sont pas interchangeables, le héros, le mystique et le saint. Il existe certes une cohérence anthropologique entre le

Clé(s) & Lien(s)

parcours initiatique d'humanisation et le développement spirituel (voir Jacob/Israël): l'« erreur de parcours » est de mélanger les deux dimensions (voir Jonas). Les deux quêtes ne font pas un. L'amour extatique pour l'autre n'équivaut pas à la passion mystique pour l'« Autre », Dieu: l'on n'« aime » pas de la même façon Dieu et un être humain. Le premier amour est d'un autre ordre, comme dirait Pascal: surnaturel! Ce serait confondre « ἔρως » et « ἀγάπη » (éros et agapè), les mystères d'en haut et ceux d'en bas (même confusion qu'entre « prêtrise » et « sacerdoce », que nous évoquions plus haut): l'amour de Lancelot pour Guenièvre, par exemple, et l'amour du Christ envers les hommes. Pour désigner celui-ci, les auteurs du Nouveau Testament ont justement écarté les concepts ambigus en choisissant un mot nouveau, non galvaudé: « ἀγάπη », agapè. Nouveau, car réductible à aucun autre, puisque sa source est Dieu même. Seul l'« ἀγάπη », parce qu'il les transcende (ordre « autre »), humanise les expressions humaines de l'amour, en les élevant à leur véritable noblesse. Distinguer pour unir est, en la situation actuelle qui est la nôtre dans l'Église Catholique, d'une impérieuse nécessité. Aurions-nous malheureusement (déjà?) versé dans une gnose religieuse qui donne le sentiment de n'en n'avoir cure?

C'est à cet endroit que « le bât blesse » entre célibat et prêtrise: d'avoir décidé, à un moment du temps et pour toujours (? !), d'un lien quasi ontologique et exclusif de tout autre entre:

- La masculinité (pas de trouble dans le genre);
- L'élection par Dieu (l'appel de genre à genre, de mâle à mâle);
- Et la sacralisation de la fonction sacerdotale (institutionnalisation du seul genre mâle).

L'Église ayant institué que Dieu ne pouvait appeler que des mâles (?), *ce sont eux qui ont hérité la responsabilité exclusive de la gestion d'une économie (du) sacré(e), en exigeant par la loi ecclésiastique de s'y consacrer intégralement et de façon absolue!* (Pour ce qui précède, je me suis inspiré de plusieurs remarques de Claude Flippe, sj, dans sa recension, in *Études* mai 2005, p. 715, du livre de Jacqueline Klein, *Divine blessure*, A. Michel 2005).

Saint Louis de Gonzague et l'Apollon du Belvédère

1568-1591 : *Louis de Gonzague mourra à 23 ans.* Comme il paraît loin de nous, ce jeune noble italien d'une famille richissime, en pleine renaissance. Louis a fréquenté la cour de Charles-Quint. Les grands de ce monde rêvaient de lui pour épouser leurs filles. Mais lui affichait son mépris des grandeurs. Ne l'a-t-on pas vu arriver à une fête mondaine, où les cavaliers caracolaient sur leurs pur-sang, monté sur un vieux mulet ?

Le jour de sa naissance, son père, le marquis de Castiglione, avait fait sonner toutes les cloches et tonner les canons pendant trois jours. Fou de joie et d'orgueil, il avait distribué pain et vin, gratuitement, à toute la population : son premier enfant, son héritier, allait assurer la gloire de sa maison et le bonheur de ses sujets...

Très tôt, Louis s'aperçoit que la société où l'a placé sa naissance *baigne dans le sang, le poison, un climat de luxure, d'impudeur et de fausseté.* Même sa mère, qu'il aime pourtant d'une véritable tendresse, le scandalise : il ne peut approuver ses bariolages de fards, ses décolletés, ses parfums agressifs. Le monde qui l'entoure, pourri de richesses et de passions, est à ses yeux marqué par la mort. Deux de ses frères mourront assassinés, ainsi qu'un oncle, à l'instigation de son frère Rodolphe. Sa propre mère, un jour sera poignardée et laissée pour morte...

Louis a choisi l'Évangile, avec toute sa force de contestation. Il est fasciné par l'absolu de Dieu. Pour suivre sa vocation, il doit arracher à son père, à sa puissante famille, à l'empereur lui-même *le droit de sacrifier tous ses droits et son droit d'aïnesse.* Même pendant son noviciat, il rentre pour un temps dans sa famille, afin de régler des « affaires explosives » que lui seul pouvait apaiser.

Dans sa vie spirituelle, donner à Dieu le temps qui Lui revient, cela signifie pour lui recommencer toute l'heure d'oraison quand une distraction l'a interrompue. Il faudra la sage direction de saint Robert Bellarmin, son père spirituel, pour assouplir et adoucir cet héroïsme fou.

Au printemps 1591, Louis étudie la théologie à Rome quand éclate une épidémie de peste. Louis se livre entièrement au service des pestiférés. Il les approche dans la rue, les soigne, les prend dans ses bras...

Clé(s) & Lien(s)

Le 21 juin, il meurt, non pas de la peste, mais d'un épuisement subit et rapide de son organisme. Saint Jean Berchmans, Saint Jean Bosco, Saint Dominique Savio avaient pour Louis une amitié et une admiration sans bornes.

L'Apollon du Belvédère est une sculpture romaine en marbre, réalisée au II^e s. de notre ère d'après un original grec en bronze du IV^e s. av. J.-C, qui se trouvait sur l'agora à Athènes. La statue a été trouvée au XV^e s. près de Saint Pierre aux Liens, puis transportée par Jules II dans la cour des statues du Belvédère (le palais du Belvédère est l'actuel musée, et la cour est actuellement appelée cour de l'Octogone), d'où le nom actuel. La statue représente le dieu Apollon avançant. Il tient un arc de sa main gauche, et de la main droite, une flèche prise dans son carquois. Apollon, (Απολλων) une des principales divinités grecques, dieu de la lumière des arts et de la divination. On n'est point d'accord sur l'origine du culte. Les uns le font venir d'Orient, d'autres le croient purement grec. D'ailleurs les anciens eux-mêmes connaissaient plusieurs Apollon. Aujourd'hui, on tend à distinguer un Apollon dorien et un Apollon ionien, mais leurs légendes se sont mêlées.

Apollon est fils de Zeus et de Létô. Il naît à Délos, où sa mère, poursuivie par la jalousie d'Héra, avait trouvé refuge. À Delphes, il tue le serpent Python et, souillé par ce meurtre, va se purifier à Tempé, puis revient à Delphes. Sa route deviendra « la Voie Sacrée », ἅγιος ὁδός où chemineront les processions à la fête du Septérion, instituée en souvenir de son premier exploit et célébrée tous les huit ans.

Chaque automne, Apollon se retire chez les Hyperboréens, dans l'extrême nord, et il revient au printemps. D'après d'autres légendes, il tue les Cyclopes et il est condamné pour ce meurtre à servir Admète, roi de Phères en Thessalie. Il a des aventures galantes, poursuit la nymphe Daphné, qui est changée en laurier. Il lutte contre Tityos, contre Eurytos. Il frappe de ses flèches les Niobides, et fait écorcher Marsyas qui lui dispute un prix de musique. Plus tard, Apollon gagna un autre concours de musique que présidait le roi Midas ; cette fois c'est sur Pan qu'il l'emporta. Il devint alors le dieu incontesté de la musique.

Ses fonctions sont très variées. Il est le dieu de la lumière, et conduit le char du soleil. C'est aussi un dieu agricole. C'est le dieu des

Clé(s) & Lien(s)

purifications, le dieu vengeur qui déchaîne les épidémies, le dieu protecteur, le dieu médecin avant son fils Asclépios, le dieu des arts, surtout de la poésie et de la musique, le dieu de la divination.

Nombreux aussi sont ses surnoms ou ses épithètes : Phoibos (le brillant), Pythios ou Pythoktonos (le vainqueur du dragon), Hékatébolos (qui frappe de loin), Argurotoxos (à l'arc d'argent), Sôter (le sauveur), Alexicacos (le secourable), Iatromantis (le médecin devin), Musagète (le conducteur des Muses), Sauroctone (tueur de lézards), Citharède (tenant une cithare), et, pour rappeler les lieux de culte : Clarios, Lykios, Isménios, Amyclaeos, Délíos, etc. (il avait des fidèles dans toute la Grèce).

Beaucoup de ses temples renfermaient des oracles célèbres (Delphes, Abae, Acraephia, Thèbes, les Branchides à Milet, Claros). Depuis le VI^e siècle, sous l'influence de Delphes, c'était le type idéal de l'Hellène. À l'époque hellénistique, il fut supplanté par les divinités mystiques de l'Orient, et on le confondit de plus en plus avec Hélios. Mais auparavant, il tint une place prépondérante dans le calendrier religieux : le premier et le septième jour de chaque mois lui étaient consacrés, et l'on célébrait en son honneur un grand nombre de fêtes. Ce culte fut importé à Rome sous les Tarquins, avec les livres sibyllins ; un temple fut bâti vers 432 avant notre ère, lors d'une épidémie. Les jeux apollinaires furent célébrés depuis 212. Auguste avait une vénération particulière pour Apollon, qui n'en resta pas moins chez les Romains un dieu étranger.

Pourquoi un saint catholique et un dieu grec côte à côte ?

Tout d'abord parce que cela ne s'est jamais fait, et j'ai toujours eu envie de le faire !

- Parce qu'ils (se) sont fixés, de façon différente mais stable (le « ciel » et l'« empyrée »), dans une éternelle jeunesse et dans une éternelle beauté ;
- Ils sont devenus deux « modèles » d'excellence : dans la vie, et dans leur éternité bienheureuse. Ils continuent même d'inspirer nos vies (Louis) et nos mythes (Apollon) ;

Clé(s) & Lien(s)

- Louis a conquis, dans la vie, de haute lutte, un style de vie héroïque qui lui a fait découvrir « le mieux pour lui » : il choisit une vie qui lui fasse éviter *le sang, le poison, un climat de luxure, d'impudeur et de fausseté... les bariolages de fards, les décolletés, les parfums agressifs... les richesses et les passions, le meurtre...* Il reste logique avec lui-même, et va jusqu'à mettre sa vie en jeu lors de la peste romaine le 21 juin 1591 (il y a tout juste 414 ans, au jour près) ;
- La tradition millénaire prête à Apollon, dans l'imaginaire collectif, une naissance improbable sur une île déserte de la Mer Égée, et des classes qui le souillent : la Voie Sacrée de Delphes qu'il parcourt devient le pèlerinage par excellence. La vie qu'on lui attribue passe par le meurtre, l'adultère, mais aussi par la purification et la médecine. Couronnant le tout, il est le Maître de la Musique.

La vocation, ça ne se choisit pas. Et puis ça se choisit. On ne choisit pas parce qu'on naît un certain jour, dans un certain quelque part ! C'est ce qu'on appelle le conditionnement.

Joseph Ratzinger est né d'une famille quelconque (natus obscuro patre et matre) dans un village quelconque, comme il y en a des milliers en Bavière : je les connais, avec leur église baroque blanche au clocher effilé ici, à bulbe ailleurs, héritage toscan ou ottoman, leur Bahnhof feldgrau, leur auberge traditionnelle « Zum Hirschjäger », entouré de Tannenbäume et de Berge des Alpes bavaroises. Un trou ! Mais il naît entre les deux guerres mondiales, juste assez âgé pour... (voir chapitre 2)

Voici le jeune prince Louis, héritier du duché de Mantoue et du marquisat de Castiglione, courtisan de Charles Quint, promis aux plus hautes destinées, comme on dit.

L'un choisit les études, l'autre la vie religieuse. L'un devient pape, à 78 ans, à Rome ; l'autre meurt étudiant en théologie, à 23 ans, à Rome lui aussi.

L'un a eu peur des conséquences de mai 1968 et des mauvaises interprétations que l'on pourra faire du Concile Vatican II ; l'autre a eu peur de la vie dissolue qu'il constate autour de lui, et

Clé(s) & Lien(s)

jusque dans sa propre famille, mais ne craint pas de risquer sa vie au service des pestiférés.

Qu'est-ce qu'une vocation? Sinon le fil rouge d'une existence qui se déroule entre peurs et engagements, jusqu'à la dernière peur surmontée, et au dernier engagement définitif. Nous le verrons plus bas (chapitre 7). Apollon n'a pas d'expérience de vocation. Le génie grec en a fait un modèle théorique de recours et lui a prêté toutes les peurs qu'on peut éprouver et toutes les aides qu'on peut espérer: Apollon est une source mentale qui rejoint l'inconscient collectif. Comme le deviennent un jour ceux dont on écrit, non pas un biographie, mais une hagiographie: on a commencé pour Karol le Grand (Alexandre le Grand n'était pas mort, que déjà circulaient sur les Routes de la Soie plusieurs biographies de lui (?)) et nombre de ses statues-bustes. Ainsi certains découvrent leurs vocations après leur mort.

Pourquoi, quand, comment le célibat?

- Pour Apollon, c'est inconcevable, à cause de la culture hellénique puis hellénistique: le mâle connaît une femme pour sa descendance, mais pour son activité sexuelle ordinaire génitale, il est « bisexuel »: entre d'autres femmes, qui vivent dans le gynécée, et des éphèbes qu'il rencontre au gymnase et aux thermes, ou bien au lycée et dans les casernes;
- Pour Louis et pour Joseph, ce fut certainement un mixte entre:
 - > des prédispositions et complexions génétiques originales (le monde du sexe étant « naturellement » relativisé par rapport à d'autres sources de bonheur et de plaisir),
 - > une compréhension certaine de cette nécessité objective pour l'objectif que ces jeunes gens poursuivaient (puisque c'est avec des mâles célibataires que se constitue l'Église, va pour les mâles),
 - > la conscience de pouvoir se passer « du commerce des femmes » et du commerce du sexe en général, sans en être significativement affecté, grâce à un investissement de cette force sexuelle dans un engagement autre (la guerre,

Clé(s) & Lien(s)

la peste, l'étude, l'apostolat, l'écriture, etc.),
> et puis l'appel à quelque chose d'autre, un don de soi plus particulier, dans le cadre sociologico-religieux de l'état et des conditions d'exercice du sacerdoce/presbytérat.

Il aurait été intéressant pour nos considérations de se demander à quel « état » (comme dit Ignace de Loyola, contemporain de Louis de Gonzague, sj), célibat ou mariage, nos deux amis se seraient voués, en supposant que le célibat ne fût pas déjà devenu la loi ecclésiastique depuis plusieurs siècles... seulement/déjà (c'est selon)!

Mariage et célibat sont deux vocations qui certes s'excluent l'une l'autre dans la contemporanéité, mais pas dans la succession : dans la Florence de tous les excès, que pensent le David de Michelangelo dans la beauté inégalée de sa perfection marmoréenne, et le terrible et inquisitorial Savonarole du Convento San Marco, devant la statue mutilée de cet Apollon sans bras, ni jambes, ni tête, ni sexe ! Si cet état n'est pas choisi, élu, chéri en tant que tel, mais accepté avec résignation comme package obligatoire de l'Église Romaine, alors l'âme du ministre précédera son corps dans la mutilation progressive de ce qu'il est. Il ne sera plus utile, ni à lui-même, ni à l'Église, et deviendra la proie de toutes les dérives du désir : car, comme ceci ou comme cela, le désir doit se satisfaire, en dépit de tous les contrats, de tous les vœux, de toutes les promesses. Lire ce que confesse Augustin, le père méditerranéen de l'Occident chrétien !



Chapitre 6

Relativité Culturelle & Relativisme Éthique

Nous vivons un tremblement épocal !

Julia Kristéva

Les hommes semblent fatigués par le métier de vivre !

Cesare Pavese



*Matteo Ricci, sj
& Xu Guangqi, Pékin*



*Vincent-Paul Toccoli, sdb
& son guide ouïgour, Taklamakan*

Albert Einstein, ou De la relativité

La physicienne Françoise Balibar caractérise Albert Einstein par un *non-conformisme absolu*. Et même par une *volonté réfléchie de non-conformisme*. Une *posture remarquable qui le différencie de la figure commune de l'intellectuel engagé, en ce sens qu'il ne prend ses ordres qu'auprès de sa propre raison, ne se laissant dicter sa conduite par aucune instance extérieure, ni tradition, ni famille de pensée, ni parti politique, ni religion*.

Dieu ne joue pas aux dés: le dialogue est passé à la postérité. À Einstein qui lui opposait que *Dieu ne joue pas aux dés*, le physicien danois Niels Bohr, l'un des pères de la mécanique quantique, répliqua vivement: *Qui êtes-vous, Einstein, pour dire à Dieu ce qu'il doit faire?* Cet échange ciselé a été parfois mal interprété. Einstein, qui s'est détourné du judaïsme dès son plus jeune âge, ne croit pas en un Dieu créateur ou ordonnateur de l'Univers. Le Dieu qu'il invoque, en l'appelant parfois *le Vieux*, n'est pas celui de la tradition judéo-chrétienne, ni d'une quelconque religion. *C'est*, dit-il lui-même, *le Dieu de Spinoza*. C'est-à-dire, en réalité, la nature, comme l'explique la définition qu'en donne le philosophe hollandais: *Deus sive natura, Dieu ou la nature*.



Einstein croit, en revanche, qu'il existe un ordre naturel, régi par des lois rationnelles qui peuvent être découvertes et qui ne laissent pas place au principe d'incertitude – le fameux « coup de dés » de la théorie quantique.

***De la culture, selon Jean Paul II
Interprétation de Mgr Gérard Defois, Évêque de Lille***

L'homme, fait majeur de la culture: la culture et la foi ne s'opposent pas, elles sont toutes deux au cœur de l'« être » humain. L'un des apports les plus spécifiques du Pape Jean-Paul II à la pensée catholique est certainement sa réflexion sur la culture. Certes, ce thème a été

Clé(s) & Lien(s)

largement évoqué avant lui. Le Concile Vatican II l'avait traité dans la constitution : *L'Église dans le monde de ce temps* (53-62), Paul VI avait souligné la rupture entre l'Évangile et la culture comme le drame de notre époque. De nombreux débats sur l'inculturation avaient partagé les théologiens depuis plusieurs décennies. Mais Jean-Paul II apporte avec lui une autre problématique.

En effet, bien des propos précédents :

- Se référaient à un schéma d'incarnation de la vérité chrétienne dans la culture d'un temps ou d'une région du monde ;
- Ils supposaient un rapport d'extériorité entre l'Évangile et les données culturelles particulières ;
- Cela pouvait paradoxalement coexister avec un discours sur la culture au singulier, en fait la culture européenne qui permettait aux populations moins développées d'accéder à des connaissances sur l'homme, ses techniques et sa philosophie ;
- Autant de savoirs transmis par l'école, qui permettaient au plus grand nombre de s'élever à un meilleur être et à un mieux vivre ;
- Or, cette culture occidentale était de moins en moins référée aux valeurs et aux conceptions chrétiennes de l'homme, d'où la rupture soulignée par Paul VI.

La culture, fondement de la nation, c'est d'abord l'expérience communautaire d'un peuple qui naît et croît dans sa culture qui est le fait primordial. Elle est le berceau de l'homme. Il s'en est remarquablement expliqué lors de son allocution à l'Unesco à Paris, le 1^{er} juin 1980 : *La nation est en effet la grande communauté des hommes qui sont unis par des liens divers, mais surtout précisément par la culture. La nation existe « par » la culture et « pour » la culture, elle est donc la grande éducatrice des hommes pour qu'ils puissent « être davantage » dans la communauté.*

En parlant de la Pologne et de son expérience au cours des siècles, il souligne : *Elle a conservé son identité, et elle a conservé, malgré les partitions et les occupations étrangères, sa souveraineté nationale, non en s'appuyant sur les ressources de la force physique, mais uniquement en s'appuyant sur sa culture. Cette culture s'est révélée en l'occurrence d'une puissance plus grande que toutes les autres forces.*

Clé(s) & Lien(s)

Cette approche, plus existentielle que les précédentes, met en valeur l'aspect communautaire de la culture et de la langue comme vecteur de valeurs et de visions du monde. L'éducation, la vie familiale et nationale sont ainsi les constituants premiers de la pensée; à travers un système de relations et de communication, sinon de production, se révèle, s'engendre la conscience d'un homme personnel, mais ouvert à l'universel.

La priorité de l'être sur l'avoir et le faire: car pour Jean-Paul II, la culture particulière s'ouvre sur le fondamental: *On ne peut penser une culture sans subjectivité humaine; mais dans le domaine culturel, l'homme est toujours le fait premier: l'homme est le fait primordial et fondamental de la culture.* Nous retrouvons là une des caractéristiques du pontificat, l'insistance du Pape sur les droits de l'homme: une philosophie thomiste et existentielle à la fois, ici réconciliée, lui permet une vision anthropologique qui marquera l'ensemble des documents qu'il a signés: le chrétien se dit tel à travers un humanisme essentiel. « La culture est ce par quoi l'homme en tant qu'homme devient davantage homme, « est » davantage, accède davantage à « l'être » ». Là où Vatican II offrait une description phénoménologique de la culture, Jean-Paul II donne une définition ontologique, affirmant ainsi la priorité de l'être sur l'avoir et le faire.

Par conséquent, dans son enseignement éthique en matière biologique ou sociale, le Pape abordera toujours les problèmes en fonction de cette perspective d'humanisation et de responsabilité de l'homme à l'égard de sa nature et de ses relations.

Insister ainsi, c'est ériger l'homme comme repère essentiel dans l'évaluation de ses relations comme de ses productions. Toute technique manipulative comme toute entreprise totalitaire sont autant de destructions de l'homme dans son essence et sa personnalité, dans sa vocation de Fils de Dieu comme dans sa vérité « naturelle ».

La culture n'est pas un accident dans l'itinéraire historique de l'homme, elle est ce qui le fait homme. Et c'est pourquoi le salut de l'homme en Jésus-Christ ne saurait l'amoindrir, il ne peut que l'épanouir. La foi est elle-même ainsi génératrice de culture, créatrice de sens, de vision du monde et de relations. Par là même, elle rencontre la vérité de l'homme en tant qu'homme et lui apporte une lumière qui le réalise plei-

Clé(s) & Lien(s)

nement dans la rencontre de Dieu et de sa parole. Jean-Paul II affirme alors le *lien fondamental de l'Évangile, c'est-à-dire du message du Christ et de l'Église avec l'homme dans son humanité même*.

Il nous reste à méditer et à prolonger cette perspective intellectuelle audacieuse. La problématique du Pape Jean-Paul II a parfois posé question dans ses conséquences concrètes ; peut-être n'avions-nous pas assez compris l'unité d'une réflexion dont le christianisme contemporain a un urgent besoin !

Pour fonder son éthique et mettre en œuvre son ouverture prophétique.

De la musique avant toute chose... (P. Verlaine à Charles Morice, Jadis et Naguère)

L'amateur de Mozart et des chats saura apprécier via Verlaine la métaphore des théologies discordantes !

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Clé(s) & Lien(s)

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Ô qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Einstein, Wojtyła, Garbini : physique, foi, musique ! Voilà des indépendants de l'esprit, qui « font » de la culture, qui la créent, la font avancer, et la sèment à tous les vents de l'E/esprit. Ils ne s'inquiètent pas de savoir si leur génie créera ou non des difficultés aux consommateurs de culture, la leur entre autres : ils avancent !

Don Luigi Garbini se caractérise par « l'ouverture d'esprit et par la sensibilité moderniste » et constitue un « exemple d'indépendance et de courage valable jusque dans le monde laïque ». Première des vertus cardinales, le courage est également mis au crédit du directeur du LmcsL (Laboratoire de la Musique Contemporaine au Service de la

Clé(s) & Lien(s)

Liturgie). Don Luigi relève un « défi que seuls les êtres courageux peuvent embrasser, car il cherche à enflammer les âmes et ce qu'elles ne voient qu'à travers l'art ». Don Luigi est, de plus, un scholar, et vogue sur un long fleuve de réflexion alimenté par le vicaire de San Marco, de Plotin à Adi Shankara ou du rock à l'électronique. « L'électronique, investie par Jacobo Baboni Schilingi, est sans doute la plus belle expérience du Laboratoire, confie Don Luigi, car les transformations informatiques en temps réel permettent aux gens de participer à la messe de manière authentique et inédite. »

Luigi Garbini est né à Varese, Italie, en 1967. Il fut ordonné prêtre par le Cardinal Carlo Maria Martini, en 1994. En 1998, il fonde le LMCSL, ce fameux laboratoire de musique. En attendant la mise en place de ces pratiques qui risquent d'être considérées comme hérétiques, il est une lecture qui devrait bientôt édifier les fidèles, celle de l'histoire de la musique sacrée en Occident, à paraître en septembre 2005 aux éditions « Il Saggiatore ». Don Luigi y démontre que « l'Église a formulé des interdictions à l'encontre de la musique, comme elle l'a fait à rencontre de la sexualité, au nom de la sacro-sainte pureté ». Le jardin à transgresser lui fournit alors un nouveau champ d'investigation, balisé par les œuvres de la Finlandaise Kaija Saariaho (Jardin secret), ou du Belge Henri Pousseur (Jardins interdits). On aura compris que pour Don Luigi, l'Éden se trouve forcément dans le paysage contemporain. *(inspiré de l'article de Pierre Gerasoni, Le Monde 8/6/05)*



*Don Luigi Garbini, vicaire de San Marco,
Fondateur-Directeur du LmcsL, Milan*

Crise des cultures? Crise de quelle culture?

Les maisons d'édition (italiennes celles-là) faisant leur beurre d'un auteur proluxe et universel, viennent – après la débauche éditoriale parisienne où le meilleur côtoie vraiment le pré-ficelé, pré-mâché, le « ready-to-read » – de rassembler à la va-vite trois textes du cardinal (40 publications à son actif traduites en français entre 1988 et 2005), prononcés en des occasions différentes... rien que pour pouvoir annoncer : *Le Ratzinger nouveau est arrivé!*

Que donnent à ruminer les extraits que La Croix du 23 juin 2005 nous livre d'une conférence donnée sur l'Europe et la Constitution européenne (*L'Europe de Benoît dans la crise des cultures. III: La crise des cultures*), conférence donnée à Subiaco, au monastère de Saint Benoît précisément, le 1^{er} avril 2005, veille de la mort de Jean-Paul II, à l'occasion de la remise du prix Saint Benoît pour la Promotion de la Vie et de la Famille, conféré par la Fondation de Subiaco pour La Vie et la Famille (on peut retrouver l'intégralité du texte dans la DC, HS N° 1, Bayard 2005, pp 113-128) : le procès de *la seule culture des Lumières substantiellement définie par la liberté, comme mesure de tout: Ce n'est pas la mention de Dieu qui offense ceux qui appartiennent à d'autres religions, mais plutôt la tentative de construire la communauté humaine absolument sans Dieu. Le présupposé, c'est que la seule culture des Lumières, radicale, laquelle a atteint son plein développement à notre époque, pourrait être constitutive de l'identité européenne. [...] Cette culture des Lumières est substantiellement définie par la liberté; elle part de la liberté comme valeur fondamentale qui est la mesure de tout [...]. Le concept de discrimination s'élargit toujours plus et l'interdiction des discriminations peut se transformer toujours plus en une limitation de la liberté d'opinion et de la liberté religieuse.*

Et est-ce adresse, à propos, ironie? Les trois peut-être, le cardinal jouant du particulier à propos du général, ne manque de shooter en touche, après avoir jeté dans la mêlée deux échardes douloureuses dans la peau des institutions :

Clé(s) & Lien(s)

- *On ne pourra bientôt plus affirmer que l'homosexualité, comme l'enseigne l'Église catholique, constitue un désordre objectif dans la structuration de l'existence humaine.*
- *Et le fait que l'Église est convaincue de ne pas avoir le droit de donner l'ordination sacerdotale aux femmes sera considéré, par certains, à partir de maintenant, inconciliable avec l'esprit de la Constitution européenne.*

[On saisit ici l'homme rompu aux « disputationes », comme j'ai pu l'apprécier jadis lors de ses interventions toujours remarquées à la Katholische Akademie von Bayern à Munich.]

Puis revenant au concept et à la réalité subtile comme du vif-argent de la liberté, il s'y attaque en bon scolastique en trois mouvements, usant de toutes les ficelles de la Somme :

- *« La conception mal définie ou pas du tout définie (énoncé de la disqualification : manque de rigueur) de la liberté qui est à la base de cette culture, comporte inévitablement des contradictions. [...]*
- *Une idéologie confuse de la liberté conduit à un dogmatisme qui se révèle toujours plus hostile à la liberté. (argument de la disqualification : la liberté contre la liberté) [...]*
- *Il fait partie de sa nature, en tant que culture d'une raison qui a finalement une complète conscience d'elle-même, (condamnation de la disqualification : absolutisme) de se vanter d'une prétention universelle et de se concevoir comme accomplie en elle-même, sans besoin d'aucun complément venu d'autres facteurs culturels. »*

Le professeur Ratzinger tel qu'en lui-même. Eh bien, en restant sur le plan de la critique de contenu, on peut soutenir que cette démonstration n'en est pas une, bien qu'il faille reconnaître que la théorie des Lumières en tant que telle puisse, dans ses interprétations et applications, mériter un certain nombre de reproches, voire de critiques. Mais ni plus moins que les prétentions universalistes d'une Église Catholique Romaine qui s'est plus d'une fois dans l'Histoire montrée tout aussi coupable « par pensée, par parole, par action et par omission ». Tant que

Clé(s) & Lien(s)

cette Église pouvait cumuler « les pouvoirs réunis du sabre et du goupillon », elle n'avait que faire des troublions, ou les livrait aux bras séculier ou ecclésiastique (l'Inquisition): c'était selon! Et le tout pouvait même être couronné par l'excommunication, majeure ou mineure! Cette panoplie montre bien l'arbitraire et l'aléatoire dont dépendait sinon la liberté, du moins son expression.

C'est maintenant qu'il est pape, que nous allons constater si l'ex-professeur et l'ex-cardinal (Ratzinger 1 & 2), vont être capables de laisser le 3^e Ratzinger devenu le Pape de l'Église universelle, sous le nom-programme de Benoît, de libérer la liberté à la fois des Lumières – s'il le faut, puisqu'il le dit – et aussi d'une certaine forme de l'Église, renfermée et enfermée dans des certitudes obsolètes.

À vin nouveau, outres neuves

Selon le mot de Julia Kristeva, nous vivons un tremblement épocal: il n'est pas possible de donner des réponses anciennes à des problèmes nouveaux. Être entre deux mondes, c'est être proprement « crucifié »: mais chaque monde doit être soutenu dans ce qu'il a d'« essentiellement humain », c'est-à-dire ce qui est appelé en lui à devenir divin, jour après jour.

Notre société est travaillée par des anxiétés multiples qui n'arrivent pas à précipiter – dans le sens chimique – dans la forme d'une « bonne angoisse » existentielle. C'est une société éperdue. Anxiété morbide et idolâtrie kitsch sont l'envers et l'endroit d'une même chose. C'est le signe de la postchrétienté, ou de la postmodernité de l'Église: en même temps, si cette dernière renonce à la lenteur, qui est son essence, et au mystère, qui est sa part obscure et cachée, elle ne pourra plus imposer son autorité, largement liée à son ancienneté. D'ailleurs (Régis Debray) « la postmodernité que nous vivons ne considère-t-elle pas l'« archaïque » comme nécessaire? » Face à la « communauté » des croyants qu'on entend partout, l'athée se sent seul, parfois en colère. Mieux vaut une culture religieuse qu'une sauvagerie du sacré.

Clé(s) & Lien(s)

S'il est vrai qu'une « Église séductrice » trahirait sa mission en devenant objet frivole et en adoptant un comportement en rupture totale avec sa mission, il n'en est pas moins vrai qu'une Église repoussante ne pourrait jamais remplir cette même mission, quand cette mission n'a plus d'attrait. *Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté!* (Alfred de Musset)

La modernité, qui a tout suspendu à l'affirmation de l'individu, a beaucoup fait pour son autonomie et son développement. Mais qu'en serait-il de cet individu s'il perdait la conscience de sa dignité fondamentale qui ne s'explique que par sa relation à la transcendance – à Dieu, peuvent dire les croyants? La responsabilité est grande pour les chrétiens et pour les Églises de ne pas/plus savoir rendre plus « sensible » cette dignité fondamentale, en ne rayonnant pas assez leur conviction d'être des « ressuscités », et en barricadant leurs communautés comme autant de redoutes, uniquement vouées à repousser des attaques, sans imaginer ni oser des sorties, des offensives et des ouvertures. Le mystère est par essence incroyable: mais s'il n'est plus crédible, il perd jusqu'à sa qualité de mystère.

L'enjeu est majeur

L'Église catholique va-t-elle ré activer ses options réformatrices des années 1960 ou se laisser scotcher à l'interprétation la plus restrictive du concile Vatican II (1962-1965)? Le pape défunt fut certes un monument, mais, ainsi que l'arbre cache la forêt, il a « recelé » toutes les crises et les divisions qui, aujourd'hui, sautent aux yeux du cardinal (-ami?) qui doit assurer sa succession.

Jacques Juillard, fin observateur du « monde comme il va », dit de Jean Paul II: *Il a été capable de présenter la Papauté et la foi catholique comme la dernière forme de l'universel dans un monde du particulier et du relativisme. Et de maintenir le primat de la raison contre l'irrationnel ambiant. Il a paradoxalement agrandi la Papauté et « rapetissé » le catholicisme... l'Église Catholique est globalement en moins bonne forme qu'au début de son pontificat dans son adéquation*

Clé(s) & Lien(s)

au monde contemporain. Il semble avoir fait une « croix » sur les classes moyennes dans l'Église Occidentale classique, considérant que la partie était provisoirement perdue, face à la sécularisation et à l'individualisme. C'est un des derniers papes post-tridentins : conjuguer les divers aspects de la papauté comme puissance politique et comme puissance spirituelle.

Le consensus de façade entre la ligne d'un Carlo Maria Martini (HS, et rentré à Jérusalem, retourner des pierres et dégager des gravats) et celle d'un Josef Ratzinger (pris au piège du Saint-Esprit) va le céder désormais à l'épreuve des décisions et des faits et gestes du nouveau Pape.

1 - Le premier, a toujours préconisé de retrouver la dynamique de Vatican II :

- > Une « collégialité » et une « synodalité » renouvelées ;
- > Une autonomie plus grande des cultures et des Églises locales ;
- > Un discours moins dogmatique et arrogant sur les questions de la sexualité et de la famille ;
- > Une ouverture relancée du dialogue œcuménique, qui est bloqué avec les orthodoxes, les anglicans ou les protestants.

Cette option réformatrice va devoir l'emporter : et Jean Paul II aura été le dernier grand pontife dans la ligne de Vatican I (1870), celle qui avait défini comme des dogmes la « primauté » et l'« infailibilité » du pape. Une ligne qui a montré ses limites sous Jean Paul II, dont la longue et douloureuse fin de règne a symbolisé toutes les impasses et les scléroses du système pontifical.

2 - L'autre ligne en jeu est celle du cardinal Ratzinger, devenu Benoît XVI. Comme Martini, l'ancien préfet du Saint-Office demeure un personnage éminent et estimable : il était et demeure l'une des plus hautes figures intellectuelles et spirituelles du Sacré Collège. Mais si cet homme n'est pas le conservateur borné que décrivent les progressistes, il incarne néanmoins une ligne doctrinale qui plaît aux mouvements parmi les plus « identitaires » et influents

Clé(s) & Lien(s)

aujourd'hui dans l'Église (Communio e liberazione, Néocatéchuménat, Opus Dei, etc.), aux courants les plus réservés par rapport aux options de Vatican II.

3 - La ligne Ratzinger demeurera-t-elle celle qu'on a appelée, après son fameux Entretien sur la foi de 1985, celle de la « restauration » et qu'on peut ainsi résumer :

> Le concile Vatican II serait allé trop loin dans les réformes (liturgie, ouverture au monde, œcuménisme, liberté de conscience) ;

> Il ne s'agit pas de revenir en arrière, à l'Église hiérarchique hier définie comme « *société parfaite* », à l'Église de la Contre-Réforme, de la contre-révolution, du contre-modernisme (celle des *traditionalistes* de Mgr Lefebvre). Mais il s'agit de tenir bon dans la défense du catholicisme pour qu'il continue d'imprimer de plus belle sa marque sur la société, la politique, avec intelligence, et sans rien céder à toutes les dérives de la postmodernité.

4 - On sait pourtant que le cardinal Ratzinger devenu pape avait été l'un des théologiens, puis des évêques et des cardinaux les plus ardents à défendre les réformes de Vatican II : mais il a toujours dit que mai 1968 l'avait « *retourné* » et l'a fait consacrer son action doctrinale près de Jean Paul II à une approche critique :

1. De la « modernité » ;

2. Du « nihilisme » ;

3. Du « relativisme » ;

4. Du « néopaganisme » ;

5. De l'œcuménisme fusionnel qui, pour lui, ont été/sont autant de périls pour l'Église et pour l'humanité.

Étudier, enseigner la théologie

Pourtant, le pape théologien Ratzinger sait pertinemment et es-qualité qu'on ne peut plus « étudier ou enseigner la théologie », nioser une opinion sur les modèles que suivent les existences humaines sans mobiliser de multiples domaines. Nous sommes entrés – depuis long-

Clé(s) & Lien(s)

temps et à notre insu – dans l'ère de la pensée complexe (Edgar Morin). Ici plus qu'ailleurs, si on ne peut faire de bonne théologie sans une bonne philosophie, il faut aussi ne pas ignorer :

- Psychologie et psychanalyse (envisager les mécanismes de la fonction fabulatrice);
- Métaphysique (traquer les généalogies de la transcendance);
- Archéologie (faire parler les sols et les sous-sols des géographies des religions);
- Paléographie (établir les textes de l'archive);
- Histoire bien sûr (connaître les épistémès, leurs strates et leurs mouvements dans les zones de naissance des religions);
- Comparatisme (constater la permanence de schèmes mentaux actifs dans des temps distincts et des lieux éloignés);
- Mythologie (enquêter sur les détails de la rationalité poétique);
- Herméneutique (interpréter même conflictuellement);
- Linguistique (épistémologie);
- Langues (penser l'idiome local);
- Esthétique (suivre la propagation et les dérives iconiques des croyances...)

Une première série d'interrogations ne manque pas de venir à l'esprit.

- Que pourrait signifier aujourd'hui ce statut de privilège accordé à la théologie par le pape bavarois ?
- Le théologien est-il « formaté » adéquatement pour accepter de respecter la spécificité des démarches scientifiques des sciences humaines auxquelles il a recours quand il en éprouve le besoin ?
- Ne risque-t-on pas d'assister à une reprise de pouvoir de la théologie, pouvoir de s'arroger le droit de statuer du vrai et du faux y compris dans les domaines qui ne relèvent pas de sa compétence (À bas Thomas, vive Bonaventure!) ?
- Est-il si fantasmatique que ça, le sentiment d'un impérialisme encore possible de la théologie exercé sur les autres sciences (« Le ventre est encore gros... » Bertold Brecht).
- La question est d'actualité : la « prise de pouvoir » par un pape

Clé(s) & Lien(s)

théologien ne fera(it)-elle pas (re)jouer à la théologie le rôle que les théologiens de jadis ont voulu lui assigner : celle de présider à la hiérarchisation des savoirs ? On sait ce qui est arrivé dans le passé : à la Renaissance, le procès des cardinaux théologiens contre Galilée, Giordano Bruno, et plus tard, la querelle de l'Évolutionnisme... Bellarmin – Ratzinger, même combat ? Pour les théologiens contemporains, en leur immense majorité, ceci semble désormais bien acquis : dans leurs méthodes et leurs objets, les sciences ont à rester indépendantes de la théologie comme de la philosophie. Ce principe pourrait être battu en brèche dans une perspective hégémonique d'une certaine conception étroitement « théologique » de la foi !

Qui se soucie ou s'inquiète d'élaborer une anthropologie de l'homme contemporain ?

Rappels utiles

Il est bon de rappeler qu'

1. À l'avènement du pape de Cracovie, le monde catholique se trouvait encore assez déstabilisé par trois crises :
 - Théologique, avec la double contestation issue des courants intégristes qui récusaient le concile de Vatican II (1962-1965) et de la montée en puissance des théologies de la libération ;
 - Historico-politique, issue de l'ambiguïté, voire de la compromission d'une partie de l'Église avec les totalitarismes fasciste et nazi, du silence observé face au génocide des Juifs, de la complaisance entretenue avec nombre de régimes autoritaires ou dictatoriaux ;
 - Idéologique, du fait du divorce entretenue depuis le XVIII^e siècle avec les principes des Lumières fondateurs de la modernité, au premier rang desquels les droits de l'homme ;
2. l'héritage de Jean-Paul II, lui, dépasse l'Église catholique et comporte une part d'universalité qui intéresse les hommes du XXI^e siècle :

Clé(s) & Lien(s)

- Au plan politique, avec la défense de la liberté ;
- Au plan géopolitique, avec l'engagement pour la cohabitation pacifique des cultures et des religions qui enjoint de combattre le fanatisme du cœur même des religions, comme les ennemis de la liberté doivent être combattus au cœur même de la démocratie ;
- Au plan moral, avec la valeur accordée à la dignité des hommes ;
- Au plan métaphysique, avec le refus obstiné du mensonge et de la peur. « N'ayez pas peur ! », avait lancé le 22 octobre 1978 Jean-Paul II comme principe de son pontificat et comme levier contre la terreur soviétique.

N'oublions pas non plus que dans l'ensemble des enquêtes et publications sur l'état du catholicisme en France, quelques traits ne manquent pas d'étonner :

1. Absence de réflexion (non seulement en matière religieuse) ;
2. Indifférence à l'histoire (ou ignorance) ;
3. Esprit partisan (de vieux comptes à régler avec l'Église) ;
4. Pauvreté et banalité des indicateurs (pas de références) ;
5. Et stéréotypes increvables (l'empire des clichés à la place d'un réseau de signes)...

Pourtant, ce qui a profondément changé en deux siècles, ce n'est pas seulement la religion, mais tout autant l'anti-religion et leur rapport.

- Notre culture moderne est « athéogène » : par principe pour certains, par méthode pour tous, et tacitement, par convenance. Les chrétiens y ont la place qu'ils savent occuper, mais Dieu n'entre ni en usine ni au laboratoire et, si on le trouve en politique, c'est plus souvent sous les figures de la violence que de la paix.
- Et puis, l'autonomie religieuse, qui est ancienne, se modifie à vive allure. Les sondeurs d'opinion s'intéressent à l'évolution des « croyances » : nos contemporains répondent comme ils peuvent à cet examen de catéchisme, mais ce qu'ils vivent au plus profond d'eux-mêmes et comment ils le vivent, c'est bien

Clé(s) & Lien(s)

autre chose. (Les confidences publiques de Christian Chesnot et Georges Malbrunot sur la place de la prière durant leur captivité en Irak sont, à cet égard, une invite à sortir des chemins battus).

Il s'agit tout « simplement » de l'accouchement de l'homme dans une société postmoderne, selon l'expression du Cardinal Scola, Patriarche de Venise (d'où nous était venu Angelo Roncalli, Jean XXIII): *Les hommes semblent fatigués par le métier de vivre*, disait César Pavese. Or, nous ne sommes pas capables de proposer un christianisme pertinent appliqué à notre vie quotidienne. En même temps, les prophètes de la sécularisation nous avaient annoncé un monde où Dieu aurait disparu. Au lieu de quoi, nous assistons aujourd'hui à l'explosion d'un « sacré sauvage ». Nous devons donc repenser notre action, nous remettre à proposer le Christ d'abord comme un événement, et non avant tout comme une doctrine morale ou une ascèse. Un événement, c'est-à-dire le Fils de Dieu qui s'est fait homme, son histoire, son message transmis par des communautés fortes et vivantes. Que désire l'homme postmoderne, sinon le bonheur et la liberté? Or n'est-ce pas le programme de vie qu'offre le christianisme aujourd'hui, délivré des conceptions absolutistes et réductrices de l'histoire qui ont fait tant de mal au xx^e siècle? Le Christ n'a rien dit d'autre que ces mots pleins de sens: « Viens, suis-moi, si tu veux t'accomplir. »

En fait *ce qui va profondément changer* – soutient François Thual, auteur d'une « *Géopolitique des religions, le Dieu fragmenté, Ellipses, 2004* » – *c'est le discours externe, celui de la communication. Il y a cinquante ans, les catéchismes et les livres de morale étaient marqués par un univers pénitentiel, répressif et punitif: tout était faute, l'homme était un pécheur. Depuis une vingtaine d'années, un autre discours s'est substitué: celui de l'amour. Dieu aime tous les hommes, y compris les pécheurs, et les hommes doivent s'aimer entre eux. Au niveau des masses, le catholicisme évoluera vers une religion a-dogmatique et sentimentale. Je ne parle pas de l'élite des penseurs et théologiens, ni de la hiérarchie qui dirige l'Église. Je ne parle pas non plus de l'enseignement, qui est immuable. Je parle du vécu des croyants. Bien peu connaissent aujourd'hui les vérités fondamentales du catholicisme, ils seront encore moins nombreux demain.*

Clé(s) & Lien(s)

Et au journaliste qui lui lance :

– Vous avez une vision déroutante de l’avenir des catholiques!, il rétorque :

Tentez l’expérience d’une sortie de messe, et dites-moi

- *Quel est le pourcentage des moins de quarante ou cinquante ans qui savent ce qu’est l’Immaculée Conception ;*
- *Quant aux participants à la grande fête du catholicisme que sont les Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ), la plupart d’entre eux n’ont pas la connaissance minimale des vérités qu’on enseignait en faisant sa première communion dans les années 1950 ;*
- *Ils ne craignent plus d’aller en enfer ;*
- *Dieu est amour, et j’ajouterais, avec une pointe d’ironie, « tout le monde est il est beau, tout le monde il est gentil »*

Alors il se lance dans une vision prophétique qui ne manquerait de consacrer un schisme de fait dans l’Église Catholique.

– *Cette tendance va s’amplifier, sous peine d’une désaffection généralisée.*

Le catholicisme s’adaptera ainsi au monde moderne :

- *En prenant le train de la sentimentalité collective privilégiant le « sentiment océanique » que décrit Freud, qui est une sorte d’état fusionnel collectif.*
- *Les théologiens continueront de produire de la théologie sous la supervision du pape.*
- *Les masses auront leur religion sentimentale, relayée par les médias.*

Pour autant que mes connaissances me permettent de le dire, nous retrouvons ici ce que le Bouddhisme est devenu depuis l’Inde, et le règne d’Asoka (-246), quand il s’est répandu sur tous les territoires de l’Orient Extrême : fertilisant les religions locales, et souvent nationales, il a « pratiquement » bouddhisé les cultures et ainsi unifié mentalement l’aire orientale du continent, jusqu’au finistère pacifique. Mais le bouddhisme n’a pas de dieu..., et encore moins de dieu incarné... Il est culture, voie et manière d’être (way of life).

Des séminaristes parlent

Pendant le grand deuil, le dernier, de l'Église (et du monde), des séminaristes lyonnais furent interrogés sur l'état de leur situation en tant que « candidats au sacerdoce ». *Dépoussiérer l'Église*, fut le premier souhait. Et en constatant que la moyenne d'âge des 23 500 prêtres de France tourne autour de 65 ans, ils conclurent en riant que *le fait pour un jeune homme de devenir prêtre diocésain, donc sédentaire, relève presque de « l'exotisme »*. (Victor Segalen définissait l'exotisme comme « une esthétique du divers »!) Trois dossiers retenaient leur attention : la mondialisation, le rôle du pape, le statut des prêtres (bien entendu).

Trois autres considérations amènent à une réflexion plus profonde, s'il était besoin !

- 1. Nous sommes entrés dans un siècle de spiritualité. Mais cette spiritualité s'exerce en dehors de nous.*
- 2. Nous sommes sur les « lignes de fracture ».*
- 3. Le vrai clivage, dans l'Église catholique, ne passe plus entre progressistes et conservateurs. Il sépare plutôt ceux qui ont une vision positive de la société et les autres.*

Développons ces trois données.

1. En effet, les ères et les aires de spiritualité ont toujours été des périodes à la fois de foi intense et de non moins intense contestation des systèmes, et du système de l'Église en particulier. Pensons aux siècles de Benoît de Subiaco (la veille de la mort de son prédécesseur, le Cardinal Ratzinger s'y trouvait pour y recevoir un prix ! Intéressant, non ?); de Dominique, de François et des mystiques rhénans; d'Ignace de Loyola, de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix du Siglo de Oro espagnol; de Martin Luther et de ce qui s'en est suivi... L'invasion évangélique américaine dans sa version pentecôtiste menace déjà l'équilibre des communautés paroissiales et diocésaines, avec leurs exigences déclarées de « prière et d'adoration », comme si on ne priaient ni adoraient auparavant ! Avec le soutien-

Clé(s) & Lien(s)

relais confondu de « groupes » se considérant comme l'aile marchante de l'Église : pseudo charismatiques, opudésiens et légionnaires divers. Ce pullulement vrombissant est hyper actif, activiste devrait-on dire, qui mêle délibérément « spiritualité chaude » et « noyautage stratégique ». L'enthousiasme a cela de dangereux qu'il met en branle les démons tapis de nos délires : la Corinthe de Paul, l'Europe des Croisades, la Réforme et la Contre Réforme politico-religieuses, et plus proche de nous, la « réception » de Vatican II.

2. L'expression « ligne de fracture » dit bien ce qu'elle dit. Elle correspond à une autre expression frappée par Michel Foucault, dans *'Les mots et les choses'* : « rupture épistémologique ». Géodésiquement, nous avons ce même problème entre les deux Californies : la mexicaine et l'étatsunisienne, à l'endroit exact de la faille de San Andreas. Apprenons de cette réalité « naturelle », ce que l'allégorie nous enseigne « mutatis mutandis » !

[Traversant la région côtière californienne, la faille de San Andreas est l'une des plus célèbres fractures de l'écorce terrestre. Cette grande faille transformante de l'Ouest des États-Unis est une zone de dislocation majeure. D'après les sismologues, cette faille provoquera dans les prochaines décennies le séisme du siècle : le Big One. Sa structure se présente sous la forme de failles juxtaposées, presque parallèles : faille impériale, faille de San Jacinto, faille de Garlock. Ce réseau complexe se déploie sur une distance de plus de 1 000 km.

Faille décrochante, les deux compartiments se déplacent horizontalement dans des sens opposés, San Andreas constitue également une limite de plaques. En fait, cette faille n'est pas une longue fracture de l'écorce terrestre mais se compose de plusieurs segments.

Andreas marque la frontière le long de laquelle les plaques nord-américaine et pacifique coulissent horizontalement. La plaque Pacifique tournant, les côtes de Californie glissent lentement vers le nord, devant le reste de l'Amérique du Nord.

En 20 millions d'années, la plaque Pacifique a bougé de 560 km par rapport à l'Amérique du Nord, soit environ 1 cm par an. Le mouvement des plaques semble s'accélérer. En effet, au cours du xx^e siècle, la faille s'est déplacée de près de 5 cm par an.

Clé(s) & Lien(s)

En attendant le « Big One » apocalyptique, les sismologues estiment qu'annuellement 1 % de l'énergie sismique mondiale est libérée dans cette zone des États-Unis.

Le séisme qui secoua Los Angeles le 17 janvier 1997 est imputable à l'activité majeure de la faille de San Andreas.

- En 1857, un mouvement soudain le long du segment de la faille situé dans la chaîne des Transverse Range qui sépare la Californie centrale à celle du Sud, a entraîné un violent tremblement de terre qui ouvrit une fracture longue de 350 km.*
- En 1906, la faille provoqua un séisme de 8,3 sur l'échelle de Richter qui dévasta San Francisco. Le 18 avril 1906, à 5h12, la plaque Pacifique se déplaça brusquement d'environ 6 m vers le nord. En quelques secondes seulement, cette brusque libération d'énergie, contenue depuis des siècles, provoqua un énorme séisme.*
- San Francisco fut ébranlé en 1989, avec pour épicentre Loma Prieta.*
- C'est le 28 septembre 2004 à Parkfield qu'une secousse de magnitude 6 s'est produite. Parkfield est un village de 37 habitants, coupé en deux par la faille de San Andreas.*
- De 1857 à 1966, un tremblement de terre de magnitude 6 s'y est produit tous les 22 ans.*
- Le lundi 17 janvier 1994 à 4h31, une violente secousse sismique a ébranlé Los Angeles. Cette ville a été rappelée à la fatale destinée que les experts lui promettent : disparaître dans les prochaines décennies des effets du Big One. Le séisme était d'une magnitude de 6,6. Il a été ressenti jusqu'à San Diego à 200 km au sud et jusqu'à Las Vegas à 400 km au Nord-Est. Ce séisme a été suivi de plus de 200 répliques.*

Ce n'est pas la faille de San Andreas qui en est la cause mais une plus petite, toute proche, qui en 1971, avait provoqué une secousse de magnitude 7 et tué 65 personnes.

Les sismologues craignent que des tensions ne s'accumulent dans la section sud de la faille. Ces tensions provoqueraient le séisme du siècle, baptisé « Big One ».

Ils estiment que ce tremblement de terre gigantesque se produira avant 2032.

On imagine ce qui se passera le jour où la gigantesque faille de San Andreas se réveillera. »]

Clé(s) & Lien(s)

3. Le vrai clivage, dans l'Église catholique, ne passe plus entre progressistes et conservateurs. Il sépare plutôt ceux qui ont une vision positive de la société et les autres. Si cela est vrai – et cela est toujours vrai dans ces domaines – les clivages sont d'abord d'ordre mental. Il s'agit des structures de l'esprit, de ces circonvolutions où le cérébral se complexifie et se diversifie en même temps qu'il se solidifie, pour devenir la source la plus enfouie de nos originalités et de nos convictions. Non, il ne s'agit pas, il ne s'agit « plus de progressistes ni de conservateurs ». Ces distinctions ne sont plus pertinentes, depuis que « progrès et conservatisme » ont été remplacés par « restauration » : tant de vessies avaient été prises pour des lanternes ! Oui, la question est de savoir comment comprendre « être dans le monde sans être du monde » ! Car il s'agit d'aimer le monde où nous vivons, dans sa lamentable détresse et sa quête éperdue du bonheur ; il s'agit d'apprendre à le connaître pour l'aimer parce qu'il souffre ; il s'agit de l'accompagner comme on accompagne un malade, et ici un grand malade, en espérant que nous pouvons encore lui prodiguer quelques soins curatifs... On ne peut aider les autres que si on les aime !

Une des caractéristiques fondamentales du pasteur doit être d'aimer les hommes qui lui ont été confiés, comme les aime le Christ, au service duquel il se trouve. « Sois le pasteur de mes brebis », dit le Christ à Pierre, et à moi, en ce moment. Être le pasteur veut dire aimer, et aimer veut dire aussi être prêt à souffrir. Aimer signifie : donner aux brebis le vrai bien, la nourriture de la vérité de Dieu, de la parole de Dieu, la nourriture de sa présence, qu'il nous donne dans le Saint-Sacrement. Chers amis – en ce moment je peux seulement dire : priez pour moi, pour que j'apprenne toujours plus à aimer le Seigneur. Priez pour moi, pour que j'apprenne à aimer toujours plus son troupeau – vous tous, la Sainte Église, chacun de vous personnellement et vous tous ensemble. Priez pour moi, afin que je ne me dérobe pas, par peur, devant les loups. » (Benoît XVI, Homélie pour la messe d'intronisation, Rome, 24 avril 2005.)

Positiver

Positiver, oui ! Positiver l'être du monde, cette société nôtre qui depuis Descartes s'est engouffrée à tombeau ouvert dans toutes les traverses piranésiennes du rationalisme et de la rationalité, pendant que se succédaient sur la planète schismes, génocides et révolutions diverses.

Face à ces trois préoccupations de « futurs prêtres de terrain » : institution/spiritualité ; suture/fracture ; empathie/anathémisation, il faudra bien que les tenants du pouvoir institutionnel, seuls en charge, et à tous les échelons, des décisions d'autorité, prennent position et fassent des propositions (ou au moins autorisent des expérimentations), et ne se contentent plus de « réagir » aux initiatives spontanées initiées par d'autres : initiatives que le magistère trouvera nécessairement insatisfaisantes,

- et parce qu'il est impossible de satisfaire quiconque et quoi que ce soit à 100 %,
- et parce que ces initiatives ne viennent/viendront pas de lui !
 1. La spiritualité n'est pas ce qu'en ont fait les nouveaux groupes de tout poil qui s'en déclarent les spécialistes. Je ne veux même pas les citer. La spiritualité, c'est ce qu'ont vécu des gens de chair, d'os et d'e/Esprit, tout au long de toutes les cultures et religions. C'est avec leur(s) « mémoire(s) » qu'il faut se travailler le cœur, l'esprit et l'âme, et non avec des « second hand gurus », avec des « ersatz de starets » ! C'est la charge des mystagogues dont manquent tragiquement les maisons de formation (que je connais) ! Et quand il s'y trouve un « directeur spirituel », il faut constater que sa connaissance du « patrimoine mystique catholique » est fonction de ses surfs sur quelques moteurs de recherche Internet ! Quand il pratique Internet !
 2. Vivre « au-dessus du volcan », en équilibre sur la fracture ; faire l'expérience involontaire des limites conjoncturelles, des épuisements, des liquidations ; devoir tenir dans ses mains les deux extrémités qui résultent des cassures, des fractures et des

Clé(s) & Lien(s)

ruptures... la situation suppose des dons, des compétences, des savoir-faire et des trainings qui doivent les rendre aptes à l'affronter efficacement, en maîtrisant angoisse, peur et découragement et en déployant courage, force et imagination! Quel est le coach qui s'y emploie?

3. Quant à la vision positive de la société, elle est soit « naturelle », quasi héréditaire, soit ne peut en tout cas n'être acquise que par la fréquentation de gens, de formateurs, de lieux où cette société est étudiée, vécue et considérée avec bienveillance mais sans aucune démagogie. Qui leur apprendra :

- > À ne pas juger d'abord (ne serait-ce que pour n'être pas jugé à son tour!);
- > À ne pas être moral(isateur) d'abord (ne serait-ce que pour éviter de se tromper et avoir à demander pardon!);
- > À ne pas fuir d'abord, ou alors en reconnaissant qu'on n'est « pas fait pour ce job », et qu'on s'est fourvoyé, parce qu'on a oublié qu'il faut à la fois être « simple comme une colombe et rusé comme un serpent »! Pratiquer les deux, qui le leur apprend(ra), à la suite du rabbin itinérant Jésus de Nazareth?

Chapitre 7

La formation du « personnel » ecclésiastique : un coaching spirituel ?

*Il est effrayant de voir à quel point le catholicisme
dérange peu la vie des hommes.*

Julien Green



La vie au séminaire

Clé(s) & Lien(s)

Il y aura 110 nouveaux prêtres français en 2005. Ce chiffre confirme la tendance à la lente diminution des ordinations presbytérales depuis vingt ans, après un léger mieux en 2000 (145 ordinations cette année-là). Dans les années 1950, plus de mille prêtres étaient ordonnés chaque année. Les entrées aux séminaires ne sont guère plus encourageantes : en dix ans, elles ont chuté de moitié. Aujourd'hui, l'Église compte 13 510 prêtres en activité. Mais 3 637 seulement ont moins de 55 ans, et dans dix ans, certains diocèses devront fonctionner avec moins de dix prêtres...

Va-t-on vers une Église sans prêtres ? Tandis que le nombre des fidèles diminue lui aussi... *Dans tous ces séminaires aujourd'hui*, dit le P. Scholtus, *on est soucieux de la maturité affective des étudiants, de leur équilibre psychologique. Il y a des fragilités qui n'existaient pas avant. Certains sont un peu des « autodidactes de la foi », ou l'ont redécouverte après une coupure pendant l'adolescence. On veut « former des hommes libres, capables de s'engager librement », on veut former les prêtres dont l'Église a besoin, pas de faire du chiffre : Être prêtre aujourd'hui, ce n'est plus un travail d'autorité, mais de collaboration avec d'autres, les laïcs engagés dans les paroisses...*

Ecclesia intra et extra muros

L'Église n'est plus (seulement) dans l'Église, et ceux qui en sont le personnel sont désormais et toujours sous les feux de l'actualité, surtout quand ils faillissent : le tsunami pédophile, par exemple. Mais, il y a quelques années, le scandale du Banco Ambrosiano n'était pas mal non plus. Ou alors, tout récemment, l'infinie agonie et l'enterrement papal, superbement interprétés et orchestrés, pour occuper en boucle 217 chaînes de télévision. La veine pour tous les médias fut ensuite la surprise annoncée du successeur, et les 100 jours qu'on lui accorde.

Avec Franz-Oliver Giesbert, directeur de l'hebdomadaire français « Le Point », l'inconvénient, c'est que son charme et sa voix séduisent plus qu'ils ne convainquent. Pourtant espérons que ce qu'il déclarait à un colloque « Église et Média » n'était pas motivé par le désir de plaire ou de ne pas déplaire. Offrons-lui notre confiance ! J'en ai retenu, entre autres, cinq opinions :

Clé(s) & Lien(s)

1. L'Église doit être plus présente dans les médias qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais sans naïveté ni amateurisme, en ayant toujours bien choisi son terrain d'intervention ;
2. Le Christ n'a pas cessé de communiquer. Mais je ne suis pas sûr que l'Église suive toujours bien son exemple ;
3. Le clergé vit trop souvent replié sur lui-même, comme cerné par le monde qui l'entoure... ;
4. L'Église n'est plus le centre du monde, mais son point de repère. Elle doit accepter d'être prise à partie par la presse. J'ose dire que c'est même souvent bon signe. Elle doit seulement, chaque fois qu'il le faut, rectifier, démentir ou rétablir les faits ;
5. Une Église prudente, compassée ou calculatrice ne sera jamais respectée par les médias.

Si cela est vrai – j'ai tendance à croire que ça l'est – le chemin sera long pour que soient à la hauteur des défis auxquels ils seront affrontés, ceux qui se forment à prendre la relève dans cette institution. Que fait-on dans les séminaires ? Qu'y apprend-on ? En dehors des sciences religieuses, bien sûr ! Le monde est autour de nous, nous sommes dedans... jusqu'au cou. Il faut apprendre à le connaître, et si possible à l'aimer : on ne sauve que ceux qu'on aime, les autres, on les soigne, c'est tout ! « Dieu a tant aimé le monde... »

Le monde, et le monde catholique en particulier, attend que l'Église ne fasse pas/plus d'erreurs sur et avec ses ministres. Et pourtant la principale erreur en la matière a été et est toujours de les rattacher trop directement au ministère ordonné :

1. D'abord en reprenant les termes d'acolyte et de lecteur – autrefois les étapes vers le diaconat puis le presbytérat ;
2. Ensuite en interdisant l'accès aux femmes. C'est sans doute ici « la » difficulté de toute réflexion sur les ministères : la peur d'ouvrir la boîte de Pandore et que ne s'imposent dans le débat les questions de l'ordination des femmes ou du célibat des prêtres.
 - si la première (l'ordination des femmes) est supposée devoir face à de sérieuses difficultés théologiques comme

Clé(s) & Lien(s)

- l'aurait montré en 2002 un rapport de la Commission théologique internationale,
- la seconde (le célibat des prêtres) est de plus en plus abordée par les évêques eux-mêmes. Il faudra bien un jour aller le plus loin possible dans une réflexion sérieuse sur la vie affective et l'équilibre sexué/sexuel (*Trouble dans le genre!*) du célibataire.

Les moyens et la fin

On ne peut confondre le chemin et le but, quoique souvent le chemin soit le but, et pour ceux qui ne parviennent jamais à déboucher, parce qu'ils en sont incapables, et pour ceux qui ont élu la route comme leur patrie. Le moine Ikkyu, du Daitoku-ji de Tokyo, juste avant de commettre *seppuku* (*hara-kiri*) sur ordre du Shogun, qui lui reprochait – comme jadis le tyran d'Athènes à Socrate – de séduire la jeunesse et de ne la conduire que dans des impasses, déclara aux soldats qui lui signifiaient l'arrêt: *Tant que je n'ai pas décidé du but de ma route, qui peut prétendre que je me trompe de chemin?*

Tous ceux qui ont pèleriné à pied vers Compostelle ou Assise savent que ce qui se passe en chemin est bien plus important que la cathédrale Saint Jacques ou la basilique Saint François: le but est un pré-texte, le texte est le déplacement même qui, au séminaire par exemple, s'écrit sur plusieurs années. Mais avec quelle plume, mais avec quelle encre, et sur quel papier? Cela vaut pour Benoît XVI: plus de 24 ans de pèlerinage dans les arcanes du pouvoir: et maintenant, que va-t-il faire?

Nos idées ne sont que des instruments intellectuels qui nous servent à pénétrer les phénomènes. Il faut les changer quand elles ont rempli leur rôle. Comme on change de bistouri quand il a servi trop longtemps. (Claude Bernard).

D'autre part, les nouvelles générations du personnel ecclésiastique connaîtront le sort que Malraux prophétisait à l'endroit du XXI^e siècle, *qui serait religieux/spirituel, ou ne serait pas*. Personne ne demande aux futurs prêtres d'avoir une meilleure santé et d'être plus

Clé(s) & Lien(s)

brillants que leurs prédécesseurs. Mais certainement d'être plus souples, multiples et de s'accommoder au monde tel qu'il est, non pas par veulerie, mais comme les yeux doivent accommoder la vision en fonction de la distance. Darwin, dans son observation pragmatique des espèces concluait: *Les espèces qui survivent ne sont pas les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements.*

Il faut enfin se mettre une fois pour toutes dans la tête que toutes nos prévisions claudiqueront toujours, parce que les choses évoluent à une vitesse non plus arithmétique ou géométrique mais exponentielle! Et non seulement les choses, mais aussi les instruments pour les évaluer. L'issue est toujours une surprise: cela vaut dans la vie de chacun comme pour les sociétés. C'est d'adaptabilité dont nous avons besoin, et plus que jamais: il faut nous réévaluer sans cesse, et cela est à la limite du possible pour une institution basée sur la continuité, la tradition et la conservation. Mais la conservation est aussi une profession muséographique.

Que dit le poète, qui est aussi prophète, écoutons ce que dit Euripide: *L'attendu ne s'accomplit pas! Et, à l'inattendu. Un dieu ouvre la voie.*

Bien sûr, toutes les études ont été menées, et avec conscience et compétence. Ce qui manque, c'est le passage à la décision.

Il est indispensable de prendre la mesure mathématique de la diminution du personnel. Nous ne pouvons plus reculer face à la nécessité d'un certain nombre de choix clairs concernant la figure de l'Église, et les décisions concernant le partage effectif des responsabilités entre clercs et laïcs. (Luc Pareydt, sj.).

Et dès 1948, Yves CONGAR, op, déclarait à Témoignage Chrétien: *Ce que je sais de l'Église ancienne me porte à penser que, dans une situation de ce genre, elle aurait pris des mesures d'un radicalisme tout simple, devant lequel nos désirs de sécurité, notre crainte des aventures, nous rendraient sans doute hésitants aujourd'hui. Tout simplement, les évêques auraient demandé aux fidèles de désigner les plus aptes, parmi eux, à devenir prêtres, et, s'étant assuré les garanties indispensables, les aurait consacrés.*

Clé(s) & Lien(s)

Enfin deux évêques, dont les qualités de fidélité à l'Église ne sont plus à démontrer, Albert ROUET, évêque de Poitiers et Georges GILSON, archevêque de Sens-Auxerre, déclaraient de conserve que les communautés que les futurs prêtres devront animer un jour proche *auront à être signe et provocation, lieux de proposition de la foi chrétienne dans une société où des générations entières auront perdu la mémoire du christianisme et où la concurrence sur le « marché » religieux sera abondante du fait du développement des nouveaux mouvements religieux et des sectes, de l'expansion de l'Islam ou des religions et philosophies orientales.* La question est la même, toujours : forme-t-on adéquatement le personnel ?

Les 30 ans (l'âge moyen des ordinands) ont atteint l'adolescence en pleine crise, au moment où la gauche prenait soudain le virage du réalisme :

- La chute du mur de Berlin ;
- La fin des idéologies ;
- La réhabilitation de l'argent ;
- Le pessimisme du « no future » ;
- L'ouverture aux grands vents du large ;
- Le cynisme mitterrandien ;
- Le chômage de masse et ;
- L'explosion des artifices médiatiques.

Tout cela a bercé leurs jeunes années. Ce monde libre et dur, injuste et cosmopolite, technologique et violent, international et arrogant, c'est celui que leur ont légué les 68-tards : un monde contraire à toutes les utopies de mai 1968...

Cette génération est en colère !

- Génération précaire ;
- Génération solitude ;
- Génération sexe ;
- Génération vote blanc.

1 - Chacun sait, chacun devrait dire avec Paul : *Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu* : mais est-ce à dire que ceux qui n'entendent pas d'appel ou qui ne le suivent pas quand ils l'entendent, sont eux aussi ce qu'ils sont par la grâce de Dieu ? À cette première question, il

Clé(s) & Lien(s)

ne faut pas craindre de répondre que pour l'instant Dieu n'appelle pas ou bien que nous – la hiérarchie de l'Église Catholique Romaine, évêques, prêtres et diacres, et son aile charismatique, les religieux et religieuses – ne sommes plus du tout « appelants » (si c'est aussi sur le témoignage que repose une partie non négligeable de « l'appel »).

2 - En fait – seconde interrogation – il semble que « nous n'intéressions plus »: (en dehors des JMJ triennales, espèce de Jeux Olympiques de la religion, et puis chacun retourne à ses occupations ordinaires, ce qui veut dire « qui rentrent dans l'ordre », je parle de la vie chrétienne ordinaire, quotidienne, visible)... ni ce que nous proposons, ni la vie que nous menons!

3 - Troisième interrogation : pourquoi n'éprouvent- « on » pas/plus la joie de croire? Peut-être parce qu'on ne peut exiger de supporter « l'a peu près » d'une génération dont les fonctionnements mentaux ne peuvent plus tolérer ou tolèrent très mal – surtout quand cela devient l'habitude – la bonne volonté incompetente! « On » est prêt à faire un effort, mais « on » attend du progrès, du changement, de la « modernité », et ce, quelle que soit la cruauté involontaire du propos, de l'attitude ou du comportement.

Il en va de même pour l'école ou les loisirs. Et l'adulte qui ira répétant, qu'« ils » devraient comprendre, et que chacun fait ce qu'il peut... sera en paix avec sa propre conscience – encore que...! Mais il ne répondra pas à la question : Pourquoi si peu d'intérêt pour les choses de la religion (catholique romaine) et pour ses ministres/ministères? Pourtant les mystères enthousiasmants que nous célébrons, les compétences multiples que nous sommes censés posséder, la grâce d'état de l'ordination et des vœux de religion, l'Esprit et ses sept dons dont nous sommes les tout premiers bénéficiaires, notre foi en l'homme-dieu, mort et ressuscité, et vivant aujourd'hui... tout ça ne se voit plus, ne se sent plus, n'a plus de valeur, n'est plus « attractif »???

4 - Quatrième interrogation : qui/que sommes-nous devenus? Une organisation parmi les autres organisations? Une fonction et un service publics parmi les autres fonctions et les autres services publics? Un trait historico-idéologico-culturel servant de référence, avec d'autres, pour une identité nationale et/ou internationale?

Clé(s) & Lien(s)

Banalisation : il semble que nous nous soyons laissés banaliser, et que l'histoire du christianisme depuis Constantin n'ait été qu'un long processus d'assimilation au paganisme indéracinable qui est la permanente corticale de l'être humain, depuis les cavernes jusqu'aux mégapoles. L'Église du Christ semble n'avoir jamais bien entendu – ni compris ni toléré – les cris de ses « ouvriers spécialisés » du charisme que furent Antoine d'Égypte, Benoît de Subiaco, François d'Assise, Catherine de Sienne, Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila, Foucauld de Tamanrasset... Et Vincent de Paul, et Benoît Labre et Jean Bosco... Et, en premier lieu, Jésus de Nazareth...

Pourquoi – indépendamment de l'époque et du lieu – étaient-ils si « attractifs »?... Parce qu'ils faisaient ce qu'ils faisaient « d'une certaine manière » ! C'est cette manière-là que nous avons perdue, et nous ne savons plus comment faire ! Car cette manière-là ne dépend pas du faire mais de l'être même, de notre être. D'où la question : Qui/que sommes-nous devenus, pour n'être plus capables d'incarner ce type d'être-là !

Notre société post-moderne tend à substituer aux enjeux sociaux (les grandes institutions), des enjeux culturels (l'attention anthropologique et culturaliste aux styles de vie) : elle met en valeur « le sujet » qui, en tant qu'acteur social, construit lui-même le sens de l'histoire, son histoire, au lieu d'en être le simple porte-plume. Il nous faut pratiquer un « prophétisme incertain », pour comprendre et nommer les changements qui s'annoncent (depuis un certain temps déjà), et qui nous forcent à accepter l'imprévisibilité de l'histoire. Cette démarche, si elle devait se révéler méritoire, n'en demeure pas moins fragile.

Ainsi donc, observer, d'abord ! Observer quoi ? La vie, telle qu'elle est ; la culture, telle qu'elle est ; la jeune génération telle qu'elle est ; l'Église, telle qu'elle est. Cela a l'air simple, ou semble avoir déjà été fait mainte et mainte fois. C'est sûrement vrai ! Mais nous nous sommes, à mon avis, cantonnés jusqu'ici dans des études de religiosité sociologique, de motivations psychologiques et de résultats statistiques à partir de présupposés traditionnels qui ne pouvaient aboutir qu'à des conclusions traditionnelles. Et puis, c'est du point de vue théologique objectif que cela a été considéré, du genre :

Clé(s) & Lien(s)

- La foi vient de Dieu;
- C'est Lui qui appelle;
- L'homme doit répondre à cet appel avec générosité et abnégation;
- Si cette génération est sourde à l'appel de Dieu, c'est qu'elle est matérialiste et hédoniste;
- La vie est trop facile ici: dans les pays pauvres ou en proie à la persécution, on ne se pose pas toutes ces questions, on y va (et on vous cite, suivant le partenaire et la sensibilité, l'Inde, la Chine, le Brésil ou l'un ou l'autre pays africain).

Souvent la démonstration se termine par le constat: « Il n'y a plus assez de foi! »

Toutes choses éminemment vraies, selon une problématique qu'on appellerait déductive, et qui fonctionne comme fonctionne le dogme, ou les postulats mathématiques. On pose une vérité au départ, et tout le reste doit en dépendre et découler. Jamais n'est remise en question la position de départ: ce serait un crime de lèse-révélation!

Jamais (! ?) ne sont envisagées les questions suivantes:

- Comment Dieu procure la foi, comment se révèle-t-il à l'homme d'aujourd'hui?
- Quels sont les canaux inusités par lesquels il pourrait appeler?
- Comment se vivent dans le monde contemporain la générosité et l'abnégation?
- L'ambiance matérialiste et hédoniste de notre époque ne produit-elle pas d'autres opportunités de révélation, comme jadis l'occupation romaine ou l'attente d'un messie, ou encore les rivalités sectaires de l'antiquité tardive?;
- La vie n'est jamais facile, et pour personne: le chômage, les maladies, les inégalités sociales et les conflits raciaux, sans compter l'exclusion économique et culturelle...rendent-ils si facile que ça, pour la génération qui monte, l'accès à une place au soleil? À ce type de conditions socio-économiques et culturelles, ne pourrait-il correspondre des types de vocations inédites, encore à inventer donc, et qui, incontestablement,

Clé(s) & Lien(s)

changeraient quelque peu, et même beaucoup, la face de l'Église et des chrétiens ?

- La foi peut-elle se vivre aujourd'hui comme aux temps où l'Église avoue maintenant avoir commis toutes ces fautes, ces erreurs et ces péchés - dont il est bien porté de se repentir aujourd'hui - sans oser la moindre tentative de changer ce qui a provoqué toute cette faillite ?

Hic et nunc

Qui peut encore avoir l'impudence d'émettre une observation sur ces questions, dans les domaines évoqués du paragraphe précédent, en prétendant parler *urbi et orbi* ? Pas moi en la circonstance !

Nice d'où je parle, par exemple, et son diocèse sont « situés » de façon suffisamment spécifique, pour permettre une observation qui, elle aussi, doit demeurer humble dans sa spécificité.

La population des côtes méditerranéennes développe des caractéristiques que ne possèdent pas les populations de la Vistule, du Fleuve Jaune ou de l'Orénoque : et vice versa. La Méditerranée est un melting-pot, non seulement de type culturel et civilisationnel, mais aussi dans le domaine génétique : je ne serai pas le premier (voir Braudel et Gentine, entre autres) à soutenir qu'avoir grandi sur les rives de la Mer Intérieure, c'est avoir hérité :

- De l'esprit d'entreprise des Phéniciens ;
- De l'universalisme spéculatif des Grecs ;
- De la citoyenneté sans frontières des Romains ;
- De l'argutie incontournable des Byzantins ;
- Du raffinement exacerbé des Arabes ;
- Avant les sommets esthético-politiques des Espagnols, des Italiens et des Français !

Il ne s'agit pas ici de mépriser qui n'est pas Méditerranéen quoiqu'on puisse penser combien ces hommes sont enviables ! Il s'agit simplement de comprendre que certains schémas d'analyse, de diagnostic puis de programme établis en postulats puissent ne pas convenir à une « race » qui est restée radicalement païenne - à la grecque, c'est-à-dire :

Clé(s) & Lien(s)

- Respectueuse de dieu, des dieux, de tous les dieux, sans croire en aucun d'entre eux en particulier (mythologie et « dieu inconnu »);
- Sensible à la beauté, au point de l'adorer comme une déesse (Aphrodite);
- Inventive en matière de mystère, culte, magie et superstition (mystères);
- Rebelle à toute inféodation, mais laxiste assez quant à l'éthique, pour se « prêter » à tout opportunisme (commerce maritime);
- Industrielle et géniale pour les arts et les sciences (Sophia Antipolis);
- Foncièrement pessimiste et/ou fataliste quant à la vie et à la mort, pour n'être en définitive que « conscience triste sous tous les soleils »!

Étudier la Méditerranée, avant d'émettre une quelconque hypothèse sur les conditions de possibilité d'émergence de vocation dans ce bassin. Prendre au sérieux, à la fois dans sa jeunesse, donc dans son caractère naïvement absolu la demande du Jeune Homme Riche à Jésus: *Bon Maître/Rabbi/M. le Professeur, que dois-je faire pour connaître un bonheur qui ne finira pas ? C'est-à-dire un bonheur qui ne me décevra pas. Comment faut-il que je m'y prenne pour ne pas louper ma vie ? Suivre ma vocation ?* Stendhal disait: *Heureux l'homme qui de sa passion a fait son métier!*

Il se trouve que l'on naît chrétien: on ne l'a pas voulu. On est éduqué dans cette foi et cette religion, sans le vouloir vraiment, non plus. Les éveilleurs et accompagnateurs de vocation devraient conjuguer certaines qualités humaines et spirituelles spécifiques. Et se demander en quoi a bien pu consister l'impact de Jésus sur Jean, de Paul sur Luc (des juifs hellénisés ou non, de sensibilité différente), de Vincent de Paul sur Louise de Marillac et de Jean Bosco sur Dominique Savio (des chrétiens de sensibilité différente), pour que puissent naître Évangiles, Actes et Apocalypse, Filles de la Charité et Salésiens! Quel impact sur quel terrain? Voilà d'abord la vocation. Avec les conditionnements spatio-temporels de la culture et de l'histoire!

Car il s'agit d'être heureux et de trouver sa voie vers le bonheur. Ce bonheur sera différent selon chacun, même s'il doit être ordonné au

Clé(s) & Lien(s)

même but. *Montre-nous le chemin!*, demande Philippe. Sans savoir qu'il s'adressait au chemin, précisément! Le *Viens, suis-moi!* est toujours l'aboutissement d'un processus, même si ce dernier peut être parfois fulgurant : il a fallu quelques échanges seulement entre Jésus et le JHR, mais il a fallu tant et tant d'années entre lui et Augustin, François et Ignace – le Berbère, l'Ombrien et le Basque. Et chacun de façon tellement appropriée à sa nature et à son environnement : le confort oriental d'un jardin hellénistique de l'Afrique romaine, la route poussiéreuse d'une fin d'après-midi, noyée d'une lumière à la Giorgione, le lit rude et froid de convalescence pyrénéenne d'un militaire défait.

La circonstance? Une visite de courtoisie ou de travail à un collègue avocat converti au christianisme; la rencontre inopinée d'un lépreux condamné à l'errance autour des villes; une carrière de soldat aussi brisée que sa rotule le fut à la bataille de Pampelune contre les Français de François I^{er}!

Leur réaction, quand ils ont entendu, à leur heure, l'appel? Augustin se fait baptiser, et deviendra évêque et docteur de l'Église; François embrasse le lépreux, rebâtit une chapelle en ruines et fonde les Franciscains; Ignace s'en remet totalement à son nouveau, et définitif, Seigneur, retourne à l'école, et s'en va fonder une armée pour le Christ-Roi: la Compagnie de Jésus!

Peut-être chez les religieux est-ce plus « facile ». Pourquoi? Parce que le religieux a été appelé en plein cœur de son charisme propre, et qu'il continuera à l'exercer, ce charisme, dans l'acquiescement à l'appel. Au fond, il continuera de faire ce qu'il a toujours fait et qu'il sait le mieux faire, mais désormais ce sera dans le sens de la volonté de son nouveau patron : le Christ. Le Paul d'avant et d'après Damas est le même, mais à l'envers : metanoïa. Tout son génie de conquérant-persécuteur deviendra le génie de l'Apôtre-missionnaire. La redoutable intelligence d'assises de Maître Augustin, la fantaisie enjouée de Messire François et le génie militaire du Capitaine Ignace: nous les verrons désormais au service de Jésus, mais dans leur « spécialité »! C'est au charisme qu'il faut évaluer, encourager, éduquer et discerner une vocation: si l'on doit repartir pour l'évangélisation du monde, c'est avec des

Clé(s) & Lien(s)

troupes, dont chaque soldat appartient à un corps d'armée à la spécificité bien profilée. Une armée de métier, si l'on veut, où l'intéressé continuera d'exercer sa spécialité au service de son nouveau maître. Autrement dit, en matière de vocation sacerdotale, comme de vocation religieuse, depuis les débuts, la formation philosophico-théologique est, peut-être – certainement même – nécessaire, mais n'est – tout aussi certainement – pas suffisante.

« Si l'usine à curés rabote tout ce qui dépasse, elle finira par produire définitivement des clones, incolores, inodores et sans saveur! » Un séminaire, une maison de formation ecclésiastique, une école des cadres de l'Église, ce devrait être principalement un atelier :

- De réflexion, d'interrogation et d'investigation ;
- Puis de théorisation, de formalisation et d'application ;
- En matière d'étude :
 - > des mentalités en « site »,
 - > des back grounds existentiels et idéologiques,
 - > des attitudes mentales conscientes et inconscientes,
 - > des comportements spontanés et identitaires,
 - > des exigences morales et spirituelles du temps,
 - > des charismes personnels à discerner,
 - > des projections personnelles et groupales,
 - > des valeurs, convictions et principes pour l'action...
 - > dont les participants varieront suivant les moments, mais comprendront
 - des adultes en situation d'éveil et d'accompagnement,
 - des adultes en situation « professionnelle » – c'est-à-dire actifs où que ce soit, dans la société et dans le monde, mais dont la conscience est d'accomplir leur vocation,
 - l'un ou l'autre expert, au besoin,
 - et des « jeunes », des JHR, en demande de bonheur, et même de bonheur qui ne finit pas,
 - ainsi que des « à peine moins jeunes », dont la conscience est d'être sur le chemin d'accomplissement de leur vocation.

Préalables à l'action

La réorganisation ecclésiale est soumise à divers facteurs et changements :

- Les concentrations urbaines ;
- La raréfaction du tissu chrétien ;
- Les besoins nouveaux des communautés chrétiennes ;
- Le développement de la prise de responsabilité des laïcs - dont l'accès au ministère ordonné du diaconat peut être considéré comme une reconnaissance implicite de l'intégration dans le sacerdoce général des fidèles du couple chrétien en tant que couple ;
- Ainsi que la restructuration des nouvelles paroisses, comme un des lieux de vérification.

En fait, les rappels nécessaires sont que :

1. Les chrétiens ont d'abord été des citadins et que c'est dans la V(v)ille que le christianisme s'est d'abord enraciné et développé ;
2. Le phénomène expansion/récession est une loi ordinaire de développement diversifié suivant l'histoire et le territoire : cf. l'Afrique du Nord d'Augustin d'Hippone, et celle d'aujourd'hui. Et si Matteo Ricci avait été suivi... ;
3. Les communautés, chrétiennes ou autres, ont toujours des besoins nouveaux, et que c'est pour avoir continué de satisfaire des besoins obsolètes qu'on a fini par les désespérer de se voir satisfaites un jour ;
4. Si on veut bien reconnaître la structure tripartite du sacerdoce unique en les trois ordres épiscopal, presbytéral et diaconal, l'appel recrudescant des diacres, pour pallier en la conjoncture le manque de prêtres, quoi qu'on en dise, n'est qu'une démarche ancrée dans la tradition la plus pure de l'Église de Rome et signifie la diversité du sacerdoce catholique depuis l'origine, dans lequel le mariage n'est pas exclu a priori ;
5. Quant à la restructuration des paroisses, il y a bien longtemps que cela eût dû être entrepris depuis la fin de la Deuxième

Clé(s) & Lien(s)

Guerre Mondiale, si l'on avait écouté démographes et sociologues, historiens de l'Église et de la religiosité : être poussé au changement et le précéder, c'est toute la différence entre la contrainte et l'initiative !

Impossible de faire l'économie d'une analyse de type anthropologique des prises de conscience et du nécessaire recyclage du prêtre, saisi dans cette tempête du changement :

- Il douterait désormais de ses capacités à assumer sa charge et le changement lui-même ;
- Formé de façon « spécialisée » (le culte, les sacrements, le dogme), il manquerait de la pluridisciplinarité élémentaire qui lui permettrait d'être un homme diversifié sinon multiple ;
- La rigidité de sa formation l'aurait rendu en outre incapable de faire évoluer significativement sa manière d'exercer le ministère ;
- Il devrait apprendre à pratiquer une fraternité nouvelle (pour lui) avec les diacres permanents et leurs épouses ;
- Il devrait aussi apprendre à vivre au sein d'un nouveau presbytérium...

On peut toujours dresser le catalogue des symptômes sans analyser ni les causes ni les significations de ces constats que tout le monde peut faire. C'est-à-dire sans s'autoriser à juger de la qualité des formations humaine et spirituelle qui furent le lot des dernières générations de prêtres.

Mais comment se sentir capable d'assumer quoi que ce soit, si la personne en nous n'a pas été estimée, positivée, développée et reconnue dans son individualité et son originalité, lors de la formation ?

Mais former des fonctionnaires, de l'État ou de l'Église, c'est la même chose : surtout pas d'initiative, ni dans la pensée ni dans l'action : dites la messe..., baptisez..., prêchez « Rome »... on s'occupe du reste !

Comment être alors « un homme pour toutes les saisons » ?

Les initiatives ne peuvent être prises que par une personne libre et autonome, devant sa conscience, ses supérieurs et Dieu ; par une personne capable de se tromper sans être accablée par son erreur, capable d'imaginer sans paranoïa, capable d'être prudente sans coura-

Clé(s) & Lien(s)

Inventer suppose un énorme travail de préparation et une forte dose de civil courage...

Partager le travail et la vie de ses collaborateurs et de ses frères et sœurs dans la foi suppose un minimum d'aptitude à la vie en communauté. Quoi qu'en disent certains prêtres dits séculiers ou diocésains, un minimum de vie communautaire « à la façon des religieux » est incontournable. Augustin, encore lui, l'avait bien compris, qui voulait que les prêtres de son diocèse vivent *comme des religieux* (Règle de St Augustin).

Deux facteurs annotations peuvent renvoyer sainement à une attitude objective d'appréciation, ce qui est absolument nécessaire dans ce type d'analyse :

1. Le discernement qu'on appliquera en ces crises (changements), c'est-à-dire la manière dont sera assumée et vécue la confrontation avec cette situation, sera un critère de vérification de notre vérité par rapport à Dieu ;
2. Le spirituel est à ré-inventer/investir, car le ministère est une Aventure de la Foi : c'est en effet en exerçant leurs ministères que les prêtres progressent dans la foi.

Il ne faut pas avoir peur de tirer quelques conclusions de ces deux expressions : notre vérité par rapport à Dieu et l'aventure de la foi. En effet une telle attitude mentale est celle des Grandes Fondations à la fois :

- Ré-volutionnaire : car elle re-tourne les situations. La mutation du symbole de la croix, qui d'instrument de supplice infamant est re-tourné en Vexilla Régis (Étendard Royal) en est la source et le paradigme ;
- Audacieuse : car elle in-augure. Avec Constantin, la toute nouvelle chrétienté officielle calque – à tort ou à raison, et à ses propres risques – la distribution de ses territoires impériaux sur le tracé des régions militaires des légions romaines : diocèse = diocesis = région militaire.

Le vent se lève : il faut tenter de vivre, dit le poète. « L'Esprit souffle : il faut se mettre dans sa mouvance », pourrait être une traduction possible de ce vers de Baudelaire, pour re-tourner nos échecs, et entreprendre du neuf...

Clé(s) & Lien(s)

Le tableau final propose une façon de programme :

L'enracinement spirituel	mène à	la contemplation
La formation permanente	mène à	lier partie avec le Peuple de Dieu, tel qu'il vit sur un territoire donné
La réflexion régulière : supervision	mène à	rassembler tout l'homme, tous les hommes, toute valeur humaine

Les requis

Une double nécessité s'impose d'elle-même :

- Faire bouger la manière de poser les questions, qui, sans cela, paraissent insolubles... ;
- Et rendre la liberté d'imaginer et d'espérer.

Quant aux manques on peut en dénombrer trois principaux :

- Les fondements du sacerdoce ministériel des prêtres ;
- Des projets d'organisation de la vie de l'Église ;
- Comment annoncer l'Évangile dans les conditions nouvelles.

Mais la vraie question semble être celle des baptisés et de leurs pasteurs :

– *Qu'est-il requis pour qu'elle s'accomplisse selon le cœur de Dieu ? Seule la mémoire des dons de Dieu peut aider à discerner les enjeux qui, aujourd'hui comme hier et demain, sont d'ordre spirituel* (Cardinal Lustiger).

Le Cardinal se rendait compte que dans cette entreprise qu'est l'Église, il faut à la fois être « *performant* » et « *partie intégrante et intégrée d'un corps indissociable* » : *Quand dans une entreprise on veut améliorer la rentabilité, on « dégraisse »*. Mais tel n'est pas le fonctionnement de l'Église. Les spécialistes du « management » ont peut-être des leçons à donner au clergé. Mais il leur est difficile de comprendre que les prêtres sont comme les membres d'une famille,

Clé(s) & Lien(s)

donnés les uns aux autres, qu'ils forment un corps, le presbyterium, où ils sont des frères. Une fois qu'on est entré dans ce corps, il faut porter les fardeaux les uns des autres. C'est une société d'où l'on ne « vire » personne !

- Il faut qu'ils (les prêtres) soient libres, sereinement, dans la force même de l'Évangile. (La sainteté?);
- Libres et forts pour maintenir l'intériorité face à l'univers de l'image qui rapatrie tout dans l'instant. (La mystique?);
- Forts à l'égard du désir et de la richesse, sans jamais être violents. (Le détachement?);
- Forts de l'audace qui amène à ramer à contre-courant. (L'anti-conformisme?);
- Forts de la charité qui pousse à expliquer sans se laisser enfermer dans des catégories. (L'intelligence du cœur et la liberté de l'esprit?);
- Forts de l'Esprit Saint pour accepter la croix quand elle se présente. (Le « civil courage » chrétien?);
- Forts à l'heure du témoignage à rendre à celui qui les a saisis, corps et âme, cœur et mémoire, et qui les appelle pour rassembler l'humanité entière dans son Église, pour sa gloire. (La fidélité et la conscience professionnelles?) »

C'est là que nous constatons le paradoxe cardinalice : il faut avoir les qualités managériales, (que lui-même possédait sans aucun doute, dans la conduite de son archi-diocèse), mais sans être le manager sans cœur ni âme (ce que certains lui reprochaient d'être, à tort ou à raison) du libéralisme capitaliste avancé !

Trois orientations se dégagent en tout cas des considérations du cardinal :

- Compenser les carences de l'éducation familiale ou scolaire antérieure par une « formation intellectuelle et culturelle » ;
- Discerner pour valider un projet de vocation sacerdotale, ce qui conduit à envisager une « formation spirituelle pour le discernement de la vocation » ;
- Fonder spirituellement l'évolution ultérieure des candidats.

Clé(s) & Lien(s)

Chaque candidat est appelé à fonder sa vie dans la rencontre personnelle et libre avec le Christ, choisi comme maître de vie : prière, régularité sacramentaire, élection Divina, vie fraternelle, silence, solitude, rencontre avec le pauvre, directeur spirituel, avec quelques cours (credo, liturgie, bible, histoire de la spiritualité), centrés sur le baptême et l'appel à la sainteté qui en découle.

Pour acquérir au moins une certaine responsabilité dans la gestion de leur vie spirituelle et une certaine maturité dans leur choix de vouloir devenir prêtres, s'impose le discernement, comme instrument de vérification des aptitudes, de l'intention droite et de la libre décision de répondre à l'appel de Dieu pour le service de l'Église dans le clergé diocésain. Trois remarques qui en disent long sur un comportement DRH (Direction des Ressources Humaines : Managers de tous les pays, unissez-vous)

Les exigences de la Nouvelle Économie (e-Trade)

Et si nous nous interrogeons sur les exigences de la E-Trade sur les jeunes gens qui veulent courir l'aventure de s'y engager, et qui n'y sont ni plus ni moins préparés que ceux qui envisagent une carrière sacerdotale aux exigences objectives d'un tel mode de vie.

Oui, qu'est-ce que la Nouvelle Économie ?

- Une nouvelle conscience ;
- Une nouvelle façon d'acheter ;
- Une nouvelle façon de travailler ;
- Une nouvelle organisation ;
- Une nouvelle façon de risquer ;
- Une nouvelle façon de produire ;
- Une nouvelle façon de faire payer/d'évaluer le retour ;
- Une nouvelle façon de gouverner ;
- Une nouvelle égalité ;
- Un nouveau défi personnel.

Que suppose-t-elle chez ses acteurs ?

- Une certaine infidélité : il faut changer de site (guérilla = guerre de mouvement et non de position) ;

Clé(s) & Lien(s)

- Toujours plus de compétence(s) : à diversifier (pluridisciplinarité, pensée complexe);
- Une insatiable soif d'apprendre: toujours et autre chose (ouverture d'esprit, curiosité, formation continue);
- Une juvénile impatience: allez-y! (va en eau profonde!);
- Une authentique humilité: on se sait jamais tout, et habituellement jamais suffisamment (que sais-je?);
- Cultiver la solidarité: travailler en réseau (alter alterius onus portate).

Et comment être un manager en ligne: en voici un profil en 10 traits.

- Rapidité de la décision, mais sans précipitation: la bureaucratie tue;
- Qualité, plutôt que la quantité: sens de l'équipe, de la délégation, de l'information, de l'innovation et du suivi;
- Ouverture: c'est le nom de la nouvelle stratégie, avec la confiance et la volonté;
- Aptitude à collaborer et à faire collaborer: rassembleur d'hommes et chercheur d'opportunités;
- Discipline, sans rigidité, mais avec le respect des protocoles et des procédures;
- Communication « in » et « out »: élaboration de stratégies communicantes souples et intégrées;
- Intelligence de l'expression: interpersonnelle et homme-machine (recherche-internet);
- Focalisation sur le service clients: étude des besoins et profilisation des réponses;
- Gestion de l'information: accumuler des data bases spécifiques, développer la capacité de leur exploitation et leur réactualisation;
- Exemplanité des responsables: capables eux-mêmes d'apprendre et de se renouveler dans les domaines de responsabilités de leurs subordonnés.

Clé(s) & Lien(s)

Ceci est un défi à relever dans une période des plus excitantes : l'aventure peut sembler effrayante et épuisante, elle n'en demeure pas moins incontournable. Elle peut même devenir un véritable plaisir !

Deux Questions

Le lecteur comprendra et verra immédiatement les analogies frappantes et permanentes que l'on peut établir entre les différentes analyses :

- N'y a-t-il pas là de quoi méditer sur des profils futuribles de notre activité et de ses acteurs ?
- N'y a-t-il pas là de quoi se demander pourquoi les routes du commerce ont toujours été les routes des missionnaires et combien il fallait d'une certaine façon être « des ambassadeurs et des aventuriers de Dieu » pour accomplir une telle tâche ?

N'y a-t-il pas là certaines inspirations pour élaborer « une nouvelle économie ecclésiastique », capable comme aux temps du Nouveau Monde des Franciscains et Dominicains, de la Chine des Jésuites et de l'Amérique Latine des Salésiens de proposer « un nouveau type de diacre-prêtre-évêque », qui ne serait que le prototype mis au point un jour sur les routes de Galilée, et que l'on reprendrait dans des « nouveaux séminaires » ? !

Croire en homme d'action, agir en homme de foi

Nous sommes séparés du monde par les outils mêmes dont nous nous servons pour le connaître : nous ne pouvons l'atteindre que par la médiation de ces mêmes outils. Mais notre presbytie pastorale nous fait prendre (parfois ! ?) les moyens pour le terme. Et quand la réalité ne correspond pas à l'« idée » que nous nous en faisons, nous donnons notre préférence (sur)naturelle à notre idée que nous assimilons à notre foi, plutôt qu'à la fidélité au réel. Et nous passons à côté du monde. Or l'important n'est pas d'avoir vécu, si belle et grande soit cette histoire, mais de vivre « en avant », ce qui n'est jamais acquis par définition, mais toujours menacé par les habitudes, les analyses non pertinentes et les préjugés.

Clé(s) & Lien(s)

En s'inspirant de Bergson, on peut ici dire que vivre consiste à agir. Mais vivre, c'est n'accepter des objets que l'impression utile pour y répondre par des réactions appropriées. La liberté ne se mesure pas aux choix dont chacun dispose, ou aux obstacles qu'elle rencontre en cours de route, mais au fait qu'elle mobilise tout ou partie de l'individualité : « les sentiments que nous avons mûris, les passions que nous avons couvées, les actions que nous avons délibérées, arrêtées, exécutées, enfin ce qui vient de nous et ce qui est bien nôtre. »

On observe actuellement une accumulation de signes forts et inquiétants d'un mal être dans le monde de la relève ecclésiastique, parmi lesquels on a noté entre autres :

- La démotivation aux niveaux intermédiaires et supérieurs ;
- Une confusion de l'ensemble des hommes sur le terrain face à la valeur « travail pastoral » et l'inadéquation entre les attentes des « supérieurs » et des « mandatés », quand ce n'est pas la désagrégation ou le détournement de la culture pastorale elle-même qui se traduisent par :
 - > d'une part, une sous présence d'une extrémité de la pyramide des âges et une sur présence de l'autre,
 - > et d'autre part une angoisse insidieuse de ceux qui sont toujours en poste.

Même si on considère que cette situation est conjoncturelle en cela qu'elle est la conséquence de phénomènes sociologiques d'ajustement à l'évolution, on peut légitimement s'inquiéter de ses coûts humains et pastoraux – sans parler des coûts économiques dont on ne peut faire l'économie.

Le coaching comme outil d'accompagnement

On peut proposer un accompagnement actif à ceux qui se sentent confrontés à ces difficultés ou qui ont à les gérer (responsables laïcs, diacres, prêtres et évêques, toutes fonctions confondues). Le choix de cette discipline (le coaching) se justifie dans la mesure où, bien que récente, elle prouve chaque jour son efficacité lorsqu'elle est pratiquée avec rigueur par des personnes expérimentées, formées et encadrées par des référents de qualité.

Clé(s) & Lien(s)

Fondée sur une démarche humaniste à base de questionnement ouvert, le coaching prend sa source notamment dans la dialectique et la maïeutique, et s'appuie sur des principes philosophiques validés depuis des lustres. Il a pour buts essentiels de faciliter :

- La clarification de la perception d'une situation ;
- La recherche de sens ;
- La fixation d'objectifs de progression ;
- Et l'accompagnement actif dans la mise en œuvre des décisions prises.

Idéologiquement neutre, cette discipline laisse à l'individu qui l'utilise le total libre choix des options qu'il reconnaît être les meilleures pour lui après confrontation avec le miroir intelligent, bienveillant et sans jugement que lui tend le coach.

Le coaching est particulièrement bien adapté dans les situations de ressentis flous, de nécessité de prise de recul, de désir confus de « faire quelque chose » sans trop savoir quoi, mais aussi lorsque l'introspection solitaire ne suffit plus et que l'on a besoin d'un soutien mais que l'on ne souhaite pas intrusif. Ce n'est pas une thérapie mais ses effets curatifs sont clairement perceptibles. Ce n'est pas une formation mais il permet d'augmenter ses connaissances notamment sur les ressorts de la nature humaine, la sienne d'abord et aussi celle des autres. Ce n'est pas une expertise mais il donne des clés. C'est surtout un formidable outil de mise en action puisque la relation de coaching place le coach en supporter inconditionnel de son coaché et en garant des engagements de ce dernier.

Il s'agit également d'une approche holistique des individus. Cette proposition s'inscrit dans une demande globale des personnes. Elle est faite géographiquement dans leur environnement de travail parce que c'est matériellement le lieu le plus pratique et signifiant d'un domaine essentiel de leur vie. Il s'agit également, et au plus haut niveau, d'accepter de prendre en compte l'aspiration des individus à réfléchir à leur dimension spirituelle. Si l'on veut s'attaquer aux problèmes de mal-être qui sont l'objet de cette proposition on ne peut exclure a priori aucune dimension de la personne. Cette proposition fait suite à la constatation d'un besoin faite et corroborée par des hommes et des femmes des

mondes entrepreneurial et social pour lesquels la dimension spirituelle de l'individu est essentielle. Évidemment traiter de ce domaine implique de la part du coach un respect inconditionnel des sensibilités de chacun.

Le principe d'incertitude

C'est le principe d'incertitude qui règle aujourd'hui plus que jamais les comportements des responsables pastoraux, engagés de plus en plus dans des refontes récurrentes des territoires et des personnels de l'action apostolique : conduire des fonctions et des projets aux contours incertains, souvent autre soutien que la « volonté » de Dieu sans cesse à interpréter avec l'aide du Saint-Esprit, est une improbable « mission impossible », et requiert des « marines » de la pastorale. Ce qui est requis avant tout, c'est maîtrise de soi, capacité d'anticipation, démarche apaisante face aux multiples antagonismes que charrie tout projet. Car ce que le coaching révèle surtout en nos temps de bouleversements globaux, c'est plutôt le brouillage des repères qui semble marquer l'histoire de l'aggiornamento ecclésial actuel. Ce qui devrait nous pousser à explorer d'autant plus, sinon de construire, tant en théorie qu'en pratique, le continent encore inconnu de ce « management global des managers pastoraux ».

Comment éviter les pièges de la désillusion ? Ce type alternatif de coaching tend à dessiner de soi une image qui va servir d'appel à un changement de vie. La problématique réside dans les critères d'évaluation de ce changement : recherche ou fuite de soi ? prétexte à démission ? Ainsi toute quête de soi passe par la phase de la construction d'images de soi, mais ne peut s'en contenter. Cette longue décantation qui consiste à dépasser l'idéalisation virtuelle de soi est l'enjeu exact du capital spirituel : se détacher sans cesse des images obsolètes de soi pour s'identifier sans cesse à d'autres. La relation à soi et à ce qui dépasse ce soi est une relation vivante, donc évolutive : il n'est pas aisé d'y consentir, que ce soit par confort, laisser-aller ou lâcheté ! Le coaching spirituel propose de se réapproprier le soi-même qui perdure au-delà des vicissitudes, seul capable de laisser les possibles inattendus

Clé(s) & Lien(s)

nous surprendre. S'entraîner (training) à la docilité au flux de la vie. Ce que chacun doit être pour être lui-même se situe bien au-delà de sa propre imagination : mais un au-delà qui prend en compte ce qu'il y a bien en deçà et qui ne « convenait » plus.

Re - connaître pour naître à nouveau.

Chapitre 8

Vision/Action

Le style, c'est l'homme!
Sainte-Beuve

Ne regardez pas ce que je fais! Voyez ce que je vois!
Luis Barragán (1902-1988), architecte mexicain

*Ils voyaient; avant tout ils voyaient. Ils étaient capables de voir.
D'anciens mystères s'envolèrent de cette source du voir.*
Soetsu Yangi, 1992



MISSION

Clé(s) & Lien(s)

Vision/Action ! C'est la seule perspective envisageable en matière de mission, au-delà de toutes les réglementations imaginables. Tous les missionnaires – mais tout le monde n'a pas la vocation – le savent, ceux de l'esprit et ceux du terrain. Ils savent que c'est sa vision qui donna à l'homme de Nazareth la direction que devait prendre son action. Sa vision, il l'acquit en puisant sa clarté dans la lumière même de l'Esprit ; son action, il la mena en fonction des deux critères de la vérité et de la charité. Ce qui le rendit capable de courir tous les risques, jusqu'à l'ultime, le mortel, la croix, celui dont il fut ramené par Dieu lui-même. Sur le territoire de la mission, et tant qu'elle dure, il n'y a plus de règles, la seule étant de survivre dans l'amour, ou de survivre à l'amour : corps et âme. Chez Jürgen Moltmann, et sa *Théologie de l'Espérance, (Le christianisme est tout entier, et pas seulement en appendice, eschatologie. Il est espérance, perspectives et orientation en avant, donc aussi départ et changement du présent. La perspective eschatologique n'est pas un aspect du christianisme, elle est à tous égards le milieu de la foi chrétienne, le ton sur lequel tout, en elle, s'accorde, la couleur de l'aurore d'un jour nouveau attendu dans laquelle tout baigne ici)* et Gustavo Gutierrez, et sa *Théologie de la Libération, (Il n'y a aucune contradiction entre universalité et préférence, car l'amour de Dieu est universel, mais il s'applique de façon toute particulière aux derniers de ce monde)*, il y a au-delà de leurs écrits, une dynamique missionnaire que l'on retrouve chez Hans Küng et Leonardo Boff !

Hans Küng

On ne pouvait pas s'attendre à ce que Hans Küng, sanctionné par le couple Ratzinger/Wojtyla, déclarât autre chose que ce que lisons dans sa réaction :

– « Jean Paul II fut un pape aux multiples talents et qui prit beaucoup de mauvaises décisions.

1. Vers l'extérieur, il s'est engagé pour les droits de l'homme, mais à l'intérieur il les a refusés aux évêques, aux théologiens, et d'abord aux femmes ;

Clé(s) & Lien(s)

2. Tout à sa dévotion à Marie, il a prêché aux femmes de nobles idéaux, *mais il leur a en même temps interdit la pilule et refusé l'ordination* ;
3. Il a prêché contre la pauvreté de masse et la misère dans le monde, *mais, en même temps, avec ses conceptions en matière de contrôle des naissances et d'explosion démographique, il s'est rendu coresponsable de cette misère* ;
4. Il a propagé une image traditionnelle et porte ainsi sa part de responsabilité dans la pénurie catastrophique de prêtres, le recul dramatique des vocations dans de nombreux pays et les scandales de pédophilie dans le clergé, *qu'il n'est plus possible de cacher* ;
5. Il a procédé à des béatifications en quantité inflationniste, *mais a parallèlement lancé une véritable inquisition contre les théologiens, les prêtres et les religieux indociles* ;
6. Il s'est présenté en chantre de l'œcuménisme, *mais il a en même temps fortement hypothéqué les relations avec les Églises orthodoxes comme les Églises réformées, et a empêché la reconnaissance de leurs magistères et la communauté de célébration entre elles* ;
7. Certes, il avait pris part au concile Vatican II, *mais il a bafoué la collégialité entre le pape et les évêques décidée à ce concile, et a célébré en toute occasion le triomphe de la papauté* ;
8. Il a recherché le dialogue avec les grandes religions, *mais, en présentant les religions autres que chrétiennes comme des formes déficitaires de la foi, il les a dès lors disqualifiées* ;
9. Il s'est présenté comme le bouillant avocat de la morale privée et publique, *mais un rigorisme éloigné des réalités du monde lui a en même temps ôté toute crédibilité en tant qu'autorité morale*.

Par ses contradictions, ce pape a profondément polarisé l'Église, en a détourné des quantités de gens, et l'a plongée, après le pic de crédibilité qu'elle avait connu à l'époque de Jean XXIII et du concile Vatican II, dans une crise profonde.



Clé(s) & Lien(s)

La liante hiérarchie catholique et ses relais dans les médias en attribuent volontiers la responsabilité exclusive au monde séculier, au relâchement de la morale individuelle et à la perte des valeurs. L'explication est un peu facile : nombre de ces problèmes sont « faits maison », et la crise est d'abord de la responsabilité de cette hiérarchie.

Continuer la politique de ce pontificat signifierait ajouter encore à la masse de problèmes accumulés, et fermer toute issue à la crise de l'Église catholique. Le nouveau pape doit opter pour un changement de cap et insuffler à l'Église le courage de ruptures novatrices dans l'esprit de Jean XXIII et dans la droite ligne des impulsions réformistes du concile Vatican II. »

Mais comme Hans Küng n'est pas le premier venu, et même si son « *sensus ecclesiae* » ne recoupe pas tout à fait celui de son jadis confrère et collègue, le Professeur Joseph Ratzinger – qui en est à sa 3^e mue – il est tout à fait intéressant, pour les oreilles de Benoît XVI, d'écouter quelqu'un qui n'en est qu'à sa 2^e mue (H. Küng 1 = Professeur à Tübingen, collègue de Ratzinger 1 ; H. Küng 2, sanctionné et suspendu par Ratzinger 2, devenu lui Cardinal-Préfet.)

Qui sait..., peut-être Benoît XVI le créera-t-il cardinal pour prendre à ses côtés un H. Küng 3, une fois que lui-même aura affiné, en tant que Pape de l'Église Universelle, le « *sensus ecclesiae* » qui était le sien jusqu'à son élection sur le trône de Pierre. On ne se délivre pas si facilement de ses démons ! « Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière » (Mc, 9,29b).

On peut rêver !

Ainsi donc, considérons de quels « principes, a priori, prémisses, postulats » etc. procèdent les (soi-disant) mauvaises décisions du pape polonais, selon Hans Küng. J'ai cru pouvoir en identifier douze (eh oui !), que j'ai délibérément formulés brutalement (mais ceci est tout à fait dans l'esprit de notre théologien), et en plus, de la façon dont l'aurait fait Eugen Drewermann, le second « larron », si je puis dire, foudroyé par Ratzinger 2.



Clé(s) & Lien(s)

1. DROITS DE L'HOMME AD EXTRA MAIS PAS AD INTRA ;
2. LÉGISLATION ECCLESIASTIQUE SUR LA FEMME « CULTURELLE RELIGIEUSE » ;
3. ANTHROPOLOGIE TRADITIONNELLE BASÉE SUR UN CONCEPT DE NATURE BIBLIQUEMENT IMMUALE ;
4. VERROUILLAGE DE LA RÉFLEXION SUR ANTHROPOLOGIE ET RÉVÉLATION À PROPOS DE PRÊTRISE ET SACERDOCE ;
5. AUTORITARISME MAGISTÉRIEL ET CONDUITE INQUISITORIALE ;
6. IL N'Y A D'ÉGLISE VÉRITABLE QUE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE ;
7. CULTE DU POUVOIR CÉSASOPAPISTE ;
8. IL N'Y A DE RELIGION VÉRITABLE QUE LA RELIGION CATHOLIQUE ROMAINE ;
9. IL N'Y A DE MORALE VÉRITABLE QUE LA MORALE CATHOLIQUE ROMAINE ;
10. RESTAURATION AUTORITAIRE RÉGRESSIVE ET DISSUASIVE ;
11. AUTO SUFFISANCE PARANOÏAQUE ;
12. COMPORTEMENT SOCIO SUICIDAIRE.

Ce qui peut donner le diagnostic suivant :

CULTE D'UN POUVOIR CÉSASOPAPISTE

1. DROITS DE L'HOMME AD EXTRA MAIS PAS AD INTRA
2. AUTORITARISME MAGISTÉRIEL ET CONDUITE INQUISITORIALE
3. RESTAURATION AUTORITAIRE RÉGRESSIVE ET DISSUASIVE

- *IL N'Y A D'ÉGLISE VÉRITABLE QUE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE ;*
- *IL N'Y A DE RELIGION VÉRITABLE QUE LA RELIGION CHRÉTIENNE CATHOLIQUE ROMAINE ;*

Clé(s) & Lien(s)

- *IL N'Y A DE MORALE VÉRITABLE QUE LA MORALE CATHOLIQUE ROMAINE.*

ANTHROPOLOGIE ARCHAÏQUE

1. LÉGISLATION ECCLESIASTIQUE SUR LA FEMME À PARTIR D'UNE CONCEPTION « CULTURELLE, BIBLIQUE ET RELIGIEUSE »;
2. ANTHROPOLOGIE TRADITIONNELLE BASÉE SUR UN CONCEPT DE NATURE BIBLIQUEMENT IMMUALE;
3. VERROUILLAGE DE LA RÉFLEXION SUR « ANTHROPOLOGIE ET RÉVÉLATION » À PROPOS DE « PRÊTRISE ET SACERDOCE »

NÉVROSE INSTITUTIONNELLE

1. AUTO SUFFISANCE PARANOÏAQUE;
2. COMPORTEMENT SOCIO SUICIDAIRE

En conséquence, et pour retrouver le cap, poursuit le théologien de Tübingen, Le nouveau pape doit :

- *Opter pour un changement de cap ;*
- *Et insuffler à l'Église le courage de ruptures novatrices ;*
- *Dans l'esprit de Jean XXIII et*
- *Dans la droite ligne des impulsions réformistes du concile Vatican II.*

Même si l'évaluation est sévère, il n'échappe à personne que le dernier pontificat participait immanquablement des expériences personnelles antérieures du duo romain.

- Avoir vécu plus de cinquante ans sous un régime soviétique brejnévo-jaruselskien ne peut pas vous laisser indemne : la contamination est fatale. Ajoutez à cela le rôle que peut jouer dans ce cas-là la religion chez une nation slave qui se confessera d'autant plus catholique à la fois et super européenne, qu'elle veut échapper à la Moscou soviétique et orthodoxe !

Clé(s) & Lien(s)

- Avoir vécu en Bavière – je l’ai fait pendant 4 ans – vous apprend qu’il y a « plus catholique que le Pape » ! Le bastion papal bavarois contre le « nord » luthérien s’enorgueillit du beau titre de sa capitale Munich qui signifie tout simplement « la ville des moines » (München = monacorum). L’enfant de Marktl – même si actuellement son village natal ne soit plus aussi pratiquant que jadis – a baigné jusqu’à son accession au siège de Munich précisément, dans une atmosphère catholique traditionnelle, quasi traditionnaliste, qui a fait avorter, par exemple, plusieurs projets d’émissions religieuses que j’ai jadis montées avec Bayern 3, le 3^e programme de la Télévision Bavaroise, pour la seule raison qu’elles auraient pu heurter la sensibilité religieuse de ces chers Bavarois. À l’époque – je ne souligne ici aucune relation de cause à effet – Ratzinger 1 était en train de se transformer en Ratzinger 2 sur le trône de München-Freising !

Le style, c’est l’homme ! disait Sainte-Beuve ! *Chassez le naturel, il revient au galop !*, reprend la sagesse populaire avec Jean de La Fontaine. *Chien de chasse, chasse de race !*, ajoutera-t-on pour nos chasseurs du Bayerischer Wald et des Tatras. Il est vrai aussi que la responsabilité transforme les hommes : nous ne connaissons rien du Jésus 1, celui d’avant le ministère public et pas grand-chose, sinon par les conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles ; quant au Jésus 2, la rabbi itinérant de Galilée, nous n’y avons accès que par les rapports évangéliques, qui sont en fait des professions de foi ! Avec notre nouveau pape Benoît XVI, nous sommes appelés à « faire l’Histoire » : l’Histoire du peuple de Dieu, qui reçoit son chef comme un cadeau du ciel. Que le ciel l’inspire aussi jusqu’à travers ceux dont le « sensus ecclesiae » ne recouvre pas nécessairement le sien : la théologie n’est pas la foi.

Ça, les trois Ratzinger l’ont toujours su !

Leonardo Boff

Leonardo BOFF fait partie lui aussi de ceux qui furent crossés par le duo romain, au point de devoir abandonner son état de religieux et de

Clé(s) & Lien(s)

mériter d'être suspendu de l'exercice de son sacerdoce: il convole actuellement en justes noces, entouré d'enfants, les siens! De lui aussi, on ne pouvait attendre que cette déclaration, en fait cette profession de foi en l'Amérique Latine « über alles »! Là encore que peut apprendre Ratzinger 3, de ce que Ratzinger 2 a provoqué jadis à propos de la Théologie de la Libération, en la faisant condamner par Jean Paul II? Que dit Leonardo?

- 1. C'est le mérite de l'Église latino-américaine d'avoir rappelé qu'il n'existe pas seulement un monde moderne développé, mais aussi un sous-monde sous-développé, qui soulève une question difficile: comment annoncer Dieu comme le Père d'un monde de misère?*
- 2. Cette nouvelle culture se présentait comme la rivale de la révélation, dont l'Église se considérait l'unique détentrice, et dénonçait la manière dont l'Église est institutionnellement organisée: une monarchie spirituelle absolue, en contradiction avec la démocratie et le respect des droits de l'homme.*



- 3. Un bloc historique puissant Pape-Curie s'est constitué, avec pour objectif d'imposer la restauration de l'ancienne identité et de l'ancienne discipline. La personnalité de Jean Paul II a permis de réaliser ce projet de façon remarquable, grâce à sa figure charismatique, son extraordinaire rayonnement, son talent pour la dramatisation médiatique. Pour réaliser son dessein de restauration, il s'est doté d'instruments appropriés:*
 - il a réécrit le droit canon de manière à encadrer toute la vie de l'Église,*

Clé(s) & Lien(s)

- *il a fait publier le catéchisme universel et, grâce à lui, il a officialisé la pensée unique dans l'Église,*
 - *il a enlevé son pouvoir de décision au synode des évêques en le soumettant totalement au pouvoir papal,*
 - *de même qu'il a limité le pouvoir des conférences continentales des évêques, des conférences nationales épiscopales.*
 - *il a marginalisé le pouvoir de participation et de décision des laïcs,*
 - *et nié la pleine citoyenneté des femmes au sein de la communauté de l'Église, en les reléguant à des fonctions secondaires, éloignées de l'autel et de la prédication.*
4. *Comme son principal conseiller, le cardinal Joseph Ratzinger :*
- *le pape professait une vision augustinienne de l'Histoire, où ne compte réellement que ce qui passe par la médiation de l'Église, porteuse d'un salut surnaturel. Selon cette vision, ce qui passe par la médiation des hommes et n'atteint pas les hauteurs divines est insuffisant au regard de Dieu,*
 - *cette position l'a conduit à une incompréhension fondamentale de la théologie latino-américaine de la libération, laquelle affirme que la libération doit être l'œuvre des pauvres eux-mêmes. En ce sens, l'Église est seulement une alliée qui renforce et légitime leur lutte. Pour le cardinal Ratzinger, cette libération, purement humaine, manque de transcendance surnaturelle,*
 - *il importe de bien faire ressortir que le pape a eu une vision simpliste de ce type de théologie. Nous savons aujourd'hui qu'en se fondant sur des informations que la CIA lui prodiguait, concernant particulièrement l'influence des théologiens de la libération en Amérique centrale, il a vu en eux un cheval de Troie du marxisme, qu'il était obligé de dénoncer en raison de son expérience du communisme en Pologne,*
 - *il s'est convaincu qu'en Amérique latine le danger était le marxisme, alors que le véritable danger a toujours été le*

Clé(s) & Lien(s)

capitalisme sauvage et colonialiste, avec ses élites antipopulaires et rétrogrades :

- *chez Jean Paul II prévalait la mission religieuse de l'Église, et non sa mission sociale. S'il avait dit « Soutenons les pauvres et engageons-nous dans les réformes au nom de l'Évangile et de la tradition prophétique », le destin politique de l'Amérique latine eût été différent. Mais il a organisé la restauration conservatrice sur tout le continent, déplacé les évêques prophétiques et désigné des évêques coupés de la vie du peuple. Il a fermé des institutions théologiques et sanctionné ceux qui y enseignaient,*
- *à l'extérieur, il se présentait comme un paladin du dialogue, des libertés, de la tolérance, de la paix et de l'œcuménisme. Il a demandé pardon en plusieurs occasions pour les erreurs et les condamnations de l'Église dans le passé ; il s'est associé aux représentants d'autres religions pour prier pour la paix mondiale,*
- *mais, à l'intérieur, il a fait taire le droit de s'exprimer, interdit le dialogue et produit une théologie aux forts relents de fondamentalisme.*

Le réquisitoire de Leonardo est puissant, à la mesure de la puissance de l'attelage romain ! Qu'en peut-on retenir ?

- Comment annoncer Dieu comme le Père d'un monde de misère ? ;
- L'Église est institutionnellement organisée : une monarchie spirituelle absolue, en contradiction avec la démocratie et le respect des droits de l'homme ;
- Avec comme objectif, celui d'imposer la restauration de l'ancienne identité et de l'ancienne discipline ;
- La personnalité de Jean Paul II a permis de réaliser ce projet avec les instruments appropriés du droit canon et du catéchisme universel : ce qui a engendré la pensée unique ;
- Il a enlevé son pouvoir de décision au synode des évêques le pouvoir des conférences continentales des évêques, des conférences nationales épiscopales ;

Clé(s) & Lien(s)

- Il a marginalisé le pouvoir de participation et de décision des laïcs ;
- Et nié la pleine citoyenneté des femmes ;
- Il avait une vision augustinienne de l'Histoire :
 - > ce qui a entraîné une incompréhension fondamentale de la théologie latino-américaine de la libération, considérée comme le cheval de Troie du marxisme,
 - > alors que le véritable danger a toujours été le capitalisme sauvage et colonialiste, avec ses élites antipopulaires et rétrogrades,
 - > le but de cette politique ecclésiastique fut la restauration conservatrice sur tout le continent,

en faisant taire le droit de s'exprimer, en interdisant le dialogue et en produisant une théologie aux forts relents de fondamentalisme.

[J'ai vécu moi aussi en Amérique Latine, cinq années de suite, surtout en Colombie, autant dans les misérables mégalo-pôles, que dans les non moins misérables jungles et déserts du nord et du centre. Mais j'ai parcouru aussi l'ensemble du sous-continent : mon dernier long voyage au Brésil en 1989 a consisté à rendre visite, chez eux, à tous les théologiens dits de la libération (j'ai plus de vingt noms sur mon carnet d'adresses de l'époque), après que Rome les eut cassés, les forçant de ce fait à trouver d'autres moyens de subsistance et d'autres modalités de vie sociale...]

J'ai tendance à me reconnaître dans ces lignes ! Et pourtant je n'étais que « celui qui passait ». C'est la première interrogation qui ne laisse de me tourmenter encore (*Comment annoncer Dieu comme le Père d'un monde de misère ?*) surtout après mon séjour de presque dix ans en Extrême-Orient, où je « fréquentais » les nantis de la mondialisation, et la Chine qui commence à faire entendre distinctement le hurlement de son dragon national.

Car s'il est un continent peuplé de catholiques à la démographie galopante, c'est l'Amérique Latine. S'il est une planète démonstrativement mariale, c'est elle. S'il est un peuple goulûment « pratiquant », c'est encore lui. S'il est une terre sauvagement exploitée par l'Europe jadis, et par Los Estados Unidos « now », c'est elle. Et s'il est enfin une

essentielle revendication incomprise, et même pas prise en compte pour toutes sortes de raisons, c'est la sienne. Le nouveau Pape doit faire d'urgence l'expérience d'une théologie et d'une pastorale différentes : il doit être proche des pauvres. Chiffres à l'appui : près de la moitié des catholiques (44 %) vivent en Amérique latine (1 sur 10 au Brésil). « L'Église a fait l'option des pauvres, mais les pauvres ont fait l'option des Églises évangéliques ». D'ailleurs le phénomène religieux majeur de ces vingt-cinq dernières années est le déplacement massif des chrétiens de toutes les dénominations vers ce nouveau protestantisme-évangélico-pentecôtiste, y compris dans ses aspects les plus « fondamentalistes ». Ici, c'est l'univers de la misère héréditaire, de la servitude fatale et de « la colonisation de l'imaginaire », selon l'expression de Nathan Wachtel de l'EHSS, directeur du département d'Anthropologie historique des sociétés méso- et sud-américaines.

Les religions et l'Église Catholique Romaine

Suggestive à ce niveau est la remarque de François Thual, *que je cite à nouveau*, à la fin de son livre sur la « Géopolitique des religions », *Ellipses 2004*, déjà évoqué, pariant sur les chances de développement des pays en fonction de la religion qui y domine :

Rien n'est figé. Les religions évoluent comme le montre l'histoire de l'islam qui a connu l'« itijihad » (l'ouverture), puis le « taqliq » (la fermeture); le catholicisme qui a connu une évolution inverse et une ouverture difficile, mais réelle, a succédé à l'Inquisition.

- *Actuellement, sociétés juives, confucianistes protestantes semblent plus aptes que les autres à générer les facteurs nécessaires au développement ;*
- *Viennent ensuite les pays catholiques et orthodoxes dont les doctrines sont proches, mais y sont toujours à la recherche d'un type de société réellement démocratique, et dont le niveau développement demeure moyen ;*
- *Dans un dernier groupe, qui a du mal à suivre le courant développement, figurent les pays musulmans, bouddhistes, hindous et animistes.*

Clé(s) & Lien(s)

Jean-Paul n'en a « connu » que les parades naïvement triomphales (la fête haute en couleurs est leur seule distraction !), et Benoît XVI n'y a mis les pieds, si ce fut le cas, que pour des conférences haut de gamme : que peut-il apprendre de son plus fidèle « ennemi » ? Leonardo est aussi un philosophe et un théologien, en plus qu'il est un sociologue et un poète. Et sa bibliographie n'a rien à envier à quiconque, ni sa notoriété. Oui que peut, que doit entendre le pape Benoît, mal gré qu'il en ait ?

C'est la double critique :

- D'une « ecclésiologie » préconciliaire, qui fonctionne sur le mode de l'absolutisme à coup de droit canon, de catéchisme universel et d'exclusion, et qui a concentré sur le pape romain et la curie de proximité l'ensemble de tous les pouvoirs : non seulement ceux de la pensée unique, mais aussi ceux des terrains de juridiction des Églises locales. Laïques en général et femmes en particulier ne sont que des exécutants, si et quand ils se voient associés à la vie ecclésiale ;
- D'une théologie basée sur une philosophie politique josphite, qui partant d'Augustin va jusqu'à Urs von Balthasar, prônant les droits de la Cité de Dieu de façon telle que les hommes n'y trouvent leur compte que dans la soumission totale à une transcendance peu coutumière des réalités socio-économiques et politiques d'une « messe pour le temps présent ».

Sur ces deux « moments » fondamentaux, Benoît aura du travail, car il faudra d'abord qu'il convertisse ses propres structures mentales, non seulement de façon théorique (je comprends la situation !), mais spéculativo-pratique (comment puis-je y remédier = stratégie ; et comment vais-je m'y prendre = tactique).

Comme pour Hans Küng, je veux rêver, et voir de mes yeux, Leonardo aux côtes de Benoît, imaginer pour le Nouveau Monde, les conditions d'un monde nouveau !

Joseph/Benoît, épaulé par Hans et Leonardo : THE dream !

Nécessité d'une instance critique de la fonction papale

Car, et de façon plus générale, durant les « années Jean-Paul II »,

- l'Église a manqué d'instances d'évaluation où l'on aurait pu dire, en toute liberté, ce qui n'allait pas ou ce qui devait faire l'objet de recherches ;
- L'Église de Jean-Paul II a également trop souvent pensé la vie des vieilles et des jeunes Églises dans une même uniformité ;
- Il faudra bien trouver d'autres formes pour que le particulier et le singulier puissent s'exprimer. Paul Valadier, sj, professeur de philosophie morale et politique ne dit pas autre chose, depuis la France où il réside: *Sous ce pontificat (Jean-Paul II), la collégialité, souhaitée par le concile Vatican II, n'a pas été honorée comme il eût fallu. Les synodes romains des évêques, prévus pour être instances de débat et d'échanges d'expériences, ont été réduits à rien et n'entendent plus que des monologues. Les conférences épiscopales ont été laminées, éteintes. Il y a eu grossissement de la tête et rétrécissement du corps. Le Pape a pris toute la place, au point de tenir lieu d'Église. On peut parler de dérèglement ecclésiologique. Les évêques ont été choisis pour leur conformisme. L'uniformité domine. Ceux qui ne veulent pas d'ennuis se taisent.*

Christian Ferras, celui qui ne veut pas (laisser) « croire en rond », et rédacteur en chef de *Golias*, analyse comme suit l'attitude de Ratzinger 2, avant son accession au siège suprême. (Le découpage du texte est toujours mien!).

– *En tant que préfet de la Congrégation pour la foi, Josef Ratzinger critiquait Jean Paul II sur plusieurs points, et pas les moindres, de son pontificat.*

- *Il ne se déplaça pas à la première rencontre interreligieuse d'Assise, en 1986. Il y voyait une atteinte à l'identité du christianisme.*
- *Plusieurs années après, en 2000, lors de l'année jubilaire, il publia la déclaration « Dominus Jésus » qui provoqua une tempête de réactions et de polémiques (« Seule l'Église catho-*

Clé(s) & Lien(s)

lique possède la vérité »), Jean Paul II le soutint jusqu'au bout et endossa la responsabilité du texte.

- En 2002, Jean Paul II demande à ses conseillers d'organiser le rassemblement d'Assise sur des bases doctrinales plus solides. Un signe en direction de Josef Ratzinger qui concède alors à Karol Wojtyla de s'y rendre en sa compagnie.
- Un autre point sur lequel le nouveau pape n'était pas d'accord avec Jean Paul II portait sur les « mea culpa » de ce dernier ; car selon Josef Ratzinger l'Église n'a pas à demander pardon au monde pour ses fautes du passé. Elle doit demander pardon à Dieu pour ses fautes (internes)... actuelles. Un changement complet de perspective. C'est le sens de sa méditation le jour de son dernier Vendredi Saint cardinalice et pré papal : « Seigneur je te confie ton Église qui est comme une barque en train de couler. Là où tu as semé les graines de l'espérance, il n'y a plus désormais que zizanie et confusion... »
- Josef Ratzinger critiquait aussi la série impressionnante de canonisations et de béatifications réalisées par Jean Paul II, considérant que « dans de nombreux cas il s'agissait de personnalités dont le témoignage était limité à certains groupes mais ne parlait pas en tant que modèles de foi à la grande multitude des croyants ». Il proposait alors « d'ouvrir les yeux de la chrétienté uniquement sur les figures qui ont vraiment rendu visible la Sainte Église catholique, plutôt que sur des personnes dont on célèbre... la sainteté ». Nouveau changement de perspective là aussi.
- Enfin, autre différence avec Jean Paul II, Josef Ratzinger trouvait que Karol Wojtyla avait poussé à l'extrême le principe de la primauté de Pierre, au risque de confondre le pape avec l'Église. Ce constat sera le paradoxe (et non la contradiction) du pontificat de Benoît XVI. Il réactivera le principe de la collégialité épiscopale pour rééquilibrer les pouvoirs au sein de l'Église catholique, s'inscrivant en ce sens dans la tradition du premier millénaire du christianisme où les évêques locaux étaient aussi influents que celui de Rome. Sauf que si l'intention est louable au

Clé(s) & Lien(s)

regard de la tradition de l'Église, elle risque de ne pas aller au bout de sa logique collégiale.

- 1. Josef Ratzinger veut en effet des évêques et des prêtres à son image : doctrinalement conservateurs et mobilisables pour sa croisade contre la modernité et le relativisme ambiant.*
- 2. En revanche, les Églises réformée, anglicane et orthodoxe pourraient être sensibles à ce dégonflement du siège de Pierre et retrouver ainsi une situation davantage paritaire. « La formule Ratzinger », comme on la désignait au Vatican pendant les réunions préparatoires au conclave, consiste à dire qu'au sujet de la primauté du pape : « Rome ne doit pas exiger des Églises orthodoxes plus que ce qui existait au premier millénaire ». Il est vrai que c'est sur la question de la collégialité que le futur Benoît XVI a obtenu le ralliement de la quasi-totalité des cardinaux représentant la ligne modérée et libérale du conclave.*

Benoît XVI, pape restaurateur et conservateur, tiendra-t-il sa promesse faite au conclave de desserrer l'étau institutionnel dans lequel Jean Paul II a enfermé l'Église ?

Chapitre 9

Triomphe de la Spiritualité

Alors le voile du Temple se déchira par le milieu... Lc 23, 45b

*Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent.
La peur et le trouble les avaient saisies ;
et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur effroi. Mc 16, 8*



Édouard Jasmin, Le tombeau vide, sans date, collection du Centre d'art de Burlington Don de M. Herbert O. Bunt, 1997



La Tombe du Jardin, près de la Porte de Damas, tenue par les Protestants, comme étant le véritable tombeau. où fut déposé le corps de Jésus Crucifié

Clé(s) & Lien(s)

L'homme est taraudé par un impérieux besoin de merveilleux. Notre goût du mystère, notre fascination pour l'inexpliqué : ils aiment à se repaître d'énigmes sacrées, de formules magiques, de phénomènes étranges, de terribles secrets. Car c'est bien là le paradoxe de notre ultramodernité : plus la science progresse et plus nous avons besoin de rêve et de mythe. Plus le monde semble déchiffrable et rationalisable, plus nous cherchons à lui redonner son aura magique. C'est la pathétique entreprise du réenchantelement du monde... justement parce que le monde a été désenchanté. Carl Gustav Jung en avait donné l'explication il y a un demi-siècle : l'être humain a autant besoin de raison que d'émotion, de science que de mythe, d'arguments que de symboles. Parce qu'il n'est pas qu'un être de raison. Il se relie aussi au monde par son désir, sa sensibilité, son cœur, son imaginaire.

Les Églises chrétiennes ont en partie emboîté le pas à la critique rationaliste. Elles ont privilégié un discours dogmatique et normatif, faisant appel à la raison, au détriment de la transmission d'une expérience intérieure – liée au cœur – ou d'une connaissance symbolique qui parle à l'imaginaire. On assiste donc aujourd'hui à un retour du refoulé.

Les religions devraient attacher plus d'importance à ce besoin d'émotion, de mystère, de symbole, sans renoncer pour autant à la profondeur d'un enseignement moral et théologique. Si l'homme a besoin de merveilleux pour être pleinement humain, il ne doit pas pour autant prendre ses rêves pour la réalité : cela vaut aussi pour les institutions ! (*lignes inspirées de Frédéric Lenoir, Faut-il avoir peur d'Harry Potter ? Le Monde des religions, Juillet-Août 2005*)

De la religion à la spiritualité

Jadis, il était d'usage, dans la pensée universitaire, d'assimiler la spiritualité à la religion. On parlait de « spiritualité chrétienne », de « spiritualité de saint François d'Assise », ou de « spiritualité juive », de « spiritualité de l'Islam ». À la rigueur on admettait une « spiritualité bouddhique » et encore, sans la connaître vraiment, car le bouddhisme, moins connu, était considéré, plus ou à la fois, comme une philosophie que comme une religion : ce qui n'est ni juste ni faux,

Clé(s) & Lien(s)

puisque nous utilisons notre vocabulaire occidental. Quant à la « spiritualité indienne » la formule était la plupart du temps censée désigner de manière péjorative une nébuleuse de croyances et de pratiques dont, par ignorance, on ne voyait guère la valeur. Sauf pour le côté exotique au chapitre des bizarreries humaines. Dans le champ philosophique, la situation était tout aussi confuse. En guise de spiritualité, Kant ne propose que le retour au piétisme. Hegel reconstruit pour le christianisme une théologie de l'Histoire. Spinoza, jusque dans les commentaires érudits les plus sérieux est accusé d'être « un mauvais juif », parce qu'il a rompu avec la Synagogue. Et de fait, la dimension spirituelle de l'Éthique a souvent été occultée au profit de ce que l'on a nommé le matérialisme spinoziste. Une concession peut-être pour Plotin, car il est bien difficile de nier que nous avons là une philosophie spirituelle, indépendante d'une religion établie.

La situation contemporaine est aujourd'hui très différente. Comme le titre un livre récent *Dieu a changé d'adresse*. Les observateurs les plus lucides de notre époque l'ont bien compris, nous n'identifions plus aujourd'hui la spiritualité à une religion organisée. Nous pouvons même les opposer. Ainsi le fondamentalisme et l'intégrisme sont des attitudes que nous savons rattacher au sursaut identitaire des religions organisées. Ils ont peu à voir avec un éveil du spirituel et beaucoup à voir avec les luttes des identités culturelles de communautés soudées autour d'un credo ou d'un programme de « reconquista ». Nous sommes tout à fait préparés à reconnaître que la spiritualité vivante transcende les dogmes, les credo et ne se laisse enfermer dans aucune organisation. La critique sévère de la religion chez Krishnamurti ou encore chez Aurobindo ou Mère ne nous empêche d'être à même de reconnaître en eux une profondeur spirituelle indéniable.

Il est maintenant possible de poser la question avec plus de précision : en quoi la spiritualité se distingue-t-elle de la religion ? Et commençons par envisager la religion organisée et le spirituel. C'est un cliché, mais passons par là : le mot religion peut s'interpréter comme ce qui « re-lie », et ce qui « lie à nouveau ». Ce qui établit un pont ou rétablit une ancienne alliance. Cependant, toute la question de savoir ce qui est lié et en quoi consiste le lien. On peut distinguer deux possibilités :

Clé(s) & Lien(s)

- Soit voir dans la religion le lien entre l'homme et l'Être, l'Englobant, la Vie, le Divin (quel que soit le terme qu'on lui donne), en admettant que le spirituel est précisément ce lien intemporel entre le relatif et l'absolu.

Dans ce premier cas, la spiritualité ne suppose pas d'organisation et cette absence d'organisation est peu propice à la formation d'un dogme. De ce point de vue, il est tout à fait possible d'admettre une grande diversité de voies d'accès à l'absolu. La spiritualité implique un mode d'accès direct à la présence du Divin. On appelle « expérience intérieure » ou « expérience mystique », cette approche spirituelle. Elle diffère d'une approche intellectuelle, propre à la raison d'un concept, comme celui de Dieu. Ce que l'on rencontre par exemple chez Leibniz ou Hegel. Elle se distingue aussi de l'approche morale recourant à l'idée de Dieu pour donner une justification à l'idée même de devoir. (Voir les thèses de Kant dans *La Critique de la Raison pratique*). Elle n'est pas non plus une approche psychologique du concept de Dieu, ce que Freud propose dans certains textes, comme *L'Avenir d'une illusion*. Ce que par ailleurs Carl Gustav Jung a exploré avec plus d'ouverture encore.

- Soit voir dans la religion un lien, tissé par une révélation, qui relie une communauté de fidèles autour d'une foi commune. La révélation a eu lieu dans le passé : dans la parole de Dieu confiée à Moïse, aux prophètes dans la Bible, dans les paroles de Jésus consignées dans les Évangiles, dans les Sourates donnée à Mohamed dans le Coran etc. La pratique religieuse, le « rituel », effectuent une répétition de la révélation première et réaffirme l'appartenance du fidèle à une tradition.

Dans ce second cas, il est évident que la religion a un sens éminemment social. Elle n'est en aucun cas séparable d'une organisation chargée de conserver, de promouvoir la doctrine et le credo d'une église. La religion ne saurait être séparée de ses rituels. L'Église est une institution qui partage les caractéristiques de toutes les institutions en général : un système hiérarchique et centralisé, une volonté de se maintenir en tant qu'orga-

Clé(s) & Lien(s)

nisation, à exercer un contrôle, voire un pouvoir, sur ses membres. L'Église fait corps avec ses fidèles, ce qui veut dire, les tient sous sa direction. Bergson, dans *Les deux Sources de la Morale et de la Religion* désigne cet aspect sous le terme : « religion statique ».

Cependant, il peut aussi exister, au sein d'une religion organisée, une spiritualité, dans le sens défini précédemment. Elle se rencontre dans la mystique : le christianisme a eu Saint Jean de la Croix, Maître Eckhart etc. L'islam a produit le soufisme et ses courants. L'hindouisme a toujours abrité en lui une pléiade de mystiques : de Kabir, à Ramakrishna ou près de nous Ma Ananda Moyi. Le lien entre une religion organisée et la mystique qui lui est rattachée est plutôt vague. Il est une catégorie imposée de l'extérieur par ceux qui jugent. La mystique n'est pas dogmatique et très souvent les paroles des mystiques, soi-disant orthodoxes, ont des allures franchement hérétiques. Bergson, dans ce registre, parle de « religion dynamique ».

Précisons encore des termes trop souvent confondus.

- On entend par *athéisme* une doctrine qui littéralement se veut sans-dieu, ce qui signifie, soit que l'athée refuse la croyance à l'existence de Dieu, soit qu'il nie son existence. C'est la position de l'anarchisme, la position de Nietzsche. Il faut cependant noter que le plus souvent, l'athéisme est une position polémique qui s'attaque au dieu moral de la religion. Même chez des auteurs aussi virulents que Nietzsche, il subsiste une appréhension d'un dieu cosmique. Nietzsche fait clairement la distinction. (Lire à ce propos Étienne Gilson, *L'athéisme difficile*).
- La position de *l'incroyance* est par contre différente. L'incroyant peut très bien ne pas nier qu'il y ait dans les traditions religieuses des valeurs, cependant, il décide de suspendre son jugement quant aux affirmations tenues par la religion. Celui qui croit tient une proposition pour vraie, l'incroyant, lui, refuse son adhésion. Il ne croit pas.
- Enfin, la position de *l'agnostique* diffère tout à la fois de l'athéisme et de l'incroyance. L'agnostique admet qu'il existe un

Clé(s) & Lien(s)

Absolu, cependant, il le déclare en même temps totalement inconnaissable et inaccessible. Il estime qu'il est impossible d'en avoir une quelconque expérience ou une connaissance rationnelle. Il est d'usage de classer Kant parmi les agnostiques.

En résumé : il peut très bien y avoir une spiritualité en dehors de toute religion établie, et même, selon le titre de Michel Hulin *Une Mystique sauvage*. Il peut exister une spiritualité à l'intérieur du cadre d'une religion établie, ce que nous appelons d'ordinaire, la mystique. Il n'y a donc pas de contradiction à parler de spiritualité athée. Il peut aussi très bien y avoir spiritualité et incroyance. Paradoxalement, c'est la position dogmatique de l'agnostique qui fait le plus difficulté, car elle élimine par avance la possibilité de la spiritualité.

Divorce entre religion et spiritualité.

Ce n'est pourtant pas ce que nous avons sous les yeux. Notre époque a vu surgir un divorce sévère entre religion et spiritualité. Tandis que la religion suit la logique totalitaire des organisations de masse, la spiritualité a pris refuge dans le cheminement des aspirations intérieures de l'être humain. Pour les sociologues de la postmodernité, la religion, comme la morale, serait victime du reflux des grandes idéologies. Elle ferait partie de l'hyper individualisme et du repli dans la sphère du privé qui caractérise notre temps. Le déclin des méta récits aurait favorisé une sorte de reflux vers les valeurs du moi : ce type d'interprétation est erroné et que l'enjeu de la spiritualité contemporaine est autrement plus radical.

Ce qui est en cause sous nos yeux chaque jour dans les événements de l'actualité, c'est la crispation des religions sur elles-mêmes, crispation qui se traduit par la montée des intégrismes. Ce qui n'a rien de très « spirituel ». La montée des aspirations démocratiques des peuples s'accompagne étrangement d'une résurgence fiévreuse de l'appel au drapeau de Dieu pour justifier toutes les guerres. Comme le rappelle Frédéric Lenoir : *Il y a bien longtemps que Dieu n'avait autant été mis à contribution. Invoqué aux quatre coins de la planète, il sert de prétexte à toutes les dominations politiques, à tous les actes de barbarie*

Clé(s) & Lien(s)

perpétrés par les fanatiques. C'est l'aspect le plus hideux de la religion. Même sans tomber dans ces extrémismes, le plus souvent condamnés par les responsables religieux eux-mêmes, la religion est par essence ambiguë, car elle propose un projet collectif, parfois exclusif (on possède l'unique vérité) et reste le plus souvent inféodée à une culture, à une ethnie, à une nation.

Il est possible qu'en fait, ce soit la religion qui ait produit par réaction l'agnosticisme où campent une bonne part de nos élites.

Il est possible de différencier la religion, comme institution, et les croyances de chacun d'entre nous, et nous savons que la croyance en tant que telle demeure dans l'incertitude. Comment pourrait-elle alors se draper dans une certitude définitive? Nous ne pouvons plus entretenir d'illusion sur les errances de la religion dans l'histoire. Nous savons que notre Église a joué (et joue encore) le jeu du pouvoir. Nous savons qu'elle s'est fourvoyée dans l'obscurantisme, qu'elle est entrée souvent en collusion avec les puissances de l'argent, qu'elle a fait preuve d'un fanatisme criminel : elle en a même demandé pardon (trop, pour Ratzinger 2). Il sera de plus en plus difficile d'accepter un dogme et une morale qui ne fonctionnent plus dans notre monde actuel. Nous avons déjà (presque entièrement) évacué la soumission à la transcendance d'un Dieu, vindicatif, capricieux, coléreux et vengeur. Personne n'admet plus un destin de malheur imposé à toute existence, au nom du salut dans un arrière-monde : la mortification de l'ici-bas en vue de l'au-delà, l'asservissement de la personne, la haine de la vie et de la liberté ont assez choqué la conscience pour être écartées, comme dans toute autre institution. En tant qu'organisation, la religion est liée, dans l'Histoire (malgré qu'elle en ait) à l'État avec lequel elle partage le même caractère quasi fatal de tendre à l'encadrement excessif de l'individualité vivante. L'Histoire nous montre que, dans un cas comme dans l'autre, la puissance d'une idéologie maintient un état de passivité et de dépendance. La critique de la religion a montré, sans difficulté, que le danger qu'elle comporte est cette tendance de ses responsables à présenter l'ignorance comme confortable et à incliner les hommes à la résignation. Le fatalisme se fonde sur des illusions, mais des illusions qui ont la peau dure. Et que la religion peut faire durer quand elle s'y

prend mal. Être libre, c'est être responsable et devoir s'assumer par soi-même, et s'il est un reproche que l'on peut encore – beaucoup moins qu'auparavant, certes – adresser à la religion, c'est bien de saper par avance l'autorité trouvée en soi-même. À la limite, de faire douter de nos propres lumières en les opposant à la foi.

Question donc, avec Frédéric Lenoir : *Faut-il abandonner l'idée de Dieu, renoncer à toute quête de l'absolu puisque les religions en donnent souvent un visage si cruellement humain ?* Non. *Car si la religion est culturelle et collective, la foi et la recherche de sens sont éminemment universelles et individuelles. Un mot permet de bien distinguer la religion communautaire de cette quête personnelle : la spiritualité. Croyant ou non, religieux ou non, nous sommes tous plus ou moins touchés par la spiritualité, dès lors que nous nous demandons si l'existence à un sens, s'il existe d'autres niveaux de réalité ou si nous sommes engagés dans un authentique travail sur nous-mêmes.*

Ce texte n'est pas original. Il est l'expression d'une prise de conscience très largement partagée. On pourrait en exhiber des centaines du même genre dans les parutions récentes. Citons encore un passage du même auteur : *La religion est le langage symbolique d'un groupe social, la quête spirituelle naît de la confrontation de chacun d'entre nous à l'énigme de l'existence. La religion dit à tous ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire, la spiritualité est un chemin où l'on s'engage seul, sans connaître le terme du voyage.*

Religion et spiritualité peuvent très bien se croiser sans se rencontrer. Il existe des personnes allergiques à la religion et dont la trempe spirituelle est indéniable... Inversement, il existe des croyants qui n'ont guère de vigueur spirituelle, aucun engagement sérieux et dont la religion consiste seulement dans une morale appuyée sur l'argument d'autorité de textes sacrés. Enfin, il existe bien des personnes que l'on pourrait définir comme a-religieuses qui pourtant effectuent très sérieusement un travail spirituel sur elles-mêmes. Ce que les sociologues ne semblent pas bien comprendre, c'est justement que le sérieux impliqué dans la spiritualité n'a rien à voir avec ce narcissisme conformiste de la société de consommation qu'ils qualifient de « postmoderne ». Il en est bien plutôt la subversion systématique. Pratiquer

Clé(s) & Lien(s)

l'amalgame entre spiritualité et religion est donc une aberration. Comme de mettre dans le même sac, l'intégrisme, le fondamentalisme pur et dur, le repli sectaire, le littéralisme fanatique de certains groupes religieux et la spiritualité vivante, dans son cheminement dans l'inconnu. La plupart des religions organisées ne voient pas d'un bon œil la spiritualité. C'est pour elles une concurrence directe, une incursion sauvage sur leur territoire. Elles ont tendance systématiquement à diaboliser toute recherche spirituelle sortant de leur contexte. La méditation, le yoga, les médecines traditionnelles, la pratique du zen, etc. sont directement ou indirectement diabolisés par les religieux. Par exemple, l'Église a, au début, pris position contre les recherches sur les « Near Death Experiences », NDE (Expériences proches de la mort), alors qu'elles semblaient apporter directement de l'eau à son moulin.

La religion, pierre d'achoppement de la spiritualité? Ou simple non contemporanéité?

La pierre d'achoppement la plus difficile, c'est évidemment la prétention des plus grandes religions à incarner la seule voie d'accès possible vers le spirituel. La prétention à incarner à elle seule la Vérité, tandis que tout autre chemin serait erreur ou hérésie. On a pu voir encore tout récemment des soldats américains en Irak déclarer que la seule voie d'accès à Dieu passait par Jésus Christ. À quoi l'Islam rétorque que la guerre sainte doit continuer tant que le monde entier ne sera pas converti à la parole du Prophète. L'occident s'est donné pour justification dans les colonisations, d'apporter aux mécréants, même au prix du sang, la « vraie religion ». Les Croisés étaient absous par avance de leurs tueries par le Pape, qui leur promettait qu'ils iraient au ciel. Les fidèles d'Allah ont appris de leur religion que lorsqu'ils tuent un infidèle, ils l'envoient au paradis. S'ils sont des martyrs de la guerre sainte, c'est pour aller rejoindre Allah et s'asseoir parmi les justes. Nous vivons dans un monde dans lequel la seule appartenance religieuse suffit à vous identifier comme un ennemi. La religion semble raisonner dans une dualité : à tort/à raison, les torts sont pour le mécréant et le païen, et la raison est pour le fidèle et le croyant. Jamais il ne semble

Clé(s) & Lien(s)

venir à l'esprit du religieux qu'une part de ses croyances peut être erronée ou tout simplement non-fonctionnelle dans le monde actuel. Jamais il ne lui vient à l'esprit que l'Absolu, par définition peut accueillir toutes les voies. Que du point de vue de l'Absolu, aucune voie n'est supérieure à une autre. Que la notion même de supériorité est très humaine, trop humaine. Les religieux continuent d'entretenir une idée de Dieu qui est tellement à la ressemblance de l'homme (c'est l'homme qui a fait Dieu à son image) qu'elle fait injure à tout homme de bon sens et discrédite par avance la religion. Rien d'étonnant à ce compte à ce que le dialogue interreligieux soit à l'heure actuelle un dialogue de sourds. Aux U.S.A., le seul fait de prier aux côtés des adeptes d'une autre religion est déjà passible de sanction de l'autorité religieuse. Alors comment imaginer un dialogue ? Comment pourrait-il y avoir une « convergence » réelle des religions ? À quoi se réduirait donc le « spirituel » en pareil cas ? Le plus petit dénominateur commun des religions ? Il doit être bien petit ! Voilà qui révolte expressément la conscience œcuménique de Benoît XVI ! Pour le croyant, reconnaître la possibilité d'une religion différente, c'est déjà remettre en cause la sienne.

Il n'y aurait de religion qu'intolérante ? ! La philosophie, alors ?

En bref, et c'est malheureux de devoir le reconnaître : être religieux, c'est très souvent être intolérant. C'est n'admettre qu'une foi et qu'un salut. Celui de la religion de son élection. Et encore, pas vraiment religion de son « élection », mais avant tout religion de ses ancêtres. La conversion religieuse est interprétée par le croyant traditionaliste comme un retour, après bien des errances païennes, des brebis au bercail. Il ne peut pas y avoir de religion nouvelle. Il n'y a que de nouvelles sectes. La religion est forcément ancienne. Aussi vieille que la révélation. Ce qui est neuf est hérésie ou parole du démon. La religion est celle du sol et de la nation, voire celle de l'État. La réprobation diffuse tombe sur celui qui prend refuge dans une religion « étrangère ». Dans notre monde actuel, l'étranger c'est surtout celui qui ne partage pas ma religion, mais vit suivant les commandements d'une

Clé(s) & Lien(s)

autre. Pour creuser l'altérité, les différences de langues comptent bien moins que les différences de religion.

Non, décidément, il faudrait être ignorant ou de mauvaise foi pour tenter d'assimiler la spiritualité à la religion. Il est bien plus pertinent de tenter un rapprochement entre spiritualité et philosophie. *La spiritualité a plus d'acointance avec la philosophie qu'elle n'en n'a avec la religion, parce qu'elle participe d'une libre-pensée qui se sent bien trop à l'étroit dans le carcan des dogmes religieux.* De tous les dogmes. C'est une des raisons pour lesquelles d'ailleurs il y a autant de controverses autour du statut du bouddhisme. Difficile pour un esprit élevé à l'occidentale d'y voir une religion. Comment admettre une religion sans dogmes et se passant de l'hypothèse de l'existence de Dieu? Comment parler d'une religion quand son fondateur est explicitement reconnu comme étant seulement un être humain? Mieux vaut y voir une philosophie. Mais personne ne peut nier qu'il y a bien une profondeur spirituelle du bouddhisme.

Examinons la terminologie de la spiritualité contemporaine. Le mot spiritualité veut dire l'essence de l'esprit. Tel qu'il est aujourd'hui employé, ce terme signifie indissolublement :

- La reconnaissance du fondement de toute réalité dans le spirituel, ce qui implique le dépassement de toute vision du réel réduit à la seule matérialité. Mais c'est un dépassement négation, qui tend à réconcilier le matériel et le spirituel dans une unité vivante ;
- La transformation concrète de l'existence humaine en relation avec le spirituel, ce qui implique des pratiques et un art de vivre permettant la manifestation du spirituel dans le matériel.

On peut avec dédain estimer que ce terme recoupe beaucoup de confusion, l'amalgame du syncrétisme religieux, des courants New-Age, de l'ésotérisme etc. Cependant, il est nécessaire que le terme de spiritualité reste flou, en accord avec ce qu'il désigne. D'autre part, comme il n'y a pas dans la spiritualité vivante de dogmatique religieuse, il est aussi indispensable de laisser à chacun le libre-choix de nommer, en fonction de sa propre démarche, ce qu'il désigne comme le fondement de toute réalité. Chacun des termes adoptés met l'accent sur un aspect privilégié, d'une réalité ultime qui ne s'enferme dans aucune définition rigide.

Clé(s) & Lien(s)

Bien des mots sont employés dans la spiritualité vivante pour désigner la Réalité ultime. Le mot Dieu est un mot piégé, surchargé de connotations contradictoires et compromis avec la dogmatique religieuse. Comme Spinoza, qui préfère souvent utiliser la Substance, ou bien de la Nature, bien des auteurs contemporains évitent d'employer ce terme. Ou bien, on emploie l'expression le Divin ou encore le Sacré. Le terme le plus neutre, et un des plus riches c'est peut-être celui par Karl Jaspers, *l'Englobant*. Il a l'avantage d'être très proche dans sa signification du sanskrit « Brahman », qui désigne *ce qui enveloppe à la fois l'absolu et le relatif*. Il permet aussi de faire signe vers une sensibilité holiste très présente dans la spiritualité de notre temps. Le terme de « Vie » plus concret, est souvent utilisé. Un livre de Krishnamurti porte le beau titre *La Plénitude de la Vie*. L'ensemble de l'œuvre de Michel Henry, de la même manière, garde une certaine pudeur quant à l'emploi du mot Dieu et se présente comme une philosophie de la Vie. De même, Michel Henry se sert souvent du terme *Soi* pour désigner l'ultime intériorité, la spiritualité vivante parle aussi du *Soi* comme présence de l'Absolu en soi-même. Le terme sanskrit correspondant est « *âtman* ». La nouvelle spiritualité n'a pas rompu avec les sciences les plus avancées. Au contraire. Des spéculations ultimes de la physique est issu un registre de vocabulaire dont on fait aujourd'hui usage. Le terme « champ unifié » est parfois employé comme référent de la dimension fondamentale de toute existence. Enfin, dans les courants proches de l'esprit du bouddhisme, on se sert du terme « Vacuité ». Douglas Harding y fait référence et ses « exercices spirituels » y reconduisent.

Le mot n'est pas la chose

Le mot n'est pas la chose. Il fait signe vers elle et c'est tout. Il se fond en elle quand il remplit correctement son rôle. Il porte vers « Cela qui est ». Et en « Cela » tous les noms se confondent ou s'effacent. Ce qui importe, c'est l'appel du cœur et l'élan métaphysique vers l'Être. C'est bien ce qui transparaît partout dans la spiritualité vivante. Or, le paradoxe, c'est que justement cet élan vers l'Être, est, depuis longtemps, apparemment épuisé dans la philosophie universitaire. Il a été

Clé(s) & Lien(s)

miné par le travail de sape de la critique historique : la pensée contemporaine a renoncé à la métaphysique. L'université campe dans le scepticisme larvé, le relativisme esthétique et l'agnosticisme à la manière de Kant. Elle ne sait plus que promouvoir le commentarisme érudit, l'analyse scolastique des autorités reçues. Comme toutes les institutions, elle se maintient, fonctionne, et enseigne à partir de l'argument d'autorité. Quand elle appuie une vérité, le plus souvent ce n'est pas la sienne, mais surtout celle de théories scientifiques considérées comme acquises. Ce qui veut dire les plus anciennes.

C'est parmi les philosophes par exemple que la psychanalyse jouit de la meilleure crédibilité. Alors que bien des psychologues s'en sont largement détournés.

La biologie mécaniste est encore la référence des philosophes de professions, alors que la nouvelle biologie la regarde comme dépassée.

La physique du XIX^e siècle a les faveurs de la pensée universitaire, alors qu'elle est regardée comme obsolète dans la physique nouvelle.

On arrive dès lors à une situation étonnante : ce sont les nomades intellectuels, les transfuges qui justement n'ont pas été formés par l'enseignement philosophique ou théologique de type universitaire, les marginaux, en quelque sorte, qui, là encore, manifestent la vigueur métaphysique la plus étonnante. Citons par exemple Bernard d'Espagnat, physicien quantique de profession, qui ose s'aventurer sur le terrain métaphysique là où les philosophes universitaires n'osent même plus aller.

Déplacement

Maintenant, ce qu'il est essentiel de regarder en face, c'est le sens de ce déplacement souterrain qui a eu lieu avec la spiritualité vivante contemporaine. La spiritualité vivante occupe aujourd'hui le terrain que la philosophie académique a abandonné. Indépendante des cadres rigides de l'institution, n'ayant d'autorité que celle de la liberté de penser, elle répond à un besoin métaphysique que l'enseignement classique ne sait plus satisfaire. « L'esprit souffle où il veut », et pas forcément là où on voudrait l'enfermer à demeure. L'émergence des cafés

Clé(s) & Lien(s)

philo a bien fait sentir ce courant d'air vivifiant. Mais l'enseignement ne l'a pas respiré.

L'interprétation des grands penseurs qui ont façonné la tradition occidentale souffre d'une lecture qui tend aussi à en dévitaliser les œuvres majeures. L'ironie en la matière, c'est précisément que la fréquentation des maîtres de la spiritualité vivante d'aujourd'hui, permet aussi de dépoussiérer les classiques et de les redécouvrir avec un jour très inédit. Les lettres de Swami Prajnapad à ses disciples, parues dans aux éditions l'Originel, sont tout à fait étonnantes par leur proximité avec le stoïcisme, notamment avec *Les Entretiens* d'Épictète. Ce serait quand même un comble de redécouvrir le sens du stoïcisme à l'école d'un penseur indien. Et bien la gageure est tenue. Comte de Sponville l'a montré. De même, si Plotin est souvent présenté, comme *La Gloire de la philosophie antique* (cf. le beau livre de Joseph Moreau), on a cependant des difficultés à comprendre ce qu'il entend par « l'âme », ou « l'Un ». Mais si vous fréquentez un temps soit peu le Vedanta, la vision de Plotin s'éclaire du tout au tout, et il se révèle être d'une admirable profondeur. De même encore pour le mystique allemand Maître Eckhart. Tout récemment, Stephen Jourdain a donné dans ses conférences une relecture admirable du platonisme. Revu et revisité de l'intérieur. Il a aussi très brillamment su de l'intérieur revisiter l'intuition centrale de Berkeley. Ce que nous avons oublié dans nos chères études universitaires. De même, on s'est souvent plaint de l'obscurité du dernier Heidegger et de ses thèses irrationnelles sur le dépassement de la représentation. Quiconque a lu de près Krishnamurti s'y retrouvera en paysage familier. L'approche de l'être par la négation reconduit au cœur de la problématique de l'Être chez Heidegger. Krishnamurti, par sa vigueur d'interrogation est aussi le Socrate de la postmodernité. La provocation de son œuvre est une remise en question qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'éluder.

Amour de la sagesse et Élan spirituel

C'est tout de même un peu gênant de devoir le répéter, mais le philosophe est littéralement, comme le rappelle Krishnamurti, l'ami de

Clé(s) & Lien(s)

la sagesse. La philosophie est l'amour de la sagesse. Faut-il vraiment de longues démonstrations pour parvenir enfin à comprendre ce qui devrait aller de soi, que cet amour est par excellence un élan spirituel ? Que l'accomplissement de toute spiritualité est par essence sagesse ? On ne peut pas glisser entre philosophie et spiritualité l'épaisseur d'une feuille de papier conceptuel. En arabe classique, on utilise le même mot pour philosophie et spiritualité. Dans son essence la philosophie est un pont, un itinéraire spirituel pour conduire l'âme à la sagesse. C'est ce dont les anciens n'ont jamais douté. C'est pourquoi on n'est pas surpris, dans des textes de la spiritualité vivante, de voir Platon, Aristote, Plotin ou Épictète, considérés comme des Maîtres de spiritualité. Notre érudition en a fait des bâtisseurs de systèmes et nous avons oublié qu'ils étaient aussi *des maîtres de vie et des compagnons de l'âme*.

Pourquoi ? En raison d'une identification du concept de philosophie à l'ordre de la pure spéculation détachée de l'ordre de la vie concrète et pratique. Ouvrons un manuel de philosophie d'aujourd'hui : *De la philosophie* de Michel Gourinat. Un excellent classique à destination des étudiants. On y trouve ceci : *On baptise aujourd'hui à tort et à travers « philosophie indienne » ou « philosophie chinoise » les vieilles sagesse indienne ou chinoise, ou « philosophie tragique » le sentiment pessimiste de la vie, qui dans la sagesse grecque a précédé l'apparition de la philosophie*. Ce texte est l'expression d'une opinion commune dans le milieu universitaire, une croyance partagée selon laquelle il n'y aurait de philosophie qu'occidentale. L'auteur s'attache à montrer que la sagesse est un terme vague, qui confond à tort la philosophie, comme activité intellectuelle, avec un art de vivre qui concernerait la pratique. Ce qui signifie que le mot « philosophie » est donc entendu en cassant en deux l'idée grecque de « sophia » σοφία, pour n'en retenir que l'« idée de savoir » et en écartant délibérément le « sens de sagesse ». Ce que l'on reproche aux philosophies « orientales », c'est de n'être que des « sagesse », offrant l'art de se conduire dans la vie. Elles ne viseraient pas la théorie pure, le savoir, pour lui-même, ce qui serait le privilège de la philosophie occidentale.

Que serait donc la seule philosophie possible d'après la définition officielle. C'est une opinion massivement partagée dans l'enseignement

Clé(s) & Lien(s)

scolaire et universitaire de la philosophie. Pour être conforme, l'intérêt qui nous dirige vers la philosophie se doit donc d'être strictement intellectuel, théorique et non pas, certainement pas, la visée d'une sagesse. L'enseignement institutionnel de la philosophie n'est pas fait pour éveiller un élan vers la sagesse. Il est fait pour interroger sur un savoir, sur les questions centrées sur le savoir théorique. Il met en débat le savoir. Il est entièrement enclos dans les constructions mentales des systèmes et leur discussion, il n'a pas de rapport avec la vie et il est d'emblée fait pour ne pas avoir d'incidence sur la vie, mais seulement sur la pensée, en tant qu'elle est séparée de la vie. On peut donc, sans contradiction, être philosophe et querelleur, dévot ou fanatique, on peut être vindicatif, borné et socialement instable, cela n'a aucun rapport. La philosophie est coupée de la vie. La philosophie est purement intellectuelle. Il serait donc absurde de juger une philosophie à ses fruits dans la vie du philosophe. La philosophie est une chose, la vie en est une autre. Un philosophe n'est pas plus sage que n'importe qui et il serait malvenu de lui reprocher ses inconséquences et sa conduite. Il a seulement des interrogations intellectuelles plus élevées. Ce n'est qu'un homme qui s'intéresse au savoir. Bref, un intellectuel. Ce que l'on chérit en occident, c'est avant tout la beauté de la culture, ce côté précieux des constructions mentales de l'intellect, la finesse analytique de la glose et de l'érudition, ou à la rigueur l'audace critique, l'insolence en contre-pied du prêt-à-penser. Le rapport avec la sagesse est très vague. Il y a bien longtemps que le pont entre sagesse et connaissance a été coupé. Quiconque se dirige vers des études de philosophie en ayant en vue l'intime relation entre la Connaissance et la Vie se trompe d'adresse et sera fort déçu. La sagesse, comme la spiritualité, ont changé d'adresse. Il ne faut pas frapper à la porte de la philosophie pour les trouver.

Les relais chinois et indien

Rien d'étonnant à ce compte à ce que la pensée chinoise et la pensée indienne n'ait pas d'existence au sein de l'université. Comme en témoignent directement les manuels à destination des classes de terminale,

Clé(s) & Lien(s)

comme l'observation le montre très clairement dans les publications universitaires. Roger Pol-Droit a écrit un livre très stimulant sur le sujet, *L'oubli de l'Inde* où il s'interroge sur les raisons de cette impasse. Curieusement, la leçon que Lévi-Strauss a magistralement donnée sur l'ethnocentrisme culturel n'a toujours pas été entendue dans la pensée universitaire qui vit encore dans le ghetto des idées reçues du XIX^e siècle. Pour plagier Kant, elle n'est pas sortie de son sommeil dogmatique.

Roger Pol-Droit avance plusieurs hypothèses. Selon lui le boudhisme représente, vis-à-vis de la tradition judéo-chrétienne, une telle monstruosité logique qu'il est difficilement assimilable, plutôt proprement inassimilable. Mais ce n'est pas un argument suffisant. Ce qui est évident, c'est que la pensée occidentale a inventé de toute pièce une dualité occident/orient qu'elle n'a fait que renforcer, pour mieux mettre en exergue sa propre originalité et auto-justifier l'idée qu'elle se faisait de la philosophie (cf. Edward Saïd). En réalité, bien sûr, il n'y a pas de pensée « orientale », pas plus qu'existe une pensée « occidentale ». Il n'y en aura jamais et il n'y en a jamais eu.

Il n'y a que la pensée dans son rapport à l'Être, un point c'est tout. Orient/occident sont des catégories d'un vague et d'un fumeux qui sautent aux yeux, dès qu'on tente de les préciser. Des concepts fragmentaires. Des êtres de raison. On peut trouver la même intuition sur la nature du temps dans certains passages des *Vedânta Sûtras* commentés par Shankara, et dans les *Confessions* et les donner à lire à un philosophe de profession. Ce qui compte, ce n'est pas ce que dit le texte, mais le nom de l'auteur en bas de la page ! C'est sûrement génial venant de la part de Saint Augustin. C'est obscur et confus, si c'est Shankara ! C'est facile à tester avec tous les grands auteurs indiens et cela marche à tous les coups. C'est l'argument d'autorité qui est décisif. Vous pouvez pomper allègrement (mais sans le dire) un texte de Krishnamurti et le servir, il suffit de l'assortir d'une référence classique, par exemple Nietzsche, ou Kierkegaard. Cela passera comme une lettre à la poste. Autre exemple : la critique de l'idée de création ex-nihilo est présentée nettement dans la physique d'Aristote. Il y a exactement le même argument chez Shankara. Mais seul Aristote doit « penser » ! Shankara, c'est de la « sagesse orientale ». Pas de la philosophie.

Clé(s) & Lien(s)

On est ici en plein préjugé. Le préjugé vient d'une croyance fausse. Mais toute croyance construit son objet. Qu'elle soit vraie ou fausse. Et le résultat, c'est bien une ignorance, un mépris à l'égard de la richesse culturelle de l'orient que l'on a un peu de mal à comprendre venant des philosophes dont la première qualité devrait être l'ouverture, l'étonnement et même l'émerveillement. L'idée d'une génération spontanée de la philosophie en Grèce est d'une naïveté qui prêterait à rire, si on n'en trouvait pas l'affirmation chez de grands auteurs. C'est un mythe, le mythe du miracle grec. Mythe forgé rétrospectivement par des historiens soucieux de donner à la fierté occidentale un objet idéal. En réalité, la Grèce n'a été coupée de l'Inde que très tardivement. Alexandre le conquérant a été jusqu'en Inde et ses lieutenants se sont convertis au bouddhisme. Pyrrhon le sceptique était du voyage. Diogène Laerce dit explicitement que c'est en Inde qu'il forma ses idées. Bien des philosophes grecs étaient des voyageurs qui s'étaient rendus en Inde. L'élan spéculatif de la pensée humaine a précédé de très loin l'émergence de la naissance de la philosophie grecque. Il faut lire, ne serait-ce que par curiosité, ce que contient par exemple le *Rig Veda*. On lui donne couramment 6 000 ans de tradition orale. Certains hymnes sont vertigineux d'interrogation métaphysique. Il est indiscutable qu'il y a là une pensée riche et complexe. C'est elle qui va se développer dans l'élan plus tardif des six *darshanas*, les six systèmes classiques de la pensée indienne.

Le contrecoup de l'ethnocentrisme, c'est paradoxalement de nous faire manquer la puissance spirituelle de notre propre tradition. Épictète a été un très grand maître. Les *Entretiens* sont un texte extraordinaire. Le *Manuel* est un livre de vie tout à fait remarquable. Mais la dimension vivante des textes a été perdue. Parce que nous avons perdu le sens même de la philosophie. En mutilant la « sophia σοφία ». Ce qui a été très bien compris par un large public... qui s'est retourné vers la spiritualité vivante. L'enseignement universitaire de la philosophie est donc loin d'avoir pris réellement la mesure de ce qui se déroule aujourd'hui. Ce qui est assez regrettable. Mais, tout de même, ne serait-ce que par honnêteté intellectuelle, il serait bon que les philosophes de profession lisent quelques-uns des textes phare de la spiritualité vivante. Ils

Clé(s) & Lien(s)

comprendraient qu'ils ont là sous les yeux potentiellement un renouvellement philosophique prodigieux, qui mérite largement qu'on lui accorde une attention sérieuse.

L'appel de l'âme

Précisons l'incidence de la spiritualité sur notre temps. Nous l'avons dit, les religions instituées ne peuvent être que des organisations construites autour d'une idée qui prend sa source dans un mythe de l'origine, la codification du mythe est devenue une doctrine. Lorsque la doctrine s'est solidifiée, elle est devenue un dogme. La première caractéristique d'une organisation est de tendre à se conserver et à vouloir se perpétuer. En tant qu'organisation, la religion se perpétue en revendiquant l'exclusivité de la vérité de l'Origine. La religion oblige à croire, elle défend ses dogmes et les impose. Ce à quoi s'employait le professeur Ratzinger, dès l'âge de 31 ans à Tübingen, et le Cardinal Ratzinger, pendant 23 ans, à la tête de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, ex-Saint Office.

En revanche, la spiritualité ne nous oblige pas à croire en quoi que ce soit, mais invite à porter son attention sur l'expérience personnelle. C'est l'expérience personnelle qui est la pierre de touche de la spiritualité. Elle invite chacun à devenir sa propre autorité au lieu de se soumettre à l'autorité d'un autre. La spiritualité conduit chacun à l'autoréférence consciente. La connaissance que l'on tire de la religion est une connaissance de seconde main, une connaissance empruntée, qui a été répétée de génération en génération. Elle ne s'enracine pas, d'abord, dans l'expérience personnelle. C'est dans l'expérience personnelle que se situe le lien originel que constitue la religion. Des deux interprétations du sens du mot religion, la spiritualité retient avant tout la première. La religion est ce qui relie, dans les profondeurs de l'expérience, la conscience individuelle à la Vie absolue. Elle est l'intuition métaphysique devenue vivante et sensible de la conscience de l'unité.

Un nouveau paradigme spirituel? Une nouvelle religion?

S'il est bien une chose dont nous pressentons aujourd'hui l'urgence et la nécessité, c'est bien celle d'une nouvelle spiritualité. Le monde a besoin d'une nouvelle spiritualité. Il est temps de lui offrir un nouveau paradigme spirituel. Toute la question est de savoir si cela implique un rejet radical de l'ancienne spiritualité rattachée à la religion, quelque chose qui remplacera complètement l'ancienne, ou qui la rafraîchira et en soutiendra ce qu'elle comporte de meilleur.

Un exemple assez caractéristique de cette prise de conscience, chez Edgar Morin dans *Terre-Patrie*: sa position consiste à sauver l'idée de religion, et le sentiment religieux, tout en rejetant les anciens paradigmes de la religion.

*Méditerranée! Notion trop évidente pour ne pas être mystérieuse!
Mer qui porte en elle tant de diversités et tant d'unité!
Mer des extrêmes fertilités et des extrêmes aridités!
Mer dont le centre est formé par sa circonférence!
Mer à la fois d'antagonismes et de complémentarités, dont la complémentarité conflictuelle de la mesure et de la démesure!
Berceau de toutes les cultures d'ouverture, d'échanges et d'aventure!
Matrice de l'esprit le plus sacré et de l'esprit le plus profane!
Matrice de religions polythéistes et des religions monothéistes!
Matrice des cultes à mystère qui promettent la résurrection après la mort et des sagesse qui demandent à accepter le néant de la mort!
Matrice de la philosophie, de la théosophie, de la gastrosophie et de l'œnosophie!
Matrice de la rationalité, de la laïcité et de la culture humaniste!
Matrice de la Renaissance et de la modernité de l'esprit européen!
Mer de la communication des idées et des confluences des savoirs qui a su faire passer Aristote de Bagdad à Fez avant de le faire parvenir à la Sorbonne de Paris!
Mer tricontinentale des rencontres fécondes et des ruptures tragiques entre l'Est et l'Ouest, le Sud et le Nord.
Mer qui fut le Monde et qui demeure pour nous, méditerranéens, notre monde.
Notre Méditerranée s'est rétrécie, elle est devenue un lac de l'ère plané-*

Clé(s) & Lien(s)

taire baignant le sud d'une Europe, elle-même rétrécie aux dimensions d'une Suisse face aux énormes masses continentales qui bordent le Pacifique, nouveau centre de gravité du monde. Cette Méditerranée qui devrait donc jouir de la paix d'un lac, de la douceur d'un lac, redevient pourtant un lieu de tempêtes. Cette Méditerranée marginalisée redevient une des zones sismiques les plus importantes de la planète.

La compréhension de la complexité de notre situation au monde, nous ramène au sens de la relation. Nous savons très bien, dans la crise que traverse notre monde actuel que seul un élan de fraternité peut nous sauver de la perte. Edgar Morin n'hésite pas à écrire dans ce sens : *L'évangile de la fraternité est à l'éthique ce que la complexité est à la pensée : elle appelle à non plus fractionner, séparer, mais à relier, elle intrinsèquement re-ligieuse, au sens littéral du terme.*

Il est fascinant d'observer dans notre Histoire contemporaine à quel point nous avons tenté de transposer l'idée même de religion sur des concepts issus de la représentation. Aux religions du premier type, que sont les religions fondées sur une révélation, nous avons ajouté des religions du second type, qui sont le produit du concept. L'Europe moderne a vu apparaître des religions sans dieux qui s'ignoraient comme telles et que l'on peut appeler des religions du second type. Ainsi, l'État-nation a secrété de lui-même sa propre religion. Puis, c'est la sphère laïque, rationnelle, scientifique, qui a élaboré des religions terrestres. Robespierre a voulu une religion de la raison, Auguste Comte a cru fonder une religion de l'humanité. Marx a créé une religion du salut terrestre qui s'est proclamée science. On peut même penser que l'esprit républicain de la France de la Troisième République avait quelque chose de religieux, dans le sens où il re-liait ses fidèles par la foi républicaine et par la morale civique. Malraux, en annonçant que le XXI^e siècle serait religieux, n'avait pas vu que le XX^e siècle était fanatiquement religieux, mais inconscient de la nature religieuse de ses idéologies. Et l'on sait quel a été l'échec de ses tentatives : il est là sous nos yeux, dans un monde déchiré qui ne se sait pas du tout re-lié à quoi que ce soit, si ce n'est sous la forme d'entités abstraites opposées les unes aux autres.

Clé(s) & Lien(s)

Alors, « pourquoi évoquer le mot religion ? » La réponse que donne Edgar Morin est celle-ci : *Parce que nous avons besoin, pour poursuivre l'humanisation et civiliser la Terre, d'une force communicante et communiant. Il faut un élan, religieux en ce sens, pour opérer dans nos esprits la reliance entre les humains, qui elle-même stimule la volonté de relier les problèmes les uns aux autres.*

Bergson, en son temps, en appelait à un *supplément d'âme* pour affronter les défis de notre Histoire. Si Edgar Morin veut bien conserver le terme de « religion », il faut donc parler ici de « religion du troisième type » en évitant tout amalgame avec les modèles précédents.

Ce qui veut dire ? Une religion en rupture avec les précédentes, *une religion qui comporterait une mission rationnelle : sauver la planète, civiliser la Terre, accomplir l'unité humaine et sauvegarder sa diversité.*

Cette interprétation de la religion est celle d'un idéal intellectuel et sentimental. Elle se confond avec un élan fraternel vers la Terre. Il est vrai que si les hommes pouvaient tomber en amour devant la Terre, ils se comporteraient autrement, et le visage de la Terre en serait changé. Le sens de la religion est ici minimaliste, mais ne se réduit pas au rationnel : *Il contient quelque chose de sur-rationnel : participer à quelque chose qui nous dépasse, ouvrir à ce que Pascal appelait charité et que l'on peut appeler aussi la compassion. Il comprend un sentiment mystique et sacré... qui se lie à un sur rationnel et à un sur réel appelé dieu(x).*

Mais en fait, bien peu de spiritualité. Il ne faut pas le dissimuler à la position de l'auteur :

- « Ce serait une religion sans dieu, mais où l'absence de dieu révélerait l'omniprésence du mystère ».
- Ce serait aussi « une religion sans vérité première, ni vérité finale. Nous ne savons pas pourquoi le monde est monde, pourquoi nous y disparaissions, nous ne savons pas qui nous sommes ».
- Ce serait « une religion sans providence, sans avenir radieux, mais qui nous lierait solidairement les uns aux autres dans l'Aventure inconnue. » Bref « une religion de la perte ». Cette accumulation de négation n'indique guère un supplément d'âme.

La religion de l'Humanité

Et puisque nous parlons de l'accomplissement de l'unité humaine, il est intéressant de relier les textes précédents avec *L'Idéal de l'Unité humaine*, un texte d'un immense penseur, malheureusement oublié, Shri Aurobindo.

Le dernier chapitre s'intitule *La religion de l'Humanité*. Il commence ainsi : « *Une religion de l'humanité peut se présenter deux façons :*

- *Comme un idéal intellectuel et sentimental, un dogme vivant ayant des effets intellectuels, psychologiques et pratiques ;*
- *Ou comme une aspiration et une règle de vie spirituelle, et elle peut être en partie le signe, en partie la cause d'un changement d'âme dans l'humanité.*

Il est question ici des tentatives de la *religion de l'humanité* d'Auguste Comte. Elle a été inventée « *pour détrôner le spiritualisme formaliste du christianisme ecclésiastique. Elle a tenté de se trouver un corps dans le Positivisme, qui a voulu formuler les dogmes de cette religion, mais sur une base trop lourdement et trop rigoureusement rationaliste pour pouvoir être acceptée même par l'âge de la raison.* Aurobindo explique que les spectres des choses mortes du passé sont encore là, dans la conscience collective, et ils sont plutôt encombrants. (...) *Répétant obstinément les formules sacrées du passé, ils hypnotisent les intelligences retardataires et intimident la fraction progressiste de l'humanité.*

La religion intellectuelle a, elle, permis l'expression des idéaux éthiques du respect de l'humanité, et ainsi que (...) *l'homme doit être sacré pour l'homme, indépendamment de toute distinction de race, de croyance, de couleur, de nationalité, de statut, de position politique ou sociale. (...) Que le corps de l'homme doit être respecté, protégé de la violence et des outrages, fortifié par la science contre la maladie et contre une mort évitable. La vie de l'homme doit être tenue pour sacrée, garantie, fortifiée, ennoblie, exaltée... En outre, tout ceci ne doit pas être considéré comme un pieux sentiment ni comme une abstraction, mais être pratiquement et pleinement reconnu en la personne des hommes, des nations et du genre humain.*

L'ombre d'un esprit ou d'une nouvelle conscience encore à naître

Cependant, Aurobindo précise que cette religion intellectuelle n'est en fait que *l'ombre d'un esprit qui n'est pas encore né, mais qui se prépare à naître*. Elle peut inspirer une élite, mais elle descend difficilement dans la conscience commune. Le problème de fond demeure qui réside dans la structure de l'ego séparateur et exclusiviste. *L'ennemi de toute religion vraie est l'égoïsme humain, l'égoïsme de l'individu, l'égoïsme de classe et de nation*. Et cet ennemi est si bien installé que précisément il se sert de la religion établie pour créer la division et l'affrontement. Au nom de la religion. Ce qui constitue la démonstration même du fait que l'esprit ait quitté la religion. Le sens réel de la religion est dans le lien qui relie. Ce qui implique *l'amour, la reconnaissance mutuelle d'une fraternité des hommes, un sens vivant de l'unité humaine et une pratique de l'unité humaine dans la pensée, dans les sentiments et dans la vie*.

Ce qui n'est pas un message nouveau, mais un message qui est seulement un message oublié. Aurobindo le rappelle en citant le dernier hymne, l'extraordinaire dernier *sukta du Rig Veda* :

Ô Feu vigoureux, tu relies ensemble toutes choses, même ce qui est ennemi, tu flamboies aux pieds de l'autel, apporte-nous les richesses.

Allez ensemble, parlez ensemble, que vos esprits se comprennent, de même que les divinités, autrefois, se comprenant, ont pris chacun leur part des dons.

Que la parole soit commune, que l'assemblée soit commune, que la conscience et le désir soient communs, je prononce pour vous une parole commune, j'offre pour vous un don commun.

Commune soit votre attention, communs soient vos cœurs, commune soit votre pensée, afin de vivre ensemble dans le bonheur.

(Rig Veda X, 191)

Ce que l'on peut simplement remarquer, c'est que l'état actuel des religions du premier type plaide peu en leur faveur et démontre plutôt leur difficulté, sinon leur incapacité à relier, à conduire leurs fidèles à la conscience de l'unité. Elles se révèlent malheureusement

Clé(s) & Lien(s)

plutôt l'instrument de la division. Ceux qui entendent l'appel de l'âme vers l'unité s'en détournent et préfèrent se frayer une route qui n'a pas été balisée par la religion, plutôt que d'emprunter la voie qu'elle prétend ouverte. L'élan spirituel de notre temps semble être la réponse à cet appel et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu, presque par nécessité, une aventure personnelle loin des sentiers battus. Pour rester dans notre exemple précédent, il y a un côté franc-tireur dans la démarche d'Aurobindo, qui a été remarquablement développée dans la biographie écrite par Satprem Shri *Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience*. On pourrait même utiliser ce titre pour désigner la vitalité spirituelle de notre époque : bien plus une aventure de la conscience qu'un parcours « religieux » au sens où on l'entendait autrefois.

À l'adresse de tous ceux qui cherchent à comprendre l'émergence d'une spiritualité nouvelle dans notre époque, il faudrait dire avec S. Aurobindo ceci : *Il faut insister sur le fait que la spiritualité ne se ramène pas à une haute intellectualité, ni à un idéalisme, ni à quelque penchant éthique du mental ou à une pureté et une austérité morale, ni à une religiosité ou ferveur émotive ardente et exaltée... Une croyance mentale, un credo ou une foi, une aspiration émotive, une réglementation de la conduite d'après une formule religieuse ou morale, ne sont pas l'expérience spirituelle et la réalisation spirituelle... la spiritualité est un éveil à la réalité intérieure de notre être, à l'Esprit, au Soi, à l'Âme qui est autre que notre mental, que notre vie et notre corps, c'est une aspiration intérieure à connaître et à sentir Cela, à entrer en contact avec la Réalité plus grande qui dépasse l'univers et le pénètre et qui habite aussi notre être lui-même.*

On ne peut être plus précis et synthétique à la fois, ni mieux décrire le sens de la spiritualité vivante.

Spiritualité et métaphysique

Il est donc aujourd'hui nécessaire de distinguer religion et spiritualité, car elles ont cessé de se confondre. La religion conserve

Clé(s) & Lien(s)

encore largement sa dogmatique, la spiritualité peut très bien s'en passer et c'est même ce qu'elle fait très largement. La religion peut se replier sur sa morale et ne se proposer justement que comme une morale religieuse. La spiritualité est davantage ancrée sur une quête métaphysique, que sur la recherche de repères moraux sécurisants pour la conduite de la vie. L'intellectualité philosophique a parfois voulu gloser sur une interprétation de la religion. Mais ce n'est pas exactement cela la spiritualité, précisément parce que le mental spéculatif est encore le mental. Par-dessus tout, la spiritualité se situe délibérément sur un plan universel et non dans le cadre dogmatique d'une foi bien apprêtée. Elle effectue un retour surprenant aux racines même de la tradition philosophique dont elle renoue avec tous les thèmes, sans passer par les problématiques élaborées dans l'institution. Dialoguer avec la spiritualité est pour la philosophie aujourd'hui un défi qu'il est indispensable de relever. Il y a dans les communautés humaines des attentes philosophiques réelles et le sens critique des philosophes est parfaitement bienvenu dans ce renouvellement.

IL EST POSSIBLE de jeter un regard neuf sur notre propre tradition et de la redécouvrir.

Il est temps de faire tomber le dernier bastion de l'ethnocentrisme et de s'intéresser aux philosophies du monde. Enfin, il est essentiel de souligner que la crise que notre époque traverse est avant tout une crise spirituelle et rien d'autre. On ne pourra pas indéfiniment continuer à en chercher la résolution en résolvant les problèmes au seul niveau des comportements. La racine des problèmes de comportement réside dans les croyances qui les causent. et ces croyances sont intrinsèquement liées à des mythes culturels. Les mythes culturels ne peuvent être remis profondément en cause que par une approche spirituelle.

Le sacré et le saint

Il faut qu'une fois pour toutes, les chrétiens et leurs pasteurs en tête, abandonnent les catégories du « sacré » et de la « sacralité » pour entrer enfin résolument dans celles du « saint » et de la « sainteté ». C'est le Dieu trois fois saint que chante le grand Isaïe, et non pas une idole sacrée. Depuis le tombeau vide, c'en est fini de la religion en général et en particulier : seulement voilà, l'homme y est presque obligé, tellement il aime ça. Il en arrive à oublier que c'est désormais la foi qui est le nouveau régime inauguré ce matin-là, à Jérusalem, et plus des croyances diverses, quelque intéressantes qu'elles soient à étudier – et elles le sont, je le sais ! Ce n'est pas pour rien qu'on nous rapporte que le voile du Temple – l'écran qui cachait aux yeux de tous le Saint des Saints, le *Qadosh Qadoshim* : en fait un reste de l'Égypte – est définitivement déchiré ! L'accès est direct, avec comme seul et unique intermédiaire, Jésus, le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, « image visible du dieu invisible ».

Non, la foi chrétienne n'est pas une religion, bien qu'elle en soit devenue une, le christianisme, comme le bouddhisme mahayaniste, deviendra lui aussi une religion, à peu près à la même époque : à cause de l'incapacité des hommes à se contenter, c'est-à-dire à être « contents » (*contenti*), remplis, satisfaits de l'Esprit. Ils crient sans cesse à leurs Moïses historiques : *Fabrique-nous donc un dieu qui marche devant nous et que nous suivrons ! Fabrique-nous un veau, en or !*

Après avoir risqué de se faire « mithraïsé », puis « ré-incarné », le Christ ressuscité n'a pas échappé à sa « constantinisation », devenant Pantocrator avec Empire Universel (catholique) et cour appropriée (les Princes de l'Église), et sa religion impériale (à l'image de l'organisation de l'armée romaine). L'« aventure » (l'incarnation) de l'humilité et de la souffrance de Dieu en Jésus-Christ (François Varillon) sombra bientôt dans la pompe et les œuvres de la romanisation vaticane.

Joseph Ratzinger, à présent Benoît XVI

écrivait dans *Valeurs pour un temps de crise. Relever les défis de l'avenir: À chaque moment de l'histoire, le christianisme avait toujours à naître de nouveau; il n'était jamais là simplement de lui-même...*

Pour pouvoir devenir chrétien, Augustin – le monde gréco-romain – dut procéder à un exode, au cours duquel cependant ce qui avait été perdu lui fut à nouveau redonné... La foi chrétienne (...) personne ne la trouve simplement comme on trouve ce qui nous appartient déjà. Elle ne naît jamais seulement de ce qui nous était propre. *Elle fait irruption de l'extérieur*. Il en sera toujours ainsi. Personne ne naît chrétien, même pas dans un monde chrétien et de parents chrétiens. À chaque fois, la venue du christianisme ne peut être qu'une nouvelle naissance... Le christianisme, la foi chrétienne, (nous dit Romano Guardini), ne sont pas un produit de nos expériences intérieures, mais un événement qui, de l'extérieur, vient à notre rencontre... Les catégories de « rencontre », d'« altérité » (Lévinas) et d'« événement » décrivent l'origine profonde de la foi chrétienne et renvoient aux limites de la notion d'expérience. D'ailleurs, avec cette formulation: (...) *la foi chrétienne (...) (est) un événement qui (...) vient à notre rencontre...*, l'allemand Ratzinger ne fait qu'utiliser les catégories du futur que sa langue exprime par « Zukunft = avenir/à venir », de « zu-kommen » = « venir à la rencontre de »: dire que la foi chrétienne est un événement qui vient à notre rencontre (es kommt auf uns zu), c'est, pour la structure mentale allemande, dire que la foi est toujours un élément « à venir/de l'avenir », et non pas, selon la formule de Bergson, *une donnée immédiate de la conscience*. Autrement dit: on ne naît pas chrétien, on n'est jamais chrétien un fois pour toutes, on le devient sans cesse.

Qui ne peut souscrire à cette description? Tout en s'inquiétant cependant de ce que sont devenues « rencontre, altérité et événement », dont la dégradation institutionnelle et individuelle a atteint un tel étiage négatif qu'on ne voit même plus sous la caricature les nobles traits originaires du partenaire de cette rencontre, l'interface de cette altérité, le protagoniste de cette aventure!

L'institut français de sondage CSA

a publié, le 24 février 2005, l'enquête *Et Dieu dans tout ça?*, réalisée par téléphone en décembre 2004, sur les relations des Français avec la pratique religieuse et leur croyance en Dieu.

L'échantillon, constitué selon la méthode des quotas, est formé de 1006 personnes de plus de 18 ans. Même si les sondages doivent toujours être relativisés, ils ne sont pas inintéressants pour distinguer des grandes tendances. Celui-ci nous apprend que :

- 60 % des sondés croient en Dieu (ce qui est bien vague). Les questions sur la prière sont peut-être plus intéressantes :
 - > 24 % des sondés croyants disent prier au moins une fois par jour.
 - > À l'inverse, 13 % des croyants affirment ne jamais prier (40 % pour l'ensemble des Français).
- Pour la participation à un office religieux, 15 % des croyants s'y rendent au moins une fois par semaine (14 % jamais) ;
- Par contre, pour l'ensemble des Français, 28 % n'y vont jamais (à mettre en regard des 40 % qui ne croient pas en Dieu et ne prient jamais) ;
- Autre chiffre : 43 % (de l'ensemble) croient à une vie après la mort (53 % non) ;
- Les derniers éléments fournissent matière à réflexion : 75 % pensent que l'on n'a pas besoin de la religion pour faire la différence entre le Bien et le Mal.

Ultime question : « Les grandes religions œuvrent-elles pour le Bien dans le monde » : 40 % de oui, 54 % de non. (*source et information : CSA*)

Écoutons encore ce que disait l'ex Cardinal...

Qui se souvient de ce qu'il disait dans une conférence sur le thème de la *Nouvelle Évangélisation*, le dimanche 10 décembre 2000, lors du Jubilé des Catéchistes ? Il y a plus de 5 ans !

Clé(s) & Lien(s)

– Dans son discours d'adieu, en quittant sa chaire à l'université de Münster, le théologien J.B. Metz a dit des choses inattendues de sa part. Metz, dans le passé, nous avait appris l'anthropocentrisme: le véritable avènement du christianisme aurait été le tournant anthropologique, la sécularisation, la découverte de la sécularité du monde. Puis il nous a appris la théologie politique – le caractère politique de la foi; puis encore la mémoire dangereuse; et enfin la théologie narrative. Après ce cheminement long et ardu, il nous dit aujourd'hui: le vrai problème de notre temps est la Crise de Dieu, l'absence de Dieu camouflée par une religiosité vide (...)

Deux aspects importants: [Ce n'est pas le Christ de la foi qui est un mythe, mais le Jésus historique, qui est une figure mythologique auto-inventée par les divers interprètes.]

- 1. Le premier est la suite du Christ - le Christ s'offre comme chemin de ma vie. Suivre le Christ ne signifie pas imiter l'homme Jésus. Une tentative de ce genre échoue nécessairement, ce serait un anachronisme. Suivre le Christ a un but beaucoup plus élevé: ne faire qu'un avec le Christ, et arriver ainsi à l'union avec Dieu. Ce discours peut sembler étrange aux oreilles de l'homme moderne. Mais en réalité, nous avons tous soif d'infini: d'une liberté infinie, d'un bonheur sans limites. Toute l'histoire des révolutions des deux siècles passés ne s'explique que de cette façon. La drogue ne s'explique que de cette façon. L'homme ne se contente pas de solutions en deçà du niveau de la divinisation. Et tous les chemins proposés par le « serpent » (Gn 3, 5), c'est-à-dire par le savoir du monde, échouent. Le seul chemin est la communion avec Jésus-Christ, réalisable dans la vie sacramentelle. Suivre le Christ n'est pas une question de moralité, mais un thème « mystérique », un ensemble fait d'action divine et de réponse de notre part...*
- 2. Nous rencontrons ainsi, dans le thème de la suite du Christ (la « sequella Christi »), l'autre centre de la christologie auquel je voulais faire allusion, le mystère pascal, la croix et la résurrection. Dans les reconstructions du « Jésus historique », le thème*

Clé(s) & Lien(s)

de la croix est en général dépourvu de signification. Selon une interprétation « bourgeoise », c'est un incident en soi évitable, sans valeur théologique; selon une interprétation révolutionnaire, c'est la mort héroïque d'un rebelle. La vérité est tout autre. La croix appartient au mystère divin, elle est l'expression de son amour jusqu'à la fin (Jn 13, 1). Suivre le Christ, c'est participer à sa croix, s'unir à son amour, transformer notre vie, en donnant naissance à l'homme nouveau, créé selon Dieu (cf. Ep 4, 24). Celui qui oublie la croix oublie l'essence du christianisme (cf. 1 Co 2, 2).

Relativiser ironiquement la démarche d'un collègue théologien est de bonne guerre. Oui Jean-Baptiste Metz a lui-même relativisé au fur et à mesure qu'il les formulait, les étapes et la progression de sa pensée théologique. À la différence de Joseph Ratzinger, il a renouvelé en permanence « son point de vue », sa « vision », tellement sont multiples les quais où accostent les grands navires des aventures de Dieu avec les hommes. Jean-Baptiste est un chercheur, pas Joseph. Joseph a toujours été un homme de l'Institution, « honest to the Church », Jean-Baptiste un homme de terrain, « honest to Jesus the Christ ».

Pourtant l'intelligence du regard et de l'expression de l'homme du séraïl met le doigt en plein sur le paradoxe inattendu et libérateur du Christ de la foi et du Jésus historique: où est le mythe? Avons-nous accès à la vérité de l'histoire? Ce qui tient, ne sont-ce pas les décisions dogmatiques de l'Église, héritière et de l'un et de l'autre, et destinée à distinguer sans relâche entre l'un et l'autre?

Benoît XVI: dogmatique mais dialectique

...titrait Le Monde des Religions, Juillet-Août 2005, sous la signature de Régis Debray, philosophe et essayiste (*Les Communions humaines. Pour en finir avec « la religion »*, Fayard, 2005). Il écrivait entre autres ce qui suit et dont je donne quelques « bonnes lignes »:

Un universitaire qui n'a cessé d'unir le théorique au spirituel et la philosophie à la théologie, dans la meilleure tradition allemande, occupe donc la chaire de saint Pierre. Le fait est insolite. Le prêchi-prêcha de

Clé(s) & Lien(s)

l'amour, doux ronron pastoral, ferait-il une place, au pinacle de la prédication mondiale, à la définition et à l'argument? Le préfet de la Congrégation romaine pour la doctrine de la foi, l'ex-Saint-Office, ne pouvait avoir chez nous que mauvaise presse : trop dogmatique pour l'air du temps. Un titulaire d'une chaire quelconque, professeur sans confession, qui prend la peine de lire les publications du Herr Doktor Ratzinger, ne pourra que lui donner une bonne note : dogmatique, sans aucun doute et pour cause si sa chaire à l'Université s'intitulait de « théologie dogmatique », mais dialectique également. Ce doctrinaire a d'évidence l'habitude de dialoguer et de discuter. Avec d'autres doctrines, de sens contraire. Mieux : le pivot de la foi catholique donne l'impression d'avoir « sourcé » sa plus profonde inspiration chez Luther ; on veut dire : dans une perpétuelle, intime et somme toute respectueuse altercation avec les protestantismes, qu'il semble connaître pour ainsi dire de l'intérieur. La Bavière, citadelle romaine, n'est-elle pas aux premières lignes de défense? Et le communisme à l'Est n'avait-il pas renvoyé dans les facultés de l'ouest les meilleurs théologiens évangéliques, obligeant les uns et les autres à polir leurs arguments les uns contre les autres? Voilà donc un contemporain, et un acteur, de Vatican II, pour qui le concile de Trente n'a rien d'inactuel. Et s'il réussit à réconcilier les deux mouvances – l'avenir le dira – il aura gagné la partie. L'hypothèse est paradoxale? Les bonnes stratégies le sont aussi.

Passons (trop) rapidement sur les points forts de cet enseignement doctrinal :

- *L'explicitation du mystère marial ;*
- *La réactualisation du Malin, le perfide enchanteur et Prince de ce monde ;*
- *La soudure entre Révélation et Tradition, qui interdit de confondre primitivité et vérité (le tardif peut avoir raison sur l'ancien) ;*
- *L'idée que l'histoire des interprétations du texte évangélique construit la vérité de ce texte en sorte qu'on ne saurait opposer l'Évangile à l'Église, car l'Église est un Évangile maintenu, à travers le maintenant perpétuel et perpétuellement renouvelé de Jésus-Christ ;*

Clé(s) & Lien(s)

- *Si la Parole ne peut se déployer que dans le temps, c'est qu'elle ne saurait exister que dans l'assimilation qui en est faite par les fidèles réunis en Église: et tant pis pour les exégètes et les méthodes historico-critiques, dont l'autorité ne saurait en aucun cas s'imposer à celle du Magistère et de la hiérarchie.*

Tous ces thèmes font partie du traditionnel barrage anti-protestant. Pourquoi s'en offusquer? Ce n'est que la réponse du berger à la bergère. Le « moi » se pose en s'opposant. Le « nous » aussi.

*D'où un vigoureux hommage – assez stupéfiant, à première vue, sous une plume aussi hostile au relativisme et au scepticisme – rendu par l'ex-cardinal devenu Benoît XVI, à l'adversaire fraternel. « Ne doit-on pas considérer à maints égards comme un bien pour l'Église catholique, en Allemagne et ailleurs, le fait qu'ait existé à ses côtés le protestantisme, avec sa libéralité et sa piété, ses déchirements et sa grande exigence spirituelle? » En d'autres termes: la division n'est pas seulement une cause d'hostilité. Elle peut se transformer en une mutuelle donation de vérité. Et un moyen d'approfondir ses différences. Notre Docteur de l'Église récuse fermement « l'œcuménisme de négociation » comme théologiquement insubstantiel. Cela dit, ajoute-t-il en substance, « l'unité opérative » est possible entre chrétiens, sans que chacun doive renoncer à ce que l'histoire a fait de lui. « La division est préjudiciable quand elle conduit à l'inimitié et à l'appauvrissement du témoignage chrétien... mais elle peut aussi conduire à une nouvelle richesse d'écoute et de compréhension ». La séparation des enfants du Christ, « *felix culpa* »? Il n'est pas interdit de penser qu'un homme qui ne cède rien sur ses dogmes se sente à l'avenir assez fort et sûr de lui pour tendre la main, ouvertement, aux frères séparés.*

Zenit, l'Agence...

De son côté, l'Agence ZENIT.org nous transmettait le 10 mai 2004.

- *Si de nos jours le christianisme n'est plus vu comme une source de joie, c'est parce qu'il est perçu comme quelque chose d'institutionnel et non comme une rencontre personnelle avec le Christ... ;*

Clé(s) & Lien(s)

- *Si cet événement qui touche le cœur ne se réalise pas, tout le reste demeure un poids, presque une absurdité...* ;
- *Cette centralité du personnalisme chrétien reste encore à découvrir.*

Dans une méditation prononcée à Pâques, lors du traditionnel chemin de croix au Colisée, le 25 mars, le cardinal avait critiqué « les souillures de l'Église », avec une dureté de ton inhabituelle. « Que de souillures dans l'Église, et particulièrement parmi ceux qui, dans le sacerdoce, devraient lui appartenir totalement. Combien d'orgueil et d'autosuffisance. (...) Souvent, Seigneur, ton Église nous semble une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toutes parts. Les chrétiens, en se détournant de la foi, ont abandonné le Seigneur : les grandes idéologies, comme la banalisation de l'homme qui ne croit plus à rien et qui se laisse simplement aller, ont construit un nouveau paganisme, un paganisme plus mauvais qui, en voulant mettre définitivement Dieu à part, a fini par se débarrasser de l'homme, pouvait-on entendre dans ce texte rédigé par lui.

Voici encore des extraits de l'homélie qu'il tenait en tant que doyen du Collège des cardinaux, lors de la messe « *pro eligendo Romano Pontifice* », sous le titre « *Plus une religion s'assimile au monde et plus elle devient superflue* » (Le Vatican, basilique Saint-Pierre, le lundi 18 avril 2005.)

– *Arrêtons-nous seulement sur deux points, invite le Cardinal.*

– *Le premier est le chemin vers « la maturité du Christ », comme le dit, un peu en simplifiant, le texte italien. Plus précisément nous devrions, selon le texte grec, parler de la « mesure de la plénitude du Christ », à laquelle nous sommes appelés à parvenir pour être réellement adultes dans la foi. Nous ne devrions pas rester des enfants dans la foi, comme des mineurs. En quoi consiste être enfant dans la foi ? Saint Paul répond que cela signifie être « ballotté et emporté à tout vent de la doctrine » (Ep 4, 14). Description très actuelle. Combien de vents de doctrines avons-nous connu au cours de ces dernières décennies, combien de courants idéologiques, de modes de pensée... La petite barque de la pensée de nombreux chrétiens, bien souvent, a été agitée par ces vagues, jetée d'un extrême à l'autre : du marxisme au libéra-*

Clé(s) & Lien(s)

lisme, jusqu'au libertinisme; du collectivisme à l'individualisme radical; de l'athéisme à un vague mysticisme religieux; de l'agnosticisme au syncrétisme et ainsi de suite. Chaque jour, naissent de nouvelles sectes, réalisant ce que disait Saint Paul sur l'imposture des hommes, sur l'astuce qui entraîne dans l'erreur (cf. Ep 4, 14). Avoir une foi claire, selon le Credo de l'Église, est souvent étiqueté comme fondamentalisme. Tandis que le relativisme, c'est-à-dire se laisser porter « à tout vent de la doctrine », apparaît comme l'unique attitude digne de notre époque. Une dictature du relativisme est en train de se constituer qui ne reconnaît rien comme définitif et qui retient comme ultime critère que son propre ego et ses désirs.

Nous, en revanche, nous avons une autre mesure: le Fils de Dieu, l'homme véritable. C'est lui la mesure du véritable humanisme. Une foi qui suit les vagues de la mode n'est pas « adulte ». Une foi adulte et mûre est profondément enracinée dans l'amitié avec le Christ. C'est cette amitié qui nous ouvre à tout ce qui est bon et nous donne le critère pour discerner entre le vrai et le faux, entre l'imposture et la vérité. C'est cette foi adulte que nous devons faire mûrir, c'est vers cette foi que nous devons guider le troupeau du Christ. Et c'est cette foi, seulement la foi, qui crée l'unité et se réalise dans la charité. Saint Paul nous offre à ce propos, en opposition aux péripéties continues de ceux qui sont comme des enfants ballottés par les vagues, une belle parole: faire la vérité dans la charité, comme formule fondamentale de la vie chrétienne. En Christ, la vérité et la charité coïncident. Dans la mesure où nous nous approchons du Christ, y compris dans notre vie, vérité et charité se mêlent. La charité sans vérité serait aveugle; la vérité sans charité serait comme « une cymbale qui retentit » (1 Co, 13, 1). »

De nouveau, le lyrisme de l'expression et la justesse presque cathare – si on permet – de la pureté de ces considérations, trahissent en même temps et désignent à l'envi un homme, un chrétien, un prêtre fascinés par son expérience personnelle du Christ de l'Église, mais aussi un pasteur à qui manque la dimension ras-du-sol de l'homme de terrain: son passage sur le siège archi épiscopal de Munich ne restera pas dans les annales de Bavière comme un paradigme d'intelligence du terrain diocésain. Pourtant le quartier où il avait sa résidence romaine le

Clé(s) & Lien(s)

voyait chaque matin se rendre à l'église paroissiale pour y célébrer. Joseph Ratzinger a d'abord voué sa vie aux études, puis il a obéi à l'ordre de rejoindre Rome. Alors, tout bien compté, il a estimé qu'il peut servir sur la chaire de Pierre.

Pourquoi pas ?

Théologie, Foi et Spiritualité

Ce sera là l'épreuve de sa vérité. Enseigner aurait pu vite devenir une quiétude, surtout quand on est « bon » (et Joseph était excellent) : professeur à 31 ans. La suite s'enchaîna à son insu : conseiller du Cardinal Frings à Vatican II, successeur du Cardinal Doepfner sur le siège de la Rome du Nord, Munich, « la ville des moines », élévation au Cardinalat, nomination au cœur de la Chrétienté au poste le plus important de « gardien de la foi ».

Catholiquement correct et fidèle à la doctrine de la foi par l'enseignement, puis défenseur sans faille de la doctrine de la foi par le contrôle de conformité et maintenant ambassadeur universel de cette même foi à la face du monde.

Joseph a franchi toutes les étapes du parcours, sans ambition, sans carriérisme, sans sollicitation, et sans faute. Sa valeur intrinsèque l'a fait remarquer par un pape venu de l'Est, avec qui il s'entretenait en allemand, et qui savait l'apprécier, plus qu'un autre polonais pourtant, le Cardinal de Paris (lui aussi juif plonais).

Enseigner la théologie académique depuis la célèbre chaire de Tübingen en terre bavaroise est une chose. *Défendre la foi catholique romaine* depuis un vaste bureau et avec vingt collaborateurs, au QG de la Congrégation pour la Défense de la Doctrine de la foi, dans le palais baroque de la Propaganda Fide, Piazza di Spagna est encore une chose. *Exercer le ministère de la charité universelle* au nom même de l'amour de Dieu pour l'homme, du sacrifice de Jésus-Christ, et selon le souffle de l'Esprit est une chose bien différente encore, et pourtant, pourrait-on dire, dans la continuation providentielle de la lancée.

Il s'agit de passer des portes en slalomant, comme sur les pistes de ski de Garmish Partenkirchen, Haute Bavière, sa patrie (et que doit

Clé(s) & Lien(s)

bien apprécier à l'occasion Georg Gänswein, son Stanislas à lui, moniteur de ski et Doktor der Jura): la théologie ni la foi ne seront plus seulement un enseignement ni un bastion. Il faut passer maintenant à la 2^e vertu théologique, la charité, pour ne pas étouffer ni décevoir la 3^e, l'espérance, que son rôle est de susciter en chacun de nous. Ministère de la Charité: c'est indiquer aux hommes, par l'exemple, la parole et l'amour, un chemin possible vers le mystère du réel, vers le bonheur de la vie, vers ce ou celui qu'il apprendra à nommer quand le temps viendra...

Qu'exposait le cardinal plus haut? Un développement en deux points:

1 – Le mystère de l'expérience humaine: « *Le Christ s'offre comme chemin de ma vie...Suivre le Christ a un but... élevé: ne faire qu'un avec le Christ, et arriver ainsi à l'union avec Dieu. ...nous avons tous soif d'infini: d'une liberté infinie, d'un bonheur sans limites. ...L'homme ne se contente pas de solutions en deçà du niveau de la divinisation... Suivre le Christ n'est pas une question de moralité, mais un thème « mystérique ».*

2 – Le mystère de la révélation de Dieu: « *La croix appartient au mystère divin - elle est l'expression de son amour jusqu'à la fin (Jn 13, 1). Suivre le Christ c'est participer à sa croix, s'unir à son amour, transformer notre vie, en donnant naissance à l'homme nouveau, créé selon Dieu (cf. Ep 4, 24). Celui qui oublie la croix oublie l'essence du christianisme (cf. 1 Co 2, 2).*

C'est ce qu'on appelle un programme de « spiritualité » ou je ne m'y connais pas! Alors si, tout bien compté, l'Éminence Joseph, re baptisé Pape Benoît, estime qu'il peut dans « sa 3^e vie », réaliser ce programme cardinalice sur la chaire pontificale du pêcheur Simon, re baptisé Pierre-aux-clés-et-aux-liens,... alors « benedictus qui venit in nomine domini ! ».

Chapitre 10

La sécurité et la peur

*Se convertir,
c'est faire face aux questions qui nous travaillent en profondeur
et leur apporter une réponse vivante et évolutive
dans le concret de l'existence,
en un processus permanent.*

Gérard Bonnet

N'ayez pas peur...
Slogan ?



Le cri - Edvard Munch (1863-1944)

Les 3 sermons plus une

Ce sera aux historiens de m'évaluer: je vois pour ma part trois événements qui nous font passer d'une ère à l'autre, dans le cadre de notre réflexion, et qui ont une répercussion significative sur les attitudes et les comportements non seulement des croyants, mais de tous les hommes. Il s'agit des attentats du 11 septembre contre les Twin Towers de Manhattan; l'entrée de la Chine da le WTO (World Trade Organisation, Organisation Mondiale du Commerce), et le tsunami pédophile qui, en affectant l'Église Catholique toute entière, affecte tout autant l'humanité dans son potentiel de confiance dans des institutions, fussent-elles bimillénaires.

Le terrorisme, né de cette ampleur des attentats du 11 septembre rend toute sécurité aléatoire et tout danger zéro utopique. Tout le monde est menacé partout et toujours, d'une menace invisible et perfide qui l'attend là où il ne s'y attend pas. Plus de sécurité physique nulle part. Big Brother a changé de tactique. Il ne nous surveille plus, il nous habite par la peur qu'il met en suspension dans l'air, nous sommes asphyxiés par lui, comme les tokyoïtes jadis par le gaz sarin.

La Chine s'est donc réveillée, comme l'annonçait Alain Peyrefitte. Elle n'envahira pas nos territoires par les armes et l'occupation, mais par son textile et ses produits manufacturés à bas prix: plus de 1 500 % d'augmentation de ses exportations. Bientôt plus de 100 millions de touristes avec leurs exigences et leurs mœurs. Et pour les JO le slogan est trouvé: One World One Dream. Son rêve: réaliser et faire réaliser au monde qu'elle est son centre (Zhong = centre) puisque son nom en chinois est Zhong Guo = Le Pays du Centre. C'est fait! La Chine est plus US que les US eux-mêmes: fascination et rejet. Elle procèdera à un transfert, en prenant peu à peu leur place. Le marché international sera chinois ou ne sera pas.

La vague pédophile a réussi à discréditer jusqu'au présumés mêmes de la vocation sacerdotale: l'ampleur insoupçonnée (?), la mauvaise foi (?) et le silence complice (?) qui ont accompagné cette catastrophe pour les jeunes gens violés, les familles outragées et l'Église disqualifiée, n'ont d'égal que l'aveuglement, la perversion et la

Clé(s) & Lien(s)

lâcheté de nombre de responsables ecclésiastiques qui ont ignoré, nié et tu les activités criminelles de membres de leurs communautés diocésaines respectives. Cela aura entaché l'un des plus longs pontificat de l'Histoire, au grand dam de tout le travail apostolique du premier Pape venu de l'Est.

Ainsi : insécurité, délocalisation et discrédit auront sur les esprits, que nous le voyions ou non dans notre proximité immédiate, les effets les plus pervers, comme l'ont très souvent ces explosions nucléaires qui comportent ce qu'on appelle élégamment dans les QG opérationnels, des dommages collatéraux.

La dernière semonce, ce fut, non pas la chronique longuement annoncée de la mort du géant des Tatras, mais l'élection de « celui qui ne devait être élu Pape », suivant le titre d'un dernier livre paru au moment où je rédige cette page : un cardinal d'origine bavaroise, un théologien prestigieux, (le seul à ce jour et à ma connaissance traduit en chinois), un apparatchik de plus de 23 ans de la plus haute espèce, gardien de l'ex Saint Office, ex Inquisition, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Le challenge est de taille. Succéder à Karol le Grand, affronter les défis de cette para modernité génitrice de toutes sortes de monstres, et passer du soupçon professionnel à la confiance surnaturelle. Joseph Ratzinger en a toutes les qualités humaines et chrétiennes, les potentialités de la science et de la foi et le courage de la fidélité héroïque. Joseph doit passer à l'acte.

N'ayez pas peur !

La destinée de ce slogan (?) est remarquable depuis qu'il fut lancé urbi et urbi par le tout neuf Jean-Paul II au balcon de Saint Pierre. Tout le monde l'a repris. L'intérêt médiatique de la formule ne laisse pas d'intriguer quant à son interprétation. En effet fallait-il, fait-il ne pas avoir peur ? À quoi pensait le pape Wojtyla, ce jour de novembre 1978... Que de temps déjà !

Joseph l'a repris : on rapporte que ceux qui le flanquaient à ce moment-là, crurent entendre, après qu'il eût crié le slogan à la foule, dire sotto voce devant la clameur de la Piazza : « ...de moi ! » « N'ayez

Clé(s) & Lien(s)

pas peur ...de moi! » Se non e vero, e ben trovato! Mais si c'est vrai, quelle conscience professionnelle et quelle humilité, en même temps quelle lucidité et quelle appréhension. Car Joseph sait qui est Ratzinger, mais Ratzinger ne sait pas encore quel Benoît il va faire. À en juger par son passé ancien et récent, il sait qu'on l'a admiré, et craint. A-t-il su se faire aimer? Sait-il seulement s'y prendre?

Huang Po, le 6^e patriarche bouddhiste chinois, mort en 850, aimait à dire: *Évitez de commettre l'erreur de penser en termes de passé, présent et futur. Le passé n'est pas passé... le présent flotte... et le futur n'est pas près d'arriver...!* (Trad. V-P. Toccoli, à partir de BLOFELD J., *The Zen Teaching of Huang Po on the Transmission of Mind*, tr. by, NewYork 1992). Dans la mesure où notre être profond ne changera jamais d'identité, il faudra que Joseph se résolve à supporter toute la vie des inconvénients qu'il était jusqu'ici le seul à subir, mais que maintenant il va devoir faire subir aux autres. C'est le challenge incontournable de toute responsabilité en la matière!

Sens dessus dessous, par Eduardo Galeano

Profession de foi clairvoyante et malicieuse, le discours de l'écrivain uruguayen lors du 50^e anniversaire du Monde Diplomatique, le 8 mai 2004, peut nous irradier comme une jouvence pour y puiser quelques points de vue neufs et insolents.

Et tout d'abord comme mise en bouche, voici un bouquet d'énigmes:

- Qui est l'auteur des blagues sans auteur?
- Pourquoi Noé a-t-il fait entrer des moustiques dans l'Arche? Saint François d'Assise aimait-il aussi les moustiques?
- Les statues qui manquent sont-elles aussi nombreuses que les statues qui restent?
- Si la technologie de communication est de plus en plus développée, pourquoi sommes-nous chaque jour plus sourds et plus muets?
- Pourquoi personne, pas même le Bon Dieu, ne peut comprendre ce que disent les experts en communication?

Clé(s) & Lien(s)

- Pourquoi les livres d'éducation sexuelle coupent-ils toute envie de faire l'amour pendant plusieurs années ?
- Dans les guerres, qui vend les armes ?

Quant aux plats de résistance...

- Du point de vue du hibou, de la chauve-souris, du bohémien et du voleur, le crépuscule est l'heure du petit déjeuner.
- Du point de vue des autochtones, ce qui est pittoresque, c'est le touriste.
- Du point de vue des Indiens des îles Caraïbes, Christophe Colomb, avec son chapeau à plumes et sa cape de velours rouge, était un perroquet aux dimensions jamais vues.
- Du point de vue du Sud, l'été du Nord est l'hiver.
- Là où les hindous voient une vache sacrée, d'autres voient un gros hamburger.
- Du point de vue d'Hippocrate, de Galien, de Maimonide et de Paracelse, il existait une maladie appelée indigestion, mais pas de maladie appelée faim.
- Du point de vue de l'Orient du monde, le jour de l'Occident est la nuit.

Quelques plats typiques

- Selon les vieux sages de la région colombienne du Chocó, Adam et Ève étaient noirs, et noirs étaient leurs fils Caïn et Abel. Quand Caïn tua son frère d'un coup de bâton, la colère de Dieu tonna. Devant la furie du Seigneur, l'assassin pâlit de culpabilité et de peur, et il pâlit et pâlit tant qu'il demeura blanc jusqu'à la fin de ses jours. Nous, les Blancs, sommes tous fils de Caïn.
- Si les saints qui ont écrit les Évangiles avaient été des saintes, comment se serait déroulée la première nuit de l'ère chrétienne ? Saint Joseph, raconteraient les saintes, était de mauvaise humeur. Il était le seul à faire la tête dans cette crèche où l'enfant Jésus, nouveau-né, resplendissait dans son berceau de paille. Tous souriaient : la Vierge Marie, les petits anges, les bergers, les chèvres, le bœuf, l'âne, les mages venus d'Orient et l'étoile qui

Clé(s) & Lien(s)

les avait conduits jusqu'à Bethléem. Tous souriaient, sauf un. Saint Joseph, assombri, murmura : *Je voulais une fille.*

Refaisons le monde, comme souvent à la fin des banquets et décrétons une série de mesures utopiques : portons les yeux au-delà de l'infamie, pour deviner un autre monde possible. Un autre monde où :

- L'air sera exempt de tout poison qui ne viendra pas des peurs humaines et des passions humaines ;
- Dans les rues, les automobiles seront écrasées par les chiens ;
- Les gens ne seront pas conduits par l'automobile, ni programmés par l'ordinateur, ni achetés par le supermarché, ni regardés par la télé ;
- Le téléviseur cessera d'être le membre le plus important de la famille, et sera traité comme le fer à repasser ou la machine à laver ;
- Les gens travailleront pour vivre au lieu de vivre pour travailler ;
- On introduira dans le code pénal le délit de stupidité, que commettent ceux qui vivent pour posséder ou pour gagner, au lieu de vivre tout simplement pour vivre, comme un oiseau chante sans savoir qu'il chante et comme un enfant joue sans savoir qu'il joue ;
- On n'emprisonnera plus les jeunes qui refusent de faire leur service militaire, mais ceux qui veulent le faire ;
- Les économistes n'appelleront plus niveau de vie le niveau de consommation, et n'appelleront plus qualité de vie la quantité de choses ;
- Les chefs de cuisine ne croiront pas que les langoustes adorent être bouillies vivantes ;
- Les historiens ne croiront pas que les pays sont enchantés d'être envahis ;
- Les politiciens ne croiront pas que les pauvres sont enchantés de se nourrir de promesses ;
- La solennité cessera de croire qu'elle est une vertu, et personne ne prendra au sérieux l'individu incapable de rire de lui-même ;

Clé(s) & Lien(s)

- La mort et l'argent perdront leurs pouvoirs magiques, et le décès ou la fortune ne feront pas d'une canaille un homme vertueux ;
- Nul ne sera considéré comme un héros ou un imbécile parce qu'il fait ce qu'il croit juste au lieu de faire ce qui lui convient le mieux ;
- Le monde ne sera plus en guerre contre les pauvres, mais contre la pauvreté, et l'industrie de l'armement n'aura plus d'autre solution que de se déclarer en faillite ;
- La nourriture ne sera pas une marchandise, ni la communication un commerce, parce que la nourriture et la communication sont des droits humains ;
- Nul ne mourra de faim, car nul ne mourra d'indigestion ;
- Les enfants de la rue ne seront plus traités comme s'ils étaient de l'ordure, car il n'y aura pas d'enfants de la rue ;
- Les enfants riches ne seront plus traités comme s'ils étaient de l'argent, car il n'y aura pas d'enfants riches ;
- L'éducation ne sera pas le privilège de ceux qui peuvent la payer ;
- La police ne sera pas la malédiction de ceux qui ne peuvent l'acheter ;
- La justice et la liberté, sœurs siamoises condamnées à vivre séparées, seront à nouveau réunies, épaule contre épaule ;
- Une femme noire sera présidente du Brésil et une autre femme, noire, présidente des États-Unis ; une Indienne gouvernera le Guatemala et une autre le Pérou ;
- En Argentine, les folles de la place de Mai – las locas de la plaza de Mayo – seront un exemple de santé mentale, car elles refusèrent d'oublier à l'époque de l'amnésie obligatoire ;
- Notre Sainte Mère l'Église corrigera les erreurs des Tables de Moïse, et le sixième commandement ordonnera de fêter le corps ;
- L'Église dictera aussi un autre commandement que Dieu avait oublié : « Tu aimeras la nature, dont tu fais partie » ;
- Les déserts du monde et les déserts de l'âme seront reboisés ;
- Les désespérés seront espérés et les égarés seront retrouvés, car ce sont eux qui se désespérèrent à force d'espérer et qui s'égarèrent à force de chercher ;

Clé(s) & Lien(s)

- Nous serons les compatriotes et les contemporains de tous ceux qui voudront la justice et qui voudront la beauté, quels que soient l'endroit où ils seront nés et l'époque où ils auront vécu, sans accorder aucune importance aux frontières de la géographie ou du temps ;
- La perfection restera l'ennuyeux privilège des dieux, mais, dans ce monde fou et foutu, chaque nuit sera vécue comme si elle était la dernière et chaque jour comme s'il était le premier.

(Sens dessus dessous, septembre 2004, Homnisphères – diffusion Co-Errances, 45, rue d'Aubervilliers, 75018 Paris.)

L'existence et la peur

Dans *La Nausée*, Sartre, présentant l'expérience de l'absurde, dit de « la racine de marronnier » qu'elle se présentait comme une masse monstrueuse et molle « qui me faisait peur ». Est-ce à dire que c'est l'existence face à moi qui est cause de la peur ? Ai-je peur en raison de ce qui existe ou en raison de la situation de face à face ? *Est-ce la brutalité massive de l'existence des choses en-soi qui me fait peur, ou est-ce l'affrontement permanent de ma relation au monde des objets ? De la relation avec autrui ? La peur est-elle un sentiment qui jaillit à la suite d'une première chute fondamentale (voir E. Cioran, *La Chute dans le temps*), celle de la déréliction de la conscience dans le monde des objets (voir M. Heidegger, *Sein und Zeit : Das « Indiewelt weggeworfensein »*) ?* Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur le problème de la peur, car tout être humain vit avec un sentiment d'effroi permanent. Pascal dit dans *Les Pensées* que le plus grand philosophe du monde, s'il est placé sur une planche au-dessus du vide, ne pourra avoir recours à de belles théories. Il devra affronter la peur. Et la peur a des conséquences immenses quant à la relation que nous entretenons avec la vie. Toute la question est cependant de savoir sous quelle forme la peur peut être acceptée, reconnue et surmontée ; dans quelle mesure nous pouvons vivre sans la peur. Quelle relation la peur entretient-elle avec notre appréhension de l'existence ?

Récupération et justification de la peur

Notre époque entretient une étrange ambiguïté autour de la peur. En toute rationalité, il n'est pas souhaitable que l'homme vive dans la peur, mais en face de l'actualité des commandos suicide se faisant sauter avec une bombe dans un marché, nous avons tendance à justifier la valeur de la peur : « Ces gens-là, ils n'ont peur de rien, pas même de mourir, s'ils n'étaient pas fanatisés jusqu'aux oreilles, ils auraient peur et ils ne commettraient pas des actes pareils » ! Le sous-entendu est qu'il est soi-disant « bon » que l'homme ait peur, sans quoi il deviendrait dangereux. Un homme qui n'a pas peur est libre, très libre... trop libre. Incontrôlable !

C'est un discours assez présent dans l'histoire des religions. Que l'homme vive dans la crainte de Dieu. Qu'il craigne le Jugement et se conduise droitement.

Un homme qui vit dans la crainte de Dieu hésitera à faire du mal.

Sartre reprend Dostoïevski disant : *Si Dieu n'existe pas, tout est permis*. Que le chrétien vive selon les préceptes de la Foi, car il doit craindre le jugement de Dieu après la mort. Là-haut, les comptes seront faits et l'âme sera jugée : et elle doit craindre une éternelle malédiction si, ici-bas, elle s'est livrée au péché.

Maintenir les hommes dans la peur, c'est les maintenir sous un grand pouvoir. Le pouvoir suprême ici bas est le pouvoir politique. Il n'est donc pas étonnant que les techniciens du pouvoir aient cherché à justifier l'usage de la peur. Une pratique machiavélique de la politique n'a aucun mal à justifier la valeur et l'emploi de la peur. Tous les rhéteurs savent que la peur est une arme de persuasion très efficace, et qu'il est habile de savoir passer dans le discours de la peur à la flatterie. C'est là un usage de la parole nécessaire à qui veut assurer la suprématie de son pouvoir.

Machiavel enseigne que le Prince doit être craint, mais cependant ne pas être haï. S'il est haï, il retourne le peuple contre lui, s'il est seulement craint, il maintient son autorité et son pouvoir. Aussi est-il de ce point de vue de bonne politique de maintenir la peur, sans pour autant qu'elle se transforme en haine. Un peuple maintenu dans la peur reste

Clé(s) & Lien(s)

« tranquille ». Il n'ose pas se dresser contre le pouvoir. Un peuple qui se met à haïr son souverain cherchera à le renverser et il suivra ceux qui le conduiront à la révolte. Tous les tyrans que l'humanité a pu engendrer le savaient. Il existe une habileté calculée, rusée, machiavélique à manipuler l'insécurité et utiliser la peur. Machiavel dans *Le Prince*, cependant n'en fait pas un système : pour lui c'est surtout une question d'opportunisme politique, de tactique. Il est en tout préférable d'user de la loi que de se servir de la force, car user de la loi est humain, tandis que l'usage de la force relève de la bête. L'usage violent de la peur comme moyen du pouvoir ne peut constituer une règle et ne se justifie que dans des circonstances chaotiques de l'Histoire, circonstances dans lesquelles le Prince doit rétablir l'ordre public, par exemple au milieu du chaos d'une guerre civile.

Les racines de la peur et la dualité

Cependant, dire que derrière le besoin de policer la société, d'enrégimenter, de contrôler, il y a comme une peur de la liberté de l'homme laisse intact un autre problème : celui de la nature de la peur elle-même et de son objet. Et plus difficile : la peur a-t-elle un objet ? Ou plutôt, comme le pense la plupart d'entre nous, faut-il reconnaître que la peur n'a pas d'objet, parce qu'elle est si viscéralement ancrée en nous qu'elle est déjà dans l'esprit avant d'avoir un objet ?

Il existe une formulation de cette hypothèse dans la représentation commune. S'il est une opinion reçue et qui pointe dans cette direction, c'est bien celle qui prétend que la peur serait fondamentalement la peur de l'inconnu.

On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas.

La peur s'évanouit avec la connaissance du phénomène, elle ne se maintient que dans l'ignorance des causes. Elle naît de l'ignorance, semble-t-il. L'ombre de l'ignorance laisse le terrain libre à l'imagination, et l'imagination enfante la peur sous une certaine forme. Or, grâce à notre science, nous disposons en toutes choses d'explications bien arrêtées, du coup, nous faisons reculer la peur en annexant l'inconnu.

Clé(s) & Lien(s)

Questions :

- Dans quelle mesure la peur est-elle engendrée par l'imagination ?
- La peur précède-t-elle en quelque mesure la forme qu'elle peut prendre ?
- Peut-il y avoir une peur de l'inconnu ?

Peur et Imagination

Nul doute que l'imagination, en jouant sa partition sur le registre de l'émotion, puisse développer la peur. Dès qu'une mise en cause nous apparaît, sous la forme d'un danger, le mental se met en mouvement et très rapidement tisse ses constructions. L'imagination produit une figure de l'invisible, un fantôme pour donner à la peur un objet durable. D'une émotion passagère, l'imagination fait un danger terrifiant, et d'un accident elle fait un drame. S'approcher du danger et le connaître mieux ralentirait le mental et diminuerait la peur. S'en éloigner et le fuir ne fait que la renforcer, car c'est se priver de ce point d'appui de la rencontre du réel. Un danger que je fuis me terrifie, un danger que je rencontre me transforme et transforme ma peur. Le seul fait d'agir et de faire face est par essence action contre la peur. Alain l'a dit avec finesse : *On a assez remarqué que la peur est plus grande de loin, et diminue quand on approche. Et ce n'est point parce qu'on imagine le danger plus redoutable qu'il n'est ; ce n'est pas pour cela, car à l'approche d'un danger véritable on se reprend encore. C'est proprement l'imagination qui fait peur, par l'instabilité des objets imaginaires, par les mouvements précipités et interrompus qui sont l'effet et en même temps la cause de ces apparences, enfin par une impuissance d'agir qui tient moins à la puissance de l'objet qu'aux faibles prises qu'il nous offre. Nul n'est brave contre les fantômes. Aussi le brave va-t-il à la chose réelle avec une sorte d'allégresse, non sans retour de peur, jusqu'au moment où l'action difficile, jointe à la perception exacte, le délivre tout à fait. On dit quelquefois qu'alors il donne sa vie ; mais il faut bien l'entendre ; il se donne non à la mort, mais à l'action.*

Clé(s) & Lien(s)

Que la peur soit dès lors intimement liée au travail souterrain du mental conduit à une autre hypothèse que Alain formule ainsi : *Il n'y a point d'autre peur, à bien regarder, que la peur de la peur. Chacun a pu remarquer que l'action dissipe la peur, et que la vue d'un danger bien clair la calme souvent ; au lieu qu'en l'absence de perceptions claires, la peur se nourrit d'elle-même, comme le font bien voir ces peurs sans mesure à l'approche d'un discours public ou d'un examen.*

Pour que la peur se nourrisse d'elle-même, il faut que la pensée génère la peur d'une pensée et matérialise ainsi une illusion, ainsi le fantôme a-t-il désormais pris corps, car il hante les contrées que l'esprit traverse, n'étant rien d'autre qu'une idée fixe contre laquelle je suis condamné à me battre. Si j'ai peur de la peur, la peur se donnera librement carrière sous toutes les formes possibles et imaginables. Si je pouvais ne plus avoir peur de la peur, c'est-à-dire m'effrayer avec une idée, j'en aurais fini avec ce fantôme encombrant.

Peur et Métaphysique

Mais il (m') est possible de (me) donner une raison primordiale. Une raison métaphysique. Le dernier refuge, pour tenter de substantifier la peur, serait de lui donner une consistance en tant qu'attribut fondamental de l'Être. Ou plutôt, si, comme l'admet Sartre, la rencontre de l'existant, est la rencontre, dans sa nudité, de l'absurde, alors l'esprit tout à la fois butte constamment sur le non-sens, et l'angoisse est la première des relations à l'Être. C'est un thème qui a été très développé par l'existentialisme, de Kierkegaard à Sartre, en passant par Heidegger et que l'on retrouve chez l'aristocrate du doute et de l'absurde qu'est Cioran : *Avoir peur de Dieu, de la mort, de la maladie, de soi-même, n'explique en rien le phénomène de peur. La peur étant primordiale, elle peut être présente aussi sans ces « objets ».* Dire que la peur est primordiale peut se prendre en deux sens :

- Soit elle est de l'ordre d'un affect vital, d'une émotion vitale impossible à déraciner, car consubstantielle au seul fait de vivre ;
- Ou bien la peur est attenante à la conscience de l'existence qui porte en elle le face-à-face avec une sorte de « chose » qui d'em-

Clé(s) & Lien(s)

blée produit de la peur. L'angoisse devient alors une sorte de sentiment premier, métaphysique, qui précède toute modalité psychologique. La suite du texte de Cioran comporte cette ambiguïté :

(...) Le néant est-il une cause d'angoisse? Au contraire; l'angoisse est plus vraisemblablement la cause du néant. L'angoisse est génératrice de ses objets, elle donne naissance à ses « causes ». Aussi l'angoisse est-elle en soi sans mobile...

Dire de l'angoisse qu'elle est en soi sans mobile, c'est dire qu'elle n'a pas d'objet. Si elle n'a pas d'objet, elle n'est pas intentionnelle. La pensée, telle qu'elle se structure dans la vigilance, est intentionnelle. La pensée de la vigilance se propulse dans la dualité sujet/objet et elle est intentionnelle. Si quelque chose comme l'angoisse pouvait exister avant toute intention, ce serait là avant toute pensée et s'il fallait attribuer à cette chose une relation avec l'Être, nous devrions en conclure que l'angoisse est un pathos primitif surgissant de l'existence sans mobile.

Une fois ce présumé admis, rien n'empêche alors de donner une justification seconde de la peur, en décrétant qu'il est bon pour sa survie que l'homme ait peur, ou que l'animal puisse avoir peur : « Dès que les animaux n'ont plus besoin d'avoir peur les uns des autres, ils tombent dans l'hébétude et prennent cet air accablé qu'on leur voit dans les jardins zoologiques. Les individus et les peuples offriraient le même spectacle, si un jour ils arrivaient à vivre en harmonie, à ne plus trembler ouvertement ou en cachette ». Sous-entendu : la relation harmonieuse avec ce qui est serait nocive, dévitalisante, et la disharmonie de la peur est vitalisante, la peur maintient la vigilance, l'absence de peur serait hébétude. Comme s'il était nécessaire de tenir l'homme éveillé avec le moyen de la peur. Ce qui veut dire que sans cela, il retomberait dans la torpeur. Alors il en est de la peur comme du café, de l'alcool, des stimulants, des euphorisants, du sport et des drogues dures : elle contraint à la vigilance, elle interdit le repos et maintient la tension de la vigilance sur le qui-vive (*Veillez et priez, car l'esprit est prompt mais la chair est faible, Veillez et priez car vous ne savez ni le jour ni l'heure, C'est à l'heure où vous n'y pensez pas que le Fils de l'Homme viendra*).

Peur et Inconnu

Tous les présupposés que nous venons d'examiner tiennent donc étroitement au statut de l'intentionnalité et de la peur de l'inconnu. Toute analyse de la peur doit accorder une attention fondamentale à ces deux aspects, la relation entre la peur et la dualité et l'interprétation de la peur comme peur de l'inconnu.

Si nous écartons tout présupposé et que nous observons de très près ce qui apparaît dans le vécu conscient, nous aurons bien du mal à trouver un sens à l'expression « peur de l'inconnu ». L'enfant qui a laissé la main de sa mère et marche à côté de l'alligator au zoo n'a pas peur. C'est sa mère qui est terrorisée et qui a peur, parce qu'elle sait que l'alligator peut être dangereux. C'est en vertu de ce savoir qu'elle a peur et de rien d'autre. Elle a appris que cet animal est capable d'avalier un enfant. Elle a vu des films montrant un homme emporté dans une rivière par un crocodile. Elle a en pensée l'image de la peur, une représentation bien connue qui engendre de la peur. C'est parce que le connu est projeté sur l'inconnu que l'inconnu prend une forme. C'est la forme menaçante, terrifiante qui fait peur. Et comme nous avons tendance à projeter sur l'inconnu nos terreurs, il en résulte immédiatement que nous en avons peur. Ce dont nous avons peur, ce n'est pas de l'inconnu. C'est de la forme terrifiante du connu projetée dans l'inconnu. L'inconnu en soi ne peut pas faire peur. Il ne fait peur que parce qu'il n'est plus de l'inconnu, mais de l'inconnu recouvert d'un masque bien connu, d'un masque que la pensée a projeté sur lui. Croire dans l'existence du masque est le propre de l'Illusion. Marcher dans l'Inconnu n'a en soi rien de terrifiant, c'est même le privilège d'un esprit qui librement s'étonne, s'éveille et s'émerveille. C'est le propre d'un esprit placé dans un état suprême d'acuité, de lucidité. Cet éveil-là n'a rien à voir avec la peur. Il n'a pas besoin de la béquille de la peur. L'éveil se tient par lui-même, en lui-même ; ce n'est pas la peur qui tient l'homme éveillé, c'est l'Éveil lui-même. Mais jeter, par une projection de la pensée, au-devant de soi dans sa marche les fantômes de ses peurs, c'est avancer dans la terreur. Dans du trop bien connu. Certainement pas dans l'Inconnu. Un esprit humain qui serait peuplé de terreurs poten-

Clé(s) & Lien(s)

tielles de ce genre vivrait dans un état d'effroi permanent. C'est le lot ordinaire de la condition humaine. Cela n'a rien à voir avec une relation avec l'Inconnu, mais cela à tout à voir au contraire avec l'emprise du connu.

La relation véritable avec l'Inconnu précède l'irruption de la pensée. C'est là qu'il y a Éveil. Mais évidemment, cet Éveil n'est certainement pas la vigilance ordinaire. La pensée, dans la vigilance quotidienne, réifie la dualité sujet/objet et dans cet éveil-là, la conscience est apeurée. Que nous le voulions ou non, il faut bien admettre que ce que nous appelons la peur, dans notre état soi-disant vigilant, se définit à la fois par un objet (ce qui fait peur) et corrélativement, par un sujet (celui qui a peur). L'objet n'existe que par le sujet, dans la structure de la dualité sujet/objet. Toute peur vient de la dualité et fondamentalement de la dualité sujet/objet durcie dans une relation hostile. La question: « De quoi ai-je peur? » et la question: « Qui a peur? » ne sont pas dissociables. L'objet de la peur peut prendre toutes sortes de formes: peur du noir, peur du vent dans les tuiles, peur de perdre mon sac et mon argent, peur du regard des autres, etc. De l'autre côté, et surgissant avec l'objet, il y a le sujet. Et qui est ce sujet qui a peur? Moi. L'Égo, ce moi constamment affirme et insiste dans sa croyance: moi, j'ai peur de ceci ou de cela, ceci et cela étant les objets de ses peurs. À partir du moment où la pensée a engendré la peur, celle-ci se concrétise dans le corps, ce qui donne immédiatement à croire qu'elle est bien réelle. La pensée, très rapidement fulgure dans le corps et somatise l'émotion. J'ai la peur au ventre. Je tremble de peur. J'ai le trac. J'ai du mal à respirer. Mon cœur bat à cent à l'heure. J'ai l'estomac noué. Je suis dans un état fébrile et agité. Dans cet état, parce que cet état est pénible, je vais alors avoir un désir de fuite, car il me faut trouver une échappatoire à ma peur. Je file dans un cinéma, pour l'oublier elle, et ma peur de la rencontrer et de lui avouer mon amour. Je m'installe devant la télévision pour m'abrutir et oublier la peur qui me ronge de l'intérieur et dont je voudrai me défaire. Fuite encore bien souvent que le besoin de boire, de fumer, de se droguer, d'aller au bordel ou de partir à la guerre. Fuite devant la peur. De même, on peut tenter violemment de supprimer ce qui est considéré comme la cause de

Clé(s) & Lien(s)

la peur, ce qui est une autre échappatoire. Violence à l'égard de l'autre. Violence à l'égard de soi. Objets vus comme la cause de mes peurs.

Il faudrait faire l'inventaire de nos délits de fuite devant nous-mêmes pour repérer la source de nos peurs. Qu'est-ce donc que ces troubles d'anxiété qui ravagent notre époque, si ce n'est de la peur installée de façon durable ?

Travailler (sur) sa peur

Quand nous commençons à comprendre l'envergure du problème, alors surgit l'urgence de devoir le résoudre. Pour cela, il est important d'être très précis. Il existe en fait deux formes de peurs bien distinctes :

- La peur vitale, qui est une émotion brutale qui surgit face danger. Dans ce cas, je suis provoqué dans une mise en cause bel et bien réelle de ma vie. C'est la peur qui fait que je manque de glisser sur le bord d'une corniche en montagne ; la peur éprouvée devant le chien de garde qui se précipite sur moi et qui m'oblige illico à refermer la porte pour ne pas être mordu ; la peur qui m'a fait me jeter sur le côté pour ne pas être renversé par une voiture. Cette peur-là n'est pas spécifiquement humaine. Elle est une émotion qui repose sur un montage instinctif. C'est aussi la peur qu'au fond tout animal ressent en présence d'un prédateur, celle du loup qui réagit en hérissant les poils, devant un autre membre de sa horde qui le provoque en montrant des dents. La peur vitale a sa place dans l'économie de la vie, elle permet le sursaut qui fait que je puis veiller à ma propre sauvegarde en tant qu'individu menacé dans son intégrité physique. Cette peur protège. Si cette peur n'était pas là, nous serions à la merci de la moindre maladresse et nous n'aurions pas de réaction salutaire face au danger. Quand je sens l'odeur du gaz, j'ai une peur soudaine et je me précipite pour éteindre la cuisinière. Il n'y a pas alors de délai entre l'urgence de l'action et l'action elle-même. Là-dessus, il n'y a rien à redire.
- La peur psychologique en revanche est issue d'une représentation qui engendre une terreur qui nous fait reculer devant un

Clé(s) & Lien(s)

possible dont nous nous représentons la venue comme dangereuse et inquiétante. C'est la peur de l'enfant qui croit qu'il y a un fantôme dans le placard (*a corpse in the cupboard*). La peur qui surgit de croire voir un spectre dans l'obscurité, dessiné à travers des arbres tordus. La peur du serpent qui s'agit dans la vision confuse de la forme sinueuse (*Ignace de Loyola, près du calvaire, sur la rive du Cardoner, à Manrèse*) de la corde sur le chemin ombragé. Mais c'est aussi toutes les peurs qui exhibent un futur terrifiant et l'agitent devant nous comme un épouvantail. La peur psychologique ne vient pas de l'identification d'un danger réel, mais de l'anticipation d'un danger possible (le fait de toute vocation « irrévocable »). Sous cette forme, la peur est une menace potentielle, dont l'ombre est comme une obsession qui crée une angoisse. Il est de très nombreuses peurs de ce genre dans le cœur humain : des peurs liées à la sécurité psychologique : peur de voir s'éloigner de soi sa compagne ou son compagnon, peur de la solitude, peur de perdre un être proche. Mais dans cet ordre, il y a des peurs sociales : peur de se retrouver à la rue sans travail, peur de perdre une situation avantageuse, pour se retrouver dans une autre qui l'est moins, peur d'être humilié, bafoué, déconsidéré, peur de ne pas être reconnu à sa juste valeur, peur d'échouer dans une tâche et de ne pas être à la hauteur. Mais c'est aussi la peur liée à l'insécurité au quotidien, peur d'être agressé en marchant dans des rues peu sûres, peur de l'attentat dans une ville livrée au chaos et au pillage, peur d'être cambriolé, etc. Par une sorte d'effet de contagion, la peur donne alors ce sentiment d'effroi permanent dans lequel bien des hommes vivent, en ne trouvant nulle part ni refuge, ni sécurité.

Et bien souvent, au fond de toutes ces peurs, la peur de la mort.

La relation entre la peur psychologique et la peur vitale n'est pas de l'ordre de la nécessité. Mais nous croyons qu'elle l'est. Et cette croyance suffit pour convoquer une réaction vitale comme s'il y avait effectivement un danger réel et imminent. Et pourtant la peur psychologique est auto engendrée. La peur vitale, elle, ne constitue pas en soi un problème si elle est à sa juste place. La peur psychologique en

revanche pose effectivement le terrain sur lequel prolifèrent des problèmes.

Nature de la peur : le piège du mental

Pouvons-nous entrer en contact avec la peur et l'observer attentivement? Cela ne veut pas dire apprendre comment y résister, ou comment nous en évader et la fuir. Non. Connaître. C'est ce que propose Krisnamurti dans *Le vol de l'aigle*. Tout d'abord, si les peurs sont effectivement nombreuses, peur de la mort, de l'obscurité, de perdre sa situation, du mari ou de la femme, de l'insécurité, la peur de ne pas s'accomplir, de ne pas être aimé, peur de la solitude, peur de ne pas réussir, la question est surtout : toutes ne sont-elles pas l'expression d'une peur centrale? Il ne s'agit pas seulement de considérer un exemple en particulier, de faire un catalogue de toutes les peurs, mais surtout de porter l'attention sur la nature de la peur.

Nous voyons bien ce que la peur engendre et toute l'importance qu'il y a pour l'esprit d'être dans un état dépourvu de peur. Parce qu'avec elle existe l'obscurité, et l'esprit s'émousse, puis il recherche différentes évasions, différents stimulants, des distractions que ce soit à l'église ou sur le terrain de football ou à la radio. Un tel esprit angoissé est incapable de clarté et ignore le sens du mot amour : il peut connaître le plaisir, mais il ne connaît certainement pas ce que cela signifie que d'aimer. La peur est destructrice et elle enlaidit l'esprit. Un esprit plongé dans la peur est comme engourdi et aveuglé. Il est propulsé dans les échappatoires, il est propulsé dans la quête temporelle d'une sécurité dans le futur et il est incapable de résider dans le présent et d'être le présent actif. Il reste prisonnier du temps psychologique. La peur psychologique vient de ce l'esprit s'appuie sur une référence prise dans le passé et il projette la crainte de la répétition d'une souffrance.

Si j'ai souffert dans le passé, *la douleur était atroce, je ne veux pas la voir se répéter et j'ai peur qu'elle revienne.*

Que s'est-il passé?...

Il y a le souvenir de cette souffrance et la pensée dit: *qu'elle ne revienne pas, faites attention.* En pensant à elle, on craint sa répétition,

Clé(s) & Lien(s)

c'est la pensée qui invite la peur. Quand cet état de fait s'installe, naît l'anxiété. L'anxiété elle-même est la peur installée de façon durable comme un mode d'existence second. Et non seulement cela, mais il faut aussi observer qu'il y a en nous des peurs conscientes, mais aussi des peurs inconscientes, ces peurs qui, enfouies en nous, restent dissimulées, dans les couches les plus profondes de la psyché. On peut agir sur les peurs conscientes, mais les peurs profondes et cachées sont plus difficiles.

Devant un tel problème, le recours le plus souvent invoqué, c'est celui de la psychanalyse : il faudrait passer des heures sur le divan d'un professionnel, pour analyser les causes de la peur en revenant sur l'expérience passée, sur les traumatismes de l'enfance, le complexe d'Œdipe, etc. Mais le problème, c'est que l'analyse mobilise beaucoup de temps et rien n'assure que je puisse résoudre la peur avec le temps. Il y a urgence et l'urgence demande une action immédiate, une lucidité immédiate. Le « processus de l'analyse » fait intervenir le temps. En un sens, *l'analyse peut devenir une forme d'évasion, de paresse, d'inefficacité.*

Un esprit qui rejette l'analyse se trouve reconduit directement à la peur, et placé dans un état extrêmement aigu. Il est désormais dans un état d'attention complète. Il ne s'évade plus, il ne fait plus appel au temps comme moyen de résoudre son problème, il ne fait plus appel à l'analyse, il ne dresse aucune résistance. Or c'est justement quand l'esprit ne dresse plus de résistance qu'il est capable de comprendre, de voir, d'observer la peur et c'est seulement « dans le voir » que se produit une dissolution de la peur.

Malheureusement, nous avons entretenu un vieux préjugé, celui de croire que l'on ne peut se libérer de la formation d'une habitude qu'en développant une habitude contraire, et cela dans le temps. Nous croyons qu'il est possible de combattre l'habitude résiduelle de la peur en cultivant une habitude de confiance. L'une et l'autre ne sont que des formations mentales. Il est essentiel d'observer que toute forme de résistance favorise de nouveaux conflits et que l'action graduelle ne détruit pas l'habitude de la peur. Pour être libéré de la peur, point n'est besoin d'une résistance agissant pendant un certain laps de temps, mais il faut une énergie capable de l'aborder et de la dissoudre en un instant ;

Clé(s) & Lien(s)

telle est l'attention ; elle est l'essence même de l'énergie. Accorder son attention signifie consacrer toute son intelligence, son cœur, son énergie physique, et avec cette énergie, prendre conscience, regarder en face cette habitude particulière ; vous vous apercevrez alors qu'elle n'a plus de prise – elle disparaît instantanément.

Il est indispensable de comprendre que nous ne pouvons pas lutter avec les armes du mental contre la peur, car cela ne sert à rien et n'est pas efficace. Le mental est dans la peur, coincé dans un cercle dont il faudrait justement sortir : le mental élabore une image de l'objet cause de la peur, une fois cet objet élaboré, il engendre mécaniquement une réaction, cette réaction est liée de manière conditionnelle à l'image de l'objet comme terrifiant. Une fois la réaction produite, elle s'auto perpétue elle-même comme image etc. C'est un cercle vicieux qui interdit qu'il puisse jamais y avoir une solution intellectuelle satisfaisante à la peur. La seule manière de sortir du cercle est justement de voir de manière crue, lucide, l'impuissance du mental à résoudre ce qu'il a lui-même engendré. Voir fait apparaître qu'il n'y a pas de solution dans la fuite. Pas de solution dans le combat. Pas de solution dans l'inhibition. Aucune solution dans une quelconque réaction. Pas de solution du tout. Aucune solution possible, car toute solution proposée par le mental est une forme de la fuite du problème. Se libérer de la solution, c'est se libérer de la tendance à toujours différer, c'est aussi libérer une énergie nouvelle, en rendant disponible celle qui était gaspillée dans la recherche d'une solution. Ce qui est vraiment présent, c'est donc la peur et l'intensité de l'énergie pour la rencontrer. Dans une vigilance passive, une immobilité sans fuite. Il n'y a pas de solution, il n'y aura jamais de remède, parce que la peur n'a pas de fondement. Comment ce qui n'a pas de fondement pourrait-il avoir un quelconque remède ? La peur n'a pas d'origine en dehors de la pensée et vue dans la pensée, elle n'a pas de réalité. Elle n'est donc connaissable que par les effets, bien réels ceux-là, qu'elle produit. Ces effets sont bien perceptibles dans le corps de chair, dans la posture, les traits du visage, dans les émotions et là, un travail est bien possible, un travail qui consistera à dénouer ce qui est noué.

Clé(s) & Lien(s)

La peur et la vie

La peur est présente en arrière-plan de beaucoup de nos réactions. La peur falsifie en permanence notre relation avec la vie. La peur empoisonne et emprisonne. Il doit être clair qu'avec elle, nous ne devons passer aucun compromis. On ne passe pas de contrat avec la peur, on y met fin justement pour être capable de contrat vrai et sincère avec les autres. Les rhéteurs savent combien l'usage de la peur est une ficelle de rhétorique puissante et persuasive. Il faut refuser la rhétorique de la peur, car elle ne propage que la violence et le mensonge, elle soumet ceux qui s'y laissent prendre, elle aveugle ceux qui la suivent. Elle oblige des peuples entiers à courber l'échine devant un seul, devant un dictateur, un tyran et sa milice. Il n'y a pas de raison de justifier la valeur de la peur, il est essentiel au contraire que l'homme s'en affranchisse pour enfin vivre libre. Tout travail sérieux sur la peur est libérateur et tant que nous ne connaissons pas cet affranchissement, il devra être poursuivi. L'accès à la présence passe à travers cette porte. La peur est susceptible d'opérer un passage initiatique à une forme de conscience plus élevée. À condition qu'elle soit observée et comprise en profondeur. Elle dévoile l'étendue de nos conditionnements, elle dévoile ce qui est resserré, noué, occulté en nous. La compréhension de la peur, comme structure fondamentale de l'existence humaine, n'est donc pas une question annexe, mais une question fondamentale qui ne saurait être éludée. Ou alors, il faut prendre conscience qu'en cherchant à l'éluder, nous ne faisons qu'encourager un processus d'illusion.

Origines de la peur et peur des origines

L'origine de ces grandes peurs varie selon les époques et les événements. Faisons un petit tour d'horizon de ce qui fait ou a fait trembler l'humanité... de sa (ââââââââ...) grand-peur: du nucléaire aux peurs métaphysiques. À l'aube du xx^e siècle, lorsque les époux Curie découvrent le radium, les foules enthousiastes consomment des crèmes de beauté à base de ce métal, des eaux minérales radioactives, des

Clé(s) & Lien(s)

potions aux noms évocateurs comme le « Radithor ». Chacun rêve, avec les savants, d'une ère de fécondité grâce au nucléaire. Jusqu'au jour où... l'explosion des bombes atomiques suivie de la contamination des Japonais déchaîne, après la deuxième guerre mondiale, la grande peur du nucléaire. Tout est alors mélangé : la destruction volontaire par l'arme nucléaire et les applications civiles, qu'elles passent par une nouvelle source d'énergie électrique ou par des techniques thérapeutiques de pointe. Plus question alors de rappeler publiquement que l'eau du Massif central est légèrement radioactive ou que les murs en granit des jolies chaumières bretonnes le sont aussi... Quelle que soit la dose de radiations, elle provoque la panique : inconsciemment, le public pense qu'en touchant au cœur de la matière les savants ont transgressé les lois de la nature, ce qui appelle une punition...

À la fin du premier millénaire, superstitions et croyances religieuses se confondent. La fin du monde est annoncée. L'occident en guette les signes : une épidémie de peste sera mise sur le même plan que le passage d'une comète ou qu'une éclipse de soleil. C'est l'occasion de régler leur compte à des minorités jugées responsables de la colère divine. On brûle les « sorcières », accusées d'avoir passé un pacte avec le Diable... De nos jours, où la science sait expliquer bien des mystères de l'univers, ce sont les sectes qui recueillent les fruits d'une peur irrationnelle de fin du monde, et persuadent leurs adeptes de la nécessité de sauver leur âme de la turpitude universelle, parfois jusqu'au suicide collectif.

La peur, pourquoi ?

Bien que toutes différentes, ces peurs relèvent d'une interrogation immémoriale de l'humanité, comment expliquer le monde ? Pourquoi est-on sur terre ? Derrière ces questions se cache le besoin essentiel de compréhension, qui peut s'appuyer sur la notion de puissance supérieure. Qu'on ait la foi ou non, on constate que les grandes peurs véhiculent toutes la même thèse : l'Homme sera puni parce qu'il a transgressé des interdits pour acquérir la connaissance. Ainsi, plus le niveau du savoir augmente et plus on rencontre de nouvelles interrogations, qui creusent le lit de nouvelles peurs.

Les peurs de l'an 2000

Ignacio Ramonet, en décembre 2000, dans *Le Monde Diplomatique*, en faisait le descriptif suivant. *Dans l'histoire des collectives*, affirme l'historien Jean Delumeau, *les peurs se modifient, mais la peur demeure*. Jusqu'au ^{xx}e siècle, les malheurs des hommes furent principalement causés par la nature, les intempéries, les dévastations, les disettes, et par des fléaux comme la peste, le choléra, la tuberculose et la syphilis. L'homme d'autrefois vivait dans un environnement constamment menaçant. Le malheur le guettait quotidiennement.

La première moitié du ^{xx}e siècle fut marquée par l'épouvante des grandes guerres, celles de 1914-1918 et de 1939-1945. La mort à échelle industrielle, les destructions de masse, les camps de déportation et d'extermination. En Europe occidentale, la seconde moitié de ce siècle s'est caractérisée par l'apaisement progressif des conflits armés et la montée d'une prospérité quasi générale. Les conditions d'existence se sont améliorées. L'espérance de vie a été portée à un niveau jamais atteint dans le passé.

Les historiens des mentalités s'interrogeront un jour sur les peurs de l'an 2000. Ils découvriront qu'elles ne sont plus, comme naguère, d'ordre politique ou militaire (conflits, guerres, terreur atomique), mais plutôt de caractère écologique (dérèglements de la nature, bouleversements de l'environnement). Qu'elles concernent l'intime (santé, alimentation) et l'identité (procréation artificielle, ingénierie génétique).

Ces peurs nouvelles, en particulier à l'égard de la maladie de la vache folle et des organismes génétiquement modifiés (OGM), naissent d'une déception, d'un désenchantement provoqué par les évolutions techniques. L'utilité du progrès scientifique n'apparaît plus comme une évidence. D'autant que ce progrès a été absorbé par le champ économique et instrumentalisé par des entreprises essentiellement avides de profit.

La confusion entre intérêt public et intérêts industriels s'est trop souvent soldée à l'avantage de ces derniers. La vogue du néolibéralisme, l'adoration du marché, la réapparition de situations de grande

Clé(s) & Lien(s)

précarité et le retour de fortes inégalités sociales ont encore renforcé, au cours des vingt dernières années, le sentiment que le progrès technique avait trahi sa promesse d'améliorer le sort de tous. Chacun a pu constater que les institutions (parlement, gouvernement, experts) qui devaient garantir la sécurité ont, à plusieurs reprises, manqué à leur mission. Elles ont fait preuve d'imprudence et de négligence. De surcroît, les « décideurs » ont pris l'habitude d'engager le sort collectif sans en référer d'abord aux intéressés, les citoyens. Le pacte démocratique s'en est trouvé modifié.

Conséquences: une suspicion tenace s'est introduite dans les esprits, un refus croissant de déléguer à ces « responsables » le pouvoir d'engager le sort collectif en autorisant des pratiques fondées sur des innovations scientifiques risquées, insuffisamment testées. Une méfiance nouvelle vise les apprentis sorciers du néoscience.

Concernant un certain nombre de « fléaux silencieux », des révélations spectaculaires sont venues démontrer, a posteriori, l'incompétence tragique des autorités et des experts. Non seulement l'affaire du sang contaminé, mais celle de l'amiante, qui cause désormais, en France, environ 10 000 morts (ouvriers) par an. Ou celle des infections nosocomiales, c'est-à-dire contractées pendant un séjour hospitalier, qui sont à l'origine aussi de 10 000 décès par an (chiffre supérieur à celui des tués lors d'accidents de voiture, 8 487 en 1999). Ou celle de la pollution de l'air, due à 60 % aux transports routiers, dont on apprend qu'elle provoque le chiffre proprement hallucinant de 17 000 décès prématurés chaque année en France. Ou celle encore de la dioxine, produit cancérigène émis par les incinérateurs d'ordures ménagères, qui cause entre 1 800 et 5 200 morts par an.

Il suffit de lire le récent rapport d'enquête, rendu public au Royaume-Uni le 26 octobre 2000, sur l'épizootie d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), pour comprendre la méfiance actuelle des sociétés européennes à l'égard de la viande de bœuf. Des mesures aberrantes, couvertes par des « experts », ont été adoptées au mépris des lois de la nature et des principes les plus élémentaires de précaution. Mensonges et dissimulations se sont ensuite succédé lorsqu'il fut évident que la maladie s'étendait et se propageait aux êtres humains.

Clé(s) & Lien(s)

Retards, leurre et démentis, ainsi que l'attitude irresponsable des autorités devaient inévitablement amener l'opinion publique britannique à se sentir trompée. Le comportement des autorités dans le reste de l'Europe n'ayant pas été différent, pourquoi les citoyens ne feraient-ils pas preuve, ailleurs, d'une identique défiance? Surtout lorsqu'ils constatent, comme en France, que, s'agissant d'OGM, des variétés de maïs transgénique voient leur commercialisation autorisée.

Nul fantasme de sécurité absolue ou de risque zéro chez les citoyens, légitimement inquiets par la priorité accordée trop souvent par les pouvoirs publics à des groupes économiques et à des égoïsmes corporatistes plutôt qu'au bien commun et à l'intérêt général. Définir le risque acceptable ne devrait-il pas être l'affaire de tous, et pas seulement celle des « experts »?

[Si la littérature n'est pas sa « cup of tea », le lecteur peut sauter les deux développements suivants, consacrés à deux auteurs autrichiens Elfriede Jelinek (*Le mot déguisé en chair*) et Thomas Bernhard (*L'imprécateur de la mémoire et de la honte*), et rejoindre de suite le paragraphe *Développement humain et croissance spirituelle, inspiré par Claude Flipo, sj.*]

Le mot déguisé en chair

Après ses sulfureux romans *La Pianiste* et *Lust*, Elfriede Jelinek vient de publier, *Avidité*, nouveau livre majeur. Il s'agit en fait d'une véritable métaphore horrible de l'Autriche contemporaine: la romancière y dresse le portrait d'un curieux pays, qui oscille entre sentimentalité et cynisme. Gavé « de viande et d'alcool ». Primitif et prétentieux. Encore tout imbu de son ancienne importance impériale. Recuit dans son aisance. Qui revendique avec acharnement l'œuvre de Gustav Klimt et place des populistes au sein de son gouvernement. Qui incarne finalement assez bien une nouvelle donne, pour laquelle tout se vaut. On y regarde une télévision inepte, partagée entre le culte du folklore et celui du sport, on y célèbre une nature mythifiée, on s'y adonne à des plaisirs virils dans l'alpe, on y contraint son corps à donner les apparences de la jeunesse, on s'y montre cupide, on y nomme « solidarité entre voisins » le travail au noir, on y tolère mal les étrangers, on y ense-

Clé(s) & Lien(s)

velit le passé sous d'impeccables coups de râteau: (...) *bientôt le monde entier sera la Carinthie (Kärnten), fief du toujours halé et radieux Georg Haider qui, au moins pour les seules allure et physiologie, n'est pas sans rappeler d'étrange façon, le fringant Monsignore Georg Gänswein, le « Stanilas Diwicz » du pape Benoît Ratzinger, augure Elfriede Jelinek.*

Une permanente sensation d'étouffement. Les grands mythes de la culture populaire, montagnes, torrents et lacs, y apparaissent sous les dehors d'êtres oppressants et froids, porteurs d'arriération et de mort. L'on n'imagine guère en France ce qu'une telle vision peut avoir d'iconoclaste et de scandaleux...

Comme Thomas Bernhard, elle est autrichienne. Comme lui, elle vit dans son corps les peurs conjuguées de son temps, de sa nationalité et de sa condition de femme écrivain. Thomas Bernhard s'est suicidé en Suède, *incapable de se consoler d'être autrichien et catholique* (sic). Si elle ne lance pas à l'Autriche de fulminantes imprécations, ainsi que ne cessa de le faire Bernhard jusqu'à sa mort, en 1989, elle lui tend le miroir de ses mesquineries et de ses turpitudes, comme de sa veule bonne conscience. Si la référence n'était tellement rebattue, l'on évoquerait volontiers à son propos le discours méthodiquement destructeur de Ludwig Wittgenstein, pour qui le seul usage correct du langage consistait à exprimer précisément les faits du monde.

Elfriede Jelinek transforme sa peur en mots, en lecture, en travail d'écriture. Dans un discours prononcé, le 3 mai 2004, à l'Académie Lessing (RFA), à l'occasion de la remise son Prix Nobel de littérature (qu'elle avait refusé d'« aller chercher » à Stockholm), elle commence par se mettre en colère en nous inondant d'une grêle d'interrogations :

- *Faut-il se mettre en colère face au besoin de tant de gens d'avoir un dieu, ou prendre la fuite devant le danger ?*
- *Quelle éducation humaine peut éviter le sang des martyrs ?*
- *Pourquoi ces « sacrificeurs » croient-ils que leur personne est la chose la plus précieuse qu'ils puissent offrir à leur Dieu ?*
- *Et quelles sont ces « promesses d'éternelle récompense » qui les réconfortent ? De quoi doivent-ils se protéger ?*

Clé(s) & Lien(s)

- *Pourquoi cette envie de punitions et de récompenses, si c'est pour entrer au paradis juste après, sans avoir eu besoin de contribuer aux merveilles de ce paradis qui se présente comme une table bien mise – en fait, ils craignent de revenir sur terre. Bien entendu, on leur a dit que ce n'était possible qu'à condition d'oublier qu'ils y avaient été. Donc, à quoi bon? On préfère alors s'installer au paradis des vierges qui ne sont peut-être que des raisins blancs.*

Je ne fais pas jaillir du sang, seulement de mots. Mais qui en a besoin, si contemporains qu'ils s'efforcent d'être, qui donc en a besoin? J'ai figolé, j'ai tout fait pour que les mots s'améliorent, pour qu'ils aient droit de cité. Tout cela pour qu'ils soient oubliés, même par moi. Je ne peux me projeter dans l'éternité pour me convaincre que tout ce que je « dois oublier » aujourd'hui ne sera pas « oublié pour toujours », comme dit Lessing dans le livre généalogique des hommes.

- *À quoi servent ces armées entières qui viennent à ma rencontre (« die auf mich zukommen » : le fameux « à-venir » de la foi, selon la formulation allemande de Joseph Ratzinger) mais qui courent en sens inverse et me rouleraient dessus sans crier gare?*
- *Dans quelle direction dois-je souffler mes mots quand d'autres ne demandent qu'à mourir poussés par un instinct de vérité et non d'un vide intérieur – poussés, en fait, par le manque d'instinct ou une sorte d'excès d'honneur ou quelque chose de ce genre, dans le seul but de se débarrasser de leur vie?*

Pour leur cause, ils se mettent à déchiqeter la chair et les os d'autres hommes tout en croyant que c'est un honneur de payer avec leur propre vie. La chair pour la chair, la chair contre la chair.

Non, nous n'avons pas le temps pour la chair maintenant, bien qu'on soit déjà au lit, ce qui est pratique. Nous refusons par principe la chair humaine, bien qu'il soit intéressant de la regarder. Il y a là quelqu'un qui est pendu et qui saigne, ça peut être intéressant, supposons-nous, moi et mes co élèves. On en a même tiré un film à suspense dernièrement! Remarquons-nous déjà cette chair qui dépasse le livre et qui nous intéresse sous toutes ses formes? La chair de Dieu, du martyr crucifié?

Clé(s) & Lien(s)

Non, nous ne nous agenouillons pas non plus devant une doctrine. La parole de Dieu, peu importe le Dieu, est devenue si connue qu'elle est à nouveau oubliée. Cette parole a fait son temps, elle a eu sa chance. C'est fini, maintenant. Elle ne nous a même pas effleurés. Ce sont la chair ou l'image qui l'ont emporté, le mot ne peut sortir vainqueur, quelle que soit la célébrité atteinte, depuis qu'on l'a vu ou entendu pour la dernière fois.

L'Ancien Testament, le Nouveau Testament, le Coran, pas de livre du tout, mes quelques pauvres livres à moi, ceux-ci, heureusement, ne représentant même pas la lie sur les ondulations de l'étang de mon jardin. Lorsqu'un orage approche, il n'a pas de drapeau, il survient tout simplement, on n'y peut rien. Où sont les enfants qui lisent maintenant les livres élémentaires, où sont les enfants de l'humanité pour lire les livres de l'humanité (heureusement, ce ne sont pas les miens!), qui croient les comprendre, qui croient en avoir besoin? L'Ancien Testament est le livre de l'enfance, le livre du cours élémentaire, le bon élément pour le petit enfant, mais avec lui, l'enfant doit prendre ses distances, dit Lessing. Qui peut savoir comment il doit évoluer? S'il évolue, c'est pour arriver chez lui, et il n'a toujours rien d'autre à perdre que lui-même et rien d'autre à rater que l'éternité. Presque personne ne peut penser plus loin que le jet d'une pierre, pas plus que l'enfant qui grandit aujourd'hui quelque part dans le monde. À peine grandi, il lance déjà la pierre. D'autres qui entourent leur corps d'explosifs pensent d'autant plus loin; ils pensent plus loin que ne peuvent voler leurs propres morceaux de chair et ceux des autres; ils pensent au Tout dans sa Totalité. Ils sont prêts, à tout moment, à entrer dans l'ici-bas pour accéder à l'éternité.

L'écriture peut fustiger, agiter, enfoncer, mais elle ne peut pas tuer et ne peut pas être tuée. Elle peut être raisonnable, mais néanmoins provoquer la plus grande bêtise, justement là où elle est le plus raisonnable. Tout est possible. La doctrine peut rendre un enfant intelligent, parce qu'il croit aux miracles, et ainsi, au fond, rien ne peut lui arriver. Malheureusement, une autre doctrine peut rendre un autre enfant stupide, parce qu'il ne croit pas aux miracles, et, ainsi, tout peut lui arriver. Il peut tout faire à tous les autres. La patrie peut tuer, la science

Clé(s) & Lien(s)

peut tuer, la guerre le peut évidemment depuis longtemps. Même Jésus a été tué, pour que d'autres, en son nom, puissent encore tuer.

Mais l'écriture en tant qu'écriture ne tue personne. Intelligence et vérité, oui, je crois bien que les mots nous sont nécessaires, car celui qui s'arrête de parler assassine peut-être juste après. Il faut donc un meilleur pédagogue pour enfin arracher « le livre élémentaire épuisé » aux mains de l'enfant. Le Christ est venu et même lui s'est mis à déchirer. Le rideau du Temple s'est déchiré, Jésus a déchiré aussi, littéralement, et une nouvelle ère d'immortalité a commencé, mais une immortalité pour laquelle il fallait d'abord mourir. Impossible de faire le contraire, ça ne donne même pas une chaussure, un morceau de pied déchiqueté qui dépasse, la chaussure gisant sur le sol. Donc le Christ est venu, et si vous voulez savoir, je n'aurais pas voulu être à sa place. Il vaut mille fois mieux rester sans écho et sans écoute que de devenir un Christ ! Enfant, il a révélé des vérités, mais l'enfance est finie, maintenant Dieu s'ouvre lui-même, on lui ouvre un côté pour voir ce que contient la chair humaine : du sang. Et, quand elle est morte, du sang et de l'eau.

Lorsque j'étais enfant, Dieu m'a souvent parlé, et longtemps je craignais même d'être stigmatisée, tellement j'ai cru à tout ce que j'ai entendu de lui. « Qu'est-ce qui fait que tous les philosophes confondent leurs convictions avec la vérité ? Leur supériorité, leur intelligence pratique ? », demande Nietzsche. Je ne sais pas. Mais j'ai comme une petite idée sur cette arrogance que j'avais aussi autrefois, même si je n'ai jamais pu être philosophe. De toute façon, cette place ne convient pas à une femme, il y a des courants d'air, plus on pense, moins on devient attirante. Alors la femme – qui n'est que chair et donc particulièrement périssable – commence tout de suite à coller un poème dans l'album de poésie, pour qu'il y ait moins de courants d'air. Car la femme a un côté pratique. Autrefois, elle a volontiers renoncé à tout pouvoir. Mais, maintenant, la femme aussi se fait exploser pour sa cause, pour qu'il y ait le plus grand nombre de morts possible. C'est horrible. Je peux le dire seulement comme je le sens, et j'aime beaucoup le mot horreur, toutefois je le préfère dans des histoires qui font frissonner, pas dans la réalité. Malheureusement, la réalité n'est pas une histoire à frissons, elle devient Histoire.

Thomas Bernhard, l'imprécatrice de la mémoire et de la honte

S'il fallait donner un visage « humain » à l'homme qui crie de Edvard Munch, c'est celui de Thomas Bernhard que j'aurais choisi. Prophète exténué de cette mémoire de honte, avant et après l'Anschluss hitlérienne, tant appelée et désirée comme la consécration suprême d'impériaux déchus depuis Sarajevo et de catholiques joséphistes sans avenir, réalisée par un fils de cet « Empire de Pâques » (Österreich), né le 20 avril 1889 à Braunau am Inn, Thomas Bernhard rejoint la lignée des Jérémie et des Osée, Amos et autres Malachie... La peur fut trop forte, et insupportable. Il y mettra fin en mettant fin à sa vie. François Bon lui rend non seulement hommage, dans *Fulgurations*, un texte difficile comme du Mallarmé, que j'ai retrouvé dans un ancien numéro de La Quinzaine Littéraire, juste après la mort de Thomas Bernhard : 1989, cent ans exactement après la naissance de cet autre autrichien qui eut raison de lui dans le KZ mental où sombra Thomas, jamais remis du cloaque de l'histoire qui empestrera désormais les rives de l'Inn !

François Bon gratifie Thomas Bernhard de l'immense compagnonnage d'un autre réverbérateur de la peur et du mal qu'est Fiodor Dostoïevski. Je veux encore faire résonner ici la voix de ceux qui ont révélé au monde où nous vivons, par leur génie et leur déraison, l'angoisse d'être ce que l'on « naît » !

On peut lire Dostoïevski dans sa foi, ou dans sa politique comme Bernhard au pied de la lettre ; on peut résoudre Dostoïevski à son siècle finissant comme parler des suicidés de Bernhard, et ramener leur révolte à leur maladie. Dostoïevski pourtant, qui privilégie Job et Shakespeare parmi ceux qu'il cite, se hisse à leur parenté par une capacité à susciter le rêve, à imposer son sous-sol, qui ne se replie pas dans le dénombrement de ses rhétoriques. C'est d'une ligne de crête qu'il s'agit, et Bernhard la prolonge d'une même nudité.

Cela comme liquide dans ces livres serrés, corrosion reprise où le précédent avait raclé, manière tragique de tout déployer et retenir, avant de tout replier et clore dans une immobilité qui fait présence comme ces lumières d'après pluie, récits qu'on dirait tenus dans la suspension d'un seul instant. Non pas le sulfure sur un lieu et un temps,

Clé(s) & Lien(s)

mais le lieu et le temps convoqués pour matérialiser l'acide même et le reverser sur l'homme, qu'il y ait son creusement.

Il y a dans Dostoïevski une coupe, et une élévation. Qu'on relise les premiers récits : il est là en entier, et reconnaissable. Mais vient, suivant l'exécution heureusement simulacre et la relégation, comme une marée balaye le sable, un réel repris sans le conflit sur lui des formes héritées : La Maison des morts est un haut-relief (figures qui émergent du bronze, la phrase en fait des portraits en volume, pourtant pris d'une même coulée) après quoi l'œuvre se pose d'autorité ; rien, de ce réel, n'a changé d'Humiliés et offensés à Crime et châtement, mais le rêve a son champ clos et tout recouvre pour entrer dans le vieux théâtre, Dostoïevski ne naissant qu'alors à lui-même.

Bernhard, dans son œuvre de rebonds et d'imbriquements, est cette coupe en travail, écrit les craquements, le « hissement » de cette élévation. Relégation par l'œuvre elle-même, jusqu'où on rejoint la maladie ancienne. Il y a mise au poteau et remise ultime de grâce, mais ce sont les premiers romans, dans leur mouvement d'effondrement de l'allégorie au nu, qui condamnent l'homme et le forcent au face à face, à la colère pour se défendre. Alors seulement la menace de mort, comme pour Dostoïevski, la permanente maladie qui en reste, ne sont pas jouées.

Le cycle autobiographique de Bernhard, qui est ce mouvement de coupe et précède l'élévation en clôture ouverte des derniers romans, aussi trompe pourtant, s'annonçant comme genre ; il est brisé d'avance, c'est errer dans des caves, le froid et l'impasse. Miroir noir des récits comme eux ne se donnent pas la peine d'éclairer leurs ficelles. Autobiographie qui ne s'accomplit qu'après-coup, dans la bribe qui l'achève, alors de seule venue et de plain chant, voire d'harmonie soudaine dans le sombre univers atonal : Un enfant s'arrête où avaient commencé les quatre précédentes tentatives, serrage à rebours d'un écrou, sur une même enclume ces éclats encore à pans bruts. La cave, Le froid, L'origine et Le souffle : les titres sont la maison même, fondation et creuset indissociable des livres qui suivent, césure d'une même autorité que, pour Dostoïevski, le baigne. Ils sont l'indissociable théâtre, la scène même des fictions qui s'y mêlent dès lors.

Clé(s) & Lien(s)

Et comme des Démons aux Karamazov Dostoïevski joue plan sur plan, dans un repliement inverse des mêmes et strictes figures (la même visite au « starets » qui clôt les Démons dans la « confession de Stavroguine » ouvre les Karamazov), de renverse à renverse s'ébauche le travail géant de symétries où c'est toujours le même livre qu'on écrit. Mais la césure d'entre autobiographie et fiction, cette élévation que prend l'œuvre soudain dans sa fondation faite, impose à rebours de Dostoïevski un accomplissement plus proche de Balzac ; c'est précisément l'interstice, le manque de l'entre livre qui les soude et les enlève dans une même et définitive constellation, où se légitime l'inachevé perpétuel à quoi semblent contraindre les formes ouvertes de Bernhard : c'est Louis Lambert et La Peau de chagrin qui attirent au gouffre Le curé de village ou Le cousin Pons, comme ceux-ci à rebours donnent aux livres mystiques leur poids de chair et leur illusion tragique. D'un grand, en écriture comme en sculpture, on sent le bras à cela : l'inévitable qui pèse sur la tentative en deçà d'elle, et la heurte au destin où l'homme -Balzac même- est muet, et qu'il n'affronte qu'avec terreur, nous ouvrant écluse avec les nôtres.

Thomas Bernhard, dès « La cave », nous prend par ce qu'on traîne, soi, d'une souffrance physique où s'incarne bien plus et tout notre litige d'avec le monde qui nous porte. Cela peut consoler, de se rabattre sur le lieu ou le temps, d'exorciser ces peurs en parlant d'Autriche ou de composition musicale. L'art de la musique est d'apprendre la technique en ses côtes les plus rudes pour se soumettre, soi, ensuite, à l'épreuve du libre jeu, où on tient, ou sombre : les colères de Bernhard ne miment pas l'organisation musicale, il joue et accepte l'aberration qui marque toute avancée formelle. La forme peut se reconnaître, telle, en gommant ensuite ce qui dans son émergence aberre : l'émergence du neuf garde en soi un déséquilibre qui tient du monstrueux, et se réintroduit à mesure dans le chantier recommencé ; ainsi, peut-être, de cette imprécation délibérée, se frayant chemin par excès. On connaît mieux ce déséquilibre de l'en-avant à un principe d'expansion dans la dernière boucle de l'œuvre s'achevant, chez Proust ou Céline, et que celui-ci travaille par rétreinte ; rebonds, de l'autobiographie au récit, et de récit à récit, que Bernhard retord, contraint à s'insérer à force dans l'intérieur même du premier

Clé(s) & Lien(s)

cercle tracé. Et ce puits, où Bernhard nous enfonce, enserme chaque fois plus fort et plus près notre rêve, selon cette marche d'une spirale vers son centre, de livre en livre, comme Dostoïevski à l'intérieur de chaque roman le fait aller par boucles à son terme: du coup de hache au cauchemar dans une chambre, la rétreinte de Raskolnikov comme, de Béton à Maîtres anciens, le décor s'élague, le mouvement s'éloigne. Ce n'est pas d'apaisement ou de légèreté qu'il s'agit dans l'élévation finale, mais d'un effort moindre pour retenir le réel: le monde tout entier chaque fois mieux enclos dans le théâtre même, à la seule force accrue de l'imprécation.

Œuvres qui prennent le risque de la rhétorique et du monde. Cela les imprègne, laisse scories (pages dans Les Démons où malgré soi, on glisse), mais cela sûrement implique l'homme sans que notre mesure suffise: ce Journal qu'édite Dostoïevski à lui seul, comme cela coupe net sur le roman, et reprend après lui; il faut à ces hommes-là, comme à Céline, incarner le hurleur, le saltimbanque qui, plus haut qu'eux, écrit leurs textes et ramasse la mise du siècle: saisir l'homme par ce bout-là, et son Autriche comme le baudet de la fable, c'est comme à dire que la première caractéristique de Bernhard est d'écrire sans paragraphe, cela s'est lu. Manière d'évacuer cette tonalité où résonner est plus âpre, et la part d'universel: (...) le droit, et même le devoir, d'aller explorer les domaines les plus obscurs; mais plus il (le poète) va loin dans cette direction, plus il doit user de moyens d'expressions concrets. Aussi loin qu'il pénètre dans l'au-delà irrationnel ou mystique, il est tenu de s'exprimer par des moyens réels, même tirés de sa vie expérimentale. Gardez votre emprise au sol et bâtissez avec tout cela une œuvre hors du temps, hors du lieu, édifiée dans cette récréation (Saint John Perse).

Dans Maîtres anciens la représentation est fondue jusqu'à l'atome dans la figure narrative, un homme en deuil et au seuil de la mort, qui ne met l'art à bas que pour visualiser, lui à sa limite, la limite où tous, Beethoven compris, butent devant ce qui ne se peut résoudre à l'homme de chair et sang, l'art, la pensée prise dans son autonomie; figure narrative elle-même dans le lieu le plus abstrait, le plus allégorique possible: un banc devant un mur de musée, le tableau lui-même d'un

Clé(s) & Lien(s)

vieillard. Alors la phrase de Saint John Perse, ci-dessus, leçon si commune, vaut pour l'œuvre de celui qui lui ressemble si peu ; on manque sinon la gravité qui préside explicitement à l'imprécation décidée. À réduire Bernhard à ce dont il parle, et aux chaussettes de Heidegger, on manque cet acharné déchiffrement intérieur qui est sa plus forte unité.

Le mystère reste, chez Bernhard, du sentiment qu'il fut élu, qu'il participe des Illuminations. De ce travail d'une césure dans le jeu double de l'autobiographie et des récits, où s'ouvrait ce puits universel des grands sous la forme close du livre, et par rebonds cette élévation où ils se hissent : creusement inverse d'une même figure de folie, où Anna Härdtl, dans Béton, relaye le neveu de Wittgenstein d'une même parole obsessive et tenue, figure emblématique de toute l'œuvre depuis le mot tout aussi emblématique de « perturbation ». Figure d'abord posée d'un double, qu'on rapprocherait peu à peu du « je » mis en scène, jusqu'où le frôler est contagion et que s'ouvre la définitive spirale : dans Arbres à abattre, puis Maîtres anciens, le double a cessé, c'est le vide qui est devant le narrateur, il a mangé son fou. Ses suicides mêmes, rapportés au coup de hache de Raskolnikov, sont moins alors récurrence d'un thème que pas obligé du récit dans une abstraction, et la mort figure frôlée dans la même contrainte mais épurée et relevée. On n'a que dans les œuvres les plus hautes, comme les Karamazov ou la Tempête, ce sentiment de n'être plus dans le roman mais de marcher dans sa part de folie à soi, ouverte : l'œuvre peut se clore, elle se suffit ; et son livre ultime sera Auslöschung, « extinction ».

Dans ce travail sur mémoire et honte, la représentation, prise au soliloque, est disloquée, comme écartelée et pourtant d'une puissance bizarre, comme sous une loupe, éclairante. Quand les premiers officiers entrèrent dans la cave sous le crématoire, à Buchenwald, elle était vide, et les nazis avaient la veille enlevé les crochets qui servaient à pendre ; il ne restait, des quelques quarante scellements, que les trous. Mais sur le mur parfaitement blanc, répétées, on a photographié, qui demeuraient, les empreintes en noir des arcades sourcilières, des crânes, des nez, des mâchoires, des sternums, des hanches et des jambes de la dernière série de pendus. Qu'une œuvre prenne le risque de son siècle,

Clé(s) & Lien(s)

et la représentation disloquée, par empreinte interposée, du heurt à l'agonie contre un mur, qui signe la figure du corps dans les livres de Bernhard, obsessive et prégnante comme le fantôme de Glenn Gould abattant son frêne, le rapprochement prend force. Où une banlieue recouvre le nom aboli de Dachau, là où passe en train, requis par les organisations de jeunesse fascistes, le narrateur d'Un enfant, entassés dans des wagons sur des voies perdues, des milliers d'hommes meurent à jamais de faim et d'asphyxie, au milieu d'une population, indifférente : ce grouillement et cette agonie, la violence sans nom et les pas multipliés de l'exode sur un territoire clos, au ciel bouché, ont un temps recouvert la totalité de son monde, et résonnent sous ses figures obsessives. À cette aune s'éprouvent les corps et les figures convoqués, la rémanence d'un homme qui meurt ou se donne mort, et comment son double, celui qui parle, s'en arrache avec mal pour durer : amitié, est le sous-titre du Neveu de Wittgenstein, amitié dans l'arrachement, amitié dès l'ouverture du récit portée dans la folie et la mort obligée, parce qu'on se heurte à l'innommable qui marque, finement mais comme un sable dur, toute l'allégorie de Bernhard. Le prix qu'on paye au risque pris du temps, et là-dedans, dans le récit linéaire, ces plaques sans cesse reprises et juxtaposées, fulguration de grands portraits en pied comme la prose peut-être n'avait jamais réussi auparavant à les tenir ainsi, où l'imprécation crée assez d'inertie pour un silence, le temps suspendu d'une verticalité de surface à l'intérieur du récit, plaque liquide et brûlante. Devant nous défilent ces grandes et pourtant frêles figures tenues d'un bloc, un art du volume se dressant à rebours dans l'obsessive linéarité des cadences : cette femme de Béton, Anna Hårdtl, encore, ou ce reclus d'Un enfant visité trente ans après, le Chorchi dément et déchu, dans la ferme devenue casse à voitures qui ouvre le récit, comme il se ferme sur ce Messerschmitt au-dessus de Munich : Le spectacle fut une parfaite tragédie. Dans l'image élémentaire du ciel de midi plusieurs parachutes ne s'ouvrirent pas et l'on vit des points noirs tomber vers le sol plus rapidement que les parties de l'appareil. Thomas Bernhard, tombé, mais l'œuvre close sur une élévation, définitivement ouverte et dans la parenté des plus grandes.

Développement humain et croissance spirituelle

Claude Flipo s.j. écrivait dans *Études* (mars 2005, pp 347-357) qu'une société sécularisée tend à disjoindre la culture et la foi. Nous baignons tous dans cette problématique, a fortiori ceux qui se préparent au sacerdoce et qui participent d'abord de leur société de trentenaires (puisque c'est autour de ces âges désormais que se joue la dialectique Appel/Réponse, Vocation/Engagement.)

Une telle aspiration se manifeste aussi bien dans le domaine profane, l'éducation, la profession, la santé, l'affectivité, que dans le domaine religieux, où le désir de croissance s'exprime par un renouveau de la spiritualité et des voies qui balisent la quête intérieure. Comment tenir ensemble et articuler l'une à l'autre ces deux dimensions d'une maturation intégrale, en évitant le double risque d'un développement humain grevé par le souci de soi et d'une croissance spirituelle sans repères ni racines.

Ce « nouveau paradigme », comme on l'a appelé, n'est plus le progrès matériel, mais le développement psychique. C'est en 1980 qu'une journaliste américaine de talent, Marilyn Fergusson, publiait un ouvrage qui devait devenir célèbre aux États-Unis et faire connaître dans le monde, sous le titre *Les Enfants du Verseau*, cette vision d'une nouvelle humanité qu'on a appelée *le Nouvel Âge*, une expression qui cristallisait des aspirations confuses et se voulait prophétique.

Le malheur de l'homme, son déséquilibre interne et son matérialisme destructeur, disait-on, vient de ce qu'il a tout misé, depuis l'aube de l'époque moderne, sur le développement de sa raison, de ses facultés discursives et fabricatrices, en oubliant l'autre dimension de son être, intuitive, affective et mystique.

Abraham Maslow a mis au point cette théorie qui forme le soubassement du culte du « développement personnel ». Le point essentiel de cette théorie est la distinction entre deux types de besoins psychologiques.

- En premier lieu, les êtres humains ressentent des besoins de base, besoin de sécurité, d'appartenance, d'affection et d'estime, dont la non-satisfaction entraîne des carences affectives, des névroses

Clé(s) & Lien(s)

ou des blessures psychiques. Cette première série de besoins est l'objet de la psychothérapie, dont la fonction est réparatrice ;

- Mais, outre ceux-ci, l'homme aspire à l'accomplissement de son être au niveau supérieur : c'est le désir ardent de grandir, de développer ses qualités, de s'épanouir, d'actualiser ses potentialités. Ce domaine est celui du développement personnel, de la maturation, et non plus celui de la guérison. Alors, la personne ne cherche pas seulement un mieux-être, mais un plus-être, la réalisation de soi.

C'est ainsi que le « développement personnel » aborde les questions du sens de l'existence, la spiritualité, la vie intérieure. Ce qui est essentiellement recherché ici, c'est le développement :

- De la conscience au-delà des limites de l'ego ;
- La communion avec le monde cosmique ;
- Et la réalité intime.

Les « états modifiés de conscience » sont ceux qui font percevoir un au-delà du moi, par une expérience « transpersonnelle ».

Mais la médaille a son revers. L'individu se retrouve sans cesse confronté à son moi idéal. Et le voici sommé de parvenir à l'excellence, d'être performant et de faire la preuve de l'épanouissement de sa personne, au risque d'être disqualifié.

N'oublions pas que l'amour est pèlerin, il ouvre des chemins dans les profondeurs de la personne, la transforme par son passage et, après bien des méandres, l'entraîne enfin, avec toutes ses facultés d'intelligence, de sensibilité et d'action à ne plus vouloir que ce que Dieu veut dans la docilité à l'Esprit Saint. Mais ce chemin passe par des seuils, des morts et des résurrections...

Du côté de chez Bosch, par-delà les souterrains infernaux

Je laisse ici conclure ce pèlerinage de nos peurs et de nos maux par Philippe Conrad dont la critique de janvier 2000, retrouvée sur le site de Clio 2005, nous raconte le chemin particulier de Jérôme Bosch, dont la peinture et les œuvres constituent un paradigme de notre existence.

Clé(s) & Lien(s)

L'art du peintre ne peut faire oublier le cheminement du croyant, dont la démarche s'inscrit dans le contexte religieux de son temps, marqué par la puissante poussée mystique qui caractérise la vie religieuse des Pays-Bas à la fin du Moyen Âge. Chez Bosch, la chronologie de l'œuvre semble correspondre dans une large mesure à un itinéraire spirituel parcouru comme un retour vers Dieu. Le regard de l'imagination éclairée par la foi prépare les expériences intérieures que sont l'illumination et l'union retrouvée avec Dieu, après la traversée de la « nuit obscure de l'âme » par les angustiae infernales, intolérables et incroyables, ces « souterrains infernaux » évoqués par Ruysbroek et les mystiques flamands.

Dans cette perspective, l'œuvre de Bosch acquiert une puissante cohérence.

L'Escamoteur du musée de Saint-Germain – qui n'est autre que le Malin en personne – trompe les malheureux qui sont ses dupes et permet à son complice de voler sa victime en train de cracher une grenouille. Le « médecin » qui extrait, sous la forme d'une fleur, la « pierre de folie » du crâne de son patient est un charlatan ; la religieuse et le moine qui assistent à la scène sont sans doute ses complices.

La Nef des fous, probablement inspirée de l'œuvre de Sébastien Brant, est une barque transportant des paysans, des moines et des religieuses s'adonnant à la gourmandise, l'ivrognerie et la débauche. Cet esquif, dont le mât est un arbre encore feuillu qui évoque peut-être les fêtes païennes de l'arbre de mai, entraîne vers l'Enfer ses passagers, encouragés par deux nageurs nus symbolisant la luxure. Disposés en un cercle représentant un œil dont l'iris est occupé par le Christ « qui voit tout », les Sept Péchés capitaux relèvent de la même inspiration.

Mais la vanité du monde et le triomphe du Mal sont encore plus fortement exprimés dans Le Chariot de foin du Prado. Le volet gauche du triptyque représente le péché originel et le volet droit l'enfer. Tiré par des démons, le chariot du panneau central est assailli par une foule bigarrée qui pille ce qu'elle peut dans ce tas d'herbes sèches, symbole de la vanité des biens terrestres et de l'aveuglement des pécheurs. Au sommet du chariot, deux couples négligent les conseils de l'ange et

Clé(s) & Lien(s)

préfèrent écouter le démon qui les encourage à la luxure alors que, placé sur un nuage lumineux, le Christ constate la folie qui anime les futurs damnés.

Après ce regard désabusé sur un monde en proie au mal, Bosch contemple et médite les enseignements de la foi et de l'Écriture sainte. Il peint *Le Jugement dernier de Bruges* et *Le Monde après le déluge de Rotterdam*. Viennent ensuite les scènes de la vie du Christ, *Les Noces de Cana de Rotterdam* et *L'Épiphanie de Madrid*, puis celles de la Passion avec *l'Ecce Homo de Francfort*, *Le Couronnement d'épines de Londres* et celui de Madrid, *Le Portement de Croix de Gand*. Pour les mystiques de l'époque, « ne peut aboutir à goûter la présence de Dieu que celui qui a pratiqué l'aimante dévotion aux plaies de Notre Seigneur ». La « nuit obscure de l'âme » correspond ensuite aux *Tentations de saint Jérôme* ou de saint Antoine et au panneau central du *Jardin des délices*, mais celui qui entend sincèrement faire retour vers Dieu obtient finalement la délivrance qu'annoncent *L'Enfant – dit aussi Le Vagabond – de Rotterdam* et *Le Voyageur* représenté sur les panneaux extérieurs du *Chariot de foin*, qui abandonnent un monde dominé par le mal et par la mort. C'est aussi la délivrance de l'âme qu'exprime la sérénité retrouvée du *Saint Christophe de Rotterdam*, du *Saint Jean à Patmos de Berlin*, du *Saint Antoine du Prado* et du *Saint Jean-Baptiste dans le désert* conservé au musée Lázaro Galdiano de Madrid.

Au terme de son chemin, Bosch a révélé à travers sa peinture les mensonges et les illusions du monde, il a réalisé en lui l'édification de l'homme intérieur chère aux mystiques de son temps. Surmontant la nuit obscure de l'âme, il a conjuré les forces de la mort et atteint à la délivrance, c'est-à-dire à cette sagesse dont la quête a été le but de toutes les grandes traditions religieuses. L'œuvre est dans ce cas le support d'une authentique expérience spirituelle et c'est le regard intérieur auquel a accédé le peintre qui commande la subtile synthèse des formes et des couleurs. Replacée dans la perspective religieuse qui l'inspire, la peinture de Jérôme Bosch nous apparaît, selon la belle formule de C. H. Rocquet, comme « la voie d'une alchimie spirituelle, et son œuvre comme un Grand Œuvre. »

Chapitre 11

Tenant-lieu/Lieu-tenant de l'Église

*« Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la Terre !
Josué s'avavançait, pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant ! »*

Alfred de Vigny



L'appréciation de Dr. Virginio Oddone, de Turin, est plutôt expéditive et abrupte pour le pape sortant : *Il a été, en réalité, un conservateur rigide, inculte (au moins pour ce qui reste de la mentalité et de la culture européenne), sorti de l'arrière-fond d'une Pologne, qui au XVIII^e avait perdu son indépendance à cause – entre autres – de son Église nationale, qui avait choisi de laisser le pays s'effondrer, plutôt que d'y admettre le « venin » de la modernité européenne du Siècle des*

Lumières. Une Pologne qui, tout de suite après avoir regagné son indépendance, s'est vite tournée vers la laïcité. Le Dr Oddone n'a (encore) rien dit sur le pape rentrant !

L'homme et la fonction

Qu'est-ce qui arrive le plus ? Que la fonction transforme l'homme ? Ou bien que l'homme transforme la fonction ? En général, une fois en place, les dictateurs, à quelque niveau que ce soit et de quelque qualité ou ampleur que soit le domaine, se fourbissent à leur mesure, leur ambition, leur but ou leur responsabilité, les instruments qui leur paraissent nécessaires. Jusqu'à la nature du « régime ». Et, mon Dieu, peut-il en être autrement ?

Mais que dire, quand le « chef » se prend à « incarner » l'entité dont il a la charge (reçue ou conquise, d'ailleurs) ? De « L'État, c'est moi ! » à la « Passion selon Karol Wojtyła », il n'y a que le genre qui change. L'identification est analogue, bien que d'un autre ordre. Corps national, corps mystique. L'étude fondamentale d'Ernst Kantorowicz sur *Les deux corps du roi*, Gallimard, Bibliothèque des idées, réalisée à propos de Frédéric II von Hohenstaufen, n'a pas pris une ride. Quelques (petits) pays fonctionnent encore sur ce mode, et provoquent des « révolutions » régulières : voir certaines « républiques » de la Communauté des États Indépendants, sortis de l'orbite soviétique (en ces jours où j'écris, c'est au tour de l'Ouzbékistan), ou encore la Corée du Nord ou Cuba. Un « grand » pays comme le Japon a dû attendre la capitulation de 1945, pour que l'empereur Hiro Hito « décide de cesser » d'incarner le dieu du « Peuple des Fils des Dieux », au grand dam de nombre de Japonais, dont certains allèrent jusqu'à ne plus pouvoir vivre sans cela, et à mettre fin à leurs jours, comme Mishima et Kawabata, ces immenses écrivains.

« Lieu-tenant », peut vite se transformer en « tenant-lieu ». Quand la procuration ne dure que l'espace d'un moment et d'une affaire, passe ! Ce fut le cas d'école de Jean-Paul I^{er}. Mais quand elle a tendance à s'instituer, et finit par le faire, nous tombons alors dans le culte de la personnalité et de la métonymie du pouvoir : on est obligé de prendre la partie (le chef) pour le tout (la nation, le peuple, ... l'Église !)

Calcul(s) de probabilité(s)

Il est toujours intéressant de prendre connaissance de ce que pensent, voient, comprennent et interprètent certains esprits de haut vol, qui sans faire partie du « club », n'en demeurent pas moins « objectifs » et même bienveillants ! Le 20 avril 2005, Guy Sorman, célèbre essayiste, s'est « amusé – en plagiant le roman *Le monde selon Garp*, de John Irving – à imaginer « Le monde selon Benoît », qui venait d'être « élu ».

Si le pape Benoît ressemble au cardinal Joseph Ratzinger, il sera parfaitement prévisible, plus encore que ne le fut Jean-Paul.

Sur Jean-Paul, on savait avant son élection peu de chose ; les événements historiques ont forgé l'homme sous notre regard et révélé ses choix religieux.

Pour Benoît, à l'inverse, nul pontife n'aura été annoncé par une œuvre théologique aussi monumentale et dénuée de toute ambiguïté. Nul mieux que Joseph Ratzinger n'a su en être l'exégète et analyser son propre parcours.

Sa foi est d'un bloc, elle est non négociable, elle est posée là comme un roc au milieu de notre monde moderne ; elle en est aussi le contraire.

Fidèles et infidèles pourront adhérer, s'inquiéter, fuir, se révolter, s'en moquer, ils ne pourront rien y changer.

Il faudra se trouver avec Benoît, contre Benoît ou sans Benoît ; il ne laissera pas d'espace aux tièdes, aux mous, aux contestataires. Telle est bien son ambition.

On le sait parce qu'il l'a dit. Joseph Ratzinger fut déterminé par deux événements historiques de dimensions distinctes mais, selon lui, porteurs de la même menace totalitaire, le nazisme et la révolte des étudiants allemands de 1968.

Contrairement à Jean-Paul II, il n'aura vécu le communisme qu'en spectateur, mais l'idéologie marxiste participe selon lui du même phénomène totalitaire que ce qu'il a subi.

L'horreur de Benoît pour le nazisme ne fait aucun doute et n'a pas besoin d'être analysée ; en revanche, son horreur de la révolte

Clé(s) & Lien(s)

étudiante dont il fut victime quand il enseigna la théologie à Tübingen laisse perplexe. Évoquer le totalitarisme à ce propos, n'est-ce pas excessif? Il est vrai qu'en Allemagne, contrairement à la France, le mouvement étudiant fut violent, avec une composante terroriste; Joseph Ratzinger, dans le déchaînement des étudiants, crut revoir les jeunesses hitlériennes. Dans les deux cas, cette jeunesse ne lui parut barbare qu'en raison de son manque d'ancrage moral.

Quand la morale disparaît, l'idéologie prend sa place: une sorte de loi physique de l'humanité. Par conséquent, la barbarie, l'idéologie, la violence totalitaire ne pourraient selon Joseph Ratzinger être contenues, combattues que par le ré enracinement moral. Or il n'est de morale que de Dieu.

Joseph Ratzinger n'est pas un humaniste, il ne considère pas que l'homme seul par son raisonnement laïc et philosophique puisse édifier une moralité. Celle-ci, si elle n'est qu'humaine, ne sera que relative, une affaire d'opinion.

Le combat de Joseph Ratzinger contre :

- *La théologie de la libération;*
- *L'humanisme laïc;*
- *Les évolutions sacerdotales;*
- *Les mœurs modernistes.*

s'inscrit tout entier dans son constat simple: s'il n'y a pas de morale sans absolu, il n'y a pas d'absolu sans Dieu.

Jusqu'à ce seuil, nous sommes encore dans l'aire de la philosophie, voire d'une discussion historique à laquelle les non-catholiques, même les non-croyants, pourront participer.

Au-delà, la foi seule ordonne: il n'est qu'un seul Dieu, il a parlé aux hommes, Christ est son messie. Cela est non négociable: exeunt les non-chrétiens et la plupart des non-catholiques. Puisque Dieu a parlé aux hommes, il suffit de relire les textes qui en témoignent: lire et relire l'Ancien Testament et le Nouveau, tels sont l'alpha et l'oméga du croyant et l'objet de la théologie.

Qu'il soit permis ici une observation relativiste :

- *Le littéralisme ou fondamentalisme de Ratzinger participe de notre époque;*

Clé(s) & Lien(s)

- *Le judaïsme, le protestantisme, l'islam, l'hindouisme sont tous saisis de notre temps, d'une fièvre de retour au texte, sans trop de distanciation ;*
- *Au relativisme moral, au « tout est permis si Dieu n'existe pas » les religions révélées opposent un « tout est écrit » pour qui sait lire ;*
- *Pour ceux qui liraient mais de biais, l'œuvre théologique de Joseph Ratzinger ramène dans le chemin qu'il estime droit.*

Si Benoît ressemble à Ratzinger, il ne va donc pas être facile d'être catholique, le troupeau va se disperser plus encore que sous Jean-Paul II.

Mais Benoît veut-il beaucoup de catholiques tièdes ou peu de catholiques fermes ? Il restera le noyau dur, suffisant selon Benoît – on le devine – pour que l'Église reste l'Église, sans se dissoudre dans le siècle.

Le dialogue entre Benoît et les autres religions devrait être d'autant plus courtois que l'Église selon Benoît témoignera plus qu'elle ne convertira ; dans le monde moderne, ce sont les protestants évangéliques qui attirent la foule à eux. Mais sont-ils encore chrétiens ?

Le monde selon Benoît devrait donc être binaire, sans trop de nuances.

1. *D'un côté, il y aura l'Église catholique, révélation, incarnation, exigence morale sans transaction possible, négation de toute dérive ou tentation de la chair, de l'esprit et de la parole.*
2. *De l'autre côté, les athées, les mous et les barbares ; ceux-là, quels que soient leurs différends internes, épouseront le siècle, s'épuiseront en quête d'une morale sans Dieu, ou avec des dieux qui ne seraient pas les bons.*
3. *Le monde selon Benoît sera dur, mais plus intéressant par la clarté du choix qu'il nous propose.*

Pouvoir et Histoire

Si les historiens du Christianisme parlent d'« Églises pétrine et pauline », du siècle de Grégoire le Grand, et bientôt, forgé par les media, de Karol le Grand, c'est bien qu'on ne peut séparer le traitement des « affaires », quelles qu'elles soient, de la personnalité de celui qui

Clé(s) & Lien(s)

les traite. Cela vaut pour les hommes d'État, surtout quand ils finissent assassinés (J.F. Kennedy et la New Frontier), ou qu'« ils claquent insollement la porte » (C. de Gaulle : *C'est moi ou le chaos*, au référendum de 68). Le *N'ayez pas peur!* a déjà fait déjà des « petits » depuis 78 : Benoît dès son élection, avec moins de gloire, Jacques Chirac lors de son émission avec les jeunes sur la Constitution Européenne.

À propos : peur ? Mais peur de qui ? C'est souvent inconsciemment que ce genre de formule sert de paravent anticipateur à un futur *Je vous l'avais bien dit!* L'histoire, encore elle, nous apprend qu'il est rarement fiable, celui qui commence par demander qu'on lui fasse confiance ! (« Croyez-moi ! dit-elle ».)

Skakespeare dans *Richard III* et Machiavel dans *Le Prince* n'ont fait qu'analyser de près et avec un cynisme certain les allées qui mènent au pouvoir. Mais une fois installé – élu ou non – l'homme reste homme, et le seul degré de sa foi, dans notre cas, ne saurait être une garantie suffisante (jamais absolue, en tout cas) de compétence, de courage et d'imagination. De plus fameux que moi se sont penchés sur les genèses des grands hommes : lisons, et relisons, *Luther avant Luther* d'Erik Erikson. On dit qu'« on naît poète » (*nascuntur poetae*) : on aurait beau faire, on ne le devient pas. Est-ce que l'on naît « pape » ?

Non certes, mais une fois Pape, tout devient possible, parce que toute juridiction peut se voir détournée, dès l'abord, ou en définitive. Ici le mode de la dérive est encore plus décisif que l'attaque de front, parce que plus diffus, donc moins visible et partant plus redoutable et plus durable ! Karol Wojtyła – hérédité sociologique ? – était devenu, quoi qu'il ait pu dire, et quoi que l'on dira, un monarque absolu :

- Tant par ses qualités personnelles indéniables, l'adulation que lui portait son lobby (innombrable) polonais romain, le peuple de Solidarnosc, la Pologne toute entière, métropole et diaspora, son à-propos presque toujours opportun, l'attente messianique d'une humanité frappée à la fois par la déflation, la délocalisation, la guerre, le terrorisme et la menace fondamentaliste, puis par la crise des vocations de plus en plus sensible, la panique de l'animation des paroisses moribondes, et, cerise sur le gâteau, la marée pédophile mondiale... ;

Clé(s) & Lien(s)

- Que par une politique déterminée de restauration de la foi des anciens jours, dans une Europe convoquée à la Nouvelle Évangélisation et au Néo-Catéchuménat, et confiée aux troupes fidèles de l'Opus Dei, des Néo-Pentecôtistes et de tous les Légionnaires du Christ... ;
- Puisque les Jésuites ne répondaient plus au doigt et à l'œil au Vicaire du Christ, qui les avait rendus sceptiques, et que les Salésiens de Don Bosco, ne se sentent pas consacrés à une telle affectation, quoiqu'étant plus nombreux, hommes et femmes confondus, que leurs camarades jésuites, mâles seulement !
- Se donnant les Gauleiter de son choix (Diwicz à ses côtés, Ratzinger à Rome où l'on sait, Lustiger à Paris, Lopez Trujillo à Medellin, entre autres, et Navarro-Walls à l'information), il sut verrouiller de la sorte les redoutes du pontificat, et put voyager à son aise à travers la planète, satisfaisant à la fois à ce qu'il savait le mieux faire, la « représentation », et à l'attente sensationnelle des hommes, tous confondus, de le voir, l'entendre, le toucher peut-être, et pouvoir dire : « J'y étais ! »

Il n'était bientôt plus question de l'Église Catholique Romaine, Jean-Paul finit par en être le tenant-lieu, de lieu-tenant, de vicaire, que le poste papal stipule ! Karol Wojtyla soi-même était devenu l'Église Catholique Romaine, au point de vouloir dans les faits la « poloniser » par, entre autres, une mariolâtrie empruntée à Czestochowa et des pratiques de piété à la Saint Casimir. Vingt-huit ans de ce régime ne pourront qu'affecter durablement une Église qu'il aura de plus dotée d'un collègue cardinalice de son seul crû et d'autant de canonisations que pendant les vingt siècles de son existence terrestre. Ce fut le règne de l'excès en tout (ce qui, selon Talleyrand, n'est pas significatif), comme un processus de boulimie compensatoire après cinquante-huit de privations passés derrière un rideau de fer. Comblant ses propres manques en toute liberté (licence ! Qui eût pu s'opposer à ses désirs ?), il a cru régaler l'Église en la « gâtant » : ce qu'il a fait, en définitive, mais pas dans le sens qu'il pensait. Et qui lira jamais les plus de cent mille pages qu'il aura fait rédiger par des cohortes de scribes, sur tous les sujets dont il devenait l'expert par la procuration des rédacteurs. Et

Clé(s) & Lien(s)

ses propres écrits, repris, rewrités, reformatés, et devenant soudain des best-sellers par l'opération de nul saint-esprit mais des lobbies conjugués du Vatican et de maisons d'édition habiles, alors qu'avant Rome peu se sont enquis de sa thèse de philosophie sur Schopenhauer ou de sa *Boutique de l'Orfèvre*. Il est des pays, il est des gens qui doivent posséder quelque chose de leur « idole », ici au moins un (et même des) ouvrage(s) d'un Pape, que l'on veut maintenant « Santo subito », et sur la vie duquel Mel Gibson veut faire un film, dont on pressent déjà l'acteur du rôle titre, Liam Neeson, qui n'envisage pas, dit-on, de refuser son accord ! Tu parles !

Il y a eu des précédents...

N'est-ce pas inévitable en position de responsabilité de prendre pour la volonté de Dieu la sienne propre ? De prendre des initiatives en en attribuant la paternité à Dieu ? « Le chef a toujours raison ! » Quand Pie X prétend que la messe catholique romaine sera dite en latin et le dos au peuple *pour les siècles de siècles*, quelle ubris lui faisait croire que la culture est éternelle ? Et je ne parle ni de la condamnation de la « république » ou de la « démocratie » ! Beaucoup d'ailleurs, dans les endroits obscurs où la Providence les a placés, se veulent « plus catholiques que le Pape ».

La question demeure : si je suis en position de responsabilité, il faut bien que je tranche en mon nom. En tant que vicaire du Christ, pour le Pape !

- Alors si je suis d'un naturel craintif ou hésitant à la Hamlet, je « suspends » le sens, je pratique l'« épochè » phénoménologique : ainsi Paul VI stoppant les travaux de la commission internationale qu'il avait constituée pour l'étude de la pilule contraceptive. Il en garda les conclusions par devers soi et publia l'exact contre-pied !
- Mais si je suis d'un naturel autoritaire et un homme à poigne, j'interdis qu'on aborde désormais, et pour toujours (cela nous rappelle Pie X pour la messe) la question de l'ordination des

Clé(s) & Lien(s)

femmes à la prêtrise, par exemple, ou bien encore le célibat des prêtres de la partie latine de l'Église Catholique Romaine.

Il n'est sûrement pas facile d'être pape, comme il n'est nulle part facile d'exercer une autorité. Mais le problème est gravissime quand la « décision » hypothèque une forme d'avenir pour l'institution dont on a hérité de la charge, à transmettre à d'autres qui dépendront alors de mes prises de positions antérieures !

Le Livre des Livres nous rapporte quelques épisodes fort instructifs sur ce type de comportement auquel Yahvé-Dieu ne se laisse pas prendre. Il voit bien comment les hommes s'y prennent, et comme *il connaît leur cœur, il n'a pas (une grande) confiance en eux!* – d'après Luc. La protohistoire commence par Lucifer, le « vizir qui se prend pour le calife »; puis par Moïse qui imagine qu'en frappant deux fois le rocher à Mériba, il forcera Yahvé à en faire jaillir de l'eau; cela continue avec Jonas qui d'abord ne veut pas obéir à l'ordre de Yahvé qui l'envoie à Ninive et qui par provocation prend la décision de promettre leur destruction aux Ninivites repentants; Simon Pierre qui dit n'importe quoi et son contraire et s'imagine qu'il va réussir à faire changer sa volonté à Jésus qui monte à Jérusalem, pour terminer par le couple des frères du Tonnerre qui veulent imposer aux autres prêcheurs le seul nom de Jésus.

Qui ?	Où ?	Quoi ?	Conséquences
Lucifer	Is 14,12	Prendre la place de Dieu	Chute
Moïse	Nb 20, 8-13	Frapper 2 fois le Rocher pour en faire jaillir l'eau	Retrait du permis d'entrer en Terre Promise
Jonas	Jo 3,4	« Encore 40 jours et Ninive sera détruite ! » Fait dire à Dieu ce qu'on veut soi-même	Dépit.
Simon Pierre	Mat 16,22-23	« Jamais je ne te laisserai monter à Jérusalem ! »	« Ex-communication » « Vade retro, Satanas ! »
Les Fils du Tonnerre	Mc 9, 38-40 Lc 9, 49-50	Nous avons empêché de faire des miracles ceux qui n'invoquaient pas ton nom !	« Mais ils ne peuvent pas en même temps faire le bien et insulter mon nom ! »

Le passage

Jean-Paul II a vécu. Et il fut enterré comme il aura vécu... comme pape: dans l'excès! Ce fut un homme à l'ubris religieuse: hypertrophiée, démonstrative et répétitive. Bon! Maintenant qu'a disparu « la plus grosse bête médiatique » de tous les temps (l'expression vient de journalistes), que va-t-on faire? Plus exactement que va faire Joseph/Benoît?

Je comparerais sa situation à celle qu'a décrite pour la postérité Elisabeth Kübler-Ross, quand elle a synthétisé son approche des personnes en fin de vie. Exit Joseph Ratzinger; venit Benedictus XVI! Cinq phases sembleraient se mettre « automatiquement » en route quand on apprend qu'on « n'en a plus pour longtemps », et que l'on va passer des soins curatifs aux soins palliatifs. Je ne suis pas loin de penser que quelque chose d'analogue nous est arrivé, à nous, les catholiques romains, et au premier d'entre nous désormais, Joseph Ratzinger, ci-devant Benoît XVI!

En effet

1. Première phase: **le choc psychologique de la nouvelle.** « Joseph, acceptes-tu ton élection? » Ratzinger 2, quoi qu'il en dise, ne peut pas n'avoir pas compté, lui plus que tout autre, avec l'éventualité de l'événement. Quoique pré-paré, les quelques secondes sont courtes pour répondre.
2. Deuxième phase: **la prostration sous le choc.** C'est pourquoi, au Vatican, cette phase est vite remplie de toutes sortes de « choses », pour ne pas laisser l'impétrant seul avec son acceptation d'un rôle complètement démesuré en fonction des capacités humaines, à moins de s'en emparer pour en devenir le maître. Alors, on le déshabille, on le rhabille, on l'ajuste tant bien que mal (ce ne sont pas des habits sur mesure), et puis on le « traîne » littéralement jusqu'à la fameuse fenêtre. L'impétrant tient prêtes, depuis le début, toutes sortes de formules; mais il ne sait pas laquelle sera « la meilleure »! Peut-être se laissera-t-il aller « au vent de l'Esprit ».

Clé(s) & Lien(s)

3. Troisième phase: **la « révolte »**. « Pourquoi moi? Je n'ai rien demandé! Qu'ai-je fait d'accepter! Que Dieu me vienne en aide! » Mais, dans notre cas, cette phase s'est certainement jouée, le soir, à la Maison Sainte Marthe, où il dormit encore cette nuit-là, faute de ses futurs appartements. Souvenons-nous d'Alfred de Vigny :

*Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la Terre!*

*Josué s'avavançait, pensif et pâissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant!*

4. Quatrième phase: **l'acceptation de l'incontournable désormais**. Ce fut le « travail psychologique » des quelques jours qui ont suivi l'élection, et précédé l'intronisation. Acceptation positive comme le Jésus de Gethsémani : *Que Ta volonté soit faite et non la mienne* et non pas comme résignation à un destin implacable. Voir Hermione dans Racine : *Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne*.
5. Cinquième phase: **l'intégration de l'événement**. Les cérémonies de l'intronisation à Saint Pierre (en tant que Pape), les visites aux basiliques romaines, en tant qu'évêque de Rome, mais en ne commençant pas significativement par Saint Jean de Latran, son église cathédrale, mais par Saint Paul hors les murs. Ce qui prouve à l'envi cette intégration, puisqu'il lui donne un sens symbolique!

Et nous, le peuple de l'Église

Nous aussi, nous devons traverser le steeple-chase des cinq haies!

1. **Le choc psychologique de la nouvelle** : parce que chacun avait son favori, ou du moins un nom en qui il mettait son espérance, à tort ou à raison. À cause des 24 dernières années, Ratzinger2 n'était pas le mien, par exemple, et pourtant je l'ai toujours

Clé(s) & Lien(s)

considéré, dès l'ouverture du conclave, comme l'élu le plus « adéquat, opportun, en phase », parce que le plus intelligent et le plus sage. J'ai suivi quelques cours de lui à Tübingen et quelques conférences à la Katholische Akademie von Bayern de Munich. Je connais et j'apprécie le Doktor Ratzinger 1 !

2. **La prostration sous le choc** : je suis resté de longues minutes, comme beaucoup d'autres catholiques amis ou inconnus, silencieux devant mon écran de TV, le revoyant en Bavière ou en Forêt Noire, le revoyant en France, le revoyant condamnant, condamnant, condamnant encore... Plus de mille quatre cents condamnations !
3. **La « révolte »** : oui, une certaine désespérance m'a saisi, et je me suis livré à crier à l'injustice, et au « Qu'avons-nous donc fait pour mériter ça? » Et j'ai trouvé toutes les raisons du monde pour rejeter un tel choix. Et parce que je ne suis pas bête et parce qu'il y a de quoi !
4. **L'acceptation de l'incontournable désormais** : « Quand le vin est tiré... ! » fut ma première reconsidération très « cliché » ! Et puis, en homme croyant que je n'ai jamais cessé d'être, je me suis demandé quelle est la volonté de Dieu en nous donnant CE pape, en LA situation actuelle du monde et de l'Église du Christ !
5. **L'intégration de l'événement**, s'est faite quand j'ai entendu le commentaire de Paul Valadier, sj, (l'un des rares théologiens actuels, moraliste sociopolitique dont je me nourris du fonctionnement de la pensée, avec Edgar Morin et René Rémond) présentant, comme autant de périodes chez Picasso, les Ratzinger 1, 2 et 3. Le Jésuite disait à LCI ce que le Salésien expliquait depuis plusieurs jours dans les groupes qu'il anime sur la Côte d'Azur.

Mon espérance en la miséricorde de Dieu et en l'assistance du Paraclét, pour cette Église, corps mystique du Christ, s'est remise en marche : d'abord pour la raison que je n'aime pas le sur place, puis pour la raison qu'il faut donner sa chance à l'homme le plus intelligent de l'Église Catholique Romaine, qui depuis son élection ne cesse de

Clé(s) & Lien(s)

donner des signes avant-coureurs d'une gouvernance proche qui ne pourra décevoir totalement !

Et puis l'homme Ratzinger a déjà 78 ans, en 2005.

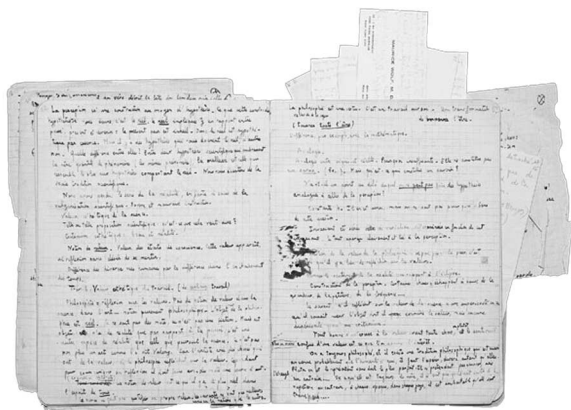
Dans les quelques années qui lui restent à vivre avec nous, puisse-t-il se transformer en véritable lieu-tenant de notre Seigneur et Maître, éviter de tomber à son tour dans le culte « tendance » de la personnalité, et travailler non pas au salut de ses compatriotes allemands, mais au salut de tous les citoyens du monde : non pas seulement au salut du peuple de l'Église, mais au salut du peuple immense du Royaume de Dieu. Une pape-attitude, en somme !

Ainsi les 3 Ratzinger, harmonieusement fondus en Benoît XVI, comme trois ors les plus purs du Zauberberg des anciens Germains, mériteront à Joseph, le bavarois de Marktl, la couronne du vainqueur, pour avoir combattu et gagné le bon combat.

Chapitre 12

Le Cahier des Charges

*Un cahier des charges est le tableau de bord
qui définit le projet et dans quelles conditions il sera mené à bien.
fournissant des données
sur l'entreprise et les aspects techniques et commerciaux.
Le designer partira de ces références pour proposer des solutions.*



Simone Weil

Cahier inédit I, fin 1940 - janvier 1940 p., 22 x 16,5 cm BNF, Manuscrits, fonds S. Weil

Clé(s) & Lien(s)

Simone Weil avait quitté Paris le 13 juin 1940 sans rien emporter d'autre que le strict nécessaire. En arrivant à Marseille, elle achète de modestes cahiers d'écolier dont elle remplit les pages au jour le jour, accumulant des notes de lectures, mais surtout, entremêlés de calculs et figures géométriques, des aphorismes et réflexions, ainsi que des germes et fragments d'articles et essais à venir, telles ces « Réflexions sur la notion de valeur ». Ces notes assument le rôle d'un refuge pour cet être déraciné. Elles sont aussi le miroir fidèle d'un questionnement de la pensée, mélange de doute et de certitude, qui assaille la philosophe. Au cœur du débat : les positions respectives de la science et de la philosophie. L'écriture est resserrée à l'extrême. La pensée a l'éclat et la force de qui se retrouve libre après les angoisses de l'exode.

*Mon véritable programme de gouvernement
est de ne pas faire ma volonté, de ne pas poursuivre mes idées,
mais, avec toute l'Église, de me mettre à l'écoute de la parole et
de la volonté du Seigneur.*

Benoît XVI, Rome, jeudi 24 avril 2005 (ZENIT.org)

Nous ne travaillons pas pour défendre un pouvoir. Nous ne possédons pas un pouvoir du monde séculier. Nous ne travaillons pas pour le prestige, nous ne travaillons pas pour faire grandir une entreprise ou quelque chose de semblable.

Nous travaillons en réalité pour que les routes du monde soient ouvertes au Christ. Et tout notre travail, avec toutes ses ramifications, sert en définitive, précisément pour que son Évangile, et qu'ainsi la joie de la résurrection puisse arriver dans le monde.

À la compétence et la professionnalité du travail accompli ici, vient s'ajouter aussi un aspect particulier, une professionnalité particulière : l'amour pour le Christ, pour l'Église, pour les âmes, fait également partie de notre professionnalité. (Rome, dimanche 22 mai, ZF05052203)

Questions d'aujourd'hui

...Et aujourd'hui ?

Dans les pays occidentaux de tradition chrétienne, l'Église rencontre aujourd'hui aussi des problèmes d'« inculturation », liés à l'accélération des changements que connaissent ces sociétés :

Clé(s) & Lien(s)

- Le langage religieux est en décalage avec le langage de la société ;
- Les rites ne sont plus compris, parce que le lien avec leur source s'est tari ;
- Les codes sociaux évoluent, l'organisation de l'Église n'est pas en phase avec les organisations des autres institutions sociales, sa conception des rapports hommes-femmes, laïcs-prêtres, prêtres-évêques, paroisses-communautés de base, n'est plus celle de la société.

Sur toutes ces questions, l'Église doit entreprendre un travail de « refondation » de ses positions. Comme on l'a constaté aux moments clés de l'histoire, deux attitudes existent, parfois subtilement mêlées : il y a ceux qui veulent maintenir l'ancien discours, et ceux qui veulent faire droit à la conscience présente.

Les signes de Benoît XVI

Que constatons-nous à Rome depuis que le cardinal Joseph Ratzinger a été élu Pape de l'Église Catholique Romaine ? Voici que Benoît XVI multiplie les signes comme pour nous faire entrer par le truchement de l'imaginaire chrétien dans la grande métaphore de sa mutation quasi ontologique. De même que le sacrement imprime ontologiquement en celui qui le reçoit un caractère indélébile et irréductible : en effet, en bonne théologie catholique, le baptisé, le confirmé, l'ordonné entrent dans un état d'être durablement altéré et « dont on ne revient pas » No return ! Non, l'élection sur le siège de Pierre n'est pas un sacrement : le Pape est d'abord l'évêque de Rome, et à ce titre, chef de la mère de toutes les Églises et de l'Église Universelle. Le caractère papal n'est pas ontologique, il est ecclésiologiquement fonctionnel : le pape peut renoncer canoniquement à l'exercice de sa charge pour beaucoup de sortes de raisons. Son successeur seul reçoit alors juridiction sur toute l'Église, lui-même se retirant discrètement dans une retraite, pour ne gêner en rien l'exercice indépendant de la charge suprême.

On a pu souhaiter (ce fut mon cas) que le pape polonais ait eu recours à cette opportunité prévue par le droit, depuis que le droit

Clé(s) & Lien(s)

existe, vu l'état de délabrement global où l'a rattrapé la mort: il a préféré (laisser se) dramatiser son trépas, comme il a su (laisser se) dramatiser son règne! Seul Dieu le Fils reviendra juger les vivants et les morts!

Personne ne peut – encore maintenant-, oublier comment s'est conduit le cardinal Joseph Ratzinger les 24 années de son « passage » au Dicastère pour la Défense de la Doctrine de la Foi. Il ne faisait certes que s'acquitter de sa tâche : mais à sa façon, lui aussi, c'est-à-dire d'une manière stricte, dogmatique, canonique, et avec cette conscience professionnelle à laquelle nous ont habitués les Germaniques, où qu'ils se trouvent et quoi qu'ils entreprennent. L'homme s'est ainsi montré redoutable pour plus d'une centaine de théologiens, plus ou moins connus – dont certains de ses anciens collègues – près d'un millier moins connus, ainsi que pour les chrétiens et autres vivant des situations lamentables et désespérées dans les domaines du mariage et de la sexualité sous tous ses aspects. Sans compter les champs à labourer encore de la catéchèse et de la relève du personnel ecclésiastique !

« On » dit que le jour de son élection, quand il a repris À HAUTE VOIX, « à la célèbre fenêtre » des appartements pontificaux, les mots désormais historiques de son illustre et ingénieux prédécesseur : « N'ayez pas peur... », « on » dit donc (qui ? quelqu'un qui se trouvait assez proche pour entendre ?) qu'il aurait continué SOTTO VOCE : « ... de moi ! ». Oui : « N'ayez pas peur de moi ! » « Si non é vero, é ben trovato », suivant l'adage romain. J'ai tendance à comprendre par ce « mot » la prise de conscience d'un homme intelligent, (enfin ?) délivré d'une mission pour laquelle le professeur de Tübingen avait des dispositions virtuelles que le nouveau pape Jean Paul II a su déceler pour l'y consacrer : Ratzinger 1 devenait ainsi Ratzinger 2 ! De toute façon, nous voici maintenant parvenus à Ratzinger 3, élu par l'opération du Saint-Esprit Pape de l'Église Catholique Romaine ! Et j'y adhère.

Quels « signes » a-t-on (ai-je) pu reconnaître, semés depuis quelques semaines sur les pas du nouveau pontife, et qui donnent du sens aux espérances de ceux qui (comme moi) attendent « celui qui vient au nom du Seigneur » et sont prêts à crier « Béni (Benedictus, Benoît) soit-il ».

Clé(s) & Lien(s)

1. J'ai vu qu'au matin de la messe de l'enterrement papal il a donné la communion au frère Roger Schutz, le prieur de Taizé, calviniste, assassiné depuis, et enterré catholiquement lui-même par le Cardinal Kasper, légat de Benoît XVI...
2. J'ai noté qu'il a transformé le schéma traditionnel des armes papales, supprimant la tiare au profit de la mitre épiscopale et y ajoutant le pallium de pasteur de toutes les brebis...
3. J'ai appris qu'il a célébré sa première messe hors Vatican, non pas dans son église cathédrale romaine, Saint Jean-de-Latran, mais à Saint Paul-hors-les-murs, l'église missionnaire par excellence...
4. J'ai même lu que la veille de la mort de son prédécesseur, il aurait signé un « document » sur les conditions de possibilité pour les divorcés, victimes et non remariés, de s'approcher des sacrements de l'Église, mais que la mort du pape qui devait approuver... laisse encore en suspens...
5. J'ai encore lu qu'il aurait émis le vœu de reconsidérer les thèses par lui jadis condamnées de la soi-disant « Théologie de la Libération »...

Peut-être d'autres signes ont-ils été produits, que j'ignore : mais là n'est pas la question ! La question est : « Pourquoi ne pas risquer son espérance en lui, pourquoi ne pas oser lui donner sa foi, pourquoi ne pas lui faire le cadeau de la charité ? Bref : pourquoi ne pas lui donner sa chance ? »

Car si « l'anecdote de la fenêtre », non vérifiée, a un sens, c'est celui de nous enseigner qu'il sait très bien qu'on peut avoir à le craindre encore, pour l'avoir craint pendant deux décennies. Mais il n'est plus celui qu'il a été.

Et si les cinq signes que j'ai relevés sont porteurs de « bonnes nouvelles », comme tout signe dans les évangiles, c'est que d'autres « fenêtres » peuvent s'ouvrir pour :

- Un œcuménisme plus « ouvert » (au sens de « com-préhensif ») même s'il se doit absolument de n'être pas béant (« Dominus Deus » fait encore frémir) ;
- Une dés - abolitisation du « poste » papal, au profit du rôle des évêques enfin ré instauré et du sacerdoce de tous les fidèles,

Clé(s) & Lien(s)

catholiquement compris bien sûr, mais effectivement reconnu et utilisé (l'« ubris » du pape polonais relevait objectivement de mœurs politiques russo-slaves d'avant la chute du mur de Berlin, qu'il aura paradoxalement contribué à faire tomber...);

- L'invention d'une Église missionnaire (centrifuge) et non plus catho-catholique (centripète), partant à la découverte et à l'apprentissage d'une planète, qui dans sa totalité (chrétiens/catholiques et non chrétiens/catholiques) est en train d'accoucher au forceps d'une nouvelle anthropologie encore à fonder:
 - > engagée qu'elle est depuis longtemps dans les processus mentaux de la globalisation et des technologies de l'information et de la communication,
 - > ce qui exige de nouvelles attitudes mentales dans le traitement et la résolution de problématiques complètement étrangères aux solutions servies jusqu'ici.
- Une recherche de nouvelles procédures juridiques et de nouveaux contenus culturo-religieux pour les états de vie, comme aimait à dire Ignace de Loyola : que ce soit le mariage et la famille, que ce soit le célibat consacré ou non, que ce soit la prêtrise/le sacerdoce, que ce soit la vie dite religieuse... (discerner une fois pour toutes ce qui est culturel, donc aménageable, et le reste, bien peu, mais essentiel, qui constitue le sens : il faut arrêter de tout rapporter à « des décisions divines », il faut arrêter de se comporter en « pharisiens hypocrites », au service du confort institutionnel d'un pouvoir féodal !);
- Une intelligence plus affinée des situations, des temps et des lieux où se joue aujourd'hui l'aventure de la foi en un sauveur né, mort et ressuscité dans un temps, un lieu et au cœur de situations, marqués par une économie, une politique et une culture qui ne sont plus ce qu'elles étaient : Jésus est mort et ressuscité, (certes, sinon vaine est notre foi) mais c'est le Christ éternel assis à la droite du Père que nous annonçons, un Christ pour aujourd'hui, et non pas le Jésus muséographique des recherches exégétiques, si nécessaires et enthousiasmantes soient-elles (je suis moi-même enseignant-chercheur dans le champ de l'anthropologie culturelle) :

Clé(s) & Lien(s)

- > la culture postmoderne, la crise de la raison occidentale, l'explosion de l'informatisation et de la mondialisation, le développement de mouvements sociaux à l'échelle mondiale qui traversent les classes sociales, les cultures, les ethnies, et qui ont des répercussions sur l'écologie, les droits de la femme, la paix et le désarmement – sans compter l'explosion du sacré – toutes ces nouvelles données obligent la théologie, et toutes les théologies, à des évolutions considérables. Mais à la base reste l'intuition fondamentale : s'affronter à l'altérité. Auparavant, il s'agissait du pauvre (la théologie latino-américaine), mais aujourd'hui ce sont le Noir (théologie africaine), l'Indien (théologie précolombienne) la nature (théologie écomystique : à partir des bases scientifiques de la cosmologie moderne, de la nouvelle physique quantique, des théories de la relativité, du principe d'indétermination de Heisenberg, d'une nouvelle anthropologie, d'une mystique et d'une spiritualité cosmique...), la femme (théologie féministe : à partir de l'inspiration jungienne animus/anima, dans une perspective libératrice associant les trois dimensions : socio-économique, ethnique et du genre), la religion (théologie de l'économie critique des faux dieux de tous les systèmes falsifiant les rêves et les désirs de la société traditionnelle en lui annonçant le salut immédiat dans l'abondance des biens de consommation, une espèce de « messianisation du marché » : l'évangile du néo-libéralisme prêchant la trinité du capital (« dieu le père »), du marché (« le messie ») et de la libre initiative (« le saint esprit »).
- > Dans ses dernières publications, Leonardo Boff (condamné par Ratzinger 2 : mais ils ne sauraient ni l'un ni l'autre avoir eu raison ni tort tous seuls) développe le paradigme « théo/anthropo/cosmo-centrique » pour interpréter le phénomène religieux : il articule les exigences d'une nouvelle cosmologie (la terre est le super organisme vivant en quoi tout se tient), d'une compréhension de l'être humain (dans sa dimension relationnelle), d'une conception panthéiste et

Clé(s) & Lien(s)

fusionnelle de Dieu et de la condition des « pauvres », tous les pauvres. Il est vrai que la responsabilité sociale des religions, l'émergence d'une conscience planétaire, la perception d'une fraternité par-delà les nations, la fonction de lien et de dialogue des religions ne leur permet pas d'en rester à leurs ghettos et à leurs oppositions. « Communion », « Peuple de Dieu » ?

- > Le climat est à la mélancolie : « relativisme » (voilà un mot qui décidément va faire florès) vis-à-vis des vérités, de l'éthique, des convictions et des engagements ; déconstructions des théories et des grands récits ; fin de la fête politique, syncrétisme arbitraire, affaiblissement de la raison, de Dieu et du monde ; fragmentation... Réinventer un processus émancipateur, historique et critique à partir des « victimes », de toutes les victimes.
- > Aujourd'hui, la Théologie dite de la Libération affronte une conjoncture inédite – mais cela vaut pour toutes les théologies sur toute la surface de la planète. Un certain type de religiosité s'infiltré par la médiation « charismatique » (mot détournée de son sens, on ne le répétera jamais assez), produisant un mélange explosif entre thérapie de masse sous forme d'exorcisme, promesse de guérisons, et solutions miraculeuses aux problèmes immédiats et aux problèmes existentiels et psychologiques – chômage, drogue, difficultés économiques, maladie, névroses et psychoses... – et réconfort religieux. Mais la solution finale pour réduire ou au moins contenir la « magie du sacré » propagée par la « peste charismatico-pentecôtiste » et son ambivalence pseudo-rénovatrice passe-t-elle par une « romanisation post-tridentine plus que tardive » ? Le remède serait pire que le mal ! Comment réagir à l'homogénéisation de l'imaginaire par les medias internationaux ? (*Ce qui précède immédiatement doit beaucoup à João Batista Libanio, Théologien, Belo Horizonte Brésil, Études mai 2005, p 645-655*)

Les appels du Peuple de Dieu

La situation intérieure de l'Église catholique est aujourd'hui pire qu'il y a vingt-cinq ans, déclarait, au lendemain de la mort du pape polonais, Karl Josef Kuschel, professeur de théologie à l'université de Tübingen et vice-président de Weltethos, l'une de ces fondations créées par des catholiques mal à l'aise pour réfléchir à l'évolution du monde et de la morale. Il évoquait :

- Bien sûr le manque de prêtres, le sous-encadrement des communautés, le vieillissement du clergé,
- Et, surtout, les tensions qui ne se sont pas démenties entre la hiérarchie et les laïques catholiques chargés de l'enseignement qui regrettent le conservatisme de leur Église.

C'est à dessein que je commence par citer un « collègue » de Ratzinger 1. Le seul nom de Tübingen est prestigieux : n'oublions pas que c'est Hans Küng qui y « appela » Joseph Ratzinger justement, et qu'il fut l'un des compagnons les plus prestigieux et appréciés du futur « patron » de la Doctrine de la Foi, qui ne manqua pourtant pas, le moment venu, de le « frapper » d'interdiction, une fois devenu Ratzinger 2.

Mais de partout sont (re)montés vers Rome des (r)appels de questions pendantes depuis longtemps et que personne, évidemment, n'espère voir se régler d'un coup de « crosse » magique : la parole du Pape n'est pas un *dabar* performatif (parole acte : Que la lumière soit et la lumière fut) : elle est, selon, une déclaration d'amour, un enseignement, une décision.

Pour l'enseignement, nous serons servis : Ratzinger 3 n'oubliera jamais Tübingen !

Pour la décision, nous serons tout aussi bien servis : Ratzinger 3 n'oubliera jamais non plus le Dicastère pour la Défense de la Doctrine de la Foi !

Pour la déclaration d'amour, la preuve est à apporter : pour l'instant, nous n'avons que l'expérience cafouilleuse de l'archevêque de Munich, qui se révéla plein de bonne volonté, mais peu fait pour l'activité pastorale d'un si grand et si complexe diocèse. Son appel à Rome

Clé(s) & Lien(s)

répondrait presque à l'adage vaticanesque du *Promoveatur ut amoveatur*, qu'il soit promu, mais qu'il parte.

Les bouquets de charges

J'ai pris le temps de classer ces bouquets de suppliques, mais dans un premier temps je n'ai pas voulu en déconstruire les ensembles : car comme des bouquets justement, l'arrangement floral fait se correspondre et répondre les fleurs choisies pour la composition et donne ainsi le ton du bouquet, et sa destination.

- Voici **un premier catalogue** structuré comme un programme en six tâches :

1. Église et monde sécularisé ;
2. Église Catholique Romaine et autres religions ;
3. Église et bioéthique ;
4. Église et mondialisation (doctrine sociale ?) ;
5. Église et morale sexuelle ;
6. Église et gouvernement ordinaire intérieur (diversité et unité ; visibilité des évêques et subsidiarité).

- Un **second catalogue** de sept « réformes » est plus explicite : c'est celui de cet observateur implacable et bienveillant envers la « chose religieuse » qu'est Henri Tincq (21.04.05) :

Décentraliser le gouvernement de l'Église.

1. Benoît XVI devra répondre à l'aspiration à un autre mode de gouvernement de l'Église, laissant plus d'initiative aux Églises locales. Ce besoin de « collégialité » et de « synodalité » a été réexprimé par le cardinal Martini, lors du préconclave. Il y a trop d'abus de pouvoir des nonces, trop de pressions par les filières en cours à Rome pour que la question des nominations d'évêques ne soit pas traitée d'urgence par le pape. Les évêques sont nommés et jugés sur leur capacité à obéir. La plupart des groupes contestataires, comme *Wir sind Kirche*, Nous sommes l'Église, réclament un droit de contrôle avant toute nomination ;
2. La deuxième réforme pourrait être celle du synode des évêques à Rome, devenu la caricature de ce qui avait été souhaité à

Clé(s) & Lien(s)

Vatican II. Le synode devait représenter la voix des Églises locales. Il est resté une chambre d'enregistrement. L'Église ne peut pas se conformer aux modèles de la société civile, certes, mais son administration centralisée, son système pyramidal est en décalage avec les États modernes et les sociétés libérales où croissent les requêtes de délibération et de participation.

3. Sortir du discours normatif sur le sexe :
 - Le divorce s'est aggravé entre l'Église et la société moderne. Ses prises de position contre la pilule, le divorce, l'IVG, le préservatif, l'euthanasie active ou la procréation assistée l'ont éloignée de générations de couples, de jeunes, de médecins ;
 - À l'indiscipline des catholiques eux-mêmes sur ces prescriptions de morale privée ;
 - S'ajoute un scepticisme croissant par rapport aux vérités traditionnelles de la foi enseignées par l'Église ;
 - Le défi qui va se poser à Benoît XVI est bien la sécularisation massive qui touche les vieux pays chrétiens comme la France, mais aussi l'Amérique du Nord ou les pays ex-communistes. Une sécularisation qui s'exprime par la montée de l'individualisme et de ce « relativisme » (!) qu'a si souvent dénoncé Ratzinger 1. L'Église pourra-t-elle changer sa position sur quelques principes de sa morale familiale et sexuelle ? Peut-elle répondre au besoin de valeurs autrement que par la répétition d'interdits ?

4. Ouvrir le sacerdoce aux hommes mariés. Une « Église sans prêtres » ? Ce scénario catastrophe est en train de se réaliser, dans des pays comme la France ou l'Allemagne. Même de vieux pays catholiques comme l'Italie, l'Espagne ou l'Irlande sont touchés. Les Églises du tiers-monde sont plus riches en vocations, mais aussi plus fragiles.
 - L'intimidation qui pèse sur les jeunes croyants, l'obligation du célibat, les affaires de pédophilie n'expliquent pas seules cette pénurie de vocations. Il y a une crise d'identité du prêtre, du « ministère ordonné ».

Clé(s) & Lien(s)

L'ordination d'hommes mariés est une idée qui fait son chemin parmi les évêques et les théologiens, mais elle est bloquée par Rome. Sous le pontificat de Jean Paul II, une discipline de fer a été maintenue, malgré les contestations et les besoins en prêtres. La fin de la règle du célibat ne serait pas la panacée, mais cette loi écarte nombre de jeunes catholiques qui aimeraient qu'au moins le choix leur soit laissé, avant l'ordination, entre célibat et mariage. Le « déverrouillage » de l'accès au ministère ordonné au bénéfice d'« un homme marié qui a fait ses preuves » (*virus probatus*) sera l'une des questions que le pape aura à arbitrer. Une solution provisoire pourrait être l'élargissement des attributions du diacre et l'accès du diaconat aux femmes, ce qui ne serait qu'un retour aux premiers temps de l'Église. En revanche, l'ordination des femmes est hors de tout débat : elle relève non de la discipline ecclésiastique, mais de la tradition et du dogme.

5. Relancer le dialogue avec les orthodoxes et les protestants.

Après la chute du communisme, une accumulation de griefs (« uniatisme », « prosélytisme ») a rallumé des haines entre orthodoxes et catholiques, comme l'a montré le veto mis par le patriarche Alexis II de Moscou à toute visite de Jean Paul II en Russie. Le dialogue entre Rome et Canterbury est aussi bloqué par des initiatives anglicanes (femmes prêtres, ministère pour les homosexuels). Comment Benoît XVI pourra-t-il relancer le dialogue œcuménique et restaurer le climat de confiance des années 1960 ? Jean Paul II avait indiqué une marche à suivre en proposant une réflexion sur l'exercice de la « primauté » de l'évêque de Rome (encyclique *Ut unum sint*, 1995).

6. Le « modèle » de réunification des Églises doit-il :

- Être fondé sur l'évêque de Rome (le pape), comme le veut la tradition catholique, ou
- Privilégier une « ecclésiologie de communion », comme le veulent les orthodoxes, qui ne pourront jamais accepter une primauté de pouvoir d'une Église sur une autre ? C'est l'un des débats ;
- Le pape peut-il accepter que soit rediscutée la structure de l'autorité catholique ?

Clé(s) & Lien(s)

- L'Église catholique parviendra-t-elle à se définir autrement que comme « centrale », les Églises locales restant à la périphérie ?

7. Approfondir la rencontre avec les juifs et les musulmans.

- Le document du Vatican sur la Shoah (1998), l'accès difficile aux archives de la guerre, les projets de béatification de Pie XII montrent que l'Église est loin d'être claire sur ses responsabilités passées dans l'antisémitisme. D'autres questions demeurent : a-t-elle définitivement renoncé à la théorie de la « substitution », qui ignorait la vocation propre et l'identité d'Israël ? Dans des textes comme le Catéchisme Universel, rédigé par Ratzinger 1 (1992), ne continue-t-elle pas de parler de l'Église comme d'un « Nouvel Israël » ? Est-elle mobilisée contre la résurgence de l'antisémitisme ?
- Sur le dialogue avec l'islam pèsent d'autres menaces. Les attaques du 11 septembre aux États-Unis, les discriminations contre les chrétiens dans certains pays musulmans (du Pakistan à l'Arabie saoudite) sont les signes d'une crise de civilisation. Comment croire à un dialogue entre deux visions de l'homme, du monde et du salut aussi inconciliables que celles du Christianisme et de l'Islam ?
- Il faut, disait Jean Paul II, encourager la rencontre avec les musulmans modérés, puis défendre la présence de minorités chrétiennes dans les pays d'Islam. On doute que son successeur n'applique pas, à son tour, une telle marche à suivre.

- Un **troisième et multiple chantier** est prévu par La Croix, du 22-04-2005

1. Déclin du religieux et des attentes nouvelles : L'humanité s'émancipe de Dieu. La sécularisation est entrée dans les mœurs et les esprits. À compter du siècle des Lumières, les sociétés occidentales ont connu le long processus se traduisant par la désacralisation d'activités dépendant jusque-là de la reli-

Clé(s) & Lien(s)

gion: la morale, l'art, la politique, la technique. Cette « sortie progressive de la religion » s'est ainsi traduite dans la première société de l'histoire humaine qui n'ait pas utilisé de référence religieuse pour se penser, estimant se suffire à elle-même. Dans une culture matérialiste émancipée de Dieu, la culture du moi, délestée de toute transcendance et autorité, serait la règle. Pour la France, quelques chiffres traduisent ces ruptures entre générations. Selon les sociologues,

- le pourcentage de personnes qui se déclarent sans religion est passé de 26 % en 1981 à 42 % en 1999,
 - Dans ce contexte, les tranches d'âges les plus jeunes affichent 50 % de personnes se déclarant sans religion (gens nés entre 1964 et 1972) et jusqu'à 53 % pour ceux qui sont nés entre 1973 et 1981.
2. Cet état des lieux pessimiste est cependant remis en cause par les sociologues eux-mêmes. Ainsi par Peter L. Berger, sociologue du fait religieux à Boston qui parle d'un « ré enchantement » en cours du monde. *L'idée selon laquelle nous vivons dans un monde sécularisé est fausse*, écrivait-il en 2001, dans un essai publié par les Éditions Bayard. *Le monde d'aujourd'hui est aussi religieux qu'il l'a toujours été et il l'est davantage dans certains endroits*. L'universitaire américain diagnostique un mouvement de contre-sécularisation, surfant sur une vague politique plus conservatrice. *Nous avons sous-estimé la capacité d'adaptation des communautés religieuses face à la sécularisation*, estime-t-il.
 3. Inciter à « croire ensemble ». Dans le contexte de sécularisation, l'action de Jean-Paul II a beaucoup intrigué les observateurs de la planète chrétienne. Son charisme a fait un temps passer au second plan le déclin du religieux encadré par les institutions. La religion de l'instant, de l'émotionnel, a pris une place croissante dans la société. Pour le prochain pape, à l'heure de la religion à la carte et des nouvelles attentes déçues par la sécularisation, il s'agit donc de relever le défi du « croire ensemble ». *Dieu n'est pas mort, c'est l'Église qui est fatiguée*, estimait

Clé(s) & Lien(s)

récemment un théologien français, Henri-Jérôme Gagey. Confronté à une sécularisation peut-être plus ambivalente qu'il n'y paraît, le nouveau pape devrait se situer dans une certaine continuité par rapport à son prédécesseur, tout en donnant de nouveaux arguments à ceux qui privilégient le dialogue avec une postmodernité pluraliste.

4. Dissuader les catholiques d'aller voir ailleurs. Pour l'Église catholique du XXI^e siècle, la poussée évangélique, notamment pentecôtiste, sera l'un des principaux défis à relever. Cette poussée s'appuie notamment sur une présence médiatique considérable, via la possession des nombreux médias, tant sur l'ensemble du continent américain qu'en Afrique : la première télévision privée qui a émis au Mozambique, par exemple, appartient à l'Église Universelle du Règne de Dieu. De fait, les Églises évangéliques se rapprochent du pouvoir, notamment sur le continent américain. Mettant plus l'accent sur l'individu que sur le groupe ou le collectif, elles sont le reflet d'un monde où l'individualisme s'est imposé au cours des dernières décennies et où le rapport à l'argent s'est décomplexé. Pour l'heure, les réponses de l'Église catholique, qui a notamment favorisé le renouveau charismatique en son sein, n'ont pas suffi pour conserver tous ses fidèles.
5. Mœurs et famille : le primat de l'individualisme. Une opinion en porte-à-faux face à l'Église. Jean-Paul II et l'ancien cardinal Joseph Ratzinger n'ont eu de cesse ces dernières années de se battre pour le mariage, la fidélité conjugale, l'acceptation de l'enfant, et contre l'approbation et la banalisation de l'homosexualité. Or, sur toutes ces questions touchant à la morale sexuelle et familiale, ils se sont souvent trouvés en porte-à-faux avec leurs contemporains. En vingt-cinq ans, on a assisté en effet à une libéralisation des mœurs et à une individualisation des comportements qui ont conduit à de profondes transformations du couple et de la famille.

Alors que, dans les années soixante, les mariages connaissaient encore une certaine solidité (seuls 16 % d'entre eux débouchaient sur un divorce) :

Clé(s) & Lien(s)

- plus d'une union sur trois se solde désormais par une séparation,
- de plus en plus souvent, on ne se marie d'ailleurs plus,
- ou en tout cas pas avant d'avoir éprouvé la solidité d'un lien qui ne se veut plus à toute épreuve,
- le primat de l'affectif l'ayant emporté sur toute autre considération, les couples ne sont pas prêts à rester ensemble à tout prix,
- la durée de la vie commune n'est plus, en soi, une valeur et la fidélité à l'autre non plus. C'est avant tout la fidélité à soi-même, à son « moi » profond, qui prime,
- même le fait d'avoir des enfants ne constitue plus un frein au désir d'épanouissement de l'individu : on fait le pari que ceux-ci s'adapteront aux changements de vie de leurs parents et c'est ainsi que les familles se recomposent au gré des aléas de l'existence.
- d'autre part, les « nouvelles familles » ne se limitent plus désormais à la rencontre entre un homme et une femme,
 - > Il y a quelques années, une nouvelle revendication a surgi : celle de voir officialisé le lien entre deux personnes du même sexe.
 - > Plusieurs pays, dont la France (avec le PACS), ont ainsi adopté des « contrats » réservés aux homosexuels.
 - > Les prises de position de l'Église condamnant les actes homosexuels comme « intrinsèquement désordonnés » sont apparues, là encore, en décalage avec des opinions globalement favorables à une reconnaissance sociale de l'homosexualité.
- La position ecclésiastique,
 - > Enjoignant aux responsables politiques catholiques d'empêcher la reconnaissance juridique des unions homosexuelles, n'a pas empêché des pays comme la Belgique, les Pays-Bas et l'Espagne d'aller plus loin encore en légalisant le mariage homosexuel.
 - > Le mouvement de fond qui a conduit aux bouleversements de la famille apparaît, que l'Église le veuille ou non,

Clé(s) & Lien(s)

comme à peu près irréversible, du moins dans les temps prochains.

> La prochaine étape qui se profile est la possibilité, pour les couples homosexuels, d'adopter un jour des enfants.

6. La tentation de tout expérimenter.

Avec les progrès médicaux et scientifiques inédits, émergent de nouvelles questions d'ordre moral, anthropologique et social, regroupées sous le terme de bioéthique, qui interpellent l'Église. Dès les années 1980, avec les techniques d'assistance médicale à la procréation (insémination et fécondation artificielles), qui permettent de pallier une stérilité, en faisant parfois appel à des donneurs étrangers au couple, l'acte sexuel est dissocié de la procréation, et la parenté biologique de la parenté sociale.

L'Église a beau condamner ces pratiques, en raison précisément des dissociations auxquelles elles conduisent, plusieurs milliers de couples de par le monde se sont tournés vers la médecine afin d'avoir un enfant « à eux ». La procréation assistée s'accompagne de la production d'embryons surnuméraires, pour le plus grand embarras des pays concernés. Que faire de ces vies créées dans le cadre d'un projet parental, lorsque ce projet n'est plus ?

La possibilité de mener des recherches sur ces embryons a été admise. La France l'a entérinée, lors de la révision, en juillet 2004, des lois bioéthiques de 1994. Initialement, ces recherches visaient à améliorer les résultats de la procréation assistée. Mais la possibilité de créer un embryon par clonage a bouleversé l'ordre des priorités. Désormais, ce qui intéresse les scientifiques est de pouvoir produire, par clonage, un embryon de quelques cellules afin d'en extraire des cellules souches, capables de remplacer n'importe quelles autres cellules de l'organisme. Cette technique, lorsqu'elle sera au point, permettra de guérir des maladies qui tiennent aujourd'hui la médecine en échec.

Le drame est qu'elle implique la mise en route d'une vie pour autre chose qu'elle-même. Pour cette raison, un vif débat a opposé à l'ONU les États (dont le Saint-Siège) tenants d'une interdiction de toute forme de clonage, à ceux qui veulent prohiber le seul clonage reproductif. La

Clé(s) & Lien(s)

Convention internationale en préparation depuis quatre ans a échoué en mars dernier à trouver un consensus, l'Assemblée générale de l'ONU devant se contenter d'adopter une simple « déclaration » contre le clonage, sans portée contraignante.

Voici maintenant un quatrième catalogue qualifié de « priorités »

- Décentraliser le pouvoir romain ;
- Combler le divorce avec la société (*Les enquêtes montrent que des dogmes comme la Résurrection ou la définition de Jésus-Christ comme « Fils de Dieu » ne vont plus de soi, même chez les fidèles*) ;
- Déverrouiller l'accès aux ministères ordonnés (En 2000, 94 % des prêtres avaient plus de 40 ans, 52 % plus de 70 ans. Il est urgent d'envisager d'autres modalités de recrutement : ordonner des hommes mariés ou donner plus de pouvoir aux laïcs. Jean Paul II a bloqué toutes les tentatives d'adapter les rites chrétiens à la modernité. Il a récemment condamné des velléités de rénover la célébration de l'eucharistie ;
- Relancer le dialogue avec les Églises séparées ;
- Approfondir la rencontre avec le Judaïsme et l'Islam.

Un cinquième composé de cinq questions récurrentes « un peu partout » comme :

- La place des femmes dans l'Église ;
- Des divorcés remariés ;
- Mais aussi toutes celles posées par l'évolution de la société comme la contraception, la cohabitation extraconjugale, la procréation médicalement assistée.

Un sixième catalogue : il y a six ans déjà, devant l'assemblée du Synode des évêques réunie à Rome sur l'Europe en 1999, le cardinal Martini (depuis, ancien archevêque de Milan) avait fait une intervention remarquée que l'ensemble du monde catholique, hiérarchie et fidèles confondus, semblaient partager, demandant de :

Clé(s) & Lien(s)

- Renforcer la collégialité épiscopale et de
- Répéter une expérience de rencontre universelle entre les évêques qui permette de défaire certains nœuds disciplinaires et doctrinaux sur des problèmes précis qui sont posés à l'Église, et d'énumérer :
 - > la place des femmes dans la société et dans l'Église,
 - > la participation des laïcs à certaines responsabilités ministérielles,
 - > la sexualité,
 - > la discipline du mariage,
 - > la pratique pénitentielle,
 - > les rapports avec les Églises sœurs de l'orthodoxie et
 - > plus généralement le besoin de ranimer l'espérance œcuménique,
 - > le rapport entre démocratie et valeurs,
 - > entre lois civiles et loi morale.
 - > appelant de nouveau à un renforcement de la collégialité épiscopale dans le gouvernement de l'Église.

Catholiques en Amérique Latine et en Afrique : deux rapports

Qu'entendons-nous venant d'autres continents ?

1. Dans El Mundo, Madrid, noté par Le Courrier International N° 757 du 4 au 26 mai 2005, Jacobo Garcia soutient que *le catholicisme ne fait plus recette en Amérique centrale*. Il rapporte ce qui suit. Ces dernières années, l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire (INAH) a constaté que :
 - 6 % de la population mexicaine s'est détournée de l'Église catholique en faveur d'autres confessions.
 - Cette proportion est encore plus spectaculaire dans les communautés indiennes, où le nombre de transfuges est deux fois plus important que dans le reste du pays.
 - Dans des villages de la région d'Oaxaca ou de l'Etat du Chiapas, jusqu'à 90 % de la population pratique déjà une autre religion que le catholicisme.
 - S'engageant à renoncer « à la fête, à l'alcool et au tabac », les évangélistes et les adventistes ont réussi à modifier les modes

Clé(s) & Lien(s)

de vie de nombreux villages. En lieu et place des hommes alcooliques et violents d'hier, ce sont désormais des pères de famille exemplaires qui s'affichent en société et accourent tous les dimanches en famille à leur centre religieux.

- Ces nouvelles confessions qui proposent à leurs fidèles de « changer de vie » en suivant les préceptes de la Bible ont finalement réussi à juguler le grave problème de l'alcoolisme, qui touche de nombreuses communautés indiennes. Leurs prosélytes sont de plus en plus présents sur les places publiques, dans les autobus et les cafés du sud du Mexique et de l'Amérique centrale.
 - Selon le Conseil épiscopal latino-américain, sur l'ensemble du sous-continent ce sont chaque jour quelque 10 000 personnes qui quittent l'Église catholique pour se tourner vers d'autres confessions.
 - Au Mexique, l'Église catholique compte 15 000 prêtres, et l'Église évangéliste en revendique 26 000. Ses pasteurs ont en général entre 35 et 40 ans, contre une moyenne d'âge de 61 ans pour le clergé catholique. De plus, contrairement à la grande majorité des pasteurs protestants, très peu de prêtres catholiques exerçant leur ministère dans les communautés indiennes sont originaires de la région.
2. Dans *The Washington Post*, Craig Timberg enquête sur *Les Catholiques et le préservatif en Afrique du Sud*. Il écrit ce qui suit : *Face à la pandémie du sida, des prêtres sud-africains et des laïcs ne suivent plus les préceptes de leur hiérarchie : ils distribuent eux-mêmes des préservatifs.*
- Luyanda Ngonyama n'est pas un catholique ordinaire. Il a grandi dans une town-ship au sein d'une famille très croyante. Il rêvait de devenir prêtre, mais il a choisi un chemin différent après trois ans de séminaire. Il s'est investi comme laïc dans le diocèse de sa ville et à la conférence des évêques de sa région. Pourtant, au cœur de la pandémie mondiale de sida, il lui était difficile d'accepter la position, selon lui, criminelle, de l'Église Catholique sur les préservatifs. Il y a quelques

Clé(s) & Lien(s)

mois, il a quitté la Conférence des Évêques d’Afrique du Sud pour consacrer tout son temps à la plus grande association de lutte contre le sida du pays, *Treatment Action Campaign*. *Quand vous avez été témoin une ou plusieurs fois d’histoires où les gens auraient pu être sauvés s’ils avaient utilisé un préservatif, vous avez un problème de conscience*, explique Ngonyama, 32 ans. *Il faut être réaliste: les gens aiment le sexe, même en dehors du mariage.*

- Selon Ngonyama et d’autres catholiques d’Afrique du Sud qui prônent l’utilisation du préservatif comme moyen de prévention contre le virus du sida – un groupe qui comprend des prêtres, des sœurs et au moins un évêque – leur position n’est plus diamétralement opposée à celle de (feu) Jean-Paul II. Ils considèrent en effet les préservatifs comme des instruments efficaces pour lutter contre la propagation d’un virus qui tue des millions de personnes et non comme des contraceptifs.
- À partir de ce postulat, de nombreux catholiques sud-africains affirment que l’utilisation des préservatifs devrait être encouragée par une Église dont la doctrine centrale est le respect du caractère sacré de la vie humaine. *La vie humaine est ce qu’il y a de plus précieux, de la conception à la mort*, rappelle l’évêque Kevin Dowling, de Rustenberg, peut-être le plus célèbre défenseur catholique des préservatifs en Afrique du Sud. *Nous ne pouvons pas sauver la vie de tout le monde, mais nous pouvons sauver quelques vies grâce à l’utilisation des préservatifs*. Les partisans de cette position se targuent d’avoir la bénédiction de la Conférence des Évêques d’Afrique du Sud, qui a déclaré en 2001 que l’utilisation du préservatif au sein des couples mariés était une question de conscience dans le cas où l’un des deux époux était séropositif.
- Les dignitaires de l’Église Catholique d’Afrique du Sud (qui compte 3,1 millions de fidèles) ont tenu à rappeler que cette exception devait le rester et qu’un autre paragraphe de la

Clé(s) & Lien(s)

déclaration interdisait l'utilisation du préservatif comme allant à « l'encontre de la dignité humaine ». Mais de nombreux prêtres ont conclu que cette logique réservée aux couples mariés devait également s'appliquer à ceux qui vivent en concubinage ou à ceux qui sont mariés mais qui ne savent pas si leur conjoint est séropositif. Des associations catholiques autorisent même parfois la distribution de préservatifs dans leurs locaux – quand les supérieurs ne sont pas là. *En règle générale, plus un catholique s'implique dans la lutte contre le sida et plus il est favorable au préservatif, en deuxième recours après la chasteté*, observe Gunther Simmermacher, rédacteur en chef de *The Southern Cross*, un hebdomadaire catholique du Cap. *Tout catholique qui s'est retrouvé dans un taudis et a assisté à l'agonie d'une personne atteinte du sida, dira : « Bon d'accord, utilisez les préservatifs ».*

Mon programme ? répond Benoît XVI...

Que répond le Pape Ratzinger aux premiers jours de son pontificat ? *Mon véritable programme de gouvernement est de ne pas faire ma volonté, de ne pas poursuivre mes idées, mais, avec toute l'Église, de me mettre à l'écoute de la parole et de la volonté du Seigneur, et de me laisser guider par lui, de manière que ce soit lui-même qui guide l'Église en cette heure de notre histoire.* Rome, jeudi 24 avril 2005 (ZENIT.org)

Cette déclaration solennelle, en pleine messe, publiquement, aura été entendue comme une confession d'humilité et d'abnégation. Et elle en est une ! Mais pas seulement. C'est le psychanalyste qui parle peut-être, mais il parle. Après plusieurs milliers d'heures de cabinet, je peux dire que quand quelqu'un éprouve le besoin et la nécessité de dire quelque chose de précis et de significatif, à un moment donné et dans des circonstances telles que personne n'ignorera qu'il aura fait cet aveu, c'est que cet homme reconnaît n'avoir pas toujours agi ou parlé de la sorte.

Clé(s) & Lien(s)

Benoît-Ratzinger 3 avoue à l'Église et au monde, que le Préfet-Ratzinger 2 a pu poursuivre ses idées, qu'il a pu faire sa volonté propre, et qu'il prend la résolution de se mettre à l'écoute de la parole et de la volonté du Seigneur. Désormais !

Le Seigneur l'entende et prenne acte !

Oui, que Benoît XVI prenne le contre-pied d'une lecture – qui fut celle des Ratzinger 1 et 2 – de l'Histoire des Religions, essentialiste et culturaliste, formulée en termes de « choc des civilisations » (voir Samuel Huntington), qui tend à opposer l'Occident « judéo-chrétien » à la sphère musulmane, exclusivement perçue à travers le prisme de l'islamisme politique. La constitution sur l'Église, *Lumen Gentium* – un peu son œuvre, après tout, en tout cas sa « préférée » – après avoir fait mention de la relation toute spéciale avec le peuple juif, *qui reçut les alliances et les promesses et dont le Christ est issu selon la chair*, cite immédiatement après les musulmans : *Le dessein de salut enveloppe également ceux qui reconnaissent le Créateur, en tout premier lieu les musulmans, qui professent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour.* Dans la déclaration *Nostra Aetate* – sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes – là encore, le ton est profondément optimiste : *L'Église regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu un (...)*

Josef Ratzinger 1 & 2 ne s'est pas beaucoup exprimé sur l'Islam. Dans un entretien à L'Express du 20 mars 1997, il laissait transparaître, en une phrase, une vision essentialiste : *L'islam ne peut pas renoncer à sa volonté intrinsèque d'être un élément décisif de l'ordre public.* Il a signé, en septembre 2000, la fameuse déclaration *Dominus Jesus*, dont les termes paraissent en contraste avec les discours de Jean Paul II. Selon ce document, les religions non chrétiennes ne constituent pas à proprement parler une foi, mais *une expérience religieuse encore à la recherche de la vérité absolue, et encore privée de l'assentiment à Dieu qui se révèle.* Par ailleurs, Josef Ratzinger 2 s'est entre-temps déclaré hostile à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, mettant l'accent sur sa différence culturelle et religieuse.

Clé(s) & Lien(s)

Il existe déjà, dans l'Église catholique, un décalage assez net entre les intuitions du Concile, les déclarations dites « prophétiques » (?) de Jean Paul II, et bon nombre d'attitudes qui témoignent d'une frilosité grandissante. Une invisible frontière tend à séparer les chrétiens qui persistent dans la voie du dialogue et ceux qui y sont réticents, par crainte du « relativisme », leit-motiv de Ratzinger 2. *Le pouvoir conféré par le Christ à Pierre et à ses successeurs est, au sens absolu, un mandat pour servir. L'autorité d'enseigner, dans l'Église, comporte un engagement au service de l'obéissance à la foi. Le Pape n'est pas un souverain absolu, dont la pensée et la volonté font loi. Au contraire : le ministère du Pape est la garantie de l'obéissance envers le Christ et envers Sa Parole. Il ne doit pas proclamer ses propres idées, mais se soumettre constamment, ainsi que l'Église, à l'obéissance envers la Parole de Dieu, face à toutes les tentatives d'adaptation et d'appauvrissement, ainsi que face à tout opportunisme. (Homélie de Benoît XVI lors de la prise de possession de sa Chaire au Latran).* Je suis sûr que notre pape Benoît aura étudié, ou fera étudier scrupuleusement pour une prochaine encyclique, la somme que vient de publier, aux Éditions du Cerf, 2005, Collection Cogitatio Fidei 242, Jean Georges Boeglin, *Pierre dans la communion des Églises, Le ministère pétrinien dans la perspective de l'Église-communion et de la communion des Églises*

Certaines décisions romaines... (au 13 /05/05)

L'édition française de l'International Herald Tribune du 14-15 mai 2005 rapporte que le pape a pris deux décisions, qui, dans le sens des « signes des temps » que j'essaie de discerner, ne manquent pas d'intérêt.

1. Cédant, comme on dit, à la « pression de la rue » – et de la rue polonaise en particulier, désormais orpheline et de Rome et du monde, et qui sait qu'elle va, à moins d'un nouveau désastre ou d'un nouvel « homme providentiel », retomber dans les poubelles de l'Histoire – le Pape annonce qu'il accélérera la cause de béatification de Karol Wojtyła (comme Jean-Paul II l'avait fait lui-même pour Mère Teresa de Calcutta). Pourquoi pas ? Qui le peut mieux que lui, et avec plus d'autorité !...

Clé(s) & Lien(s)

2. D'autre part, voici nommé son successeur au poste le plus prestigieux de « Gardien de la Doctrine Catholique » qu'il a occupé lui-même pendant plus de 24 ans. Il s'agit de l'archevêque de San Francisco, CA, USA, William Levada, 68 ans. Levada a été pendant de longues années le collaborateur de Joseph Ratzinger 2. Ses collègues le décrivent comme un homme droit et ouvert, réunissant une combinaison à la fois d'expertise scientifique, d'expérience vaticane et de travail pastoral. Théologiquement, il est connu pour avoir défendu ardemment l'enseignement de l'Église sur les nombreux problèmes sociaux qu'elle rencontre aujourd'hui, comme l'avortement, le rôle des femmes en son sein, l'homosexualité et l'euthanasie. À la tête de la congrégation pour la Doctrine de la Foi, Levada aura la (lourde) charge de reprendre tous les cas d'allégation de pédophilie contre des prêtres, transmis par les évêchés de la planète. À San Francisco même, Levada est tombé lui aussi sous la critique du *Survivors Network of Those Abused by Priests (SNTAP)* pour n'avoir pas relevé immédiatement de leurs fonctions actives les accusés de son diocèse et avoir maintenu secrets des documents ecclésiastiques à leur sujet. Un psychologue de la Commission Levada sur le sujet a même donné sa démission en signe de protestation. En 2003, Levada avait signifié ses regrets aux victimes, en reconnaissant ses propres manques : *J'ai pu avoir été inconsciemment mal à l'aise ou j'ai pu avoir eu peur (I may have unconsciously been uneasy or afraid) de considérer de plus près les blessures causées par ces abus sexuels*. La formule ne manque pas de « charme », de celui des *Femmes Savantes* de Molière, s'entend !

Impatience, seulement ?

Ce livre mien a été mis en route lors de l'agonie insupportable du pape maintenant défunt, et c'est presque au jour le jour qu'(e m') apparaissent des signes que je me fais un « devoir de salubrité catholique », de récolter, d'analyser et d'interpréter dans ma foi indéfectible en l'Église, mon espérance inébranlable en son avenir et ma charité chrétienne pour tous ses membres et pour son pape en particulier. Mais sans concession !

Clé(s) & Lien(s)

Depuis le 19 avril, Benoît XVI ne nous a pas outre mesure gâtés de clés ni de codes pour nous dévoiler son programme pratique de pontificat, et comme il a 78 ans, il a seulement dit qu'il ne pensait pas régner longtemps. Qui sait? Jusqu'à présent, en effet, ses apparitions relèvent plutôt de l'ordre cérémonial (passages dans les basiliques romaines), ses déclarations de l'ordre spirituel plutôt que programmatique (Angelus et catéchèses), et ses nominations ont consisté à maintenir le personnel en place. Sauf... Levada, dont la nomination s'imposait pour cause de vacance, nomination qui semble justement devoir à la fois

- et maintenir indirectement sa propre présence au poste qu'il vient de quitter, Levada, rappelons-le, a été longtemps l'un de ses collaborateurs les plus proches;
- et « finish the job », entendez liquider le problème de la pédophilie.

En clair : double devoir de mémoire :

1. Celui de satisfaire à la « vox populi vox dei » dans un domaine, la béatification, qui ne « gêne » personne, certes, mais ne manquera pas, tout en exaspérant certains, de satisfaire à la fois les (pauvres) Polonais d'abord (comme une espèce de récompense compensatoire à la perte de leur « représentant),

et surtout :

- tous les « groupes catholico-néo-évangélico-pentecôtistes de tout poil, emmanuelistes, caminovistes et béatitudinaires,
 - l'Opus Dei, « Souviens-toi de Balaguer et de la prélature personnelle » et,
 - les Légionnaires du Christ et autres soldats de toutes les restaurations « josphistes »
2. Celui de ne pas laisser en plan tout ce que Ratzinger 2 avait encore prévu de régler (quand le découvrirons-nous?), dont cet immonde dossier des ecclésiastiques (prêtres et évêques) pédophiles, qui a discrédité pour longtemps le personnel intègre de l'Église, et, partant, l'état des vocations futures, si une réforme en profondeur n'est pas menée comme nous le demandons plus

Clé(s) & Lien(s)

haut, et comme le demande la communauté catholique universelle dans sa grande majorité.

L'héritier intransigeant

Il y a toujours du religieux dans l'adhésion à un pouvoir politique. C'est peut-être ce qui a permis que l'Église s'identifie – à son profit au départ, croyait-elle, à son déficit en définitive – à l'un ou l'autre au cours de ses deux milles ans d'histoire. Le propre des régimes totalitaires est d'avoir voulu remplacer la religion en mobilisant à leur profit la totalité du sentiment religieux. Et l'Église s'est, à plusieurs périodes de son histoire, comportée en véritable régime totalitaire, quoi qu'elle ait pu soutenir et soutient encore pour justifier ces avatars (dès Constantin, mais aux Croisades et dans le Nouveau Monde post-colombien). Cette confiscation les a tous rendus particulièrement puissants mais aussi particulièrement vulnérables aux crises de la croyance et de la foi. Car même quand l'athéisme sous forme d'idolâtrie envahit tous les champs des comportements, quelques restes d'un passé renié frémissent encore, et les tisons qui couvent peuvent se rallumer un jour ou l'autre. Cela vaut pour la situation actuelle de l'Église catholique romaine: les « problèmes » qui se posent à elle ne révèlent certainement pas que de l'impatience chez ses fidèles de voir régner encore (toujours?) les impératifs d'une « religion » (ensemble de croyances), tendant à étouffer les exigences de « LA Foi » (adhésion d'amour à une personne). D'une certaine façon, cette Église Catholique Romaine, la nôtre, la mienne, s'est progressivement « totalitarisée » sous le règne de 28 ans d'un pape venu de l'Est: le culte de la personnalité est lui aussi une manifestation idolâtrique. Il lui faut maintenant démythifier l'icône – et le pape germain en est parfaitement conscient – si elle veut de nouveau adorer l'« image visible du Dieu invisible », selon la formule de Paul pour désigner Jésus de Nazareth, le Christ le Fils de Dieu. (Mc 1,1)

En considérant, à l'occasion du centenaire de sa promulgation en France, l'aspiration antireligieuse à la séparation de l'Église et de l'État, il est clair que cette dernière vient de la rupture entre le catholicisme et la Révolution... et peut-être de plus loin encore: d'un ressen-

timent contre l'emprise morale de l'Église, accumulé durant l'Ancien Régime. Moins soucieux d'imposer la liberté religieuse que d'évincer le catholicisme, ce courant a sécularisé non seulement la société mais la vision du monde des Français. Il y avait quelque chose de religieux dans ce rejet violent et parfois sectaire du catholicisme : car il s'agissait d'un catholicisme, devenu depuis longtemps (depuis Charlemagne) un régime à la dérive totalitaire et idolâtrique, et le dogme de l'Infaillibilité Pontificale de 1870 ne pouvait pas ne pas hérissier encore, parce que reçu comme la revanche idéologique d'une institution bi-millénaire affublée soudain d'un territoire réduit à la portion congrue par l'érection de Rome en capitale du nouvel État italien. Or ce courant antireligieux, cette religion de l'irréligion, plus attachée à faire admettre l'incroyance que la liberté de croyance, a contribué, par sa radicalité même, à ouvrir l'horizon métaphysique de la culture française. Paradoxe libérateur pour une ouverture plus universelle encore, parce que s'originant, non dans la croyance partisane d'un groupe particulier, mais bien dans la liberté elle-même comme droit fondamental de l'homme. Si la France est aujourd'hui l'un des rares pays au monde où ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas s'acceptent et se comprennent, c'est un peu grâce à ses fureurs antiprêtres d'avant-hier et à ses querelles de sacristie d'hier qu'elle le doit. Les questions de l'incroyance et du « relativisme » (!) sur lesquelles semblent aujourd'hui se focaliser les responsables de l'Église, et leur nouveau chef de façon éminente, sont d'abord à attribuer à l'indifférence de plus en plus généralisée envers une institution qui n'arrive pas à changer d'ère, et qui finit par lasser à force d'obstination qu'elle confond avec fidélité. Alors que la situation chez les hommes et sur le terrain et plus claire aujourd'hui que jamais auparavant.

Si l'héritier du trône de Pierre adopte une conduite intransigeante, et s'il préfère un christianisme de minorité, qu'il veut « créatif », plutôt que des conversions en masse, c'est à ce travail de « discernement implacable de l'histoire » qu'il le doit. Car désormais, il faut *choisir* d'être catholique romain, il faut *vouloir* adhérer au credo de l'Église, il faut *apprendre* à distinguer en conscience entre une institution qui ne peut que demeurer imparfaite comme toutes les autres (malgré l'assis-

tance de l'Esprit Saint), et la foi en Jésus-Christ (vrai Dieu et vrai Homme) qu'elle a charge et mission de défendre, de transmettre et de transposer dans la vie sur terre : oui, il faut « apprendre » à discerner entre culture humaine et expérience de Dieu.

Un nouvel âge? Réflexion sur l'avenir...

Est-ce que la mission de l'Église est uniquement engagée envers les Chrétiens et ceux qui le deviennent? Les autres, tous ceux qui vivent depuis des siècles selon une autre tradition, ont-ils le droit à un témoignage de l'Église? À l'Institut Catholique de Paris, devant un auditoire de plus de 200 séminaristes d'Île-de-France, l'archevêque d'Alger, Mgr Henri Tessier concluait: *Il y a un nouvel âge pour la mission. Une mission qui consiste à témoigner devant des personnes croyantes qui appartiennent à une autre religion. Nous avons trop souvent confisqué le visage de Jésus... Nous sommes une Église de la rencontre, du partage, de la commutation, du témoignage pour que vienne la communion. Un Église en train d'inventer une nouvelle mission qui s'adresse à la société toute entière.* (La Croix du 26/05/05, p. 21)

Les conceptions d'une Église qui corresponde, c'est-à-dire qui « réponde aux » hommes de maintenant, se dessinent et pressent le représentant du Christ sur la Terre, aux risques de répétitions inévitables (demandez et vous recevrez: car il s'agit bien du même enjeu), autour de focus qui désignent le cœur desaggiornamentos à opérer. Nous allons en examiner quelques-unes, en respectant la « vision » où elles s'originent, et l'urgence qui les articule.

Une première conception « voit » trois priorités :

1. Remettre en valeur l'Église comme peuple de Dieu: redéfinir les rôles à tous les niveaux de fonctionnement ;
2. (Re)Donner consistance à la collégialité épiscopale, et au synode des pouvoirs réels ;
3. Élargir le champ des ministères, en, fonction des besoins nouveaux dont la loi du célibat ecclésiastique et le monopole masculin dans le ministère sacerdotal.

Clé(s) & Lien(s)

Une seconde insiste sur la revalorisation du symbole :

1. Pour la manifestation, l'épiphanie du sens ;
2. Et la requalification symbolique des fonctions, entre autres.

Une troisième demande la révision de l'éthique sociale :

1. En procédant à des analyses autres que dogmatiques et immuables ;
2. En situant le site d'observation des phénomènes et leur contexte ;
3. En étant conscient que les instruments d'analyse influencent l'observation et l'observateur ;
4. En intégrant ce qu'il y a d'universel dans les grandes traditions théologiques de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud.

Che sera, sera ! What ever will be, will be !

« The man in charge » fera bien ce qu'il pense devoir faire, de toute façon. On peut toujours lui soumettre ses idées : c'est à la fois légitime et ça ne coûte rien. D'autres, plus proches, le font certainement déjà. A-t-il trouvé ce « Paraclet », ce conseiller dont il jouait lui-même le rôle, en langue allemande, auprès de son illustre prédécesseur ? Oui, Benoît a-t-il trouvé son Joseph pour rassembler, réconcilier et « enthousiasmer » ses frères, comme le onzième fils de Jacob Israël en Egypte, il y a trois mille ans ? L'homme est secret, secondaire et conserve une grande retenue de l'allure et du geste : c'est sa pensée qui en fait toute l'architecture et sa dimension qui la fait resplendir. Mais à force de faire « comme si », cela deviendra « comme ça ».

Comme Friedrich der Zweite von Hohenstaufen, son avènement a provoqué une sorte de « stupor mundi » : de la Souabe à la Bavière, il n'y a qu'une alpe. Tous deux sont descendus de Germanie pour l'Italie. De Castel Gandolfo à Castel del Monte, la route est brève mais belle. Frédéric a régné très longtemps et combattu le pape son parrain ; Benoît-Joseph commence (sur le) tard, et se déclare l'ami de tous les hommes. Mais leur charge à tous deux fut et est immense : quel beau

Clé(s) & Lien(s)

mariage ce fut, du Nord descendu vers le Sud: souhaitons que ces nouvelles noces mystiques le soient encore plus!

Georges Pompidou répondait à ceux qui, après une démonstration qu'il aimait à donner depuis ses négociations de Grenelle en 68 où il ne fallait surtout pas « décourager Billancourt », lui disaient que « cela allait sans dire »: *Peut-être, mais ça va bien mieux en l'disant!* et il tirait sur son sempiternel mégot de Gauloise Bleue, en se retournant!

God save Benedict!



POSTFACE

*Josef Ratzinger ne s'est jamais soucié des étiquettes qu'on lui collait :
« Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont eux qui ont changé »
avait-il l'habitude de répliquer lorsqu'on l'interrogeait sur sa « mutation ».*

19 avril – 27 juillet: 100 jours! C'est au dernier qu'avec détermination je mets un point final (ou des points de suspension plutôt) à cet essai théorique sur *Les deux pouvoirs des liens et des clés*, rédigé au jour le jour d'une chronique qu'il m'est venu à l'esprit de commencer dès l'avènement de Benoît XVI, bien que déjà, dès l'agonie médiatisée du pape sortant, j'agitasse fébrilement le projet de dire « ma peine, ma colère et ma honte! »

[Chronique, ai-je écrit. C'est effectivement sur la base des données de l'actualité médiatique (journaux, magazines, revues, livres, études, déclarations, etc.) accessibles à tout un chacun que j'ai voulu bâtir cette étude. On y retrouvera donc nécessairement moult citations, allusions ou extraits d'une documentation qui reste donc d'« informations » au premier chef. Mon travail personnel, donc ma part d'élaboration, n'est pas moindre pour autant: sélection, formatage, catégorisation, interprétation et mise en forme par liaisons, chapitres, progressions, que j'ai de plus « agrémentés » d'illustrations qu'on aura devinées symboliques et d'exergues qui parlent au moins autant que les

Clé(s) & Lien(s)

illustrations. Si je laisse à la centaine d'auteurs cités la responsabilité de leurs expressions diverses, il me revient d'en revendiquer l'initiative et la pertinence ou non pertinence de leurs utilisation et représentation. Si j'ai trahi, c'est à mon insu : qu'on me le fasse savoir !]

Si « réformes » il devait y avoir, en profondeur et dans les secteurs envisagés dans ces pages, je n'en verrai au plus que la promulgation, au mieux les décrets d'applications, mais sûrement pas la mise en œuvre : pour la bonne raison qu'entre-temps j'aurai moi aussi rejoint « la maison du Père » ! Je continuerai de disputer avec Karol et Joseph, si, de l'autre côté du temps, leur agenda n'est pas trop chargé. Il est vrai que nous aurons l'éternité devant nous !

Que nous semblera alors de ces « problèmes » ? Notre responsabilité historique sera certes l'aune de notre examen de passage, mais la contingence de ce que nous aurons dit, fait et entrepris – en dépit de notre péché et avec le soutien de la grâce – aura basculé dans la miséricorde éternelle. Je ne crois pas que nous rirons – comme on se moque – de nos convictions, de nos démonstrations, de nos opinions, de nos décisions « en conscience »... Nous comprendrons enfin, dans la perspective même de ce Dieu dont nous servions le corps mystique du Fils, qu'il n'y a pas de bonne solution aux problèmes du monde, ni de bon remède à sa maladie : nous comprendrons que notre péché lui-même et nos insuffisances étaient de toute éternité pris en compte dans le salut opéré une fois pour toutes, une fin d'après-midi, sur un lieu d'exécution de Judée, hors les murs de la capitale, Jérusalem. Le corps ne fut jamais retrouvé. Le tombeau, proche, fut trouvé vide, lui !

Je me suis souvent demandé au cours de ces cent jours, si je n'étais pas toujours, si nous n'étions pas toujours à la recherche du cadavre. Si l'Histoire n'était pas l'enquête in(dé)finie de cette affaire criminelle, pour pouvoir ouvrir le procès. Mémoire, souvenirs, écrits, théologie, mystique, catéchèse, encycliques, liturgie, droit canon... autant de pièces à verser au dossier jamais clos de l'« Homme venu de l'éternité ».

Ce travail, toute l'Histoire « en travail » : tout cela serait-il vain ? Si la foi consiste « seulement » en un peu de pain et un peu de vain pour signifier en notre espace-temps « la permanence-dans-l'être » du corps

Clé(s) & Lien(s)

et de l'esprit de toute vie qui vient de Dieu, a fortiori celle de son Fils, qu'importe finalement telle ou telle forme que ce corps mystique pourra bien prendre « à la face de ce monde qui passe » Juste avant d'être élu pape, Ratzinger 2 vitupérait encore contre la dérive mortifère de ce qu'il appelle le « relativisme ».

Ignace, dit-on, aimait à dire (ce qu'on lui attribuerait à tort : mais nous savons qu'on ne prête qu'aux riches) : *Se préparer comme si tout dépendait de moi. Faire comme si rien ne dépendait de moi, et tout de Lui!* C'est dans cette « simple » conscience que je veux me situer. D'ailleurs je me prépare toujours comme si tout dépend de moi : ensuite, je me mets à la tâche comme si plus rien ne dépend de moi, mais je m'en remets à la Providence qui me donne d'être et d'exister sous le regard et dans l'amour de la miséricorde de Dieu.

Jean Rigal est théologien : classique, « orthodoxe » et de bon sens. Sous le titre : *Si l'Évangile est au cœur de la vie des chrétiens, l'avenir de l'Église n'est pas tout tracé mais il reste grand ouvert*, il nous proposait, il y a quelque temps trois lectures de la situation ecclésiale en France.

« Différents regards peuvent être portés sur le paysage ecclésial actuel, tel qu'il apparaît en France, selon le point de vue auquel on se place Ils donnent lieu à plusieurs lectures que, pour ma part, je considère comme complémentaires et indissociables.

1. Une première lecture s'en tient à un *niveau institutionnel*. Elle a tendance à dresser un état des lieux en termes de déclin numérique et de perte d'influence. Elle relève, sondages à l'appui, la baisse des effectifs, principalement dans la participation à la messe dominicale, la fréquentation du catéchisme, la courbe des vocations. Ce discours de déclin – largement médiatisé – s'exprime volontiers sous forme de comparaison avec un passé jugé florissant, comme si celui-ci pouvait être évalué de façon purement numérique.

On ne peut que réagir contre une perception aussi limitée de la réalité. S'en tenir strictement à cette vision des choses reviendrait à refuser tout discernement sur l'évolution institutionnelle qui s'opère. Il convient d'abord d'inscrire la crise ecclésiale actuelle dans un phéno-

mène sociologique infiniment plus large, une crise qui atteint toutes les institutions : qu'on pense à la famille, au mariage, à l'école, aux corps professionnels, aux milieux sociaux, aux instances syndicales et politiques... Si l'Église était la seule institution épargnée, protégée par un superbe et hypothétique isolement, que ne dirait-on pas. Comment imaginer que l'ébranlement culturel actuel ne rejaillisse pas, en profondeur, sur l'institution ecclésiale et sa mission spécifique ? Mais surtout, *garder le regard rivé sur un affaiblissement institutionnel nous précipiterait, à court terme, dans un immobilisme stérile, comme s'il s'agissait de durer en l'état jusqu'à épuisement, grâce à quelques ajustements mineurs*. C'est souvent, dans l'histoire, que le Peuple de Dieu a été amené, sous la contrainte des événements, à s'orienter vers des décisions qu'il n'aurait jamais prises de son plein gré.

2. Une deuxième lecture se situe, sur le *plan ecclésiologique*. Elle consiste, pour l'essentiel, à se référer à une conception renouvelée de l'Église. Il s'agit d'une mutation radicale qui comporte plusieurs passages :

- d'une Église puissante à une Église fragile,
- d'une Église rivale à une Église partenaire,
- d'une Église englobante à une Église de la rencontre,
- d'une Église du nombre à une Église du signe.

Ces passages ne sont pas à mettre au compte d'une fuite ou d'une peur : ils s'inscrivent directement dans la « sacramentalité » de l'Église – signe et instrument – une notion que le Concile Vatican II a singulièrement valorisée. L'horizon de l'Évangile qui reste le critère premier d'une telle mutation dépasse, de toute évidence, l'évolution des statistiques.

Vous êtes le sel de la terre. Si le sel se dénature, comment redeviendra-t-il du sel ? [...] Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée (Mt 5, 13-14). L'important, ce n'est pas la quantité du sel, mais qu'il ait toute sa saveur. L'important, ce n'est pas l'étendue de la ville, mais qu'elle soit sur la hauteur. L'avenir du peuple ecclésial ne tient pas d'abord au nombre de chrétiens qu'il rassemble mais à son dynamisme évangélique. L'enjeu est proprement missionnaire.

Clé(s) & Lien(s)

3. Une troisième lecture se veut *plus directement spirituelle*. Elle consiste à discerner les appels de Dieu au creux de l'évolution actuelle. Le premier appel est bien, sans doute, de faire confiance au Seigneur qui continue de dire à tous et à chacun : *Ne crains, pas ! Je suis avec toi*. Mais la lecture spirituelle s'efforce aussi de regarder et de vivre les mutations de ce temps comme une démarche pascale : *Qui aura assuré sa vie la perdra et qui perdra sa vie à cause de moi l'assurera* (Mt 10,39).

C'est un appel au dépouillement, non comme un « en soi », ou simplement une épreuve, mais comme les conditions d'un enfantement à une vie autre. Cet avenir, que l'on ne connaît pas, Dieu le prépare avec nous. Pensons moins à ce que nous quittons qu'à ce que nous cherchons et pour lequel nous sommes envoyés.

- *Ce regard spirituel*, s'il est convenablement compris, n'a rien à voir avec ces propos lénifiants que l'on entend parfois, alimentés par une sorte de « spiritualisme » émotionnel et désincarné, qui refuse de reconnaître un affaiblissement institutionnel évident.
- *Le regard authentiquement spirituel* s'oppose, en réalité, à une politique de l'autruche ou à un optimisme béat qui répète, à longueur de temps, qu'on va sortir « du creux de la vague ». Tel n'est pas le problème lorsqu'*il s'agit d'une autre manière de vivre en Église et d'affronter les réformes qui s'imposent*.
- On pourrait reprocher à *la lecture purement spirituelle d'endormir la communauté chrétienne* par rapport à ses responsabilités institutionnelles.
- *La lecture spirituelle ne peut se passer, ni de la lecture institutionnelle, ni de la lecture ecclésiologique.* »

Que l'appel « N'ayez pas peur », finalement au focus de ces trois lectures, ne soit pas seulement une invitation adressée aux chrétiens à titre personnel, mais trouve une traduction institutionnelle dans l'Église en tant que corps !

Mais si la clé du pontificat de Benoît XVI qui s'ouvre, reste la déclaration d'intention du Cardinal Ratzinger lors du Convegno de Rimini en 1990 : *Ce n'est pas d'une Église plus humaine dont nous*

Clé(s) & Lien(s)

avons besoin, mais d'une Église plus divine, le seul fait d'opposer « humain » et « divin » me semble quelque peu écorner l'Incarnation. Si tout est dit par là... mon espérance tremble !



Platon et Aristote
L'École d'Athènes,
Raphael Sanzio
1483-1520



Joseph Ratzinger,
Professeur, Cardinal et Pape
Cologne JMJ août 2005

Annexe

Et puis il y eut Cologne ... et l'assassinat de Roger Schutz!



Vivre, c'est changer, et pour vivre, il faut avoir changé souvent!
Devise du Cal John Henry Newman

Que s'est-il donc passé au Vatican depuis l'élection ?

Marcelle Padovani – dans *Le Point*, Semaine du jeudi 18 août 2005, n° 2128 – a dressé un rapport, pratiquement exhaustif de l'« état des faits ». Je m'en inspire largement pour établir la connexion chronologique entre le 27 juillet, dernier des 100 jours, et le retour de Cologne.

Pour son entourage immédiat, il fut fait, et vite, place nette de la centaine de Polonais qui constituaient la cour de Jean-Paul II, sa garde

Clé(s) & Lien(s)

rapprochée, son lobby occulte. Le service sera désormais assuré par des sœurs laïques. À leurs côtés, la fidèle gouvernante Ingrid Stampa, 55 ans, professeur de musique, et la dactylo de confiance Birgit Wansing. Une « squadra » totalement laïque.

Le tout-puissant Don Stanislaw Dziwisz, qui avait l'exclusivité de la gestion de l'agenda papal, est bombardé archevêque de Cracovie. Il laisse la place à un prêtre bavarois de 48 ans : Don Georg Ganswein, spécialiste en droit canon, qui est d'ores et déjà l'icône du nouveau pontificat. Beau, sportif, élégant, des yeux verts irrésistibles, cet ancien professeur de ski a surtout été pendant douze ans son collaborateur à l'ex-Saint-Office. Un pedigree totalement conservateur, on le dit plus orthodoxe encore que le pape.

Des décisions ?

Rien de bien univoque : suppression des longues séances de « baise-anneau », qui, sous son prédécesseur, accompagnaient pendant des heures chaque audience générale. Fini les gestes de soumission à un souverain. Le Pape allemand n'est pas *un fanatique du contact avec les foules anonymes*, comme le dit Marco Tosatti, *parce qu'il aime regarder dans les yeux ses interlocuteurs et les écouter, ce qui est impossible avec les masses*. Et quand il se déplace, il arrive en hélicoptère, célèbre la messe et s'en va. Quant aux béatifications : il en fera peu. À l'opposé de son prédécesseur, champion toutes catégories avec ses 1 800 sanctifications et béatifications. Certes, le nouveau pontife *ne pouvait pas éviter de lancer l'opération « Santo subito » en faveur du pape décédé, du fait de la pression populaire et de celle de 80 cardinaux*, souligne Sandro Magister.

Que nous a-t-il entre-temps donné à comprendre au plan, disons, politique ?

Le maintien en place, d'abord, des principaux responsables de la Curie, du secrétaire d'État, Angelo Sodano, au responsable de l'œcuménisme, Walter Kasper, en passant par celui de l'évangélisation des peuples, Crescenio Sepe. Sans oublier le responsable de la culture, Paul Poupard. Aucun bouleversement, donc, dans l'organe de gouvernement de l'Église. Benoît XVI a nommé aussi très rapidement son successeur à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, l'Américain

Clé(s) & Lien(s)

William J. Levada, 69 ans, archevêque de San Francisco, son collaborateur pendant six ans à l'ex-Saint-Office. Un modéré qui, dans une ville aussi sensible que San Francisco, a fait preuve, sur la question de l'homosexualité, d'une attitude pragmatique éloignée de tout esprit de croisade, se montrant au contraire intransigeant sur le problème des abus sexuels des prêtres.

Mais les messages du nouveau pape sur les mœurs ne peuvent pas ne pas laisser perplexes. Recevant les évêques africains le 10 juin, il a affirmé que, face à l'épidémie de sida qui ravage l'Afrique, il n'y a rien de mieux que des « mariages fidèles » et la « protection qui vient de la chasteté ». Non aux préservatifs, donc. Pas un mot sur un autre grand problème : celui de la communion, jusqu'ici refusée aux divorcés remariés. Mais une intervention directe, au contraire, dans le référendum italien du 12 juin sur la fécondation médicalement assistée : Benoît XVI a donné son aval à la défense à tout prix de l'embryon.

Rien à signaler sur la question de l'homosexualité, si ce n'est le licenciement, le 8 mai dernier, du Jésuite américain Thomas Reese. Il est probable que la direction de la revue « America » a voulu aller au-devant des désirs du nouveau pape en écartant ce journaliste qui donnait la même place aux thèses gay qu'aux anti-gays, et aux pro-avortement qu'aux anti-avortement. Ce licenciement est en tout cas en contradiction avec la nomination de William J. Levada et avec le refus de l'ex-préfet Ratzinger, à l'automne 2004, de donner l'appui du Vatican aux évêques intégristes américains qui réclamaient un blâme officiel pour le candidat démocrate John Kerry, coupable de ne pas récuser la législation sur l'avortement.

Les décisions en matière de politique étrangère sont, elles, plus univoques, et marquées par une volonté d'ouverture incontestable. D'abord en direction du patriarcat orthodoxe de Moscou, en reconnaissant que la Russie n'est pas une terre païenne à conquérir. Même chose pour le Vietnam et l'Arabie Saoudite, qui ont participé aux funérailles de Jean-Paul II bien que n'ayant pas de représentation diplomatique auprès du Saint-Siège. Et pour l'ensemble du monde musulman, avec l'affirmation que nous ne sommes pas en train de vivre une « guerre de civilisation ». Le nouveau pontife a également manifesté sa fermeté envers le gouvernement israélien en soutenant, le 28 juillet, en réponse

Clé(s) & Lien(s)

à une note officielle de protestation de Jérusalem, que « si les attentats contre Israël n'ont pas toujours été immédiatement condamnés par le Vatican dans le passé », c'est parce qu'ils étaient souvent « suivis de réactions israéliennes pas toujours compatibles avec les normes du droit international ». En revanche, à Cologne, ce fut la grande fraternisation, après les regrets et les pardons.

Un nouveau style, donc. Des décisions administratives et politiques. Des premiers pas qui révèlent un personnage complexe, impossible à résumer, encore moins à liquider, d'une phrase lapidaire. Après quatre mois de pontificat, on devine un homme qui n'hésite pas à montrer à la fois sa timidité, son érudition et son pessimisme. Les « succès » populaires des funérailles de Jean-Paul II et de sa propre élection ne lui montent pas à la tête. Son analyse de la crise des Églises historiques est sans complaisance, comme le montre son discours du 25 juillet aux prêtres de la vallée d'Aoste. En voici le contenu analytique, qui en administre la démonstration en forme de coups de massue :

- Il n'y a plus de pasteurs pour célébrer la messe ;
- Les sectes, elles, avancent à pas de géant en offrant des réponses simples, faciles, bourrées de certitudes ;
- Conclusion : « Les gens semblent ne pas avoir besoin de nous. »
 - o Mais c'est un diagnostic qui doit, ajoute-t-il, « pousser à l'action ».
 - o Car il faut convaincre « rationnellement » les contemporains, en revendiquant l'alliance privilégiée du christianisme avec la rationalité occidentale.

Ce pessimiste est donc avant tout un homme lucide, qui se battra pour que foi et raison soient complémentaires.

Un orthodoxe ? Oui. Un « théo-con » de l'espèce des intégristes chrétiens qui entourent George Bush ? Impensable.

La journaliste impitoyable et lucide résume ainsi avec humour « ses trois oui et ses sept non »

1. Les soins palliatifs ? Oui.

Clé(s) & Lien(s)

2. L'écologie? Oui.
3. Les dons d'organes? Oui.

1. L'euthanasie? Non.
2. L'homosexualité? Non.
3. Le préservatif? Non.
4. L'avortement? Non.
5. La fécondation assistée? Non.
6. Harry Potter? Non.
7. La Turquie en Europe? Non.

Portrait de Joseph Ratzinger

Esquissons, avant de nous retirer de la scène, le portrait de Joseph Ratzinger, à partir de tout ce que disent ceux qui l'ont approché, et après sa prestation de Cologne.

Une personnalité fascinante: étonnante et inquiétante, douée d'une intelligence exceptionnelle et d'une sensibilité vive et rayonnante. Au-delà de sa culture remarquable, il possède un tempérament affectif et parfois craintif, et souffre d'une certaine peur de soi-même et de ses propres audaces

Ainsi, un homme au double visage, attaché à l'art et à la beauté, mais humble et discret dans sa vie personnelle, et même un peu timide et introverti. Un homme de faible constitution, calme et refoulant sa nervosité, contemplatif et parfois mélancolique, austère mais pas ascétique.

Un homme doux, moins abusivement séducteur que son prédécesseur, sensible aux nuances, toujours courtois, ne perdant jamais son sang-froid. En tout cas, moralement absolument irréprochable

Cet homme s'adonne à la spiritualité et à l'intériorité sans bigoterie, il possède une grande finesse liturgique. C'est un prélat distingué et un peu précieux, en même temps que simple et de port modeste. Le regard délicat, il impose sans écraser et ne manque ni d'humour ni d'esprit.

Approche historique et culturelle.

Il faut compléter cette approche caractérologique par une approche historique et culturelle. Et se poser la question: « Que s'est-il donc passé pour que le jeune théologien audacieux des sixties devienne ce prélat ultra conservateur et répressif? »

Ce « précipité » (au sens chimique du terme) semble relever d'une certaine ambivalence affective dans la psyché de l'homme Ratzinger. Sa réaction aux événements de 68 n'aurait pas été si violente si sa mémoire historique n'avait pas déjà été profondément marquée et même traumatisée auparavant. Au moment de son adolescence, les troubles que traverse la Bavière, d'une violence incroyable, *inouïe* dirait-il à la synagogue de Cologne, en août dernier, avec une sensation physique de destruction, de crépuscule et d'Apocalypse, auront des répercussions qui se feront sentir longtemps encore après la fin de la guerre: dans la mémoire de Joseph vont être associés le revival d'un paganisme sauvage et souvent débridé ainsi qu'une barbarie destructrice et totalitaire, dont les catholiques conservateurs, bavarois et autrichiens, ne seront pas les moins satisfaits. Un certain catastrophisme ne cessera jamais de hanter sa conscience. Il aura vu l'abîme, la « bouche d'ombre » de Victor Hugo.

Et cela se mêlera vite à un sentiment diffus de (co)responsabilité. Goethe a un mot très éclairant à ce sujet: *L'erreur que l'on combat le plus est celle que l'on vient juste de quitter*. Le Pape Benoît pourra donner à penser que le cardinal Ratzinger (qu'il était) ne se sentait pas tout à fait étranger aux dégâts qu'il constate actuellement dans l'Église: il est convaincu d'avoir contribué lui aussi à la destruction de quelques bastions et redoutes. Ce qu'il regrette désormais, et pourrait se mettre en devoir de les reconstruire... maintenant qu'il dispose du « pouvoir suprême de lier et de délier ». En devoir! Et de sévir! Une certaine obligation de réparation!

Benoît voudra, à n'en pas douter, se réintroduire, lui-même et les fidèles dont il est maintenant le pasteur suprême, dans le sein matriciel de l'Église: il développera désormais une vision proprement mythique de la transcendance comme exaltée dans une verticalité

Clé(s) & Lien(s)

pure et non contaminée. Le combat qu'il mènera ne peut rester extérieur : alors, peut-être « activera »-t-il, plus encore que le Pape d'Europe Centrale, « Béatitudes et Emmanuel », « Opus Dei et Légionnaires du Christ » !

Joseph ne sait pas sourire : sa grimace est à la fois une crispation de volonté et une prestation de service. Il doit sourire ! Il n'a pas appris. Regardez les albums de photos que publient tous les journaux, de sa famille et de ses proches. On a envie de citer Jacques Brel : « Chez ces gens-là, on n'sourit pas, M'sieur, on n'sourit pas » C'est avec Mozart et les chats que Joseph s'épanche encore. Ah ! Cela va nous changer de la grandiloquence slave, de la gesticulation sémaphorique et du sourire télégénique du pape polonais (rappelez-vous dernièrement l'affiche du « plombier » de Varsovie, qui couvrait nos murs et nos écrans. C'est le même sourire !). Ce que Joseph pouvait être malheureux comme vicaire de paroisse, immédiatement après son ordination sacerdotale, puis comme archevêque de Munich : toutes ces tâches managériales ne sont pas sa « cup pf tea ». Il n'aime pas, ne sait pas faire, s'y ennueie et n'y comprend rien. (*L'analyse de l'ennui constitue l'un des points les plus intéressants et les plus pertinents de la pensée de Joseph Ratzinger, paraît-il*). Ce qu'il veut, c'est écrire, enseigner, jouer du piano, caresser les chats, et se retirer... Par trois fois, au cours des vingt dernières années passées à la Doctrine de la Foi, il a voulu démissionner pour retourner à ses chères études...

Rien ne m'a autant frappé sur les images de Cologne, pendant les (interminables) Kyrie, Gloria et Credo (dits « modernes »), que son visage crispé sur un sourire de circonstance dans une immobilité cadavérique : oui, un sourire immobile ! Je suis sûr qu'il pensait à ce qu'« on » lui fait perdre pour toujours : sa turne de Tübingen, son poêle de Regensburg, sa suite de Bonn, quand il (n') était (que) le professeur Joseph Ratzinger, comblé de cette gloire et cette grandeur que seule la reconnaissance intellectuelle internationale peut lui apporter... Et puis le cérémoniaire l'a rappelé au réel papal : car il est le Pape, désormais ! Jusqu'à ce que mort s'en suive. Alors il s'est relevé, dans une résignation bonhomme : on l'a remis, on lui a remis le bâton... et il a repris son rôle. Pauvre Joseph ! Le mécanisme psychologique et sociologique

Clé(s) & Lien(s)

de l'allemand, et du bavarois, qui, en définitive, obéit: on n'est pas borné (la preuve), mais on ne conteste pas.

Si cette remarque était taxée d'irrévérence, je m'en voudrais. Elle n'est que la mise en équation de cette analyse contestable peut-être, mais qui est la mienne. Depuis qu'il fait *La Une* de la presse écrite et télévisuelle, Joseph Ratzinger m'apparaît comme un cas d'école pour Eugen Drewermann: souvenons-nous de *Kleriker*, mal traduit en français par « Les fonctionnaires de Dieu » Car, à l'évidence, le système ecclésiastique actuellement régnant a exercé et continue d'exercer sur tous les catholiques, les clercs en particulier – et a fortiori sur le super clerc qu'il est devenu – une influence profonde, décisive, parfois enfouie, mais néanmoins déterminante. L'intériorisation progressive de l'autonomie, du désir, de la créativité, de la liberté joyeuse et insolente de la pensée finit par produire ses fruits, même chez des esprits de qualité et des hommes sensibles. Comment ne pas qualifier de pervers un système qui cimenterait, entretiendrait et préserverait de la sorte le système ecclésiastique actuel, le rendant si peu ecclésial.

Matrice d'une pensée

En piochant dans la masse d'informations que Christian Terras et Romano Libero viennent de publier (*Le pape Ratzinger, l'héritier intransigeant*, Golias 2005), je retiens l'analyse de Aidan Nichols, brillant théologien anglais, qui a de grandes chances de devenir le théologien du pape bavarois: la pensée de Joseph Ratzinger serait irriguée par une triple veine, une veine à la fois:

- Platonicienne: qui est cette tendance à poser le monde des idées en dehors du réel concret et quotidien, activité quasi exclusive du théologien Ratzinger;
- Augustiniste: qui est un vieux réflexe développant deux dynamismes, l'un centré sur Dieu, l'autre sur la glorification de l'homme. Et effectivement, le théologien Ratzinger voit le monde comme le champ de théâtre de ces deux forces, et occulte toute une dimension du salut, qui ferait coïncider, sans forcément

Clé(s) & Lien(s)

les confondre, l'idée du salut par Dieu, et de libération de l'homme par lui-même ;

- Et bonaventurienne : qui est une tendance à minimiser les valeurs propres et les libres entreprises de la philosophie. Le théologien Ratzinger préfère Bonaventure à Thomas, le premier comptant un peu trop sur une certaine indépendance de la raison naturelle.

Augustin ne pouvait distinguer véritablement la philosophie et la théologie, cette dernière étant en fait pour lui la vraie philosophie. L'idée même d'une autonomie de la philosophie est dès lors une monstruosité. Or cette idée s'oppose franchement à la modernité, même chrétienne et catholique, pour laquelle il ne peut y avoir de bonne théologie sans bonne philosophie, et depuis le XIX^e siècle, il ne peut y avoir de bonne philosophie sans une anthropologie adéquate.

La déclaration du Cardinal théologien au Convegno de Rimini en 1990, il y a donc déjà bientôt 15 ans, en est l'illustration : *Ce n'est pas d'une Église plus humaine dont nous avons besoin, mais d'une Église plus divine*. Tout est dit ! Si cette Église ratzingerienne devait continuer de développer sa frilosité et de refuser le monde, elle court le risque de tourner à la secte.

Ainsi nous sommes véritablement en présence d'une réflexion profonde, nourrie de culture profane et de spiritualité, d'une vraie subtilité, mais n'échappant pas toujours à un simplisme manichéen, et encore moins au piège d'un néo intransigentisme qui, malgré la distinction du ton, ferme trop d'horizons.

Jadis le professeur de Tübingen disait : *Les murailles ne peuvent sauver l'Église, elles ne conviennent pas à une Église dont le Seigneur est mort hors des portes de la ville*.

S'il est vrai que l'avenir s'invente dans les marges, il faut alors s'y maintenir malgré tout et malgré l'inconfort d'une pensée à élaborer. Sinon, nous serions vite rattrapés par la *fatigue d'être soi* (Alain Ehrenberg), et nous finirions par démissionner du *métier de vivre* (Cesare Pavese). *Der Wille zur Macht* nietzschéen (la volonté de puissance) n'est pas d'abord « la violence de la brute blonde », qu'une récupération nazie a pu détourner de son sens. C'est la simple et légitime revendication, toujours valable, pour l'homme de devenir créateur

Clé(s) & Lien(s)

de lui-même et faire de sa vie une œuvre d'art. La tâche est urgente de repenser les concepts et les réalités de transcendance et d'immanence, les concepts et les réalités du corps et de la physicalité, d'une part, et d'autre part celles l'intention et de l'intériorité : oui, il urge d'élaborer l'anthropologie de demain, et de discerner, avec Philippe Descola (*Par delà nature et culture*, Gallimard, 2005), entre naturalisme, animisme, totémisme et analogisme. Analysons d'autres conditions de possibilités d'arrangements avec le visible (les objets du réel) et avec l'invisible (l'homme, le temps, la mort, l'au-delà). Permettons à l'anthropologie de partir sur de nouvelles bases, et de répondre aux questions que se pose NOTRE époque. Laissons reposer (en paix) Platon, Augustin et Bonaventure, et donnons leur chance, comme au temps du Thomas de la Sorbonne, aux Aristote, Averroès et Maimonide des temps nouveaux !



Joseph Ratzinger réussira-t-il à réaliser enfin la synthèse entre *sa passion de pasteur et sa passion de savant*, comme dit le vaticaniste Sandro Magister ? Et l'enseignement de Cologne, serait-il ce que conclut le quotidien Die Welt, au lendemain des JMJ : *La capacité à respecter la différence entre le dogme et la vie n'a jamais été si grande, y compris du côté des évêques ?*

Clé(s) & Lien(s)



Mozart, enfant

Un chat

Les emblèmes du Maure, de la coquille et de l'ours, retenus pour ses armes, signifient

- « l'universalité » de l'Église, « sans acception de personne »,
- la « marche permanente » du chrétien,
- et la « bête de trait », au « service » de Dieu.

Ah, j'oubliai... Mozart et les chats...

PUBLICATIONS

- 1980 : *Beruf oder Berufung*, (motivations de la vocation sacerdotale, en Bavière, années 70. En allemand) Kösel Verlag, München. **Épuisé**
- 1982 : *Si la Bible m'était contée* (transpositions bibliques en français contemporain, racontées d'abord sur TF1, Le Jour du Seigneur, années 80) Le Centurion, Paris. 20 € [**chez l'auteur : tvincenpa@aol.com**] (en voie de réédition)
- 1997 : *Le Baume du Tigre* (Anthologie de discours et conférences asiatiques). Hong Kong. **Épuisé**
- 1998-2002 : *Le Sourire Immobile* (ou « Chronique de Printemps en Pays Zen » : Séjour de 10 semaines dans le monastère Chogyé de Song Kwang sa, Corée du Sud, pour l'apprentissage du Sôn coréen, issu de la forme traditionnelle de la méditation chinoise Ch'an du Patriarche Hui-neng). Éditions Dô, Cannes 2002, 25 € **Épuisé**. (en voie de ré-édition)
- 1999-2002 : *L'œil Instantané* (ou « Les Miroirs de l'Absence » : Études & recherches sur le jardin zen et le théâtre Nô japonais) Éditions Dô, Cannes 2002, 30 € (**Épuisé, encore quelques ex. chez l'auteur**) (en voie de ré-édition).
- 2002 : *Marc Chagall La Bible Rêvée* (Itinéraire de découverte de l'œuvre de Marc Chagall, au « Musée du Message Biblique Marc Chagall », Nice). 2002, NGM Publisher, Singapour. 30 €, [**chez**

l'auteur : tvincentpa@aol.com] bientôt disponible dans les FNAC, Les « Procure » et sur Internet (www.chapitre.com).

- 2003 : *Petit Traité de la Compassion* (Essai sur l'accompagnement des personnes en fin de vie). 1^{re} Édition, Éditions Dô, Cannes 2002 ; 2^e Édition, Éditions Fatael, Paris-Genève, 14 €
- 2004 : *Vincent van Gogh Le Soleil Foudroyé*, (L'auteur « répond aux lettres restées sans réponse de Vincent à son frère Théo, en présentant les œuvres des 3 dernières années de la vie de l'auteur à Arles, St Rémy et Auvers, avant son suicide dans les blés) NGM Publisher, Singapour. 35 € [**chez l'auteur : tvincentpa@aol.com]** bientôt disponible dans les FNAC, Les « Procure » et Internet (www.chapitre.com).
- 2004 : *Relire le Testament*, Tome I : Marc-Matthieu ; Tome II Luc ; Tome III : Jean ; Tome IV : Paul... & les autres, Éditions Dô/Fatael, Nice-Paris, 9,50 € le tome, le coffret des 4 : 35€ [**chez l'auteur : tvincentpa@aol.com]** bientôt disponible dans les FNAC, Les « Procure » et Internet (www.chapitre.com).
- 2005 : *Missionnaire pour des temps nouveaux*, (Essai autobiographique : les 50 premières années à travers le monde ; texte on line sur www.a-nous-dieu-toccoli.com) Éditions Fatael, Paris-Genève 25 €
- 2005 : *Shin Momoyama* (Essais sur l'esthétique zen japonaise : le corps, la nourriture, l'ombre, le cinéma, l'architecture, l'art, la danse, le sport et le théâtre ; texte on line sur www.a-nous-dieu-toccoli.com) Éditions Amalthée, Nantes 12 €
- 2005 : *À propos d'Adam, ou Présence d'Esprits*, (roman : À la recherche d'un inconnu à travers l'Extrême Orient), Éditions Bénévent, Nice 15,50 €
- 2005 : *Le Bouddha Revisité* (ou Genèse d'une fiction : Recherche et enquête sur les origines gréco-bouddhiques de la première statue du Bouddha du Gandhara). 1^{re} Édition, Éditions Dô, Cannes, 20 €. 2^e édition, L'Harmattan, Paris.
- 2005 : *Shintai : Le corps des dieux* (suite de « Shin Momoyama, Les Pêcheurs du regain » : études sur le traitement du corps japonais ; texte on line sur www.a-nous-dieu-toccoli.com) Éditions Amalthée, Nantes

- 2006 : *La Bible à nos amours* (suite de « Si la Bible m'était contée », augmentée de 21 histoires d'amour de l'Ancien testament) Éditions Fatael, Genève-Paris
- 2006 : *L'échelle de perfection* (reprises de mes deux expériences spirituelles des Exercices Ignaciens, *Le Pentabase*, et de la Méditation Zen, *Le Sourire Immobile*, avant mon départ pour l'Asie, en 1990 et à mon retour en Europe, en 1999), Éditions Fatael, Paris-Genève.
- 2006 : *Lettres en souffrance* (Carnets de Chine 1993-1994) Éditions Bénévent, Nice
- 2006 : *Un monde para chrétien*, Essai sur les mentalités contemporaines et le message chrétien (texte on line sur www.a-nous-dieu-toccoli.com) Éditions Bénévent
- *Cet incertain désir de rêve...* (La mort nipponne dans la perspective du samouraï), en voie d'édition.

NB :

- a. Tous ces livres sont accessibles bien sûr dans les FNAC et les librairies La Procure, ou sur www.chapitre.com.
- b. Ils peuvent aussi être commandés directement chez l'auteur et profiter d'une dédicace :
 - i. Villa Pauline, 40, rue Vernier 06000-NICE
 - ii. +33 (0)610 366 64
 - iii. tvincenpa@aol.com

Imprimé en France
ISBN 2-7563-0081-0
Dépôt légal : 4^e Trimestre 2005